
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04341 6858


UNIVERSITY ... MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



MANUEL

DES

AMES INTÉRIEURES

Imp. de la Soc. de Typ. - NOIZETTE, 8, r. Campagne 1re. Paris.

MANUEL

DES

AMES INTÉRIEURES

RECUEIL

D'OPUSCULES INÉDITS
DU P. GROU

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90

1885

NOTICE

SUR

L'ABBÉ GROU

On nous saura gré peut-être de donner ici une notice abrégée sur l'auteur de cet excellent ouvrage, extraite d'une autre plus étendue dans l'*Ami de la religion* (1).

Jean Grou, né au diocèse de Boulogne, le 24 novembre 1731, entra fort jeune au collége des Jésuites, et fut admis dans leur noviciat à l'âge de quinze ans ; il prononça ses premiers vœux à l'âge de dix-sept ans, et fut ensuite employé dans l'enseignement, suivant l'usage de la Société. Là, son goût pour la littérature se développa. Il affectionnait surtout Platon et Cicéron, dans lesquels il trouvait, avec une grande richesse de style, de belles pensées et une morale plus pure que dans le commun des anciens auteurs. Le premier fruit de son travail sur le philosophe grec fut la *République de Platon*, traduite en français,

(1) Tom. XXXIII, pag. 65 et suiv.

2 vol. in-12. Cette traduction fut suivie de celle des *Lois*, du même auteur, et plus tard de celle des *Dialogues*.

Le P. Grou habita plusieurs années Pont-à-Mousson, et c'est là qu'il fit ses derniers vœux, à une époque où les Jésuites étaient déjà supprimés en France. Après la mort de Stanislas, ils furent aussi renvoyés de Lorraine. Le P. Grou vint à Paris, où il prit le nom de Leclaire. Il y menait une vie fort retirée, partageant son temps entre l'étude et les exercices de piété. Dans les commencements, M. de Beaumont, archevêque de Paris, l'employa à écrire sur des matières relatives à la religion ; il lui fit quelque temps une pension, qui cessa ensuite. Une sainte religieuse de la Visitation, dont un de ses confrères lui procura la connaissance, et qui passait pour être favorisée de grâces spéciales, l'engagea dans les voies de la perfection. Il donnait au travail tout le temps que lui laissaient les exercices spirituels et les soins du ministère. Le résultat de cette vie laborieuse fut la composition de plusieurs livres sur des matières de piété. Son premier ouvrage en ce genre fut la *Morale tirée des Confessions de saint Augustin*. Paris, 1766, 2 vol. in-12.

L'auteur se proposait d'opposer la morale chrétienne aux systèmes des incrédules, et d'en puiser les principes dans les écrits de saint Augustin. A cet ouvrage succédèrent les *Caractères de la vraie dévotion*. Paris, 1788, in-18. L'auteur y définit la dévotion, et en assigne les motifs, l'objet et les moyens. Ce volume fut suivi de près des *Maximes spirituelles*, *avec des explications*. Paris, 1789, in-12.

Vers le même temps il composa les petits traités de piété que nous donnons au public, et les fit copier pour l'usage d'une dame de qualité qu'il dirigeait. Ces manuscrits qui forment neuf petits volumes in-12, ont été ainsi conservés. Il avait aussi entrepris un grand travail qui lui a coûté quatorze ans de recherches et de peines. Avant de quitter la France, il confia les manuscrits à une dame qu'on arrêta pendant la Terreur, et dont les domestiques les livrèrent aux flammes, dans la crainte qu'ils ne compromissent leur maîtresse.

L'existence du P. Grou semblait honnête et paisible ; il était estimé, jouissait d'une pension du roi, et faisait du bien par ses conseils et ses écrits. Lorsque la révolution arriva, il avait d'a-

bord formé le projet de demeurer caché à Paris et d'y exercer le ministère en secret ; mais cette religieuse dont nous avons parlé l'engagea à se retirer en Angleterre. Il suivit cet avis, et fut invité par un de ses anciens confrères, chapelain d'un riche catholique anglais, M. Thomas Weld, à venir le joindre. Logé dans le château même, il fut le directeur de toute la famille. Sa douceur, sa sagesse, sa connaissance des voies intérieures, furent très-utiles aux personnes qui lui avaient donné leur confiance. C'est alors qu'il apprit que son grand ouvrage, le fruit de tant d'années de travail, avait été brûlé à Paris ; il soutint cette perte avec beaucoup de calme, et dit simplement : *Si Dieu avait voulu tirer sa gloire de cet ouvrage, il l'aurait conservé.* Il observait, autant qu'il le pouvait, la règle des Jésuites ; se levait tous les jours à quatre heures du matin, sans lumière et sans feu, faisait une heure d'oraison, récitait son bréviaire, et se préparait pour la messe, qu'il n'a jamais manqué de dire jusqu'à sa dernière maladie. Il pratiquait la pauvreté, n'ayant rien à lui, et demandant avec simplicité des livres ou des vêtements quand il en avait besoin. Ce qu'on remarquait le plus en lui était

une foi vive et une âme toujours tranquille, beaucoup d'humilité, de candeur et de zèle. En 1796 il fit imprimer, à Londres, des *Méditations en forme de retraite, sur l'amour de Dieu*, avec un petit écrit sur le *Don de soi-même à Dieu.* Quelques théologiens crurent y voir des idées favorables au quiétisme ; mais un évêque français en jugea la doctrine saine et hors d'atteinte. On publia encore à Londres un autre ouvrage de lui, intitulé *School of Christ* (l'École de Jésus-Christ) ; mais il n'a pas encore paru en français.

Le *Supplément à la Bibliothèque des écrivains jésuites*, publié à Rome en 1816, cite encore du P. Grou la *Science du Crucifix*, Paris, chez Onfroy ; et la *Science pratique du Crucifix dans l'usage des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie*, pour servir de suite au précédent.

Deux ans avant sa mort, il fut attaqué d'un asthme très-pénible. Frappé quelque temps après d'apoplexie, l'hydropisie se déclara ; ses jambes devinrent monstrueuses, il ne pouvait rester au lit, et il a passé les dix derniers mois de sa vie dans un fauteuil. Il continua jusqu'à la fin d'entendre les confessions de la pieuse famille chez laquelle il demeurait. On lui portait la commu-

nion deux fois par semaine. Sentant sa fin approcher, il demanda et reçut les sacrements avec une pleine connaissance. Peu avant de rendre le dernier soupir, tenant son crucifix à la main, il s'écriait : *O mon Dieu ! qu'il est doux de mourir entre vos bras !* Sa mort arriva le 13 décembre 1803 : il avait soixante-douze ans révolus.

Ses manuscrits, qui étaient en grand nombre, ont été remis à ses anciens confrères. Ils firent imprimer, en 1815, l'*Intérieur de Jésus et de Marie*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage fort estimé a été depuis lors réimprimé plusieurs fois.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Nous ne manquons pas de livres où les principes de la morale chrétienne et de la vie intérieure sont clairement exposés et développés ; et pourtant le véritable esprit du christianisme est peu connu. Parmi ceux qui, dans ce siècle d'incrédulité, ne rougissent pas de se déclarer hautement chrétiens, il en est peu qui soient de vrais diciples de Jésus-Christ. C'est qu'il est impossible de l'être, comme le déclare le P. Grou dans un des traités qui font partie de ce volume, « à moins que d'être intérieur, adonné au recueillement, accoutumé à rentrer en soi-même, ou plutôt à n'en jamais sortir, à posséder son âme en paix. »

On s'étonne que l'incrédulité ait fait de si rapides progrès depuis environ un demi-siècle, qu'on ne craint pas de nous appeler dans les brochures du jour un *peuple d'athées*, auquel il conviendrait pourtant de faire embrasser une religion quelconque ; car enfin, dit-on, il en faut une au moins pour le peuple ; et un de nos modernes Aristarques nous proposait gravement, l'année dernière, celle du paganisme, comme plus convenable aux mœurs actuelles de la société !

Il est incontestable que l'empire de la religion n'a fait que décroître de jour en jour, surtout en France, depuis que nous avons été comme inondés d'un déluge de livres impies, qui ont fait circuler partout le poison de l'incrédulité depuis que la philosophie voltairienne « a su in-

« fecter de son venin, suivant l'expression des évêques « de France, les ouvrages même les plus étrangers à la « religion ; qu'elle a tout associé à ses funestes complots, « histoire, philosophie, poésie, les sciences, le théâtre, « les arts même, etc. (1) ; » qu'enfin la révolution de 89 a couronné cette horrible conjuration par les plus épouvantables scandales (2).

Mais nous croyons qu'en attribuant le dépérissement de la foi à cette prodigieuse quantité de productions antichrétiennes et immorales dont regorgent aujourd'hui toutes nos bibliothèques, à la licence effrénée de la presse, qui propage chaque jour jusque dans nos campagnes la haine de la religion et de ses ministres, et aux vices de l'éducation publique, on a plutôt signalé les moyens employés par les ennemis de la religion pour la ruiner dans l'esprit des peuples, que la vraie cause de leur succès. Elle est non-seulement dans l'ignorance, aujourd'hui presque générale, même parmi les classes les plus élevées de la société, des fondements de la foi, mais surtout dans celle des devoirs qu'impose la religion à tous ceux qui la professent ; dans cette routine de pratiques de piété qui, chez la plupart des chrétiens de nos jours, tiennent la place des vraies vertus du christianisme.

(1) Remontrances du clergé de France au roi, le 24 septembre 1775.

(2) C'est M. de la Harpe lui-même, qui, après avoir été longtemps un des plus célèbres coryphées de cette philosophie, nous apprend que « ces sophistes ont été, sous le faux nom de philosophes, d'abord « les ennemis de la religion, et ensuite, par une conséquence infail- « lible, ceux de tout ordre moral, social et politique, et, pour tout « dire, en un mot, *les pères de la Révolution française.* » *Lycée*, tom. XV, p. 16, édition d'Agasse, 1805.

En publiant un ouvrage dont le but principal est de faire connaître ces vertus sans lesquelles on n'a que le nom de chrétien, et d'en faciliter la pratique, il nous a paru utile de comparer les chrétiens des trois premiers siècles avec ceux de ces derniers temps.

Les philosophes modernes ont répété à satiété que les premiers fidèles n'étaient qu'un amas d'ignorants ou d'hommes flétris par de mauvaises mœurs, qui embrassèrent la religion chrétienne sans la connaître, et reçurent le baptême sans savoir à quoi ils s'engageaient. Or, c'est un fait notoire qu'une foule d'hommes savants et célèbres par leur éloquence se convertirent au christianisme et en prirent la défense contre les attaques des païens (1)

(1) Nous n'en citerons ici que les principaux. Dès le commencement du second siècle, deux philosophes d'Athènes, *Quadrat* et *Aristide* convertis à la foi, présentèrent successivement à l'empereur Adrien une savante apologie de la religion chrétienne; l'admirable génie d'Aristide, observe M. de Tillemont, se fit si fort admirer dans son Apologie, qu'elle eut la force d'éteindre la persécution dont l'Église était alors agitée, et Lampride, historien païen, nous apprend qu'Adrien reconnut la divinité de Jésus-Christ.

Saint *Justin*, ancien philosophe païen, qui embrassa le christianisme, était aussi éloquent qu'instruit dans toutes les sciences. Ses deux apologies de la religion chrétienne, que nous avons encore, dont la première fut adressée à l'empereur Antonin vers le milieu du second siècle, en sont des preuves évidentes ; il nous reste de lui d'autres excellents ouvrages. Parmi les nombreux disciples que lui attira sa grande réputation, un des plus célèbres fut *Tatien*, philosophe païen, profondément versé dans toutes les sciences des Grecs, comme il le prouve dans son *Discours contre les Grecs*, où il démontre, avec autant de force que d'élégance, la folie du paganisme et l'excellence de la religion chrétienne. Il donna, comme son maître, des leçons publiques de la religion à Rome; car Antonin, après avoir lu l'Apologie de saint Justin, avait défendu qu'on persécutât les chrétiens. Il eut

durant le second et le troisième siècle de l'Église, et de plus qu'on n'était admis dans la société chrétienne qu'après avoir subi de longues et rigoureuses épreuves. « Ce-

pour disciple le célèbre *Rodon*, qui était arrivé au comble de la science des Chaldéens (Fleury, *Hist. eccl.*, liv. IV, nº 9). Saint Augustin le cite comme un des plus illustres prédicateurs de l'Évangile.

Bardesane, philosophe syrien, embrassa aussi la foi vers le même temps; il était ami du prince Abgar, avec qui il avait été instruit; il était déjà célèbre par ses écrits avant sa conversion. Saint Jérôme nous apprend que la beauté de son génie faisait l'admiration des philosophes païens (In cap. x Osiæ).

Peu de temps après florissaient trois autres célèbres apologistes de la religion chrétienne, *Méliton*, *Claude*, *Apollinaire* et *Miltiade*. Tertullien fait le plus grand éloge de l'érudition et de l'éloquence de ce dernier (Adv. Valent., c. v). Un autre philosophe païen converti à la foi, *Théophile*, qui fut ensuite évêque d'Antioche, « homme de grand esprit, dit Fleury, et de grande érudition (*Hist. eccl.*, liv. III, c. IX), » nous a laissé trois *lettres à Autolique*, dont le style est élevé et poli, et où l'on admire également la force du raisonnement et l'étendue de l'érudition; il y prouve la vérité, la sublimité de la morale chrétienne et l'absurdité du culte des faux dieux.

A la même époque, *Athénagore*, philosophe païen d'Athènes, embrassa le christianisme et en prit hardiment la défense, au péril de sa vie, dans une Apologie adressée à l'empereur Marc-Aurèle, et qui nous a été conservée : elle est digne de la haute réputation dont il jouissait. *Hermias* suivit son exemple, et nous a laissé une satire pleine de sel et d'esprit contre les philosophes païens, dont il avait partagé les erreurs. Vers la fin du même siècle, *Pantenus*, « homme illustre par sa doctrine, dit Fleury, philosophe sorti de l'école des platoniciens (*Hist. eccl.*, liv. IV, nº 3), » étant devenu disciple de l'Évangile, enseigna la doctrine chrétienne avec une grande réputation dans la célèbre école d'Alexandrie; un de ses plus illustres élèves fut *Clément* d'Alexandrie, déjà savant dans les belles-lettres et dans les sciences lorsqu'il embrassa le christianisme, dont il devint un des plus éloquents défenseurs. Eusèbe de Césarée nous apprend que ses livres, dont la plupart sont venus jusqu'à nous, étaient alors dans les mains de tout le monde (*Præpar. evang.*, lib. x, c. II). Rien de plus profond et de

« lui dit, Fleury, qui était jugé capable de devenir chré-
« tien était d'abord fait catéchumène par l'imposition des
« mains; l'évêque ou le prêtre le marquait au front du si-

plus élégant que son *Exhortation aux Gentils*, où il montre aux païens la beauté de la religion chrétienne et l'absurdité de l'idolâtrie, dont il découvre l'origine et les infamies que cachaient ses mystères. *Tertullien* le disputa à Clément par l'étendue et la variété de ses connaissances, et le surpassa par la vivacité et la fécondité de son génie, par la force du raisonnement. Il était déjà fort habile dans toutes les sciences, et surtout dans la connaissance des lois romaines, lorsqu'il se convertit à la foi. Son *Apologie pour les chrétiens* est un chef-d'œuvre d'éloquence et d'érudition dans son genre. Ce grand homme a été parmi les Latins ce qu'a été Origène parmi les Grecs.

Dans les premières années du troisième siècle, et lorsque Tertullien continuait d'enrichir l'Église de savants ouvrages que nous avons encore, florissait *Ammonius Saccas :* son école de philosophie, qu'il tenait à Alexandrie, était si célèbre, que les païens comme les chrétiens y accouraient de toutes parts; il eut pour disciples le fameux Origène, Adamance, Plotin, qui jouit d'une si grande réputation parmi les païens, et Longin, d'Athènes, si connu par son admirable *Traité du sublime*. Porphyre, ennemi des chrétiens, qui fut depuis disciple de Plotin, appelait Ammonius *le plus grand philosophe de son siècle* (Apud Euseb., *Hist. eccl.*, c. XIX). Sous le règne de Sévère, *Minutius Félix* exerçait à Rome, avec une grande réputation, la profession d'avocat. Après qu'il eut embrassé le christianisme, il composa son Dialogue intitulé *Octavius*, que nous avons encore, et où l'on trouve toutes les beautés de la langue latine; il y démontre, avec autant de grâce que de solidité, l'extravagance du paganisme et l'excellence de la religion chrétienne. *Jules Africain*, qui florissait vers le milieu du troisième sièlce, renonça aussi au paganisme pour suivre Jésus-Christ. L'historien Socrate le met au nombre de ceux qui s'étaient rendus habiles dans tous les sciences (*Histor.*, lib. II, c. XXXV). Il a rendu son nom célèbre dans l'Église par son *Histoire des temps*, dont Eusèbe nous a conservé un grand nombre de précieux fragments.

Vers le même temps florissait *Origène*, le plus grand génie de son siècle; il joignit à un esprit solide, vaste, profond, une éloquence qui entraînait ses auditeurs, une force de raisonnement à laquelle on

« gne de la croix, en priant Dieu qu'il profitât des instuc-« tions qu'il allait recevoir, et qu'il le rendît digne de par-« venir au saint baptême; il assistait aux sermons publics « auxquels les infidèles mêmes étaient admis. Le temps du « catéchuménat était ordinairement de deux ans; mais on « le prolongeait ou on l'abrégeait suivant les progrès et les « dispositions du catéchumène. On ne regardait pas seu-« lement s'il apprenait la doctrine, mais s'il corrigeait ses

ne pouvait résister, une érudition immense, et les plus éminentes vertus. Porphyre nous apprend que ce grand homme, étant allé à Rome, entra par hasard dans l'école de Plotin, le plus célèbre des philosophes païens de ce temps, et que Plotin, si fier d'ailleurs de son mérite, *rougit à l'aspect d'un tel auditeur*, cessa de parler, et ne reprit son discours qu'à la demande d'Origène, mais ce fut pour faire l'éloge de l'illustre étranger (In Vita Plotin.). Son ouvrage contre Celse est une des plus solides et des plus brillantes apologies de la religion chrétienne. Parmi les plus savants païens qu'il convertit à la foi, on remarque *Théodore*, né de parents nobles et très-riches, connu depuis sous le nom de Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néo-Césarée. Avant de se séparer de son maître, il fit son panégyrique devant un nombreux auditoire; nous avons encore son discours, qui est une pièce d'éloquence achevée. Gérard, Vossius, Casaubon, Fabricius, du Pin et autres savants critiques, disent de ce panégyrique, que l'antiquité n'en offre pas de plus beau ni de plus élégant. *Firmilien*, depuis évêque de Césarée en Cappadoce, et *Denys* d'Alexandrie, autres disciples d'Origène, nés de parents distingués par leur naissance et leur fortune, excellaient déjà dans les sciences profanes avant qu'ils eussent embrassé le christianisme.

Vers le milieu du troisième siècle parut avec un grand éclat saint Cyprien, évêque de Carthage. C'était un homme de grand esprit, cultivé par la philosophie et les belles-lettres, avant sa conversion. Ses parents étaient les premiers parmi les sénateurs, et il nous apprend lui-même qu'il avait vécu longtemps dans l'opulence et au milieu des faisceaux, qui étaient chez les Romains l'emblème de la souveraine magistrature. (Epist ad Donat.). Après avoir reçu le baptême, il

« mœurs, et on le laissait en cet état jusqu'à ce qu'il fût « parfaitement converti (1). » — « On refusait le baptême, dit Origène (2), à ceux qui ne voulaient pas renoncer à leurs habitudes vicieuses et ne montraient pas de dignes fruits de pénitence. » Un philosophe païen, célèbre professeur d'éloquence, qui avait pendant longtemps déclamé contre le christianisme, ne put être admis au baptême avant d'avoir publié un ouvrage contre le paganisme et en faveur de la religion chrétienne. C'est à cette fermeté de l'évêque de Sicca, en Afrique, que nous devons l'excellent livre d'Arnobe contre les Gentils (3). « Plus réservés que les philosophes qui discourent en public sans choisir leurs auditeurs, les chrétiens, disait Origène, examinent avec soin le cœur de ceux qui demandent à être mis au nombre de leurs disciples, et, avant de les recevoir dans leurs assemblées, ils les forti-

quitta le faste et les vanités du siècle, et devint par son zèle, sa charité, par la sagesse et la fermeté de son administration, un modèle de toutes les vertus épiscopales. Nous avons la plupart de ses ouvrages, qui sont autant de preuves de son éloquence.

Arnobe, célèbre professeur d'éloquence à Seique, embrassa aussi la foi. *Lactance*, son disciple, avait été élevé comme lui dans le paganisme. Nous avons de lui d'excellents ouvrages, où l'on trouve la même pureté de style que dans Cicéron, la même clarté, la même noblesse, la même élégance. Saint *Pamphile*, et *Eusèbe* de Césarée, son disciple, parurent également dans les dernières années du troisième siècle; le premier fonda à Césarée une académie qui devint célèbre, et forma une bibliothèque qui contenait plus de trente mille volumes. Eusèbe nous a laissé plusieurs ouvrages qui sont admirés par les savants.

(1) *Mœurs des chrétiens*, n° 2.

(2) *Contr. Cels.*, lib. III.

(3) Fleury, *Hist. eccl.*, liv. VIII, n° 45.

fient par diverses exhortations dans la résolution qu'ils ont prise de bien vivre (1). »

Ce qu'on inculquait principalement à tous ceux qui, après de longues épreuves, étaient admis au baptême, c'était la nécessité de vivre, après l'avoir reçu, de la vie même de Jésus-Christ. « On leur enseigne, dit encore Origène, que par le baptême on est enseveli avec Jésus-Christ, et qu'on doit marcher avec lui dans une vie toute nouvelle (2). » C'est ce que l'apôtre saint Paul exige de tous les chrétiens ; il enseigne, dans son Épitre aux Romains, qu'*ayant été comme plantés et entés en Jésus-Christ par le baptême, nous ne devons plus vivre que de son esprit et de sa vie*, comme une branche entée et incorporée avec un arbre vit de sa vie, est nourrie de sa séve. Ce grand apôtre considère le fidèle converti à Jésus-Christ comme une personne changée entièrement en une autre; il appelle la première le *vieil homme*, et la seconde l'*homme nouveau.* Le vieil homme, c'est-à-dire les anciennes habitudes criminelles, les péchés commis avant la régénération, *a été crucifié avec Jésus-Christ* pour ne plus revivre. *Vous devez*, dit-il encore, *vous considérer comme étant morts au péché et comme ne vivant plus que pour Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur ;* et, faisant allusion à la manière dont on baptisait autrefois les catéchumènes, qu'on plongeait entièrement dans l'eau : *Nous avons*, dit-il, *été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir au péché, afin que, comme Jésus-Christ est res-*

(1) Contr. VIII., lib III.
(2) Lib. VIII, in Ep. ad Rom.

suscité d'entre les morts par la gloire de son Père, nous marchions aussi dans une nouvelle vie (1). Saint Paul ne pouvait mieux prouver à ses disciples qu'il pratiquait exactement ce qu'il leur enseignait, qu'en leur disant : *Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (2).

Tel est l'engagement sacré que contractent tous les chrétiens en recevant le baptême. Aussi, comme le remarque Fleury, « Tous ceux qui étaient baptisés com-« mençaient à mener une vie nouvelle, tout intérieure « et toute surnaturelle, et à trouver facile ce qui leur pa-« raissait impossible auparavant. » Et les auteurs ecclésiastiques des trois premiers siècles l'attestent constamment.

Saint Justin, philosophe païen converti à la foi, fait aussi l'éloge des chrétiens du second siècle dans son Apologie de la religion chrétienne adressée à l'empereur Tite-Antonin. « Nous ne sommes pas insensés d'adorer Jésus crucifié, puisqu'il est la souveraine raison qui change entièrement les mœurs de ceux qui l'adorent. Autrefois nous prenions plaisir dans d'infâmes débauches, à présent nous n'aimons que la pureté ; nous ne cherchions que les moyens de nous enrichir, maintenant nous mettons nos biens en commun, ou, si nous les retenons, ce n'est que pour en faire part à ceux qui en ont besoin ; l'esprit de vengeance qui régnait parmi nous est changé en un esprit d'amour pour nos ennemis mêmes ; nous prions pour eux, et nous étendons envers tout le monde le devoir de l'hospitalité

(1) Ad Roman., c. VI.
(2) Ad Galat., c. II.

qu'autrefois nous restreignions à nos parents et tout au plus à nos compatriotes... Ils aiment tout le monde, et tous les persécutent; mais la mort qu'on leur fait souffrir ne sert qu'à leur donner la vie; les opprobres leur sont un sujet de gloire, les calomnies dont on les noircit servent de témoignages à leur justice, et ils ne répondent aux injures et aux malédictions que par des paroles pleines de respect et de charité. Vivant en gens de bien, ils sont néanmoins punis comme méchants : d'un côté, les Juifs leur font la guerre; de l'autre, les païens les persécutent; mais ni les uns ni les autres ne peuvent rendre raison de la haine qu'ils leur portent. Enfin, pour le dire en un mot, les chrétiens sont dans le monde ce qu'est l'âme dans le corps : l'âme est répandue dans toutes les parties du corps, les chrétiens sont répandus dans toutes les parties du monde ; l'âme, quoique dans le corps, n'est point corporelle; les chrétiens, quoique dans le monde, n'en sont point. La chair fait à l'esprit une guerre continuelle, parce qu'il l'empêche de s'abandonner à ses plaisirs, et le monde persécute les chrétiens, parce qu'ils méprisent les plaisirs qu'il leur présente, etc. (1). »

Quelques années après, Athénagore, philosophe platonicien d'Athènes, qui avait embrassé le christianisme, présenta à Marc-Aurèle une savante Apologie de la religion chrétienne, dans laquelle il justifie leur croyance et leurs mœurs contre les calomnies des païens; il y compare la morale de l'Évangile avec les études vaines et stériles des philosophes. « Chez nous, dit-il, vous trouverez des ignorants, des ouvriers, de vieilles femmes, qui ne pourraient

(1) Justin, *Apolog.* I.

peut-être pas montrer par des raisonnements la vérité de notre doctrine, mais ils en montrent l'utilité par les effets : ils ne savent pas des discours par cœur, mais ils font de bonnes œuvres ; ils ne se défendent point quand on les maltraite ; ils donnent à qui leur demande, aimant leur prochain comme eux-mêmes. Je ne crois pas que vous doutiez que des gens dont *toute la vie se propose Dieu pour modèle*, et dont le but est de se rendre irrépréhensibles devant lui, ne s'abstiennent même de la pensée du moindre péché ; car, si nous ne croyions vivre que sur la terre, on pourrait nous soupçonner de suivre la chair et le sang, et de nous abandonner à l'avarice et à la débauche ; mais nous qui croyons que Dieu est présent jour et nuit, non-seulement à toutes nos actions, mais encore à nos paroles et à nos pensées, qu'il est toute lumière et voit jusqu'au fond de nos cœurs ; qu'après cette vie mortelle nous jouirons d'une autre bien plus excellente dans le ciel ; ou que si, nous tombons avec les autres, nous serons comme eux tourmentés par le feu : est-il vraisemblable que nous voulions être méchants et nous livrer à la justice de ce grand Juge ?... Si quelqu'un peut nous convaincre du moindre des crimes dont on nous accuse, nous ne refusons pas le supplice le plus cruel ; mais si nous ne sommes coupables que parce que nous portons le nom de chrétien, c'est à vous, très-grand et très-sage prince, à nous défendre par les lois. Jusqu'à présent, tout ce qu'on a dit contre nous se borne à un bruit confus : *Aucun chrétien n'a été convaincu de crime ; il n'y a point de chrétien méchant s'il n'est hypocrite* (1). »

(1) Legatio pro Christ.

Nous avons dans Tertullien, philosophe et célèbre jurisconsulte d'Afrique, converti à la foi, un autre témoin de la sainteté des chrétiens du troisième siècle ; il oppose dans son *Apologie* les mœurs des païens à la chasteté, la modestie, l'humilité la patience, la simplicité et la douceur des chrétiens. « Combien de cruautés, dit-il, exercez-vous contre nous ! Combien de fois arrive-t-il que le peuple, sans attendre vos ordres, nous jette des pierres ou met le feu à nos maisons ! Dans la fureur des bacchanales, ils n'épargne pas même les chrétiens morts ; il les tire de leurs sépulcres et les met en pièces. Qu'avez-vous remarqué que nous ayons fait pour nous venger de tant d'outrages et de cette animosité à nous poursuivre jusqu'à la mort ? Une seule nuit avec quelques flambeaux pourrait nous satisfaire pleinement, s'il nous était permis de rendre le mal pour le mal ; si nous voulions nous déclarer ouvertement vos ennemis, manquerions-nous de force et de troupes ? Les Maures, les Marcomans, les Parthes même ou quelque nation que ce soit, est-elle plus nombreuse que toutes les nations du monde ? Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout, vos villes, vos îles, vos châteaux, vos bourgades, vos champs, le palais, le sénat, la place ; nous ne vous laissons que vos temples. Ne serions-nous pas bien propres à la guerre, même à forces inégales, nous qui nous laissons tuer si volontiers, si ce n'était une de nos maximes, qu'il faut subir la mort plutôt que de la donner !... Vous avez beau nous reprocher les fagots de sarment et les pieux où l'on nous attache : ce sont les ornements de notre triomphe Le mépris de la mort a couvert de gloire Scévola, Régulus,

Empédocle, Anaxarque et tant d'autres, parce qu'ils sont morts pour leur patrie, pour l'empire, pour l'amitié : il n'y a que mourir pour Dieu qui vous paraisse une folie... J'en prends à témoin vos registres, vous qui jugez les criminels, *y en a-t-il un seul qui soit chrétien ?* Ce sont les vôtres qui remplissent les prisons, qui travaillent aux mines, qui sont exposés aux bêtes; *il n'y a point là de chrétien, ou il n'y est qu'à ce seul titre ; s'il y est à un autre titre, il n'est plus chrétien.* »

« Pour plaire à Dieu, écrivait Origène plus de cinquante ans après, les chrétiens domptent les inclinations les plus violentes des plaisirs sensuels, au lieu que les païens se plongent dans les plus sales voluptés, sans s'en cacher, et soutenant au contraire qu'il n'y a rien en cela contre le devoir d'un honnête homme. Les chrétiens les plus ignorants sont sur cette matière bien au-dessus des philosophes, des vestales et des pontifes les plus purs des païens. *Aucun chrétien n'est taché de ces vices, ou, s'il s'en trouve quelqu'un, il n'est pas de ceux qui viennent à nos assemblées et participent aux prières* (1). » C'est qu'en effet, remarque Fleury, on chassait de l'église ceux qui tombaient dans quelque péché, principalement d'impureté : on les pleurait comme morts à Dieu (2).

Tels étaient les chrétiens des premiers temps ; et le plus grand génie du troisième siècle, Origène, l'oracle des savants comme le modèle des âmes intérieures, ne craignait pas de dire, dans l'ouvrage célèbre qu'il com-

(1) *Contr. Cels.*, lib. IV et VII.
(2) Fleury, *Hist. eccl*, liv. VII, n° 18.

posa contre Celse, que « les vertus des chrétiens étaient telles, que ceux d'entre eux qui étaient sous ce rapport au dernier rang, par comparaison avec les plus parfaits, valaient beaucoup mieux que la plupart de ceux dont les assemblées civiles étaient composées (1). » Aussi ne recouraient-ils point aux tribunaux civils pour obtenir justice les uns contre les autres. Les évêques accordaient tous les différends, car on ne souffrait point, suivant la défense de saint Paul, que les chrétiens plaidassent devant les tribunaux des infidèles. Ceux qui ne voulaient pas se soumettre à l'arbitrage de l'évêque étaient excommuniés comme pécheurs impénitents et incorrigibles ; mais les différends étaient rares entre les chrétiens désintéressés, humbles et patients comme ils étaient. On recevait aussi à ce tribunal les plaintes contre ceux qui étaient accusés de ne pas vivre en chrétiens (2) : car il y en a eu de mauvais dans les premiers siècles ; mais on les chassait de l'église : on ne mangeait point avec eux, on ne leur parlait point, et on les fuyait comme des gens frappés d'un mal contagieux. Saint Paul ordonne de les éviter avec plus de soin que les païens, dont il était impossible de se séparer entièrement. On accordait cependant la pénitence à ceux qui la demandaient, et le temps de leur pénitence était proportionné à la grièveté de leurs péchés. Il était, par exemple, assez ordinairement de quinze ans pour un adultère, dont une partie au pain et à l'eau.

« Si quelqu'un, dit Fleury, s'étonne de cette ancienne

(1) *Contr. Cels.*, lib. III.
(2) Fleury, *Mœurs des chrétiens*, n° 32.

discipline, qu'il considère qu'alors les péchés dignes de telles pénitences étaient rares parmi les chrétiens. Comme les gens d'honneur bien élevés et bien établis dans le monde ne commettent guère de ces crimes qui attirent la vengeance des lois et l'infamie du supplice, aussi n'arriva-t-il pas souvent que des chrétiens, si bien choisis et si bien instruits, commissent des adultères, etc. (1). »

Il est à peine nécessaire de remarquer combien sont rares aujourd'hui les chrétiens qui *mènent une vie tout intérieure et toute surnaturelle*, suivant l'expression de Feury ; *qui aiment tout le monde et jusqu'à leurs ennemis, pour qui les opprobres sont des sujets de gloire ; qui ne répondent aux injures et aux malédictions que par des paroles pleines de respect et de charité*, comme le marque saint Justin ; qui sont *désintéressés, humbles, patients et désirant surtout de sortir au plus vite de ce monde pour aller au Seigneur*, selon le témoignage de Tertullien. Des âmes ainsi *vivantes en Jésus-Christ, attachées à lui comme à leur racine et édifiées sur lui comme sur leur fondement* (2), étaient à l'épreuve de tous les assauts, de toutes les ruses de l'ennemi ; mais des âmes faibles dans la foi, dont tout le christianisme consiste dans quelques pratiques de piété, et dont les mœurs ne sont pas constamment réglées par un esprit intérieur qui *crucifie toutes les convoitises de la chair* (3), sont facilement ébranlées, et il ne faut pas de grands efforts pour

(1) Fleury, *Mœurs des chrétiens*, n° 25.
(2) Coloss. II, v. 6 et 7.
(3) Galat. V, v. 24.

corrompre leur esprit et séduire leur cœur. On ne doit donc pas s'étonner qu'une poignée d'hommes impies soit parvenue, dans ces derniers temps, à répandre sur toute la France le poison de l'incrédulité. Des chrétiens remplis de l'esprit qui animait les fidèles des premiers siècles auraient rendu tous leurs efforts inutiles, mais tel est l'aveuglement de la plupart de ceux qui n'ont pas encore secoué le joug de la foi, qu'ils regardent la vie intérieure comme le partage exclusif des cloîtres.

Aussi la plupart ont-ils applaudi à cette satire, aussi amère que ridicule, qu'a faite de la vie dévote ou intérieure un écrivain devenu malheureusement célèbre par ses déclamations contre le clergé. C'est lui qui nous apprend que la vie dévote est une *nouvelle espèce de christianisme ; qu'elle est étrangère au monde, parce qu'elle lui est supérieure ;* qu'elle tend à conduire la société *aux temps d'ignorance et de barbarie !* Et il avoue, toutefois, *qu'elle offre le caractère de la sainteté même sur la terre* (1).

Nous croyons qu'en lisant avec attention les petits traités contenus dans ce volume, et avec un vrai désir de connaître et de pratiquer la vie intérieure, on sera convaincu qu'elle est, en effet, la seule voie qui conduit à la sainteté, l'unique moyen de s'unir intimement à Jésus-Christ, et d'éviter cette terrible sentence prononcée par l'apôtre saint Paul contre tous ces lâches chrétiens qui ne s'attachent pour ainsi dire qu'à l'écorce du

(1) Mémoire à consulter etc., par M. de M*.

christianisme : *Si quelqu'un n'a point l'esprit de Jésus-Christ, il n'est point à Jésus-Christ* (1).

Le P. Grou ne se borne point à tracer les règles qu'on doit suivre pour avancer peu à peu dans la vie intérieure : il prouve aussi dans ces opuscules qu'elle est une source de consolations ineffables; qu'en captivant l'imagination et les sens, elle met l'homme à l'abri de ces passions fougueuses qui troublent sans cesse son repos et celui de la société ; qu'elle lui élève l'âme et la rend capable des actions les plus héroïques ; qu'elle lui facilite l'accomplissement de tous les devoirs de la vie domestique et de la vie sociale ; qu'il en coûte beaucoup moins à la nature pour sauver son âme que pour la perdre ; qu'en un mot, *c'est à la vraie piété*, suivant l'expression de l'Écriture, *que les biens de la vie présente et ceux de la vie future ont été promis* (2). « Quel plaisir plus grand, s'écriait Tertullien, que le mépris du monde, la vraie liberté, la pureté de conscience, se contenter de peu, et ne point craindre la mort (3) ! »

(1) Roman., c. VIII, v. 9.
(2) Tim., c. IV, v. 8.
(3) *De Spectac.*, c. XXIX.

MANUEL
DES AMES INTÉRIEURES

De la vraie et solide dévotion.

Le mot *dévotion*, qui est latin, répond à celui de dévouement. Une personne dévote est donc une personne dévouée à Dieu. Il n'y a point d'expression plus forte que celle de dévouement pour marquer la disposition où est l'âme de tout faire et de tout souffrir pour celui auquel elle est dévouée.

Le dévouement aux créatures (j'entends celui qui est légitime et autorisé de Dieu) a nécessairement des bornes. Le dévouement à Dieu n'en a point, et n'en peut avoir. Dès qu'on y met la moindre réserve, la moindre exception, ce n'est plus un dévouement.

La vraie et solide dévotion est donc cette disposition du cœur par laquelle on est prêt à faire et à souffrir, sans exception ni réserve, tout ce qui est du bon plaisir de Dieu. Cette disposition est le don le plus excellent du Saint-Esprit. On ne saurait la demander trop souvent et avec trop d'ardeur ; et l'on ne doit jamais se flatter de l'avoir dans toute sa perfection, puisqu'elle peut toujours croître, soit dans elle-même, soit dans ses effets.

On voit, par cette définition, que la dévotion est quelque chose d'intérieur et même d'intime, puisqu'elle

affecte le fond de l'âme, et ce qu'il y a en elle de plus spirituel, savoir : l'intelligence et la volonté. La dévotion ne consiste donc, ni dans le raisonnement, ni dans l'imagination, ni dans le sensible. On n'est pas dévot précisément parce que l'on est en état de bien raisonner sur les choses de Dieu, ni parce qu'on a de grandes idées, de belles images des objets spirituels, ni parce qu'on est quelquefois attendri jusqu'à verser des larmes.

On voit encore que la dévotion n'est pas quelque chose de passager, mais d'habituel, de fixe, de permanent, qui s'étend à tous les instants de la vie, et qui doit régler toute la conduite.

Le principe de la dévotion est que Dieu étant l'unique source et l'unique auteur de la sainteté, la créature raisonnable doit dépendre de lui en tout, et se laisser absolument gouverner par l'esprit de Dieu. Il faut qu'elle soit toujours attachée à Dieu par son fond, toujours attentive à l'écouter au dedans d'elle-même, toujours fidèle à accomplir ce qu'il demande d'elle à chaque moment.

Il est donc impossible d'être vraiment dévot à moins que d'être intérieur, adonné au recueillement, accoutumé à rentrer en soi-même, ou plutôt à n'en jamais sortir, à posséder son âme en paix.

Quiconque se livre aux sens, à l'imagination, aux passions, je ne dis pas dans les choses criminelles, mais dans celles qui ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, ne sera jamais dévot ; car le premier effet de la dévotion est de captiver le sens, l'imagination et les passions, et de ne jamais y laisser entraîner sa volonté.

Quiconque est curieux, empressé, aimant à se répandre au dehors, à se mêler des affaires d'autrui, ne peut habiter avec soi-même ; quiconque est critique, médi-

sant, railleur, emporté, méprisant, hautain, délicat sur tout ce qui touche l'amour-propre ; quiconque est attaché à son sens, entêté, opiniâtre, ou asservi au respect humain, à l'opinion publique, et par conséquent faible, inconstant, changeant dans ses principes et dans sa conduite, ne sera jamais dévot dans le sens que j'ai expliqué.

Le vrai dévot est un homme d'oraison, qui fait ses délices de s'entretenir avec Dieu, qui ne perd jamais ou presque jamais sa présence ; non qu'il pense toujours à Dieu, cela est impossible ici-bas, mais parce qu'il lui est toujours uni de cœur, et qu'il est conduit en tout par son esprit.

Pour faire oraison, il n'a besoin ni de livre, ni de méthode, ni d'efforts de tête, ni même d'efforts de volonté. Il n'a qu'à rentrer doucement en lui-même ; il y trouve Dieu, il y trouve la paix, quelquefois savoureuse, quelquefois sèche, mais toujours intime et réelle.

Il préfère l'oraison où il donne beaucoup à Dieu, l'oraison où il souffre, l'oraison où l'amour-propre est miné peu à peu et ne trouve aucune pâture, en un mot, l'oraison simple, nue, vide d'images, de sentiments aperçus, et de tout ce que l'âme peut remarquer ou sentir en toute autre espèce d'oraison.

Le vrai dévot ne se recherche en rien dans le service de Dieu, et il s'attache à pratiquer cette maxime de l'*Imitation :* Partout où vous vous trouverez, renoncez-vous.

Le vrai dévot s'étudie à remplir parfaitement tous les devoirs de son état et toutes les véritables bienséances de la société. Il est fidèle à ses exercices de dévotion, mais il n'en est point l'esclave ; il les interrompt, il les suspend, il les quitte même pour un temps, lorsque

quelque raison de nécessité ou de simple convenance l'exige. Pourvu qu il ne fasse pas sa volonté, il est toujours assuré de faire celle de Dieu.

Le vrai dévot ne court point au-devant des bonnes œuvres, mais il attend que l'occasion s'en présente. Il fait ce qui dépend de lui pour la réussite; mais il en abandonne le succès à Dieu. Il préfère les bonnes œuvres obscures à celles qui ont de l'éclat; mais il ne fuit pas celles-ci lorsque la gloire de Dieu et l'édification du prochain y sont intéressées.

L'homme dévot ne s'accable point de prières vocales et de pratiques qui ne lui laissent pas le temps de respirer. Il conserve toujours la liberté d'esprit; il n'est ni scrupuleux ni inquiet sur lui-même ; il marche avec simplicité et confiance.

Il est déterminé à ne rien refuser à Dieu, à ne rien accorder à l'amour-propre, à ne faire aucune faute volontaire; mais il ne se chicane point, il procède avec rondeur, il n'est point minutieux ; s'il tombe en quelque faute, il ne se trouble point, il s'en humilie, se relève, et n'y pense plus.

Il ne s'étonne point de ses faiblesses, de ses imperfections ; il ne se décourage jamais. Il sait qu'il ne peut rien, mais que Dieu peut tout. Il ne compte pas sur ses bons propos et ses résolutions, mais sur la grâce et sur la bonté de Dieu. Quand il tomberait cent fois le jour, il ne se désolerait pas; mais il tendrait amoureusement les mains à Dieu, le priant de le relever et d'avoir pitié de lui.

Le vrai dévot a horreur du mal, mais il a encore plus d'amour du bien. Il pense plus à pratiquer la vertu qu'à éviter le vice. Il est généreux, magnanime, et, lorsqu'il

s'agit de s'exposer pour son Dieu, il ne craint pas les blessures. Il aime mieux, en un mot, faire le bien, au risque d'y commettre quelque imperfection, que de l'omettre pour éviter le danger de pécher.

Rien n'est plus aimable dans le commerce de la vie qu'un vrai dévot. Il est simple, droit, ouvert, sans prétention, doux, prévenant, solide et vrai ; sa conversation est gaie, intéressante, il sait se prêter aux amusements honnêtes ; et il pousse la condescendance aussi loin qu'elle peut aller, au péché près.

Qu'on dise ce qu'on voudra, la vraie dévotion n'est point triste, ni pour elle-même ni pour les autres. Comment celui qui jouit continuellement du vrai bien, du seul bien de l'homme, serait-il triste ? Ce sont les passions qui sont tristes, l'avarice, l'ambition, l'amour. Et c'est pour faire diversion aux chagrins dont elles rongent le cœur, qu'on se jette avec fureur dans des plaisirs tumultueux, qu'on varie sans cesse, et qui épuisent l'âme sans la jamais contenter.

Quiconque prendra comme il faut le service de Dieu éprouvera la vérité de cette sentence que, *servir Dieu, c'est régner*, fût-on dans la pauvreté, dans l'ignominie, dans les souffrances. Tous ceux qui cherchent ici-bas leur bonheur hors de Dieu, tous, sans exception, vérifient cette parole de saint Augustin : *Le cœur de l'homme, uniquement fait pour Dieu, est toujours agité jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu.*

Idée de la vraie vertu.

Il est peu de chrétiens, même parmi ceux qui sont spécialement consacrés à Dieu, qui aient une juste idée de

la vraie vertu. Presque tous la font consister dans une certaine routine de piété, dans la fidélité à certaines pratiques extérieures. Si avec cela ils ont par intervalles quelques mouvements de dévotion sensible, sans discerner même si ces mouvements viennent de Dieu ou de leurs propres efforts, ils se croient solidement vertueux. Cependant ils sont sujets à mille défauts dont ils ne s'aperçoivent pas, et qu'on essayerait en vain de leur mettre sous les yeux. Ils sont petits, minutieux, scrupuleusement exacts dans leurs pratiques, remplis d'estime pour eux-mêmes, d'une extrême sensibilité, entêtés de leurs idées, concentrés dans leur amour-propre, gênés et affectés dans leurs manières; rien de vrai, rien de simple, rien de naturel en eux. Ils se préfèrent intérieurement aux autres, et souvent ils méprisent, ils condamnent, ils persécutent, dans les saints mêmes, la véritable piété, qu'ils ne connaissent point. Rien n'est plus commun dans le christianisme que cette justice fausse et pharisaïque. Les vrais gens de bien n'ont pas de plus grands ennemis; et, pour les peindre d'un seul trait, ce sont ces faux justes qui ont crucifié Jésus-Christ, et qui le crucifient encore tous les jours dans ses plus parfaits imitateurs. Dès qu'une personne se donne véritablement à Dieu, et s'applique à la vie intérieure, elle est sûre d'attirer sur elle, d'abord la jalousie et la critique, ensuite les calomnies et les persécutions des dévots pharisiens.

Pour concevoir ce que c'est que la vraie vertu, c'est dans Jésus-Christ qu'il faut la considérer : il est notre unique modèle, il nous a été donné comme tel, il s'est fait homme pour nous rendre la sainteté sensible et palpable. Toute sainteté qui n'est pas formée et moulée sur la sienne est fausse; elle déplaît à Dieu, elle trompe

les hommes, elle est tout au moins inutile pour le ciel. Étudions donc Jésus-Christ, et, pour le bien connaître, pour l'exprimer ensuite en nous, demandons-lui continuellement sa lumière et ses grâces.

Jésus-Christ ne s'est jamais cherché lui-même, jamais il n'a eu en vue ses propres intérêts, ni temporels ni spirituels : il n'a jamais fait une seule action pour plaire aux hommes, il ne s'est jamais abstenu d'aucune bonne œuvre dans la crainte de leur déplaire. Dieu seul, sa gloire et sa volonté, ont été l'unique objet de ses pensées et de ses sentiments, l'unique règle de sa conduite. Il a tout sacrifié, tout sans aucune réserve, aux intérêts de son Père.

Jésus-Christ a fait consister la piété dans les dispositions intérieures, non dans des sentiments vains et illusoires, mais dans des sentiments sincères, efficaces, toujours suivis de l'exécution ; disposition d'un entier dévouement à Dieu, d'un continuel anéantissement de lui-même, d'une charité sans bornes envers les hommes. Tous les instants de sa vie ont été consacrés à l'accomplissement de ces trois dispositions. Il n'a négligé l'observation d'aucun point de la loi; mais, en même temps, il a déclaré, et par ses discours et par son exemple, que cette observation devait venir d'un principe intérieur d'amour, et que la seule pratique de la lettre faisait des esclaves et non des enfants de Dieu.

Jésus-Christ a toujours regardé la vie présente comme un passage, un pèlerinage, un temps d'épreuve uniquement destiné à témoigner à Dieu son amour. Ce qui est éternel l'a toujours occupé. Il a donné à la nature ce qui lui était nécessaire, sans jamais aller au delà. Quoiqu'il n'eût rien, et que pour les besoins du corps il fût dans

une dépendance continuelle de la Providence, il n'a jamais été inquiet du lendemain, et il a voulu éprouver plus d'une fois les effets de la pauvreté.

Jésus-Christ a embrassé par choix ce qui fait le plus de peine aux hommes, et à quoi ils ne se soumettent que par la nécessité de leur condition. Il n'a pas absolument réprouvé les richesses, mais il leur a préféré la pauvreté. Il n'a pas condamné les rangs et les marques d'honneur que Dieu lui-même a établis parmi les hommes, mais il leur a appris qu'une condition obscure, dénuée de toute espèce de considération, était plus agréable à Dieu, plus favorable au salut, et que se croire plus que les autres, parce qu'on est né grand, noble, puissant, qu'on a autorité sur eux, c'est une erreur, une source de bien des fautes. A l'exception des plaisirs naturels que le Créateur a attachés à certaines actions, et dont l'usage est soumis aux règles les plus sévères, il a méprisé absolument tous les autres genres de plaisirs qu'on recherche avec tant de fureur, et il s'est interdit même les plus innocents. Le travail, les courses apostoliques, la prière, l'instruction de ses disciples et des peuples, ont rempli tous les moments de sa vie.

Jésus-Christ a été simple, uni, sans affectation dans ses discours et dans toutes ses actions. Il a enseigné, avec toute l'autorité d'un Homme-Dieu, les choses les plus sublimes, les plus inconnues aux hommes avant lui. Mais il a proposé sa doctrine d'une manière aisée, familière, éloignée de toute la pompe de l'éloquence humaine, à portée de tous les esprits. Ses miracles, divins en eux-mêmes, le sont encore plus par la manière dont il les fait. Il a voulu que le récit des évangélistes répondît à la simplicité de sa vie. Il est impossible d'exprimer avec

moins de recherche des faits et des discours qui portent l'empreinte de la divinité.

Jésus-Christ a eu une tendre compassion pour les pécheurs sincèrement humiliés et repentants de leurs fautes. *Je suis venu pour les pécheurs*, disait-il, *et non pour les justes qui se confient en leur propre justice.* Le publicain, Madeleine, la femme adultère, la Samaritaine, sont traités par lui avec une bonté qui nous étonne. Mais l'orgueil, l'hypocrisie, l'avarice des pharisiens, sont l'objet de sa censure et de ses malédictions. Les péchés de l'esprit, péchés auxquels les faux dévots sont plus sujets que les autres, sont ceux qu'il condamne avec le plus de sévérité, parce qu'ils marquent plus d'aveuglement dans l'esprit, et plus de corruption dans le cœur.

Jésus-Christ a supporté avec une douceur inaltérable les défauts et la grossièreté de ses apôtres. A considérer les choses selon nos idées, combien ne devait-il pas souffrir d'avoir à vivre avec des hommes si imparfaits et si ignorants des choses de Dieu? Le commerce avec le prochain est peut-être une des choses les plus difficiles et qui coûtent le plus aux saints. Plus ils sont élevés en Dieu, plus ils ont besoin de condescendance pour se rabaisser, pour se proportionner, pour dissimuler, pour excuser dans les autres mille défauts dont ils s'aperçoivent mieux que personne. Ce point est d'une pratique continuelle, et de la conduite qu'on tient à cet égard dépend ce qui rend la vertu aimable ou rebutante.

Jésus-Christ a souffert de la part de ses ennemis tous les genres de persécutions, mais il n'y a jamais cédé. Il ne leur a opposé que son innocence et la vérité, et par là il les a toujours confondus. L'heure venue où il devait tomber entre leurs mains, il a laissé agir leurs passions

qu'il regardait comme des instruments de la justice divine. Il s'est tu quand il les a vus obstinés dans leur malice; il n'a pas cherché à se justifier, ce qui lui était si aisé; il s'est laissé condamner; il les a laissés jouir de leur prétendu triomphe; il leur a pardonné, il a prié, il a versé son sang pour eux. Voilà le point le plus sublime et le plus difficile de la perfection.

Quiconque aspire à la vraie sainteté, et à se conduire en tout par l'esprit de Dieu, doit s'attendre à passer par les langues des hommes, à essuyer leurs calomnies et quelquefois leurs persécutions. C'est ici surtout qu'il faut se proposer Jésus-Christ pour modèle; soutenir tant qu'on le peut, à ses dépens, les intérêts de la vérité; ne répondre aux calomnies que par une vie innocente; garder le silence lorsqu'il n'est pas absolument nécessaire de parler; laisser à Dieu le soin de nous justifier, s'il le juge à propos; étouffer dans son cœur tout ressentiment, toute aigreur; prévenir ses ennemis par toutes sortes d'actes de charité; prier Dieu qu'il leur pardonne, et ne voir dans ce qu'ils nous font souffrir que l'accomplissement des desseins de Dieu sur nous.

Quand la vertu se soutient ainsi dans le mépris, dans l'opprobre, dans les mauvais traitements, on peut la regarder comme consommée. Aussi Dieu réserve-t-il ordinairement cette épreuve pour la fin. Heureux ceux qui y passent! Ils auront à la gloire de Jésus-Christ une part proportionnée à celle qu'ils ont eue à ses humiliations. Désirer un pareil état, l'accepter quand il nous est offert, le soutenir lorsqu'on s'y trouve, ce ne peut être qu'un pur effet de la grâce, et d'une grâce extraordinaire. Pour nous, tenons-nous dans notre petitesse; n'aspirons de nous-mêmes à rien de relevé, et deman-

dons seulement à Dieu que le respect humain ne nous fasse jamais abandonner ses intérêts.

Des moyens de parvenir à la vraie et solide vertu.

Le premier moyen, qui paraît le plus aisé, et qui est le plus difficile, est de le vouloir; mais d'une volonté sincère, entière, efficace et constante. Qu'elle est rare cette bonne volonté! On se flatte de vouloir, et dans le fait on ne veut pas. Ce sont des désirs, des velléités, des souhaits; mais ce n'est pas une volonté forte et déterminée. On veut être dévot, mais à sa manière, mais jusqu'à un certain point, mais pourvu qu'il n'en coûte pas trop. On veut, et l'on se borne à vouloir. On ne passe point à la pratique; on se rebute dès qu'il faut mettre la main à l'œuvre, écarter ou forcer les obstacles, combattre ses défauts, lutter contre la nature et ses penchants vicieux. On veut aujourd'hui, on commence avec ardeur, mais on se relâche bien vite. On entreprend, et on laisse. On ne veut pas voir que tout consiste à persévérer.

Demandons à Dieu cette bonne volonté; demandons-la tous les jours, et méritons, par notre fidélité d'aujourd'hui, de l'obtenir pour le jour suivant.

Le second moyen est de régler sa journée, et d'être exact à observer tout ce qu'on s'est prescrit. Il ne faut pas trop se charger d'abord. Il vaut mieux augmenter les exercices insensiblement et par degrés. Il faut avoir égard à la santé, à l'âge, à l'état et aux devoirs qu'il exige; car ce serait une dévotion mal entendue que celle qui préjudicierait aux devoirs de notre état.

Le troisième moyen est de s'exercer à la présence de Dieu. Pour cela, il faut se persuader, ce qui est de foi, que Dieu habite dans le cœur de l'homme; qu'on le trouve au dedans de soi-même, pour peu qu'on veuille y entrer ou se recueillir; qu'il est dans notre cœur pour nous inspirer de saintes pensées, de bons sentiments, pour nous porter au bien et nous éloigner du mal. Ce qu'on appelle la voix de la conscience est la voix de Dieu même, qui nous avertit, qui nous reprend, qui nous éclaire, qui nous dirige. Le point donc est d'être attentif et fidèle à cette voix. Ce n'est pas dans la dissipation, dans l'agitation et le tumulte qu'elle se fait entendre, mais dans la solitude, dans la paix, dans le silence des passions et de l'imagination. Le plus grand pas que l'âme puisse faire vers la perfection est de se tenir habituellement en état d'entendre la voix de Dieu, de s'appliquer à posséder toujours son âme en paix, d'éviter tout ce qui la dissipe, tout ce qui l'inquiète, tout ce qui l'attache violemment. Tout ceci doit être pendant longtemps la matière d'un examen et d'un combat continuels.

Le quatrième moyen est de donner à Dieu un certain temps dans la journée, où l'on ne s'occupe uniquement que de sa présence, que de lui parler non de la bouche, mais du cœur, et de l'écouter. C'est ce qu'on appelle l'oraison mentale. Pour s'y accoutumer, on peut, dans les commencements, s'aider du livre de l'*Imitation*,[*] faisant une pause sur chaque verset, méditant et savourant doucement la doctrine qu'il contient. On y peut donner d'abord un quart d'heure le matin et autant le soir ; mais il faut s'accoutumer à y employer au moins une demi-heure le matin. Quand on aura pris goût à ce

saint exercice, et qu'on pourra se passer de livre, on se tiendra de temps en temps en paix devant Dieu durant le recueillement, le priant d'agir lui-même sur notre âme et d'y opérer suivant son bon plaisir. C'est une erreur grossière de traiter d'oisiveté le temps qu'on passe ainsi à se tenir attentif et recueilli devant Dieu, soit qu'il lui plaise de nous faire sentir ou non son action.

Le cinquième moyen est d'approcher souvent des sacrements, qui sont les principales sources de la grâce. Il ne faut pas se faire de la confession un tourment: cela est contre l'intention de Dieu; ni se faire une routine et une espèce de formule d'accusation, chose très-ordinaire aux personnes qui se confessent fréquemment. Les choses dont les personnes qui tendent à la perfection doivent principalement s'accuser, sont les vues auxquelles elles ont résisté, les sentiments d'amour-propre qu'elles ont écoutés, tout ce qu'elles ont dit, ou fait, ou omis avec réflexion et de propos délibéré. La communion sera toujours bien faite lorsqu'on en sortira avec un nouveau courage et une nouvelle résolution d'être plus fidèle à Dieu que jamais. Il ne faut pas croire que, pour se bien confesser et bien communier, on doive s'assujettir aux actes qui sont marqués dans les livres. Cela est bon pour les jeunes personnes dont l'imagination est vive et légère, pour ceux qui communient rarement, en général, pour ceux qui n'ont aucune habitude du recueillement. Mais, pour peu qu'on soit entré dans les voies de l'oraison, il ne faut plus emprunter le secours des livres, ni pour entendre la messe, ni pour participer aux sacrements.

Le sixième moyen, ce sont les lectures de piété. Il y a un grand choix à faire pour les livres. Il faut préfé-

rer à tous les autres ceux qui touchent le cœur et qui portent avec eux une certaine onction. Rodriguez est excellent pour les commençants. Pour ceux qui sont plus avancés, l'*Imitation*, le P. Saurin, saint François de Sales, etc., les Psaumes et le Nouveau Testament, les Vies des Saints. La lecture doit être une demi-oraison, c'est-à-dire qu'en lisant, il faut donner lieu à l'action de Dieu et s'arrêter aux endroits où l'on se sent touché. On doit lire dans la vue de pratiquer, et, comme tout ne convient pas à tout le monde, il faut s'attacher à ce qui nous est propre et personnel, sans pourtant trop multiplier les pratiques, ce qui nuirait à la liberté d'esprit, qu'il faut toujours conserver.

Le septième moyen est la mortification du cœur. Tout s'oppose en nous au bien surnaturel; tout nous ramène aux sens, à l'amour-propre. Il faut lutter sans cesse contre soi-même et se faire une guerre continuelle, soit pour résister aux impressions du dehors, soit pour combattre celles du dedans. On ne saurait donc trop veiller sur son cœur et sur tout ce qui s'y passe. Cela est pénible dans les commencements; mais la chose deviendra facile à mesure qu'on s'habituera à rentrer en soi-même, et qu'on s'appliquera à la présence de Dieu.

Le huitième moyen est la dévotion à la sainte Vierge. Qu'on demande par elle à Jésus-Christ les grâces dont on a besoin, on les obtiendra infailliblement. C'est surtout dans les tentations de dégoût, d'ennui, de découragement, d'envie de tout quitter, qu'il faut s'adresser à elle avec une sainte confiance qu'elle nous exaucera.

On ne saurait avoir aussi trop de dévotion à son ange gardien. Il ne nous quitte jamais, il nous est donné pour nous diriger dans la route de la sainteté. Il faut donc

nous adresser à lui dans nos doutes, dans nos embarras, et le prier souvent de veiller sur nous.

Enfin, le point capital est d'avoir un bon guide, un directeur entendu dans les voies de Dieu, et qui se conduise lui-même par l'esprit de Dieu. Ces bons directeurs ont toujours été assez rares, et ils le sont aujourd'hui plus que jamais. Cependant on peut assurer que les bonnes âmes qui veulent aller droit à Dieu ont toujours trouvé un homme propre à les y conduire. La Providence est engagée à leur en fournir un, et elle ne manque jamais de le faire lorsqu'on l'invoque à cette fin. On peut dire que c'est toujours la faute des âmes lorsqu'elles n'ont pas le directeur que Dieu leur a destiné. Qu'elles le prient donc de leur faire connaître celui à qui elles doivent confier le soin de leur perfection, et, quand elles l'auront trouvé, qu'elles lui ouvrent leur cœur, qu'elles l'écoutent avec docilité, qu'elles suivent ses conseils, comme si Dieu leur parlait par sa bouche. Une âme de bonne volonté et bien conduite ne peut manquer de parvenir à la sainteté.

Sur la vie nouvelle en Jésus-Christ.

L'apôtre saint Paul, en plusieurs de ses lettres, disait aux premiers chrétiens que par le baptême ils étaient morts et ensevelis avec Jésus-Christ; qu'en sortant des fonts baptismaux, ils étaient ressuscités avec lui et obligés à mener une vie nouvelle sur le modèle de sa glorieuse résurrection. C'est ce qu'on prêche à son exemple aux fidèles dans la solennité de Pâques.

Comme j'écris ici pour des âmes non-seulement mor-

tes au péché, mais déterminées à vivre d'une vie toute de grâce, je leur propose la résurrection du Sauveur, non comme le modèle, mais comme le terme de cette vie toute sainte qu'elles ont embrassée, et je leur dis que, pour ressusciter comme Jésus-Christ, il faut qu'elles meurent comme lui. Or, la vie de Jésus-Christ a été une mort continuelle, j'entends une mort mystique, dont le dernier acte et la consommation a été sa mort naturelle sur la croix.

Ainsi la vie nouvelle qu'elles doivent mener en Jésus-Christ n'est autre chose qu'une mort continuelle à elles-mêmes : mort aux péchés les plus légers et aux moindres imperfections; mort au monde et à toutes les choses extérieures ; mort aux sens et aux soins immodérés du corps; mort au caractère et aux défauts naturels; mort à la volonté propre; mort à l'estime et à l'amour de nous-mêmes, mort aux consolations spirituelles; mort aux appuis et aux assurances par rapport à l'état de notre âme; enfin, mort à toutes les propriétés dans les choses qui concernent la sainteté. C'est par ces divers degrés de mort que la vie mystique de Jésus-Christ s'établit en nous; et lorsque le dernier coup de la mort est porté, Jésus-Christ nous ressuscite et nous communique les qualités de sa vie glorieuse, même dès ici-bas, du moins quant à l'âme, et autant qu'elle en est susceptible en ce monde. Parcourons en peu de mots ces différents degrés de mort.

Mort aux péchés les plus légers et aux moindres imperfections. La première résolution que doit former une âme qui veut être tout à fait à Dieu est de ne jamais commettre aucune faute avec vue et de propos délibéré; de ne jamais agir en quoi que ce soit contre sa con-

science; de ne jamais rien refuser à Dieu de ce qu'il lui demande; de ne jamais dire : C'est peu de chose, Dieu me passera cette bagatelle. Cette résolution est essentielle, et il faut s'y maintenir avec une fidélité inviolable. Ce n'est pas qu'il n'échappe des fautes de premier mouvement, d'inadvertance, de fragilité; mais ces fautes ne nous arrêtent point dans la voie de la perfection, parce qu'elles ne sont ni prévues ni réfléchies.

Mort au monde et à toutes les choses extérieures, c'est-à-dire qu'il ne faut plus aimer le monde ni le chercher; mais ne lui accorder que ce qu'on ne peut lui refuser selon son état, et ce que Dieu même veut qu'on lui accorde; et qu'il faut aller jusqu'à souffrir et gémir dans son cœur du commerce indispensable qu'on a avec lui, c'est-à-dire qu'il ne faut plus respecter le monde, ni avoir égard à ses jugements, ni craindre ses mépris, ses railleries, ses persécutions, ni avoir honte devant lui de ses devoirs et de la pratique de l'Évangile, ni se détourner en rien de ce que nous dictent Dieu et la conscience, dans l'appréhension de ce que le monde en pourra dire et penser. Dans un siècle aussi corrompu que le nôtre, il y a bien des combats à soutenir, bien des obstacles à vaincre, bien des usages à mépriser, bien des préjugés à fouler aux pieds, pour triompher pleinement du respect humain. C'est un des articles sur lesquels il faut s'examiner avec le plus de rigueur, et ne se faire aucune grâce.

Mort aux sens et aux soins immodérés du corps. Être en garde contre la mollesse, l'amour des aises, la sensualité, ne donner au corps que ce qui lui est nécessaire pour la nourriture, le sommeil, les vêtements; le mortifier de temps en temps par des privations, et, si la santé

le permet, si Dieu l'inspire, si le confesseur le trouve bon, lui imposer quelques peines afflictives. Ne rien donner surtout aux yeux et aux oreilles, et éviter tout ce qui peut vivement affecter l'âme.

Mort au caractère et aux défauts naturels. Ce n'est pas une petite chose de réformer tellement son caractère, qu'on ne conserve que ce qu'il a de bon, et qu'on corrige ce qu'il a de défectueux. Bien des saints que l'Église révère n'étaient pas morts entièrement sur cet article. Tous n'ont pas été des Augustin et des François de Sales, en qui le caractère était parfaitement dompté et soumis à la grâce. Le grand moyen d'y parvenir, sans tant d'étude ni de réflexion, est de veiller à la garde de son cœur, d'arrêter les premiers mouvements, de ne point agir, de ne point parler par humeur, par saillie, par impétuosité, de se maintenir toujours en paix et dans la possession de soi-même. Pourquoi ne ferait-on pas pour Dieu et avec le secours de sa grâce ce que tant de gens font dans le monde pour l'intérêt de leur fortune?

Mort à la volonté propre et au propre esprit. Ce point est d'une grande étendue et d'une pratique difficile. D'abord, dans les choses ordinaires, il faut s'étudier à soumettre son esprit et sa volonté à la raison ; à ne point se laisser aller aux caprices, aux fantaisies; à ne point s'aheurter à son sentiment, à écouter les raisons des autres, et à y déférer si elles nous paraissent bonnes; à céder volontiers à l'avis et au désir des autres dans les choses indifférentes. En ce qui regarde notre conduite spirituelle, à recevoir simplement ce que Dieu nous donne, et à rester comme il nous met, sans désirer autre chose; à ne point juger ni de son état ni des opérations de la grâce; à pratiquer, à l'égard du directeur, l'obéis-

sance de jugement et de volonté, à réprimer l'activité de l'esprit, et à le tenir toujours dans la dépendance de Dieu, ainsi que la volonté ; à ne point réfléchir sur soi ; à ne point raisonner, et à se conduire par l'instinct divin, bien supérieur à nos raisonnements et à nos lumières, à ne rien donner dans ses lectures à la curiosité de l'esprit, cherchant simplement à nourrir le cœur, et ne faisant point d'efforts pour tout approfondir et tout entendre dans les livres spirituels : chose dangereuse, qui aboutirait à nous remplir de fausses idées, à nous rendre présomptueux, et à nous exposer aux illusions. Croyons que Dieu nous donnera à mesure les lumières qui nous sont nécessaires, et ne cherchons point à aller au delà, mais recevons-les humblement et appliquons-les à la pratique. En général, tenons toujours notre esprit et notre cœur dans un certain vide, afin que Dieu puisse y mettre à son gré ce qu'il voudra.

Mort à l'estime et à l'amour de nous-mêmes. Cette mort, comme on le voit, devient toujours de plus en plus intime ; car s'il est quelque chose de profondément enraciné en nous, c'est l'orgueil, c'est l'amour-propre. Ce sont là deux grands ennemis de Dieu, et par conséquent les nôtres. Dieu les attaque et les poursuit sans relâche dans une âme qui s'est donnée à lui. Elle n'a qu'à le laisser faire, et à le seconder dans l'occasion

Mort aux consolations spirituelles. Un temps vient où Dieu en sèvre l'âme. Plus de goût à rien : tout lui pèse, tout l'ennuie, tout la fatigue, elle ne sent plus la présence de Dieu en elle; elle a la paix, mais elle ne s'en aperçoit pas, elle ne croit pas même l'avoir, et le reste que j'ai exposé ailleurs. Il faut que l'âme soit généreuse, qu'elle consente à ces privations, qu'elle s'accoutume

à ne se rechercher en rien, à aimer Dieu purement, et à le servir pour lui-même et à ses dépens. Alors, comme de raison, le service de Dieu coûte beaucoup à la nature; elle crie, elle se plaint, elle enrage, elle se désespère, il faut la laisser crier, et être plus fidèle que jamais; il faut traîner la victime au sacrifice, et n'avoir aucun égard à ses répugnances.

Mort aux appuis et aux assurances par rapport à l'état de notre âme. Tant que l'âme, au milieu des tentations et des épreuves, trouve encore quelque appui au fond de sa conscience, quelque soutien dans son directeur, et qu'elle ne se croit pas abandonnée de Dieu, il lui est aisé de porter les plus grandes peines; mais quand elle se voit suspendue, qu'elle voit l'enfer sous ses pieds, que rien ne la soutient, et qu'à chaque instant elle se croit près d'y tomber, en un mot, quand elle se persuade que Dieu l'a délaissée, qu'elle est perdue sans ressource, que rien ne la détrompe, et qu'au contraire tout concourt à l'enfoncer dans cette persuasion, c'est alors que ses angoisses sont extrêmes, et qu'elle a besoin d'un courage héroïque pour persévérer, et pour se soumettre à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner d'elle pour l'éternité.

Mort à toute propriété en ce qui concerne la sainteté. L'âme s'était approprié les dons de Dieu, les vertus dont il l'avait enrichie, et elle avait une certaine complaisance en sa pureté. Dieu la dépouille de tout, non quant à la réalité, mais quant à l'apparence, et la réduit en une entière nudité; elle ne voit plus en soi ni dons ni vertus, ni rien de surnaturel. Elle ne sait ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle a été, ni ce qu'elle deviendra. Ses péchés, son néant, sa réprobation : voilà tout ce qu'elle aperçoit

en elle dont elle se juge digne. Voilà la consommation de la mort mystique. La résurrection et l'état glorieux viennent après. Laissons à Dieu ses secrets, et n'en disons pas davantage.

De la violence qu'il faut se faire à soi-même.

Depuis les jours de Jean-Baptiste, dit Jésus-Christ, *le royaume des cieux souffre violence, et ceux qui se font violence le ravissent.* Si Jésus-Christ a rendu en un sens la voie du ciel plus facile par l'effusion abondante de ses grâces, et par l'esprit d'amour qu'il a répandu sur ses disciples, d'un autre côté il a rendu cette voie plus étroite, parce qu'il est venu mettre la loi à sa perfection, et qu'il exige plus que Dieu n'exigeait sous la loi de nature et sous celle de Moïse. Ainsi, depuis le moment que Jean-Baptiste a annoncé la venue du Sauveur, le royaume des cieux ne s'obtient que par la violence qu'on se fait à soi-même; il faut le ravir et l'emporter, pour ainsi dire, d'assaut. Cette parole est dure à la nature, parce que c'est elle qu'il faut combattre, et cela quelquefois jusqu'au sang, sans trêve ni repos. Si le service de Dieu ne consistait que dans une certaine routine de dévotion, compatible avec une vie douce et commode, avec les recherches de l'amour-propre, et une secrète complaisance en soi-même, le nombre des saints, c'est-à-dire des vrais chrétiens, des véritables amateurs de l'Évangile, ne serait pas si rare, et notre conditon serait à tous égards plus heureuse que celle des Juifs, à qui Dieu prescrivait tant de pratiques extérieures, dont la loi de grâce nous a affranchis.

Mais à ces pratiques extérieures, Jésus-Christ en a substitué d'intérieures, qui sont sans comparaison plus pénibles. *Il n'est pas venu*, dit-il, *apporter la paix, mais le glaive.* Il met ce glaive à la main de ses serviteurs, et il veut qu'ils s'en servent contre eux-mêmes pour circonscrire leur cœur, pour retrancher sans pitié tous les penchants de la nature corrompue, pour se donner la mort, et ne laisser en eux aucun vestige du vieil Adam.

Que cela est dur, encore une fois, et difficile à entendre ! Tant qu'il ne s'agit que de faire quelques prières réglées, de visiter les églises, de pratiquer les œuvres de charité, on trouve assez de personnes qui embrassent le parti de la dévotion. Un directeur qui n'en demande pas davantage est écouté ; c'est un homme de Dieu, c'est un saint. Mais parle-t-il de se corriger de certains défauts, de vaincre le respect humain, de réformer son humeur, de tenir en bride tous les sentiments naturels, et de suivre en tout l'esprit de la grâce, il n'est plus écouté ; il exagère, il outre les choses.

Il est certain toutefois que c'est en cela que consiste l'esprit du christianisme, qu'un vrai chrétien se regarde comme son plus grand ennemi ; qu'il se fait une guerre continuelle ; qu'il ne s'épargne sur rien, et qu'il met tout son progrès dans les victoires qu'il remporte contre lui-même.

Lorsque l'on commence à se donner à Dieu, il nous traite d'abord avec beaucoup de douceur pour nous gagner ; il répand dans l'âme une paix, une joie ineffable; il nous fait trouver du goût à la retraite, au recueillement, aux exercices de piété ; il nous facilite la pratique de la vertu ; rien ne coûte, on se croit capable de tout.

Mais dès qu'il s'est une fois bien assuré d'une âme,

il ne tarde point à l'éclairer sur ses défauts; il lève par degré le voile qui les lui cachait, et il lui inspire un forte volonté de les combattre. De ce moment elle se tourne contre elle-même; elle entreprend la défaite de son amour-propre; elle le poursuit sans relâche partout où elle l'aperçoit; et, à la faveur de la lumière divine, où ne l'apercoit-elle pas? Elle ne voit en elle que misères, qu'imperfections, que recherches de soi-même, qu'attache à son propre sens; sa dévotion même lui paraît pleine de défauts. Elle croyait aimer Dieu, et elle trouve qu'elle rapporte à soi l'amour qu'elle a pour Dieu; qu'elle s'approprie ses dons; qu'elle le sert dans cette vue, qu'elle s'en estime davantage, et qu'elle conçoit un secret mépris des autres qui n'ont pas reçu les mêmes grâces.

Dieu lui montre tout cela successivement : car si tout lui était montré à la fois, elle ne pourrait en soutenir la vue, et tomberait dans le découragement. Mais le peu qu'elle en découvre suffit pour lui faire connaître qu'elle n'est pas encore entrée dans le chemin de la perfection, et qu'elle a bien des combats à se livrer avant que d'arriver au terme.

Si elle est courageuse et fidèle, que fait-elle alors? Elle s'humilie sans se désespérer; elle met en Dieu sa confiance, elle le conjure de la seconder dans la guerre qu'elle va entreprendre. Ensuite elle se met bien avant dans l'esprit et dans le cœur cette maxime du livre de l'*Imitation : Vous ne profiterez qu'à mesure que vous vous ferez violence;* maxime qui contient le plus pur esprit de l'Évangile, et sur laquelle se sont gouvernés tous les saints.

A leur exemple, elle déclare la guerre à la nature, à son esprit, à son cœur, à son caractère, et, pour ne rien

donner ici à l'imagination et à une ardeur indiscrète, elle prie Dieu de la diriger dans cette guerre, de l'éclairer à mesure sur les ennemis qu'elle doit combattre, de ne lui rien passer, mais de l'avertir de tout ce qui se passe en elle, afin qu'elle y mette ordre avec le secours de la grâce. Elle forme la généreuse résolution de se contrarier en tout et de ne rien souffrir en elle qui puisse blesser la sainteté infinie de Dieu.

La voilà donc devenue soldat de Jésus-Christ; la voilà enrôlée sous ses étendards. Jusqu'alors Dieu l'avait préparée et disposée ; mais à ce moment elle se revêt des armes de la foi, et elle entre dans le champ de bataille.

Combien durera ce combat? Il durera tant qu'il restera un ennemi à vaincre, tant que la nature conservera un souffle de vie, tant que le vieil Adam ne sera pas détruit. Un bon chrétien ne met jamais les armes bas, et tout n'est pas encore fini pour lui lorsqu'il a combattu jusqu'à l'extinction de ses forces. Que veut dire cela? Que peut-il lui rester à faire quand il est épuisé par ses propres victoires et qu'il a poussé la violence contre lui-même aussi loin qu'elle pouvait aller? Il ne lui reste plus rien à faire, mais il lui reste à souffrir l'action de Dieu qui, désormais, veut faire seul ce qui est au-dessus des forces de l'homme.

La sainteté se commence par nos efforts soutenus de la grâce, et elle s'achève et se consomme par l'opération divine. L'homme élève l'édifice tant qu'il peut, mais parce qu'il y a de l'humain dans cet édifice, Dieu renverse tout l'ouvrage de l'homme, et il y substitue le sien, où la créature n'a d'autre part que de le laisser faire. Elle n'agit plus, mais elle pâtit, parce que c'est sur elle que Dieu opère ; elle ne se fait plus violence, mais elle la

souffre; et cet état purement passif est incomparablement plus pénible. Tant que l'âme agit, elle se sent de la force, et sa propre action la soutient. Or, dans ce sentiment de sa force il entre toujours quelque peu d'amour-propre, et elle s'attribue quelque part de la victoire, parce qu'en effet elle y a contribué.

Mais lorsque Dieu agit seul, toute faculté d'agir est ôtée à l'âme. Elle voit bien ce que Dieu fait en elle; mais elle ne peut le seconder; et elle n'a garde de s'attribuer rien, puisqu'elle n'y a nulle part. D'ailleurs, toute l'opération de Dieu consiste alors à détruire, à renverser, à dépouiller l'âme, et à la réduire à une parfaite nudité; et il n'exige d'elle d'autre correspondance, sinon qu'elle se laisse comme enlever sans regret tous les dons, toutes les grâces, toutes les vertus dont Dieu l'avait ornée et qu'elle s'était appropriés.

Oh! que cette destruction, cet anéantissement de la créature est une œuvre grande et difficile! Que de combats il faut se livrer pendant une longue suite d'années! Et quand on croit que tout est fini, que de nouveaux assauts bien plus terribles il faut essuyer de la part de Dieu, qui agit sur sa créature en maître souverain et qui exerce sur elle tout le domaine qu'elle lui a cédé par le don de sa liberté! Quel courage ne faut-il pas pour entreprendre et pousser jusqu'au bout la guerre contre soi-même! Mais quel courage incomparablement plus grand pour soutenir la guerre que fait ensuite Dieu lui-même, et pour se laisser écraser sous les coups de sa main toute-puissante!

O mon Dieu! je commence à connaître quelle violence doit se faire et éprouver celui que vous appelez à la perfection de votre Évangile. Mais grâces vous en

soient rendues ; cette vue ne m'effraye point. Si je comptais sur moi, j'abandonnerais tout, ne me sentant capable de rien. Mais je ne compte que sur vous seul, et je puis tout en celui qui me fortifie. Vous avez commencé l'œuvre ; j'espère que vous la continuerez et que vous l'achèverez. Je n'y veux d'autre part que celle de vous seconder tant que je pourrai, et ensuite de vous laisser faire seul tout ce qu'il vous plaira.

Sur la croix.

Celui qui ne porte pas sa croix tous les jours n'est pas digne de moi. (Jésus-Christ.)

La croix est le sommaire de l'Évangile et l'étendard du chrétien. Par la croix, Jésus-Christ a réparé la gloire de son Père, il a apaisé sa colère, et a réconcilié le monde avec lui. Mais la croix par laquelle Jésus-Christ nous a rachetés ne nous dispense pas de porter la nôtre; au contraire, elle est pour nous un engagement indispensable à marcher sur les traces de notre divin maître. Sa croix a sanctifié la nôtre; elle lui a donné du prix et l'a rendue méritoire du salut éternel ! Sans la croix de Jésus-Christ toutes nos peines, toutes nos souffrances n'auraient pu satisfaire à Dieu pour le moindre péché, et le ciel nous aurait toujours été fermé. Nous savons assez cela; mais ce que nous ne savons pas, ou plutôt ce que nous ne pouvons nous résoudre à pratiquer, c'est que, pour nous rendre la croix de Jésus-Christ salutaire, il faut renoncer à nous-mêmes, mourir à nous-mêmes, et cela tous les jours et continuellement. Sans cela nous ne sommes pas chrétiens : Jésus-Christ nous désavoue,

nous renonce. Ses paroles sont formelles sur ce point. Pour peu que nous aimions Dieu, pour peu que nous nous aimions nous-mêmes, il n'y a plus à balancer.

Voyons donc en quoi consiste la nécessité de porter sa croix, et si cette nécessité est aussi dure qu'elle le semble à la nature.

La nécessité de porter sa croix consiste premièrement et principalement à éviter le péché et toutes les occasions du péché. La chose est juste : tout chrétien en convient; mais cela va loin dans la pratique. Le péché a ses attraits; il a ses avantages temporels; les occasions en sont fréquentes et même journalières; elles nous sollicitent puissamment, et le commun des chrétiens qui s'y trouvent sans cesse exposés ont besoin de se faire une violence continuelle pour n'y pas succomber.

Elle consiste, en second lieu, à mortifier ses passions, à modérer ses désirs, à tenir la chair assujettie à l'esprit, à veiller sur ses sens, à garder exactement toutes les avenues de son cœur; car le foyer du péché est en nous-mêmes et dans notre concupiscence. Nous sommes portés au mal; nous ne l'ignorons pas, et une funeste expérience nous apprend qu'à moins d'une vigilance continuelle, nos chutes sont inévitables.

Elle consiste, en troisième lieu, à nous séparer d'esprit et de cœur de tous les objets terrestres, charnels, temporels, pour occuper notre pensée et notre affection des objets célestes, spirituels, éternels; ce qui demande que nous luttions sans cesse contre le poids de la nature corrompue, qui nous entraîne vers la terre. Si nous y prenons garde, nous nous surprendrons à chaque moment dans des pensées et des désirs qui nous attachent à la terre comme les animaux, et qui nous ramènent sans

cesse aux besoins, au bien-être, aux commodités du corps et aux moyens de nous les procurer. Le physique nous occupe plus que le moral, à moins que nous ne fassions de continuels efforts pour nous élever au-dessus de nous-mêmes.

Elle consiste, en quatrième lieu, à recevoir, comme autant de dispositions de la Providence, tous les événements fâcheux qui nous arrivent, soit par des causes naturelles, soit par la malice des hommes, soit par notre propre faute. Ces croix de Providence sont fréquentes; plus Dieu nous aime, plus il nous en envoie, parce qu'elles tendent à nous détacher de la terre et à nous attacher à lui ; elles sont les plus propres à nous sanctifier, parce qu'elles ne sont pas de notre choix, et que, pour cette raison, elles en sont plus mortifiantes.

Elle consiste, en cinquième lieu, à embrasser toutes les épreuves, toutes les peines dont la vie spirituelle n'est qu'un tissu : ceci regarde les âmes intérieures qui marchent plus spécialement sur les traces de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur, en les acceptant pour ses épouses, les charge de sa croix, de la croix qu'il a lui-même portée; croix formée de deux branches, qui sont les souffrances et les humiliations intérieures et extérieures; croix dont le démon, les hommes et Dieu lui-même s'accordent à les accabler ; croix intime, et qui pénètre jusqu'au fond de l'âme; croix auprès de laquelle toutes les croix précédentes ne sont rien ; croix, enfin, qui aboutit à l'extinction totale de l'amour-propre et au sacrifice de nos plus chers intérêts.

Cette dernière croix n'est le partage que d'un petit nombre d'âmes favorites : ce n'est pas une croix de nécessité, mais une croix d'amour; c'est aussi pour cela

qu'elle est plus pesante, parce que le motif de l'amour est incomparablement plus fort que celui du devoir. Il faut joindre à cette croix toutes celles que l'âme embrasse volontairement, comme les austérités, les vœux, l'état religieux.

Telles sont à peu près les croix auxquelles la vie du chrétien est plus ou moins sujette, et que les méchants partagent en partie avec les bons; car ils ne sont pas moins exposés que les autres à toutes les croix de Providence, sans parler de celles qui leur sont propres et qui sont la suite de leurs passions et de leurs crimes.

Examinons à présent si cette nécessité de porter sa croix est aussi dure qu'elle le paraît à la nature. Sur cela, je dis d'abord en général, qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoir sur la terre de véritable bonheur hors de la voie de la croix; je dis qu'il en coûte plus pour se damner que pour se sauver; que les méchants ont en un sens plus à souffrir que les bons, et qu'ils souffrent sans consolation, sans espérance; qu'ils sont dans un trouble, dans une agitation continuelle, toujours obligés de se fuir eux-mêmes, d'éviter leurs propres regards, toujours condamnés par les reproches secrets de leur conscience. Quand il n'y aurait que cette seule raison de porter sa croix en chrétien, pour se soustraire aux remords qui déchirent le libertin et l'impie, il n'en faudrait pas davantage pour disculper de dureté la doctrine de l'Évangile. Mais reprenons en particulier chaque espèce de croix, et voyons les adoucissements que la grâce y attache.

La première croix consiste à éviter le péché et toutes les occasions du péché. Cela est pénible pour la nature, et il en coûte souvent bien des sacrifices. Mais n'en coûte-

t-il rien à la conscience et à la raison pour offenser Dieu? Ne paye-t-on pas bien cher un moment de plaisir, suivi de repentirs inévitables, lorsqu'on a encore de la religion? Quelle plus douce paix, au contraire, que la paix de la conscience? N'est-elle pas préférable à un instant d'ivresse? Quelle joie de s'être vaincu soi-même et d'avoir résisté à une tentation où l'on était près de succomber! Avec quelle satisfaction et quelle confiance on s'approche de Dieu, on s'unit à lui par la prière et la participation des sacrements, tandis que celui qui se sent coupable n'ose paraître devant lui, et que les devoirs de piété sont pour lui une gêne et un supplice!

La seconde croix consiste dans la mortification des passions. Mais n'est-il pas plus pénible de s'y livrer que de les dompter? Toutes les passions ne sont-elles pas autant de tyrans et de bourreaux? N'excitent-elles pas dans l'âme une faim insatiable! On apaise cette faim par intervalles; mais ne renaît-elle pas avec une nouvelle violence? L'ambitieux, l'avare, le voluptueux, lors même que rien ne s'oppose à leurs désirs, ce qui n'arrive presque jamais, sont-ils heureux, peuvent-ils l'être? Les suites des passions ne sont-elles pas presque toujours affreuses, même selon le monde? Comparez en toute manière, soit du côté de la religion, soit du côté de la vie présente, l'état d'un homme esclave de ses passions, avec celui d'un chrétien qui leur fait la guerre, et qui vient enfin à bout de les assujettir, et vous avouerez que l'Évangile, en nous ordonnant cette guerre, travaille pour notre bonheur, même temporel.

La troisième croix est la séparation violente de l'âme d'avec elle-même, de sa partie basse et animale d'avec la partie supérieure et spirituelle. Cette séparation est très-

pénible, parce que le corps nous ramène sans cesse à lui. Mais est-il rien de plus assujettissant que ce misérable corps? Est-il jamais content? A mesure qu'on lui accorde une chose, n'en demande-t-il pas une autre? Et l'attention continuelle à le flatter, à écarter de lui tout ce qui le blesse, n'est-elle pas un tourment? Est-il, au contraire, un empire plus digne de l'homme et plus agréable pour lui que celui de maîtriser son corps, de le réduire à se contenter du nécessaire, de l'endurcir au travail et à la peine, de n'être presque point occupé de lui, et de pouvoir donner toute son attention aux choses dont la religion, dont notre condition, dont la société, nous font un devoir?

Les croix de Providence, qui sont la quatrième espèce, sont inévitables. Les méchants n'y sont pas moins exposés que les bons. Mais par leur résignation, leur patience, leur soumission à la volonté de Dieu, les bons chrétiens adoucissent tout ce que ces croix ont d'amer; la religion leur fournit des motifs et des moyens de les porter en paix et même avec joie. Il n'en est pas ainsi des autres, qui se livrent à la tristesse, à l'accablement, au désespoir, et qui, par leur disposition intérieure, rendent ces croix infiniment plus pesantes qu'elles ne sont.

Enfin, les croix spirituelles, les croix de pure épreuve, étant, comme je l'ai dit, des croix d'amour, sont les délices des âmes qui les portent. Elles les ont acceptées par choix; loin de demander à Dieu d'en être délivrées, elles le prient sans cesse d'y en ajouter de nouvelles, s'écriant avec un grand saint: *Encore plus, Seigneur, encore plus;* elles veulent y mourir attachées comme leur Sauveur. Ces croix, qui sont les plus terribles, sont aussi celles qu'on porte avec plus de courage, avec plus

d'amour, avec plus de paix intérieure, avec plus de force et de soutien d'en haut, et elles aboutissent toujours dans l'autre vie, et souvent dans celle-ci, à un bonheur ineffable. Il faut en croire ici les saints sur leur expérience. Or, ils n'ont pas deux langages à ce sujet, et on ne les soupçonnera pas d'avoir conspiré à nous tromper.

Il est donc vrai, incontestablement vrai, que le bonheur même présent et temporel du chrétien est dans la croix, et qu'au contraire on se rend malheureux dès ici-bas par la fuite des croix et la recherche de tout ce qui peut contenter la nature.

De la liberté des enfants de Dieu.

C'est une chose qui paraît tenir du paradoxe, et qui est néanmoins vrai, de la plus exacte vérité, que, de tous ceux qui servent Dieu, ceux-là sont les plus libres, et même les seuls vraiment libres, qui se laissent conduire en tout par l'esprit de Dieu, et que saint Paul appelle par cette raison les enfants de Dieu. *Ceux*, dit-il, *qui sont conduits par l'esprit de Dieu sont les enfants de Dieu.* Les mondains, qui vivent au gré de leurs désirs, qui ne se gênent sur rien, paraissent libres, et ne le sont pas. Ils deviennent bientôt esclaves de leurs passions, qui les tyrannisent avec la dernière violence. C'est une vérité à laquelle ils sont forcés eux-mêmes de rendre hommage; et quand ils ne l'avoueraient pas, leur conduite le dit assez; car il n'est point d'homme livré à ses passions qu'elles ne mènent beaucoup plus loin qu'il ne veut, qu'elles ne tiennent comme enchaîné, et qu'elles ne forcent en quelque sorte à faire ce qu'il con-

damne : tel est l'empire d'une malheureuse habitude.

La plupart de ceux qui sont sincèrement chrétiens, mais faibles et lâches dans la pratique de leur devoir, ne sont pas libres non plus. Les occasions les entraînent; ils cèdent à la moindre tentation; le respect humain les subjugue; ils veulent le bien, et mille obstacles les en détournent ; ils détestent le péché, et ils n'ont pas la force de s'en éloigner. Or, ce n'est pas être libre, que de ne pas faire le bien qu'on aime, et de faire le mal qu'on n'aime pas.

Les dévots qui se conduisent par leur propre esprit ne sont pas libres non plus. Ils croient l'être parce qu'ils se sont fait un plan de dévotion à leur manière, et qu'ils suivent une certaine routine dont ils ne se départent pas. Mais au fond ils sont asservis à leur imagination, pleins d'inconstance, d'inquiétude, de bizarreries, de caprices, ils cherchent la dévotion sensible, et lorsqu'ils ne la trouvent pas, ce qui arrive très-souvent, ils sont mécontents de Dieu et d'eux-mêmes. De plus, ils sont pour l'ordinaire scrupuleux, indécis, et ils éprouvent continuellement en eux-mêmes des agitations qu'ils ne sauraient calmer. L'amour-propre les domine, et ils n'en sont pas moins les esclaves, que les mondains ne le sont de leurs passions.

Il faut donc dire, ou qu'il n'y a point de véritable liberté dans le service de Dieu, ce qui est une erreur et une espèce de blasphème; ou que cette liberté est le partage de ceux qui se donnent à Dieu de tout leur cœur, et qui s'assujettissent à suivre en tout les mouvements de la grâce.

Mais, dira-t-on, comment peut-on être libre, et être assujetti en tout à l'esprit de Dieu? Ne sont-ce pas là des

idées contradictoires ? Point du tout. La parfaite liberté de la créature raisonnable consiste dans cet assujettissement, et plus elle est assujettie en ce sens, plus elle est libre.

Pour bien comprendre cette vérité, il faut remarquer, en premier lieu, que la liberté est la principale perfection de l'homme, et que cette perfection est d'autant plus excellente en lui, qu'il en use toujours conformément à la raison et aux vues de Dieu ; car une liberté qui n'aurait pas de règle serait un vice et un libertinage.

Il faut remarquer, en second lieu, que la vraie liberté ne consiste pas dans le pouvoir de mal faire. Ce pouvoir est un défaut inhérent à la créature, qui est essentiellement faillible, parce qu'elle est tirée du néant. Mais un tel pouvoir est si peu un appendice de la liberté, que Dieu, qui est souverainement libre, est dans l'impossibilité absolue de faire le mal. Il s'ensuivrait donc que l'homme est plus libre que Dieu, si la liberté consistait dans le pouvoir de se livrer au bien ou au mal.

L'homme a ce malheureux pouvoir, et c'est en lui une imperfection radicale, qui peut le conduire à sa perte éternelle. Que faut-il donc qu'il fasse pour corriger cette imperfection de sa liberté, et pour approcher, autant qu'il lui est possible, de la liberté de Dieu ? Il faut qu'il prie Dieu de le diriger lui-même dans le choix de ses actions, qu'il écoute au dedans de lui la voix de la grâce ; qu'il la suive et qu'il s'y abandonne. Par ce moyen il veut ce que Dieu veut ; il fait ce que Dieu lui inspire de faire ; il se garantit de tout mauvais usage de sa liberté ; il s'élève, autant qu'il dépend de lui, à la perfection de la liberté divine ; la liberté de Dieu devient en quelque sorte la sienne, puisqu'il n'agit plus par son propre mouvement,

mais par l'impression de la volonté de Dieu. Il est donc, par son assujettissement à Dieu, aussi parfaitement libre qu'il puisse être.

Mais cet assujettissement est bien gênant. D'où vient cette gêne? De notre inclination au mal, de nos mauvaises habitudes, d'un certain esprit d'indépendance et d'orgueil qui a causé la chute des anges et du premier homme. Qui est-ce qui sent cette gêne et en murmure? Est-ce la raison de l'homme ? Est-ce sa conscience ? Non, c'est sa nature corrompue, ce sont ses passions. Mais la raison humaine, qui est un écoulement et un rayon de la raison divine, ne se plaindra jamais de la nécessité où elle est de s'y soumettre et de s'y conformer; la conscience, qui est cet instinct de droiture que Dieu a mis au fond de notre cœur, ne murmurera jamais contre un assujettissement qui est sa première loi, et elle ne donnera jamais l'odieux nom de gêne à la règle qui la dirige. Une gêne qui n'a lieu que pour nos passions effrénées, pour notre orgueil, pour notre amour-propre, est un frein salutaire, est un joug doux et agréable à la raison éclairée par la foi.

Cette gêne, au reste, ne dure que jusqu'à ce que les passions soient amorties, l'amour-propre dompté, l'orgueil foulé aux pieds; elle ne dure que jusqu'à ce que nos mauvais penchants soient changés, par l'habitude, en une inclination vers le bien, et que la voix de la grâce soit plus forte que celle de la nature. Ce moment heureux arrive lorsqu'on a fait, pendant quelque temps, de généreux efforts sur soi-même, et qu'à l'aide de la grâce on a acquis de l'empire sur les sens, sur l'imagination, sur les premiers mouvements déréglés qui s'élèvent en nous malgré nous.

Alors on se sent vraiment indépendant de tout ce qui n'est pas Dieu, et l'on jouit délicieusement de la liberté de ses enfants. On a pitié des misérables esclaves du monde ; on se félicite d'être affranchi de leurs chaînes. Tranquilles sur le rivage, on les voit entraînés au gré des flots de cette mer d'iniquités, agités de mille vents contraires, et toujours sur le point d'être abîmés par la tempête. On jouit d'un calme profond, on est maître de ses désirs, on est maître de ses actions, parce que ce qu'on fait, on veut le faire. Nul objet d'ambition, d'avarice, de volupté ne nous tente ; nul respect humain ne nous arrête ; les jugements des hommes, leurs critiques, leurs railleries, leurs mépris, ne sont plus rien pour nous et n'ont point la force de nous détourner de la voie droite. Les adversités, les souffrances, les humiliations, les croix de toute espèce n'ont plus rien d'affreux et de redoutable. En un mot, on est élevé au-dessus du monde et de ses erreurs, et de ses attraits et de ses terreurs. Qu'est-ce donc qu'être libre, si ce n'est pas là l'être ?

Il y a plus, on est libre à l'égard de soi-même ; on ne dépend plus de son imagination ni de l'inconstance de sa volonté ; on est ferme et inébranlable dans sa résolution, fixe dans ses idées, décidé dans ses principes, réglé dans toutes ses actions. L'esprit de Dieu, que l'on suit fidèlement, communique son immutabilité à la créature si changeante par elle-même ; et au milieu de tous les combats intérieurs qu'on éprouve, la volonté demeure stable comme un rocher. Ceci est une affaire d'expérience dont il est impossible de juger par une autre voie. Mais les personnes qui sont véritablement à Dieu, même celles qui commencent, sont étonnées de la différence qui se trouve entre ce qu'elles sont et ce qu'elles

étaient auparavant. Cette différence est exactement celle qu'il y a entre une mer calme, paisible et maîtresse en quelque sorte du mouvement de ses eaux, et une mer en furie, agitée de tous les vents. Quelle liberté plus grande que cette possession de soi-même, cet empire sur tous les mouvements de l'âme à laquelle il échappe à peine, durant de très-courts instants, quelque chose d'indélibéré !

Y a-t-il quelque chose au delà, et la liberté des enfants de Dieu s'étend-elle plus loin ? Oui. Ils sont libres à l'égard de Dieu même. Je veux dire que, quelque conduite que Dieu tienne à leur égard, soit qu'il les éprouve, soit qu'il les console, soit qu'il s'en approche, soit qu'il paraisse s'en éloigner, l'assiette de leur âme est toujours la même. Ils sont élevés au-dessus de toutes les vicissitudes de la vie spirituelle ; la surface de leur intérieur peut être agitée ; mais le fond jouit de la plus grande paix. Leur liberté à l'égard de Dieu consiste en ce que, voulant tout ce que Dieu veut, sans pencher ni d'un côté ni de l'autre, sans aucun retour sur leurs propres intérêts, ils ont consenti d'avance à tout ce qui leur arrive, ils ont confondu leur choix avec celui de Dieu, ils ont librement accepté tout ce qui leur vient de sa part ; en sorte qu'ils peuvent toujours dire, qu'en quelque état qu'ils soient, ils n'y sont pas malgré eux, qu'ils sont contents de tout, et qu'ils ont tout ce qu'ils souhaitent. Oui, lors même qu'ils sont investis et comme accablés de croix ; lorsqu'ils sont submergés dans un océan de peines ; lorsque le démon, les hommes et Dieu lui-même s'accordent à leur faire la guerre ; lorsqu'ils n'ont absolument aucun appui ni intérieur ni extérieur, ils sont contents, leur joie est entière et surabondante, selon l'expres-

sion de l'Apôtre; et ils se complaisent dans leur état, au point qu'ils ne le changeraient pour aucun autre, et qu'ils ne se permettraient pas la plus légère démarche pour en sortir.

Telle et plus grande encore est la liberté des enfants de Dieu. Rien au monde ne peut leur arriver sur la terre contre leur gré; ils ne désirent rien, ils ne regrettent rien; rien ne les trouble, rien ne les affecte. Comparez cette situation, je ne dis pas seulement avec celle des mondains dans leurs joies, dans leurs chagrins, dans leurs projets, dans leurs craintes, dans leurs espérances, mais avec celle des dévots ordinaires, à qui leur amour-propre ne laisse jamais goûter une véritable paix, et vous conviendrez qu'il n'est point de sacrifice qu'on ne doive faire pour parvenir à un état si éminent.

De la force en soi-même et de la force en Dieu.

Saint Paul a dit : *Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort.* C'est-à-dire, lorsque j'ai le sentiment intime de ma faiblesse, lorsque j'en suis convaincu par mon expérience, lorsque, voyant que je ne puis rien, je m'en humilie et je mets en Dieu toute ma confiance; c'est alors que je suis fort de la force de Dieu, qui se plaît à faire éclater sa puissance dans la faiblesse de sa créature; c'est alors que *je puis tout en celui qui me fortifie.* Il n'est pas moins vrai que, lorsqu'on est fort en soi-même, c'est alors qu'on est faible. C'est-à-dire, lorsqu'on a le sentiment de sa force, lorsqu'on s'approprie cette force, lorqu'on en présume, qu'on s'en glo-

rifie, qu'on se croit capable de tout faire et de tout souffrir, c'est alors qu'on est véritablement faible, parce que Dieu retire sa force d'une créature présomptueuse, et qu'il l'abandonne à elle-même.

La force en soi est donc une faiblesse réelle et même une faiblesse extrême; elle est un principe inévitable de chutes et presque toujours des chutes les plus humiliantes. Au contraire, la faiblesse en soi, lorsqu'elle est accompagnée d'humilité et de confiance en Dieu, est une force réelle, une force toute-puissante, la force même de Dieu.

Mais pourquoi Dieu veut-il que nous soyons pénétrés de ce sentiment de notre faiblesse ? Pour faire éclater sa force en nous. C'est qu'il est infiniment jaloux que tout le bien qui est en nous ne soit attribué qu'à lui seul; c'est qu'il veut être reconnu comme le seul auteur et le seul consommateur de la sainteté; c'est qu'il ne peut souffrir que, dans l'ordre de la grâce surtout, la créature croie pouvoir par elle-même la plus petite chose, qu'elle compte sur elle-même, sur ses résolutions, sur son courage, sur ses dispositions.

Le grand secret de la conduite de Dieu sur une âme qu'il veut sanctifier est donc de lui ôter toute espèce de confiance en elle-même, et, pour cela, de la livrer à toute sa misère. Il permet que tous les arrangements qu'elle prend par son propre esprit trompent ses espérances, que ses propres vues, ses propres projets réussissent, mais que ses lumières l'égarent, que son jugement la séduise, que sa prévoyance soit vaine, que sa volonté chancelle, et qu'elle tombe à chaque pas. Il veut lui apprendre à ne pas compter du tout sur elle-même et à s'appuyer uniquement sur lui.

Dans les commencements, lorsqu'on éprouve les effets sensibles de la grâce, que l'esprit se voit éclairé de grandes lumières, et que la volonté se sent transportée par de saints mouvements, il est naturel de se croire capable de tout faire et de tout souffrir pour Dieu ; on ne s'imagine pas qu'il soit possible de lui rien refuser ni même d'hésiter tant soit peu dans les choses les plus difficiles. On va même quelquefois jusqu'à demander les plus grandes croix, les plus fortes humiliations, persuadé qu'on a assez de force pour les porter. Quand l'âme est droite et simple, cette espèce de présomption, qui naît du sentiment qu'on éprouve de la force de la grâce, ne vient que d'un défaut d'expérience, et ne déplaît pas à Dieu lorsqu'elle n'est pas accompagnée de réflexions et de vaine complaisance en soi-même.

Mais Dieu ne tarde pas à guérir l'âme de la bonne opinion qu'elle a d'elle-même. Il n'a qu'à retirer sa grâce sensible, qu'à laisser l'âme à elle-même, qu'à l'exposer à la plus légère tentation. Bientôt elle sent du dégoût, de la répugnance ; elle voit partout des obstacles et des difficultés; elle succombe dans les plus petites occasions ; un regard, un geste, une parole, la déconcertent, elle qui se croyait supérieure aux plus grands dangers. Elle passe à l'extrémité opposée : elle craint tout, elle désespère de tout, elle pense qu'elle ne pourra jamais se vaincre en rien ; elle est tentée de tout abandonner. Et, en effet, elle renoncerait à tout si Dieu ne venait bien vite à son secours.

Dieu continue cette conduite à l'égard de l'âme jusqu'à ce que, par des expériences réitérées, il l'ait bien convaincue de son néant, de son incapacité à tout bien, et de la nécessité où elle est de ne s'appuyer que sur lui

seul. A cela servent les tentations où elle se voit cent fois prête à succomber, et où Dieu la soutient lorsqu'elle ne voit plus de ressource; la révolte des passions qu'on croyait éteintes, et qui se soulèvent avec une violence extrême, jusqu'à obscurcir la raison, et mettre l'âme à deux doigts de sa perte; des fautes de fragilité de toute espèce, dans lesquelles Dieu laisse exprès tomber l'âme pour l'humilier; des dégoûts, des difficultés étranges dans la pratique de la vertu; de fortes répugnances pour l'oraison et pour les autres exercices de piété; en un mot, le sentiment vif et profond de la malignité de la nature et de son aversion pour le bien: Dieu emploie tous ces moyens pour anéantir l'âme à ses propres yeux, pour lui inspirer de la haine et de l'horreur pour elle-même, pour la convaincre qu'il n'est pas de crime si horrible dont elle ne soit capable, pas la moindre bonne action, pas le moindre effort, pas le moindre bon désir ni la moindre bonne pensée qu'elle puisse produire d'elle-même.

Quand, après bien des coups, bien des chutes, bien des misères, l'âme est enfin réduite à ne plus compter sur elle-même pour la plus petite chose, Dieu la revêt peu à peu de sa force, lui faisant toujours sentir que cette force ne lui vient pas d'elle, mais d'en haut. Et avec cette force elle entreprend tout, elle porte tout: souffrances, humiliations de toute espèce, travaux, fatigues pour la gloire de Dieu et le bien des âmes; elle vient à bout de tout; nulle difficulté ne l'arrête, nul obstacle ne lui résiste, nul danger ne l'étonne, parce que ce n'est plus elle, mais Dieu qui souffre et qui agit en elle. Non-seulement elle rapporte à Dieu la gloire de tout, mais elle reconnaît, elle éprouve que c'est lui seul

qui peut et fait tout, et qu'elle n'est entre ses mains qu'un faible instrument qu'il meut à sa volonté, ou plutôt qu'un néant qu'il emploie à l'exécution de ses desseins. C'est ainsi que saint Paul, après avoir raconté les grandes choses qu'il avait faites et souffertes pour l'Évangile, ajoutait avec la plus intime conviction : *Cependant je ne suis rien; ce n'est pas moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi.*

Un telle âme rend à Dieu toute la gloire qu'il peut attendre d'elle, et ne s'en réserve absolument rien pour elle-même, parce qu'elle se tient pour ce qu'elle est, pour un néant; ainsi elle glorifie Dieu par tout ce qu'elle fait et souffre pour lui; et elle le glorifie encore plus par cette disposition intérieure d'anéantissement. Oh ! combien ne faut-il pas être mort à soi-même, et par combien d'épreuves ne faut-il pas passer, pour en venir là ! Mais aussi, quand on y est venu, on chante à Dieu un cantique continuel de louange; ou plutôt Dieu lui-même se loue et se glorifie dans cette âme : tout y est pour lui, elle ne prend rien, et ne peut rien prendre pour elle.

Mais que faut-il faire pour parvenir à être ainsi fort de la force de Dieu ? Je suppose la détermination ferme et inébranlable de ne rien refuser à Dieu, et de ne rien faire avec vue qui puisse lui déplaire. Ce fondement posé, je dis qu'il faut s'humilier de ses fautes, et ne jamais s'en troubler, les regarder comme une épreuve de notre faiblesse, en tirer le fruit que Dieu veut que nous en tirions, qui est de ne plus compter pour rien sur nous-mêmes, de ne nous confier qu'en Dieu. Il faut encore nous défier des bons sentiments qui nous viennent dans certains moments de ferveur, ne pas nous croire meil-

leurs ni plus forts, pour ces mouvements passagers; mais juger de nous par ce que nous sommes dans l'absence de la grâce sensible. Il faut aussi ne jamais se décourager à la vue de sa propre misère, ni se dire : Non, jamais je ne pourrai faire ou souffrir telle et telle chose; mais, en reconnaissant qu'on est incapable du moindre effort de vertu, dire : Dieu est tout-puissant; pourvu que je ne m'appuie que sur lui, il me rendra possible et facile ce qui passe mes forces. Il faut dire à Dieu comme saint Augustin : *Donnez-moi ce que vous m'ordonnez de faire, et ordonnez-moi ce que vous voudrez.* Il ne faut point s'étonner des répugnances qu'on éprouve, mais demander sans cesse à Dieu la grâce de nous élever au-dessus; et, quand nous les avons surmontées, ne pas nous applaudir de cette victoire, mais en remercier Dieu. Enfin, il ne faut être ni présomptueux ni pusillanime : deux défauts qui viennent, l'un de ce que l'on compte trop sur soi-même; l'autre de ce qu'on ne compte pas assez sur Dieu. La pusillanimité vient d'un manque de foi; la présomption, de ce qu'on ne se connaît pas soi-même. Le remède à ces deux défauts est de regarder Dieu comme l'unique principe de notre force. Comment serons-nous présomptueux si nous sommes convaincus que toute notre force nous vient d'ailleurs? Comment serons-nous pusillanimes si nous croyons, comme nous le devons, que notre force est la force même du Tout-Puissant?

Conduite de Dieu sur l'âme.

Je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix, et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et

je souperai avec lui, et lui avec moi. (Jésus-Christ, dans l'*Apocalypse*, chap. III, 20.)

Tandis que nous sommes ici-bas, l'unique désir de Dieu est d'entrer dans notre cœur et d'y régner, non pour faire son propre bonheur : qu'a-t-il besoin de nous pour être heureux? mais pour faire le nôtre, non-seulement dans l'éternité, mais dès cette vie; car il est certain, et par la raison, et par la foi et par l'expérience, qu'il n'y a point de félicité pour l'homme hors de Dieu.

Pour nous procurer ce bonheur, que fait Dieu? Il se tient sans cesse à la porte de notre cœur : il y frappe par les lumières, les bonnes inspirations, les remords, afin de nous porter à la recherche du bien, et à la fuite du mal. Si nous étions attentifs, si nous rentrions souvent dans notre cœur, nous remarquerions qu'il y frappe à tout instant, et que, si nous ne l'entendons pas, c'est que nous nous mettons hors d'état de l'entendre. Il y frappe sans se rebuter pendant une longue suite d'années, ou, pour mieux dire, pendant toute notre vie. Sa patience à nous attendre est inconcevable; il souffre nos dédains, notre résistance, notre obstination avec une bonté, une persévérance qui passe toute expression.

Rappelez, Seigneur, à ma mémoire le temps où vous avez commencé de frapper à mon cœur, et le temps où ce cœur a commencé de vous être rebelle. Rappelez-moi toutes vos invitations et toutes mes résistances. Hélas ! elles sont innombrables les unes et les autres. S'est-il passé un seul jour, durant tant d'années, où vous ne m'ayez appelé, et même plusieurs fois? S'en est-il passé un seul où je n'aie rejeté votre voix ? Quel excès de bonté de votre part! Quel excès d'ingratitude de la mienne!

Ah! Seigneur, cette double vue me pénètre et me confond; elle excite en moi la plus vive horreur de moi-même, et une reconnaissance sans bornes pour vos bienfaits. Que de péchés, que d'abus de vos grâces! Quelle ineffable patience à me souffrir, à m'attendre, vous qui dès le premier péché pouviez me précipiter pour jamais dans l'enfer! Combien d'âmes y sont et y seront toujours, qui vous ont moins offensé que moi! Pourquoi n'y suis-je pas comme elles? C'est le secret de votre justice et de votre miséricorde. Je la bénirai, je la chanterai éternellement cette miséricorde, tandis qu'une foule d'âmes moins coupables seront éternellement les victimes de votre justice vengeresse.

Lorsqu'après avoir frappé plus ou moins longtemps, quelqu'un ouvre enfin la porte, Dieu entre; il prend possession du cœur: il y établit son empire, et il n'en sort plus, à moins qu'on ne l'en chasse. Il y entre avec empressement, avec une joie que rien n'égale: il y entre avec tous les trésors de ses grâces, résolu de les communiquer sans mesure à l'âme, si elle est aussi fidèle qu'il est libéral. Il pardonne, il oublie tout le passé; l'âme, surprise d'un si bon traitement, oublie presque elle-même qu'elle l'a longtemps et souvent offensé; et, si elle s'en souvient, c'est un souvenir qui n'a rien d'amer, et qui est dicté par l'amour et la reconnaissance. Il y fait couler un fleuve de paix, mais d'une paix intime, d'une paix délicieuse et au-dessus de tout sentiment. Si toutes les âmes n'éprouvent point ce que je viens de dire, c'est qu'elles reviennent à Dieu, plutôt par un sentiment de crainte que par un sentiment d'amour; c'est qu'elles se donnent à lui faiblement et avec réserve; c'est que leur fidélité ne répond point à ses bienfaits. Aussi retombent-

elles pour la plupart dans leurs péchés, et leur vie n'est-elle qu'une vicissitude continuelle de chutes et de pénitence. Mais pour les âmes qui se donnent à Dieu pleinement, qui lui ouvrent leur cœur tout entier, et qui sont plus touchées de son amour que de leur propre intérêt, ces âmes goûtent, dès les premiers intants de leur retour, combien Dieu est bon, et quel accueil il fait au pécheur sincèrement converti.

Ah! Seigneur, voilà ce que j'ai eu le bonheur d'éprouver, et je ne l'oublierai jamais. Oui, du moment que je me suis donné tout à fait à vous, vous avez effacé toutes mes iniquités ; vous avez lavé mon âme dans le sang de votre Fils ; vous avez éclairé mon esprit d'une lumière céleste ; vous avez versé dans mon sein une paix ravissante; j'ai connu, j'ai senti combien il est doux d'être à vous, et combien tout ce qui n'est pas vous est digne de mépris. Chaque jour vous me comblez de nouveaux bienfaits; chaque jour vous m'unissez plus intimement à vous, et vous me détachez des créatures et de moi-même. Donnez-moi donc la fidélité, ô mon Dieu; donnez-moi la générosité. Que je regarde comme le plus grand des malheurs de vous refuser, de vous disputer même quelque chose. Quoi que ce soit que vous me demandiez, n'est-ce pas mon bien que vous consultez uniquement? Et puis-je mettre mon bonheur ailleurs qu'à vous sacrifier tout sans réserve? Vie d'amour, vie de sacrifice, vie d'holocauste, je commence à connaître tout votre prix ; je comprends que le vrai, le saint usage de ma liberté, ne peut et ne doit consister qu'à m'immoler moi-même, et à me laisser immoler de votre main.

Cette paix que l'âme goûte au commencement de sa

voie n'est rien en comparaison de celle que Jésus-Christ lui promet, même dès cette vie, si elle continue à être généreuse et fidèle. Le terme de la vie spirituelle est une union immédiate et centrale avec Dieu ; ce n'est plus union, c'est transformation, c'est unité ; c'est l'expression de l'adorable unité qui règne entre les trois personnes divines. Jésus-Christ le dit expressément dans la dernière prière qu'il dit à son Père pour ses élus. *Qu'ils soient un en nous*, dit-il, *comme vous*, *mon Père*, *êtes en moi, et comme je suis en vous.* Et dans l'*Apocalypse*, pour exprimer l'intime familiarité de ce commerce entre Dieu et l'âme : *Je souperai*, dit-il, *avec lui, et lui avec moi.* Il y aura une espèce d'égalité entre cette âme et moi ; ma table sera la sienne, et la sienne sera la mienne ; notre nourriture sera commune, et quelle nourriture? Celle dont Dieu lui-même se sustente. Dieu passera donc dans sa créature, la créature passera en Dieu ; ils auront une même vie et un même principe de vie. Voilà ce qui est promis dès ici-bas à l'âme, et ce dont elle commencera à jouir sous le voile de la foi. Il faut se taire là-dessus. Cette communication divine est telle, que l'âme même qui l'éprouve ne la connaît pas, et ne saurait la concevoir.

Mais pour être un avec Jésus-Christ dans son état glorieux, il faut avoir été un avec lui dans ses opprobres et dans ses souffrances ; il faut être tout à fait mort à soi-même et à l'amour-propre dans ce qu'il a de plus intime. C'est à cette purification parfaite de l'âme que sont destinées toutes les épreuves par lesquelles Dieu la fait passer : épreuves nécessaires, parce qu'il est impossible qu'elle se dépouille autrement de sa propriété ; épreuves douloureuses, mais où Dieu soutient puissam-

ment, et où l'âme n'a qu'à s'abandonner à Dieu et à le laisser faire ; épreuves dont un seul moment est plus glorieux à Dieu et plus profitable à l'âme que toutes les bonnes œuvres et les saintes actions de la plus longue vie.

Ah ! mon Dieu si je m'aime moi-même, et si je vous aime plus que moi-même, puis-je me refuser à l'accomplissement de vos desseins sur moi, quelque rigoureux qu'ils puissent être pour la nature. Vous avez tout fait jusqu'ici pour moi, vous m'avez aimé lors même que je vous offensais. A présent que je suis à vous, que j'y veux être de toute la plénitude de mon cœur, ne devez-vous pas m'aimer incomparablement plus ? Qu'ai-je donc à redouter de votre amour, et pourquoi craindrais-je d'en être la victime? Si cet amour me détruit et me consume, ce ne peut être que pour me faire renaître et revivre en vous. Je me livre donc et je m'abandonne sans réserve à tout ce qu'il vous plaira faire de moi. J'accepte d'une pleine et entière volonté toutes les croix que votre bonté m'a destinées, je les embrasse et les chéris dès ce moment comme les plus précieuses faveurs que je puisse recevoir de vous, et je n'en veux plus être séparé jusqu'à mon dernier soupir.

Ainsi soit-il.

De la crainte de Dieu.

La parfaite charité bannit la crainte. (Saint Jean.) Dieu veut être craint, sans doute; et ce n'est pas en vain que l'Écriture déclare, en mille endroits, qu'il est terri-

ble en ses jugements, et que saint Paul dit qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant : aussi la crainte du Seigneur est-elle le commencement de la sagesse; mais elle n'en est que le commencement : l'amour en est le progrès et la consommation. La crainte est un don du Saint-Esprit; mais un don par lequel il veut nous préparer à d'autres dons plus excellents. Il est donc utile et même nécessaire d'avoir ce sentiment de crainte, et d'en être pénétré non-seulement dans l'âme, mais jusque dans notre chair. Mais il n'en faut pas demeurer là : il faut aspirer à cette parfaite charité qui bannit la crainte, ou plutôt qui l'épure, qui l'ennoblit, qui la change en une autre crainte, fille de l'amour.

Si nous avons à sortir de l'état du péché, livrons-nous à toute la terreur des jugements de Dieu ; craignons sa justice inexorable, craignons ses vengeances éternelles. Laissons agir ce sentiment dans toute sa force, et gardons-nous bien de chercher à l'affaiblir; c'est l'Esprit-Saint qui le met lui-même dans nos cœurs, pour nous disposer à une sincère conversion.

Après la conversion, que la crainte nous soutienne encore dans la pratique de la pénitence, que la pensée du feu de l'enfer que nous avons si souvent mérité, et dont la pénitence, selon la pensée de Tertullien, n'est qu'une compensation, anime notre courage, nous rende saintement ennemis de nous-mêmes, et nous fasse embrasser généreusement tout ce que la mortification chrétienne a de pénible pour la nature.

Craignons encore dans les occasions continuelles où nous sommes de pécher, dans la vue de notre extrême faiblesse et de l'empire de l'habitude. Opposons à l'at-

trait du plaisir, aux suggestions du démon, à la violente impulsion de la concupiscence, la crainte de la justice divine et de ses menaces formidables contre les pécheurs qui retombent dans le crime après en avoir obtenu le pardon. La crainte est un contre-poids dont les âmes innocentes, aussi bien que les pécheurs réconciliés, ont besoin, en mille rencontres, pour se préserver du péché.

Mais après tout, le motif de la crainte n'est pas celui qui doit dominer dans la vie du chrétien ; ce n'est pas l'intention de Dieu, il mérite d'être servi par des motifs plus relevés, et le cœur humain est fait pour être conduit par l'amour. L'amour est le seul sentiment vraiment digne de Dieu; il en a fait le premier et le plus grand de ses commandements; il mérite ce sentiment de notre part par ses perfections infinies, par les bienfaits dont il nous a comblés dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, et par les biens éternels qu'il nous promet, et qui seront la récompense de l'amour. Ce sentiment est aussi le seul qui change véritablement le cœur, qui le tourne vers Dieu, et le dégoûte des créatures ; qui l'amollit, qui l'élargit, qui l'élève, qui le rend capable de tout faire et de tout souffrir pour Dieu.

Deux choses sont commandées au chrétien : d'éviter le mal, et de faire le bien. La crainte peut bien nous faire éviter le mal ; mais elle ne nous portera jamais à la pratique du bien. L'amour, au contraire, produit excellemment l'un et l'autre effet ; il nous détourne efficacement du mal, et même de toute apparence de mal ; il nous porte au bien, et au bien le plus parfait, nonobstant toutes les difficultés et tous les sacrifices qu'il en peut coûter à la nature. La crainte, qui n'envisage que

notre intérêt, n'est pas généreuse, elle s'en tient à ce qui est de pure obligation, et croit encore beaucoup faire en l'accomplissant. Il n'en est pas ainsi de l'amour. Il est toujours au-dessus de ce qu'il donne, et il compte pour rien tout ce qu'il a fait lorsqu'il peut faire quelque chose au delà. Les délicatesses, les attentions, les prévenances de l'amour ne sont connues que de lui ; la crainte n'en donne pas même l'idée. Lors donc que Dieu a commencé à répandre dans nos cœurs sa charité, lorsque nous sentons que nous l'aimons, et que tout notre désir est de lui en donner des témoignages, il faut nous livrer tout entiers à ce sentiment, le nourrir avec le plus grand soin, et éloigner tout ce qui pourrait l'affaiblir. Dieu lui-même prend plaisir alors à se montrer à l'âme avec tous ses charmes ; il lui donne de si vives impressions de sa bonté, qu'elle s'étonne en quelque sorte qu'on puisse le craindre ; elle s'approche de lui avec confiance ; elle lui parle avec une sainte familiarité, elle ne lui parle que d'amour ; les vérités terribles ne l'affectent plus, à peine y pense-t-elle ; la crainte fait place à un sentiment plus doux, et elle éprouve avec transport la vérité de ce qu'a dit saint Jean : *La parfaite charité chasse la crainte.* Elle craint pourtant encore, mais d'une crainte chaste, d'une crainte qui n'appartient qu'aux enfants. Ce n'est plus parce que Dieu est terrible en ses vengeances, qu'elle craint de l'offenser ; mais parce qu'il est son père, parce qu'elle l'aime, parce qu'il est infiniment parfait, et que le péché lui déplaît souverainement. Elle a horreur non-seulement du péché mortel, mais du péché véniel, mais de la moindre faute, et elle n'en voudrait pas commettre une seule de propos délibéré. Elle sait que le péché

est le mal de Dieu; et le plus petit mal de Dieu, qu'elle aime uniquement, lui paraît plus grand que tous les autres maux, quels qu'ils puissent être. Quelle force cette crainte filiale ne lui donne-t-elle pas pour se combattre, pour résister aux tentations! Quelle attention, quelle vigilance continuelle sur elle-même ne lui inspire-t-elle pas! Quelles précautions elle lui suggère pour éviter tout ce qui peut déplaire à celui qu'elle aime! Avec quelle facilité ne force-t-elle pas tous les obstacles, ne brise-t-elle pas tous les liens, ne triomphe-t-elle pas du monde et de ses plaisirs, de la chair et de la sensualité, du démon et de ses tentations! Quelle joie pour elle de se trouver affranchie de tout ce qui la captivait, et de pouvoir aimer de toute l'étendue de son affection celui qui seul mérite d'être aimé! La crainte des esclaves, cette crainte qui glace, qui rétrécit le cœur, produisit-elle jamais, peut-elle produire de semblables effets?

Si la crainte de déplaire à l'objet aimé détourne l'âme de tout mal, le désir de lui plaire l'excite à la pratique de tout le bien que Dieu peut désirer d'elle. Elle va au-devant des occasions, sans empressement pourtant; elle saisit avec joie toutes celles qui se présentent; les travaux, les souffrances, les sacrifices, ne lui coûtent rien. Pourvu qu'elle parvienne à contenter Dieu, elle est contente; et sa plus grande douleur serait d'avoir à se reprocher quelque négligence, quelque lâcheté à cet égard. Comme elle sait que le plus grand ennemi qu'ait Dieu, c'est elle-même, c'est sa nature corrompue, c'est son amour-propre, elle se hait comme Dieu la hait; elle se combat, se poursuit, se fait violence en tout; et parce qu'elle sent bien qu'il lui est impossible de se détruire,

elle s'offre à Dieu et à ses coups, afin que lui-même détruise et anéantisse son ennemi.

Voilà ce que fait la parfaite charité ; lorsqu'elle s'est emparée d'un cœur, la crainte l'y a introduite ; mais, une fois qu'elle est entrée, elle chasse cette crainte et veut régner seule. En effet, ces deux sentiments sont incompatibles. La charité, qui n'envisage que Dieu, renonce à tout propre intérêt, et l'intérêt propre est au contraire l'unique chose que la crainte consulte, l'unique mobile de ses démarches. La charité ne sert pas Dieu parce qu'il est terrible, mais parce qu'il est bon ; elle ne le craint pas comme maître ; elle l'aime comme père ; elle ne fait attention ni au châtiment ni même à la récompense ; mais elle s'arrête à Dieu, qu'elle aime pour lui-même sans aucun retour sur elle.

Quand donc une âme qui s'est donnée à Dieu, et qui l'aime de tout son cœur, est vivement frappée de la terreur de ses jugements, si ce sentiment vient de Dieu, c'est une épreuve, et elle la doit porter avec amour ; si c'est un effet de l'imagination, il ne faut pas qu'elle s'y arrête, et elle doit éviter tout ce qui pourrait l'entretenir ; s'il vient du démon, qui tâche de la porter au désespoir, elle doit ranimer sa confiance en Dieu, se jeter entre ses bras, s'abandonner à lui, et le prier de tirer sa gloire de cette tentation, en la faisant servir au triomphe de son pur amour. Car Dieu ne la permet que pour porter l'âme à l'aimer avec plus de pureté, pour la détacher d'un reste d'intérêt propre, pour l'obliger à se renoncer en ce qu'elle a de plus intime. Quand elle a fait généreusement ce sacrifice, elle est tranquille ; le démon disparaît et perd tout pouvoir sur elle ; le règne de l'amour s'établit et s'affermit en elle. C'est ainsi que

la crainte, même celle qui vient d'épreuve et de tentation, doit aboutir, dans les desseins de Dieu, à la charité parfaite. Tâchons avec le secours de la grâce d'en faire cet usage.

Sur la sainteté.

Soyez saints, parce que je suis saint, dit Dieu aux enfants d'Israël. *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait*, dit Jésus-Christ à ses disciples. Ces paroles nous montrent en Dieu le motif et le modèle de notre sainteté. Si nous savons les comprendre, elles nous disent plus de choses que n'en ont jamais dit les philosophes les plus sages et les plus éclairés. Mais nous ne les comprendrons jamais qu'à la faveur de la lumière divine, et la pratique nous en développera le sens encore mieux que la spéculation.

Soyez saints, dit le Seigneur, *parce que je suis saint.* Qu'est-ce en Dieu que la sainteté? C'est l'amour de l'ordre. Dieu aime l'ordre essentiellement; il ne peut rien approuver, rien excuser, rien souffrir impuni qui y soit contraire. Il peut permettre le désordre dans sa créature, le souffrir pour un temps, le pardonner, si elle le désavoue et le répare; mais il le réprouve, il le poursuit, et il le punit partout où il le voit, lorsque le moment de sa justice est venu, et que celui de la miséricorde est passé. Pourquoi cela? Parce qu'il est saint. Il ne peut point ne pas prescrire l'amour de l'ordre à la créature intelligente et libre, ni la laisser sans récompense si elle l'observe. Il l'exercera pour un temps, il l'affligera, il la mettra à diverses épreuves, il paraî-

tra même l'abandonner, pour mieux s'assurer de sa vertu; mais, si elle ne s'écarte point de l'ordre, et si elle y persévère constamment, il la rendra heureuse, parce qu'il est saint.

Cette sainteté essentielle de Dieu est sans contredit le premier et le plus grand motif de la nôtre. Nous sommes obligés d'aimer l'ordre, parce que Dieu l'aime ; nous n'avons la raison et la liberté que pour cela : la raison, pour connaître l'ordre ; la liberté, pour nous y soumettre.

En qualité de créatures raisonnables, nous sommes faits à l'image de Dieu, Dieu se connaît, Dieu s'aime comme source de la sainteté, comme la sainteté même. Nous qui sommes ses images, nous devons le connaître, l'aimer, lui obéir et l'imiter sous ce rapport. Il ne nous suffit pas d'être ses images par notre nature spirituelle, douée d'intelligence et de liberté ; il faut encore que nous le soyons par notre volonté et par notre choix. Je dois vouloir être saint, je dois travailler de tout mon pouvoir à le devenir, je dois rejeter avec horreur tout ce qui est contraire à la sainteté, parce que Dieu est saint, et que j'ai l'avantage d'être créé à sa ressemblance.

Comment oserai-je m'approcher de Dieu, si je ne suis pas saint, ou du moins si je n'aspire pas à l'être? Je suis fait pour avoir un commerce intime avec lui; commerce de reconnaissance : j'ai tout reçu de lui; commerce de prières : j'ai un besoin continuel de lui ; commerce d'espérance : j'attends tout de lui; commerce d'amour : il est mon souverain bien, et je ne puis trouver de bonheur qu'en lui. Mais que deviendra ce commerce si je renonce à la sainteté? Il sera absolument rompu. Je m'éloignerai de Dieu à mesure que je m'éloignerai de la

sainteté; Dieu, de son côté, s'éloignera aussi de moi. Je ne pourrai soutenir sa vue ; il me rejettera bien loin de la sienne; il me haïra, me réprouvera, me condamnera ; je serai éternellement banni de sa présence.

Ce n'est pas tout : Dieu m'a approché de lui par sa grâce encore plus que je ne suis proche de lui par la nature; il m'a élevé à un état surnaturel, il m'a destiné à le voir face à face, et à jouir de son propre bonheur pendant l'éternité. N'a-t-il pas incomparablement encore plus droit de me dire : *Soyez saint, parce que je suis saint !* Puis-je prétendre à la jouissance éternelle de Dieu infiniment saint, puis-je lui être intimement uni, puis-je partager sa béatitude, si je ne suis saint, et d'une sainteté qui ne souffre absolument aucune tache? A quoi dois-je m'occuper continuellement ici-bas, sinon à me purifier de plus en plus, à détruire en moi tout ce qui est opposé à la sainteté, à acquérir toutes les vertus qui me peuvent rendre agréable à Dieu? Et si je ne puis parvenir à cette parfaite pureté par mes efforts, que puis-je faire de mieux que de me livrer à Dieu, afin qu'il me sanctifie lui-même, et qu'il me rende tel qu'il veut que je sois pour paraître dignement en sa présence ? Quoi ! je dois posséder éternellement celui qui est saint par essence, celui dont la sainteté fait l'admiration, la joie, la félicité des esprits bienheureux ; je suis destiné à dire un jour comme eux à jamais : *Saint, saint, saint, est le Dieu tout-puissant ;* et je ne travaillerais pas à devenir saint, et je n'emploierais pas à cela tous les moments de ma vie ! Pourquoi donc suis-je sur la terre? Quel autre objet est digne de m'occuper ?

Y a-t-il dans ce motif quelque chose de plus pressant? Oui, Dieu nous dit : *Soyez saints, parce que je suis saint,*

et que moi-même je me suis uni personnellement à votre nature pour la sanctifier. Le chrétien n'est pas simplement homme; il est devenu participant en Jésus-Christ de la nature divine ; il est devenu par adoption enfant de Dieu le Père, et le frère du Verbe incarné. Non-seulement son âme, mais son corps même a part à cette adoption. Ses membres sont les membres de Jésus-Christ; c'est saint Paul qui le dit. A plus forte raison son âme et ses facultés appartiennent-elles à Jésus-Christ. Combien donc le chrétien, incorporé à la divinité, doit-il être saint de corps et d'âme ! O Dieu ! si nous étions pénétrés de cette vérité, quelle serait notre ardeur pour la sainteté ! Je ne suis pas surpris après cela que les apôtres ne donnassent point aux premiers chrétiens d'autre titre que celui de saints, et que cet usage ait subsisté longtemps dans l'Église. Aujourd'hui ne serait-ce pas une dérision de donner en général ce titre aux chrétiens? Et ne sont-ils pas la plupart dans leur conduite, et un grand nombre par principes, ennemis de la sainteté ? Quel affreux changement dans la face du christianisme !

Mais quelle est la sainteté qui est proposée aux chrétiens pour modèle ? Nulle autre que celle de Dieu même : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait :* c'est Jésus-Christ, c'est un Dieu fait homme pour nous enseigner la route de la sainteté, qui nous adresse ces paroles. Qu'est-ce donc à dire ? Pouvons-nous être saints comme Dieu est saint ? Non, il est impossible que nous soyons aussi saints que lui, ni que nous approchions en rien de son infinie perfection. Mais, quelle que soit notre sainteté, il faut qu'elle soit moulée sur la sienne, qui est l'unique source, l'unique exemplaire de toute sainteté.

Et parce que nos yeux sont trop faibles pour contempler la sainteté telle qu'elle est en Dieu même, et que nous sommes incapables d'en faire une juste application à notre conduite, Dieu s'est fait homme, il a conversé parmi les hommes, il les a instruits par ses discours, par ses exemples, par toute la suite de sa vie, et leur a proposé, dans notre nature unie à la sienne, un modèle de sainteté qu'ils pussent saisir et imiter. Il n'est donc plus question de dire : Qui montera au ciel pour y prendre, dans la vue de Dieu même, le vrai caractère de la sainteté ? La sainteté en personne est descendue sur terre ; elle s'est montrée revêtue de notre chair ; elle a parlé, elle a agi en homme ; il ne reste plus qu'à étudier l'esprit de Jésus-Christ, qu'à nous conformer à ses maximes, qu'à marcher sur ses traces. Par ce moyen nous deviendrons parfaits, comme notre Père céleste est parfait.

Mais Jésus-Christ n'est pas seulement le modèle de notre sainteté, il en est encore le principe et la première cause efficiente. Nous ne pouvons rien que par sa grâce ; et il faut que cette grâce agisse sur notre liberté dans toute l'étendue de son pouvoir, pour que nous devenions saints comme lui. Il nous l'offre continuellement, et il nous promet de l'augmenter à mesure que nous en ferons bon usage. Mais ce bon usage dépend encore plus de lui que de nous ; et, si nous entendons bien nos intérêts, le plus sage et le plus sûr parti que nous puissions prendre, c'est de lui remettre, de lui consacrer notre liberté ; de le prier d'en disposer comme de son bien, et de lui protester que nous ne voulons nous conduire que par ses lumières et n'agir que sous sa direction. Heureux ceux qui se dévouent à lui de la

sorte, et qui ne se reprennent jamais ! Leur sainteté sera l'œuvre de Jésus-Christ ; ils n'y prendront d'autre part que celle de le laisser opérer en eux selon son bon plaisir, de ne lui résister jamais, et de mourir de tout leur cœur à leur propre esprit, à leur propre volonté, pour vivre de la vie de Jésus-Christ.

Commerce : image de la vie spirituelle.

La vie spirituelle n'est autre chose qu'un commerce, un échange entre Dieu et l'âme. Dieu donne pour recevoir, et reçoit pour donner ; l'âme de même. Dieu donne le premier ; il donne aussi le dernier. Il prévient l'âme par la grâce dans le temps ; il lui donne pour jamais la gloire dans l'éternité. Cette grâce et cette gloire sont une communication plus ou moins parfaite de Dieu lui-même. L'âme, de son côté, se donne aussi à Dieu ; elle lui sacrifie ses goûts, ses penchants, ses volontés, ses intérêts ; elle se remet, en un mot, tout entière à Dieu, pour qu'il dispose d'elle à chaque moment selon son bon plaisir. Voilà ce qu'elle fait, ou du moins ce qu'elle doit faire en cette vie. Dans l'autre vie elle ne fait plus rien librement ; elle ne se donne pas, mais elle est ravie ; elle n'est plus à elle-même, mais au souverain bien qu'elle possède et qui la possède. Il n'y a donc entre Dieu et l'âme de commerce libre que dans le temps. Voyons quelles sont de la part de Dieu les lois de ce saint commerce, et celles que l'âme doit observer de son côté pour répondre aux bontés ineffables de Dieu.

Première loi. Dieu fait les avances; et il les fait toujours en toutes choses. *Qui lui a donné le premier?* s'é-

crie saint Paul. Cela est sensible dans l'ordre de la nature où nous tenons de lui l'être à tous les instants, et tout ce qui sert à le conserver. Cela n'est pas moins vrai dans l'ordre surnaturel : tout y commence par la grâce, soit justifiante, soit actuelle, qui est un don de Dieu, don purement gratuit qu'il nous est impossible de mériter. Si, après avoir perdu la grâce du baptême, nous la recouvrons par la pénitence, c'est Dieu qui fait les premières démarches pour nous rappeler à lui ; car, une fois éloignés de lui par le péché, nous ne pouvons jamais de nous-mêmes nous en rapprocher. Si nous conservons la grâce du baptême, c'est en vertu d'une suite de grâces actuelles que nous recevons à tout moment. Il est de foi que, pour chaque action surnaturelle, il nous faut une grâce qui prévienne et qui accompagne cette action ; et Dieu ne nous refuse jamais cette grâce qu'à titre de punition. Ainsi, il demeure incontestable que c'est toujours Dieu qui nous prévient, et cela doit être, puisqu'il est toujours et dans tous les cas la source de tout bien.

La loi de la créature ne peut être ici qu'une loi de correspondance et de fidélité. Dieu la prévient : elle doit suivre ; Dieu lui donne : elle doit conserver précieusement ; Dieu lui fait la grâce de lui demander : elle doit lui accorder généreusement tout ce qu'il lui demande. Comment le commerce et l'échange auraient-ils lieu si elle recevait tout sans rien donner, ou si elle ne donnait pas à proportion de ce qu'elle reçoit ? Loi de reconnaissance encore pour un Dieu dont les bienfaits la préviennent sans cesse ; mais d'une reconnaissance pleine d'humilité, en songeant qu'elle ne mérite rien et même qu'elle s'est mise souvent par sa faute dans le cas d'être abandonnée plutôt que recherchée.

Seconde loi. Les dons de Dieu sont parfaitement désintéressés; il n'a rien à gagner pour lui-même dans tout le bien qu'il nous fait. S'il exige du retour de notre part, ce n'est pas pour son avantage, c'est pour le nôtre. Le bon usage que nous ferons de ses grâces n'est pas même le motif qui l'engage à nous les accorder. Combien nous en a-t-il donné jusqu'ici dont nous avons abusé et dont il a prévu que nous abuserions! Cette prévoyance de notre fidélité n'a pas arrêté le cours de ses bienfaits. Quelle bonté! quel désintéressement!

L'âme ne peut répondre à cette loi que bien imparfaitement. Il est impossible qu'il n'y ait aucun gain pour elle en ce qu'elle donne à Dieu : aussi ne doit-elle ni ne peut-elle jamais renoncer parfaitement à son intérêt. Tout ce qu'elle doit faire, à mesure que la grâce l'en sollicite, c'est de ne pas envisager cet intérêt; c'est de ne pas compter avec Dieu, c'est de ne pas s'imaginer qu'elle en fait trop; c'est de ne rien refuser à Dieu, sous prétexte qu'elle n'y est point obligée et qu'il ne l'exige pas absolument; c'est de ne point s'attacher à ses dons, de ne les point regretter lorsqu'il les retire, mais d'être toujours généreuse et fidèle lorsque Dieu met son amour à l'épreuve; c'est, enfin, dans les grandes tentations où elle se croit perdue sans ressource, de continuer à servir Dieu et à faire tout ce qu'elle sait lui être agréable. Par ce désintéressement, elle imite en quelque sorte celui de Dieu; elle l'aime, elle le sert, elle lui donne pour lui-même, sans se rechercher en rien; et c'est ce qu'il y a de plus glorieux à Dieu dans le service que lui rend sa créature; c'est aussi ce qu'il récompensera avec une libéralité infinie. Mais il ôte quelquefois à l'âme la vue de cette récompense, afin de purifier ses motifs et d'aug-

menter son mérite. Admirable artifice de l'amour divin, dont le secret n'est connu que de bien peu de personnes.

Troisième loi. Les dons de Dieu sont sans repentir ; c'est l'Écriture sainte qui le dit. Il ne regrette jamais, il ne reprend jamais ce qu'il a donné ; il ne le reproche pas même à l'âme lorsqu'elle en abuse ; mais il la reprend seulement de l'abus qu'elle en fait, disposé à la combler de plus grands biens si elle veut revenir sincèrement à lui. Voyez comme il traite David, saint Pierre et tant d'autres après leur conversion. Voyez quel accueil ce bon père fait à l'enfant prodigue à son retour ; comme il lui rend tout, et y ajoute encore de nouvelles faveurs. Les justes mêmes sont jaloux du bon traitement qu'il fait aux pécheurs pénitents.

C'est ici la grande loi pour la créature. Enfoncée qu'elle est dans l'amour-propre, basse, intéressée, lorsque Dieu ne lui paye pas comptant ses sacrifices souvent bien légers, lorsqu'elle ne voit pas en ses mains le salaire de ses bonnes œuvres, elle se plaint que Dieu manque de fidélité, elle regrette ce qu'elle lui a donné ; elle va même quelquefois jusqu'à le reprendre. Ah ! quelle indignité ! Où en serions-nous si Dieu en usait de la sorte, et s'il retirait ses grâces lorsque nous n'y répondons pas, ou s'il nous les refusait parce qu'il en prévoit l'abus ? Donnons comme lui, sans jamais nous en repentir ; donnons sans regarder ensuite à ce que nous avons donné ; oublions les dons déjà faits, et voyons ceux qui nous restent encore à faire ; regrettons de ne pas donner assez ; ne soyons pas contents que nous n'ayons tout donné effectivement et sans aucune réserve. Que nous importe comment Dieu paraît accepter nos

dons ? Que nous importe qu'il paraisse n'en faire nul cas, et après tous nos sacrifices nous traiter avec plus de rigueur ? Est-ce là ce qu'il nous faut considérer ? Désire-t-il que nous lui fassions ce sacrifice ? Le mérite-t-il ? Oui, sans doute. Si cela est, tout est dit pour une âme généreuse.

Quatrième loi. Dieu n'abandonne jamais s'il n'est abandonné. Il est le premier à donner, mais il n'est pas le premier à abandonner. Au contraire, il recherche longtemps la créature après qu'elle l'a quitté. Sa patience ne se lasse point ; et, tant que le plus grand pécheur conserve un souffle de vie, il lui laisse toujours quelque grâce pour revenir à lui. Quelle fidélité !

Le beau modèle pour une âme qui s'est donnée à Dieu ! Dieu ne m'abandonne jamais ; je ne dois donc jamais l'abandonner. Je suis sûre de lui ; je ne dois donc rien négliger pour qu'il soit sûr de moi. Hélas ! je ne trouve aucune sûreté en moi-même ; je ne puis répondre un seul instant de moi. Rien n'est plus inconstant, plus fragile que ma volonté. Je proteste aujourd'hui à Dieu que je lui serai toujours fidèle ; demain, peut-être, je le quitterai. Voilà ce qui doit me tenir dans une défiance continuelle de moi-même et ce qui doit me déterminer à remettre pour toujours entre les mains de Dieu cette liberté dont je puis abuser à toute heure. Voilà ce qui doit me rendre inviolablement fidèle aux moindres grâces. Si je manque volontairement et avec délibération à une seule, que n'ai-je pas à craindre et de Dieu et de moi-même ! de Dieu, qui se refroidira à mon égard et qui me retirera ses grâces de choix pour me punir ; de moi-même, qui deviendrai plus faible, plus exposé à tomber de nouveau. Ah ! Seigneur, j'espère que votre bonté me

pardonnera toutes mes fautes de fragilité, d'inadvertance, de premier mouvement; mais je vous supplie de ne jamais permettre que j'en commette une seule de propos délibéré, que je résiste avec vue à aucune grâce, que je vous refuse quoi que ce soit que vous me demandiez. J'ai tout à craindre de moi; et c'est pour cela aussi que je remets pleinement et de grand cœur ma liberté entre vos mains, afin que vous la gouverniez et que vous disposiez de moi en toutes choses. La grâce des grâces, c'est une constante fidélité ; je vous la demande, ô mon Dieu ! et, quoi qu'il puisse m'en coûter pour l'obtenir, je ne croirai jamais l'acheter trop cher. Ainsi, puissé-je garder exactement toutes les lois du saint commerce qui est entre vous et moi, comme vous observez inviolablement celles que votre bonté s'est imposées ! C'est tout ce que je demande, et j'abandonne mon sort à venir à votre infinie miséricorde !

Le tout de Dieu et le rien de la créature.

Qui pénétrerait bien ces deux idées comprendrait dans toute son étendue la vie spirituelle, dont tout le but est de rendre à Dieu et à la créature ce qui leur est dû; tout à Dieu, tout sans réserve ; rien, absolument rien à la créature. Qui agirait en tout conformément à ces deux idées serait solidement humble et parfaitement soumis à la grâce. Dès que l'on commence à se donner à Dieu, on entre dans la connaissance du tout de Dieu, et de son propre néant : je n'entends pas une connaissance purement spéculative et sans effet, telle que peut l'avoir tout homme qui réfléchit sur ce qu'est Dieu, et sur ce

qu'il est lui-même ; mais j'entends une connaissance pratique qui influe sur notre conduite tant intérieure qu'extérieure. L'effet de cette connaissance est de nous vider peu à peu de nous-mêmes, de nous dépouiller de toutes nos usurpations, de nous réduire enfin à ce que nous sommes réellement, c'est-à-dire à rien ; et en même temps de nous remplir de Dieu, en sorte qu'il soit tout en nous, et nous tout en lui. Tant que nous nous croyons quelque chose, quoique nous ne soyons rien ; tant que nous envisageons notre propre intérêt en quelque chose, tant que nous nous regardons comme notre fin en quoi que ce soit, nous ne nous tenons pas pour un pur néant, ni Dieu comme le tout unique de qui tout vient et à qui tout doit tendre.

Dieu est tout dans l'ordre de la nature. Tout le reste n'était rien avant que Dieu lui donnât l'existence : or, l'existence est un don qui renferme tous les autres. Je ne suis donc rien de mon fond, et je dois à Dieu tout ce que je suis ; mon intelligence, ma mémoire, ma volonté, l'exercice de ces facultés, tout cela est un don de Dieu. Si je me les approprie, si j'en tire vanité, si je me préfère à ceux qui sont ou que je crois être moins bien partagés que moi, je vole à Dieu son bien, je méconnais mon néant, je commets une injustice envers ceux à qui je me préfère, puisque je suis néant comme eux ; et, par mon orgueil, je commence à être véritablement au-dessous du néant ; je commence à devenir l'objet de la haine de Dieu, qui ne peut souffrir que ce qui n'est rien s'attribue quelque chose. *Qu'avez-vous,* dit saint Paul, *que vous n'ayez reçu? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu?*

Non-seulement Dieu est tout dans l'ordre de la nature, mais il a tout fait pour lui ; tout ce qui est se rapporte nécessairement à lui ; il est la fin unique et nécessaire de tout. Dans un sens, il est vrai que cet univers est fait pour l'homme et pour son usage dans cette vie ; mais l'intention de Dieu est que l'homme lui rapporte toutes les autres créatures qui sont à son usage ; qu'il le glorifie par elles, puisque lui seul a en partage l'intelligence et la liberté, et qu'il n'en use que selon les vues de Dieu. Voici donc l'ordre : l'homme, étant capable de glorifier Dieu immédiatement par lui-même, doit lui rapporter tout son être, toutes ses puissances, toutes ses actions libres ; il doit se soumettre en tout au domaine de Dieu, et parce que Dieu l'a établi ici-bas le maître des créatures, il doit les regarder comme autant de bienfaits de Dieu, et les faire servir à la gloire de son bienfaiteur. Si l'homme sort de cet ordre, s'il se regarde en quoi que ce soit comme indépendant, comme maître de sa volonté ; si, au préjudice du souverain domaine de Dieu, il rapporte à lui-même une seule pensée, une seule action ; s'il use des créatures autrement que Dieu ne le veut ou le lui permet, s'il s'attache à elles jusqu'à y établir son bonheur et sa fin, c'est un ingrat, un rebelle, un usurpateur du bien de Dieu.

Dieu est tout dans l'ordre de la grâce, et l'homme est, s'il se peut dire, encore plus néant dans cet ordre que dans celui de la nature. Qu'est-ce que l'ordre de la grâce ? C'est un ordre par lequel la créature intelligente, néant de son fond, est destinée à l'éternelle possession de Dieu, de l'être qui est tout par lui-même. Or, cette destination est si sublime, si fort au-dessus de la capacité naturelle de la créature. qu'il y a moins loin du

néant à la simple existence, que de l'existence à cette destination surnaturelle. Cette destination est donc une pure grâce du Créateur, mais une grâce si excellente, que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne pouvait rien faire de plus grand pour l'homme. Ainsi, c'est principalement dans l'ordre de la grâce que l'homme doit regarder Dieu comme étant tout, et lui-même comme n'étant rien.

Dieu est tout dans l'ordre de la grâce : 1° En ce que lui seul nous a donné et a pu nous donner la connaissance de l'excellence de notre destination. L'homme n'en aurait jamais eu ni pu avoir par lui-même la moindre idée.

2° En ce que lui seul a pu nous prescrire et nous a prescrit les moyens nécessaires pour parvenir à cette fin surnaturelle. La religion, son culte, ses sacrements, ses préceptes, tout cela est absolument d'institution divine. La raison humaine, abandonnée à elle-même, ne peut connaître ses moyens, et elle n'a nulle autorité pour les établir.

3° En ce que l'homme, s'il n'est prévenu d'une lumière qui éclaire son esprit, et d'un bon mouvement qui excite sa volonté, ne peut former aucune bonne pensée, aucun bon désir, ni faire aucune action méritoire pour la vie éternelle. La liberté a besoin d'être continuellement prévenue et aidée de la grâce. Le consentement même qu'elle y donne est tellement d'elle, qu'il est encore plus de Dieu. Excitée, mue par l'action de Dieu, tout son mérite est dans une fidèle et constante coopération, et elle doit à Dieu cette fidélité et cette constance.

Voilà ce que serait l'homme par rapport à la grâce,

telle serait sa dépendance, quand même il n'aurait pas péché. Mais depuis le péché originel, cette dépendance est bien plus grande. La concupiscence l'entraîne vers le mal, et lui inspire une secrète aversion du bien. Ses passions préviennent et obscurcissent sa raison; son ignorance et sa faiblesse sont extrêmes. Il a besoin, pour faire le bien et pour y persévérer, d'une grâce bien plus forte; et cette grâce, il la doit à la pure bonté de Jésus-Christ, le réparateur de la nature humaine, tombée dans Adam.

Mais si au péché originel, qui a déjà si fort affaibli l'homme, il a ajouté souvent, pendant une longue suite d'années, un grand nombre de péchés actuels, s'il a contracté de funestes habitudes qui lui ont rendu le mal comme naturel et comme nécessaire, il n'est plus un simple néant dans l'ordre de la grâce: il y a une opposition formelle; il y résiste, pour ainsi dire, de toute sa force, et il faut que Dieu lutte contre lui pour le rendre bon. C'est bien alors que Dieu est tout par rapport à la sanctification de cet homme, qui est non-seulement rien à cet égard, mais qui oppose les plus grands obstacles.

Voilà ce que nous avons été presques tous; car combien sont rares ceux qui ont conservé l'innocence de leur baptême! Voilà ce que nous pouvons redevenir à chaque instant. Que faut-il pour cela? Une seule infidélité bien volontaire, une seule résistance à la grâce. Oui, pour une âme que Dieu a prévenue de ses dons, qu'il a retirée de ses égarements, qu'il a mise dans la voie de son pur amour, un manquement bien réfléchi, un refus formel et obstiné à la moindre chose que Dieu demande d'elle, peut avoir les plus terribles suites, et

causer sa perte éternelle. Que faut-il encore pour cela? Un simple regard de complaisance sur soi-même ; un mouvement d'orgueil en pensant aux grâces qu'on a reçues, ou à ce qu'on a fait pour Dieu ; un sentiment de mépris pour le prochain, auquel on se préfère. Il n'en faut pas davantage pour nous précipiter, par degrés, dans un état plus funeste que celui dont Dieu nous a retirés. Hélas! hélas! qui ne serait pas saisi d'une sainte frayeur à la vue de cet abîme où le péché l'a plongé, et où il peut le replonger à tout moment? Qui se croira quelque chose lorsqu'il pense à ce qu'il a été, à ce qu'il serait si Dieu n'était venu à son secours, et à ce qu'il peut devenir d'un instant à l'autre, s'il se retire de la garde de Dieu pour s'appuyer sur lui-même?

O mon Dieu! soyez tout pour moi, tout dans l'ordre de la nature, tout dans l'ordre de la grâce. Apprenez-moi à vous sacrifier tout, à vous attribuer tout le bien que je fais, à tout attendre de vous. Apprenez-moi à me regarder toujours comme néant par mon fond, criminel par ma volonté, incapable du moindre bien, et capable des plus grands péchés si je me détourne un instant de vous. Détruisez en moi cet amour-propre que le péché a enfanté, et réduisez-moi à cet heureux anéantissement qui ne met plus d'obstacle à votre souverain domaine, et qui rend à votre tout l'hommage que lui doit le rien de la créature.

Ainsi soit-il.

Ce que Dieu nous demande, et ce qu'il faut demander à Dieu.

Il est très-important, et même absolument nécessaire dans la vie spirituelle, de bien distinguer, par rapport à nos dispositions intérieures sur tout ce que Dieu nous demande, et ce que nous devons demander à Dieu, ou ce qu'il a droit d'attendre de nous et ce qu'il veut que nous attendions de lui. Faute de bien discerner ces deux choses, on tombe mal à propos dans des doutes et des perplexités sur son état; on est mécontent de soi lorsqu'on n'a pas sujet de l'être, et l'on s'applaudit comme si Dieu était content de nous, quoiqu'il ne le soit pas; on se plaint de la Providence, on murmure contre elle injustement; enfin on commet bien des fautes, et l'on s'expose à tout abandonner. Tâchons donc, à la lumière de la vérité, de bien fixer et démêler ces deux objets, et d'en faire ensuite la règle de nos jugements et de notre conduite.

Dieu ne demande de nous que ce qui dépend de nous. Ce principe est de toute évidonce. Or, une seule chose dépend de nous, savoir : le bon usage de notre liberté, selon la mesure actuelle de la grâce qui éclaire notre esprit et qui excite notre volonté.

Dieu demande donc de nous, premièrement, une attention suivie à ce qui se passe dans notre cœur, et à sa voix qui s'y fait entendre. Cette attention n'est pas si gênante qu'on le pense, lorsqu'on aime sincèrement Dieu et qu'on est résolu de lui plaire en toutes choses.

Il demande qu'on ne se livre à rien qui puisse nous

détourner de cette attention, soit amusement extérieur, soit curiosité, soit attache à quelque objet, soit pensées inutiles, soit trouble et agitation volontaires, quelle qu'en soit la cause; et que, lorsqu'on remarque quelque chose qui nous distrait de l'attention à la grâce, on s'en éloigne promptement. Il ne faut pas croire que ni les devoirs de notre état, ni les embarras domestiques, ni les événements de Providence, ni les devoirs et les bienséances de la société, nuisent par eux-mêmes à ce recueillement intérieur; on peut et l'on doit le conserver au milieu de tout cela. Au reste, après qu'on s'est gêné durant quelque temps, ce recueillement devient si naturel, qu'on ne s'en aperçoit plus, et qu'on n'en sort presque jamais.

Dieu demande une pleine, parfaite et fidèle correspondance à la grâce, pour les circonstances où nous nous trouvons. La grâce des commençants n'est pas la même que celle des personnes avancées, ni celle des personnes avancées la même que celle des personnes consommées en perfection. Telle disposition qui est bonne dans un commençant ne le serait pas dans quelqu'un de plus avancé. telle pratique convient dans un état, qui ne convient plus dans un autre. Il faut donc savoir les prendre et les quitter, selon l'instinct de la grâce, et ne pas s'y attacher avec une espèce d'obstination. Il ne faut pas non plus vouloir s'élever au-dessus de son état présent, ni entreprendre ou désirer ce qui est au-dessus de nos forces, et qu'on admire dans les saints, ni se croire permises certaines libertés que Dieu accorde aux âmes qui ont passé par toutes les épreuves.

Dieu demande que, quand on s'est donné tout à fait à lui, on ne se reprenne jamais en rien ; qu'on n'agisse jamais à sa tête, mais qu'on le consulte toujours, et ceux

qui sont préposés pour nous conduire, avant que de rien faire d'extraordinaire ; qu'on demeure soumis et abandonné à sa volonté dans tous les états où il lui plaît de nous mettre, et qu'on ne fasse rien de soi-même pour sortir de cet état, sous prétexte qu'il est trop pénible pour la nature, et qu'on n'y peut pas durer plus longtemps. Il ne faut donc pas désirer qu'il nous délivre d'une tentation, ni d'une humiliation, ni d'une épreuve intérieure, destinée à nous purifier ; mais il faut lui demander le courage de supporter tout cela jusqu'au bout.

Ce que Dieu demande par-dessus tout, c'est l'abandon, l'abandon de tout sans exception, et pour toujours. Mais comme cet abandon a ses degrés, qui vont toujours croissant jusqu'à la perte entière de soi-même en lui, il faut se tenir simplement dans la disposition générale de lui sacrifier chaque chose à mesure qu'il la demandera, et, dans l'occasion, faire le sacrifice réel. Il n'est donc pas besoin de rien prévoir ni de se mettre en idée dans des circonstances où peut-être on ne se trouvera jamais, ni d'essayer ses forces en se demandant si l'on pourra porter telle ou telle épreuve. Tout cela est inutile et même dangereux : inutile, parce qu'on ne saurait prévoir l'avenir ni se former une juste idée de la situation intérieure ou extérieure dans laquelle on se trouvera : dangereux, parce qu'on s'expose à la présomption ou au découragement. L'abandon laisse à Dieu le soin de disposer de tout, et ne s'occupe que du moment présent.

Dieu ne nous demande pas la dévotion sensible ni les grandes lumières et les beaux sentiments dont l'amour-propre ne se repaît que trop. Ces grâces dépendent de lui ; il les donne et il les ôte quand il lui plaît. Il ne faut donc pas se désoler quand on n'a rien à l'oraison ni

à la communion, quand on est sec, stupide, engourdi, incapable de tout bon sentiment. Encore moins faut-il croire que des oraisons et des communions faites de la sorte ne valent rien. C'est l'amour-propre qui en porte ce jugement, mais Dieu n'en juge pas de même.

Dieu ne demande pas que nous tenions notre imagination captive, au point que nous soyons absolument les maîtres de nos pensées. Cela ne dépend pas de nous; mais il dépend de nous de ne pas nous arrêter volontairement à ces pensées, de les mépriser, de ne pas nous en faire un sujet de peine et de tourment, et d'acquiescer aux décisions de notre directeur. Il ne dépend pas de nous non plus de ne point avoir de pensées contre la pureté, contre la foi, contre l'espérance. Ce sont des tentations que Dieu permet pour notre avancement. On peut demander avec soumission, comme saint Paul, d'en être délivré; mais si Dieu nous répond comme à lui : *Ma grâce te suffit*, il faut les porter avec humilité, et les combattre par les moyens que l'obéissance nous prescrira.

Dans tous les événements qui dépendent de la Providence et de la volonté d'autrui, Dieu demande de nous la soumission, et d'en tirer le meilleur parti que nous pourrons pour sa gloire et notre sanctification, persuadés que, comme dit saint Paul, *tout tourne à l'avantage de ceux qui aiment Dieu.*

A l'égard des entreprises, même les plus saintes, où la volonté de Dieu nous engage, Dieu ne demande que notre travail, notre application et les moyens qui sont en notre pouvoir; mais il ne nous demande pas la réussite : elle ne dépend que de lui; et quelquefois il permet, pour notre plus grand bien, que le succès ne réponde pas à notre intention.

Voilà à peu près et en gros ce que Dieu demande de nous, et ce qui dépend du bon usage de notre liberté. Quant à ce que nous devons demander à Dieu, il est certain que nous ne sommes pas juges de ce qui nous convient ou ne nous convient pas, et que nous ne pouvons rien faire de mieux que de nous en rapporter à Dieu. Le meilleur est donc de s'en tenir, en général, à ce que la loi nous apprend qu'il faut demander, et de s'établir dans une sainte indifférence par rapport aux objets qui n'ont pas une liaison nécessaire avec notre perfection.

Ce qu'il faut demander, c'est de connaître Dieu et de nous connaître nous-mêmes ; ce qu'il est et ce que nous sommes ; ce qu'il a fait pour nous et ce que nous avons fait contre lui ; ce qu'il mérite et ce qu'il a le droit d'exiger de nous, le prix de sa grâce et l'importance d'en bien user.

Ce qu'il faut demander, c'est une parfaite confiance en lui, qui aille jusqu'à nous faire dire comme Job : *Quand il me donnerait la mort, je ne cesserais d'espérer en lui.*

Ce qu'il faut demander, c'est de l'aimer et de le servir en Dieu aux dépens de tout nous-même, sans aucune vue d'intérêt, uniquement pour sa gloire et l'accomplissement de son bon plaisir.

Ce qu'il faut demander, c'est l'esprit de foi, qui nous élève au-dessus de tout témoignage, au-dessus de toute assurance, au-dessus de toute raison ; qui nous soutienne dans les ténèbres les plus obscures, dans le dénûment de tout appui sensible, et qui nous tienne en paix, quoique suspendus entre le ciel et l'enfer.

Ce qu'il faut demander, c'est une obéissance aveugle,

qui nous fasse mourir à notre propre jugement, à notre propre volonté ; qui nous fasse agir contre nos lumières, contre nos répugnances ; qui ne nous permette ni réflexion ni raisonnement, parce qu'il est certain que les voies de Dieu sont au-dessus de toutes nos pensées, contraires à toutes nos inclinations naturelles ; et que jamais nous n'y avancerons si nous ne nous jetons à corps perdu dans ce qui nous paraîtra un abîme sans fond et sans ressources.

De l'emploi du temps.

Le plus grand nombre des hommes emploient mal le temps ; beaucoup d'autres en sont embarrassés et ne savent comment l'employer, ou plutôt comment le perdre ; tout leur objet est de passer le temps, de le passer agréablement, ou du moins sans ennui. Y réussissent-ils ? Non. Il est d'expérience que les gens les plus avides de plaisirs en sont bientôt rassasiés, et que le dégoût, l'ennui, l'oisiveté, les rendent bientôt insupportables à eux-mêmes. Mais, par malheur, quand on acquiert cette expérience, il est rare qu'on en profite : les mauvaises habitudes sont formées, il en coûterait trop d'en prendre de bonnes ; on continue à vivre comme on a vécu, quoiqu'on ne se flatte plus de trouver le bonheur qu'on cherchait. Malheur à ceux qui abusent du temps ! Ils en regretteront un jour l'emploi, mais en vain.

Proposons ici aux chrétiens et aux âmes intérieures quelques réflexions salutaires.

Qu'est-ce que le temps par rapport à moi ? C'est mon

existence présente et actuelle. Le temps passé, ou mon existence passée, n'est plus rien pour moi ; je ne puis ni le rappeler ni y rien changer. Le temps à venir, ou mon existence future, n'est point encore, et peut-être ne sera jamais. Il ne dépend pas de moi ; je n'y puis pas compter, et le plus puissant monarque du monde ne saurait se répondre d'un seul instant de vie. Ces deux vérités ne sont ignorées de personne, et très-peu en tirent les conséquences qu'ils en devraient tirer. Il est vrai et certain que je n'ai à moi que le moment présent, qui est indivisible, que rien ne peut fixer, non pas même la pensée, et qui s'échappe avec une rapidité que rien n'égale.

Ce moment présent ou cette existence actuelle, de qui la tiens-je ? De Dieu. C'est lui qui m'a fait passer du néant à l'être, il y a vingt ans, trente ans ; c'est lui qui m'a conservé l'existence à tous les instants, et qui me la conserve à l'instant présent. Me la conservera-t il à celui qui suit immédiatement ? Je l'ignore, et rien au monde ne peut m'en donner l'assurance.

Pourquoi le temps m'est-il donné ? Pour mériter une heureuse éternité. Je subsisterai éternellement, la foi me l'apprend ; la raison même m'assure d'une autre vie ; le désir de l'immortalité réside au fond de mon cœur : et ce désir, que Dieu lui-même y a gravé, ne peut être frustré de son objet. Je suis donc né pour l'éternité ; mais cette éternité sera heureuse ou malheureuse. C'est selon l'usage que je ferai du temps. Si je me repens d'en avoir mal usé, si je commence à en bien user, si je persévère jusqu'au moment où le temps cessera pour moi, je serai éternellement heureux. Si j'en ai fait, si j'en fais encore mauvais usage, si j'en use mal par la

suite, et que la mort me surprenne dans cet état, je serai éternellement malheureux.

Mon sort éternel est donc attaché à l'usage que je fais du temps; et puisque ni le passé ni l'avenir ne sont en mon pouvoir, il est vrai de dire que mon éternité dépend toujours du moment actuel. Or, à ce moment, quel est mon état ? Voudrais-je mourir tel que je suis ? Voudrais-je courir le risque de mon éternité? Si je ne le veux pas, ne suis-je pas un insensé de rester dans l'état où je suis, de compter sur l'avenir, tandis que je ne suis pas sûr du moment qui suit, tandis qu'entre l'éternité et moi il n'y a peut-être qu'un instant.

Tous les événements de la vie, au péché près, peuvent contribuer à mon heureuse éternité. Il n'y a que le péché seul qui puisse me la faire perdre. Et, qu'est-ce que le péché ? Une détermination d'un moment. Dès que le péché est formé dans ma volonté, soit que l'acte extérieur s'ensuive ou non, si je meurs en cet état, je suis perdu pour jamais et sans ressource ; et je n'ai nulle assurance de ne pas mourir sitôt que le péché sera formé dans mon cœur. Quelle folie donc de consentir à ce qui peut me perdre pour toujours, au moment même que j'y consens, et avant que j'aie passé à l'acte extérieur !

Tous les autres maux qui arrivent dans le temps ne sont que des maux du temps, des maux qui peuvent se convertir en biens pour l'éternité, si on les prend chrétiennement et si l'on en fait un saint usage. Ils ne sont donc pas si fort à craindre, et il ne faut pas tant se tourmenter pour les éviter ou pour y remédier. Le péché seul est le mal de l'éternité ; c'est un mal auquel on n'est pas sûr de pouvoir remédier quand on le commet ;

c'est un mal qui ne peut se guérir que par le repentir, mais un repentir qui peut-être ne sera pas en notre pouvoir, et qui n'y sera pas si Dieu même, en nous laissant le temps, ne nous accorde, par pure bonté, une grâce de conversion.

De ces réflexions bien approfondies, il m'est aisé de conclure quel emploi je dois faire du temps : 1° Ne jamais rien faire qui puisse m'exposer à perdre l'éternité bienheureuse ; 2° faire de chaque moment l'usage que Dieu veut que j'en fasse pour mériter cette heureuse éternité ; 3° ne remettre jamais à un moment qui peut-être me manquera ce que je puis et dois faire au moment présent ; 4° ne donner à aucun amusement frivole, encore moins dangereux, à aucune occupation inutile, à l'oisiveté, un temps dont les moments sont si précieux ; 5° enfin, me persuader qu'une vie qui peut finir à chaque instant, et qui m'est donnée pour mériter un bonheur éternel, doit être une vie très-sérieuse, une vie partagée entre ce que je dois à Dieu, à mon état, à la société ; une vie où je ne m'accorde d'autre délassement que celui que Dieu même autorise, en sorte que ce délassement ne soit pas perdu pour l'éternité. Quelle réforme ne ferait pas dans le monde cette morale si vraie, si solide, sur laquelle roule notre plus grand, notre unique intérêt ! Voilà pour le commun des chrétiens.

A l'égard des âmes intérieures, elles ne doivent plus regarder le temps comme étant à leur disposition ; elles ne doivent pas se croire maîtresses d'un seul moment. Puisqu'elles se sont données à Dieu, leur liberté et l'usage qu'elles en doivent faire lui appartiennent à tous les instants. C'est à lui de leur inspirer à chaque instant ce qu'elles ont à faire, à lui de régler tous leurs actes in-

térieurs, toutes leurs actions extérieures, même leurs amusements innocents. Il est devenu le maître de tout cela par le don qu'elles lui ont fait d'elles-mêmes. Elles se reprendraient si elles faisaient un pas, si elles disaient une parole par leur propre mouvement, sans le consulter. Elles ne sont pas plus gênées pour cela, au contraire, Dieu les traite comme ses enfants ; et, tant que leur cœur est à lui, il les laisse jouir d'une liberté que les simples serviteurs ne connaissent point.

L'unique usage que ces âmes doivent faire du temps est d'être attentives à chaque moment à ce que Dieu demande d'elles, et d'être fidèles à l'accomplir. Moyennant cette attention et cette fidélité, qui passent bientôt en habitude, elles sont déchargées de tout autre soin; et Dieu, maître de leur temps, en dispose lui-même à son gré. Il n'est plus besoin qu'elles regardent à quoi Dieu les applique, ni qu'elles délibèrent, ni qu'elles forment aucun projet. Dieu pourvoit à tout cela; il ne les laisse pas un moment oisives; il arrange tout; il règle tout; et, lors même qu'elles ne font aucune œuvre extérieure, il les tient toujours intérieurement occupées. Quand la vie intérieure n'aurait d'autre avantage que celui de nous mettre parfaitement en repos sur l'emploi du temps et de nous donner une pleine assurance que tous nos moments sont employés selon les vues de Dieu, c'est un avantage inestimable, et qu'on ne saurait jamais acheter trop cher.

L'unique objet de l'âme intérieure est de glorifier Dieu, d'aimer Dieu ; de le glorifier par des actions, des souffrances qui sont toutes du choix de Dieu, et où elle n'a d'autre part qu'une fidèle correspondance ; d'aimer Dieu, non par des actes formels ni par des sentiments

affectueux, mais par un dévouement effectif et continuel, par une remise continuelle de sa vonloté entre les mains de Dieu.

Voilà à tout instant, et sans aucune interruption, son occupation intime. Sa situation extérieure change; elle passe du repos à l'action, de la santé à la maladie; elle éprouve bien des vicissitudes tant au dedans qu'au dehors. A cet égard, elle est soumise au temps. Mais le fond de son cœur est immobile comme Dieu même, et inaccessible au changement, sinon qu'elle s'unit toujours davantage à Dieu et qu'elle passe de plus en plus en lui. A cet égard, elle ne dépend plus du temps; elle est, en quelque sorte, transportée dans l'éternité. Oui, dès l'instant qu'elle s'est donnée pleinement à Dieu, tant qu'elle ne révoque point ce don, tant qu'elle demeure dans la dépendance de Dieu, et qu'elle ne s'en retire point par quelque acte réfléchi, elle participe dans son fond à la manière d'être de Dieu, puisqu'elle est à tout instant ce qu'il veut qu'elle soit. Elle opère en créature; mais Dieu la meut en Créateur; et comme cette motion divine est continuelle, et qu'elle y est toujours docile, nonobstant les misères et les faiblesses qui lui échappent, elle est sur la terre dans une immobilité approchant de celle des bienheureux; et les vicissitudes du temps ne sont plus rien pour elle non plus que pour Dieu, parce qu'elles sont étrangères à la disposition permanente de son cœur.

Heureux ceux qui comprennent ceci; plus heureux encore ceux qui le pratiquent!

Aveuglement de l'homme.

Je suis venu en ce monde, dit Jésus-Christ, *pour exercer un jugement, en sorte que ceux qui sont aveugles voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles.* Le Sauveur prononça ces paroles au sujet de l'aveugle-né à qui il avait donné la vue de l'âme après lui avoir rendu la vue du corps, en présence des pharisiens, que ce miracle aurait dû éclairer, et qu'il ne fit qu'aveugler davantage. Le sens de cette sentence de Jésus-Christ est très-profond, et il nous regarde tous : tâchons de le pénétrer, avec le secours de sa grâce.

Nous naissons tous aveugles, par une suite déplorable du péché originel. Nous ne connaissons ni Dieu ni nous-mêmes. Nous sommes dans une ignorance profonde sur notre destination, c'est-à-dire incontestablement sur la chose la plus inportante, ou plutôt sur la seule chose qui nous intéresse véritablement. Nous ne savons en quoi consiste le vrai bonheur, ni quelle route il faut tenir pour y parvenir. Cette ignorance est un fait auquel l'univers entier rend témoignage. Rappelons-nous ce qu'étaient tous les peuples avant la venue de Jésus-Christ, et ce que sont encore les nations à qui il n'a pas été annoncé.

Mais ce n'est pas encore le plus grand mal. Nous sommes aveugles, et nous ne savons pas que nous le sommes. Nés avec cette maladie, nous nous croyons en parfaite santé; et jamais nous ne nous serions doutés de notre aveuglement, si un Dieu fait homme n'était venu nous en tirer.

Le comble du mal est de croire qu'on voit, quoiqu'on ne voie pas. Ce mal a été celui des prétendus sages du paganisme et, chez les Juifs, des orgueilleux pharisiens.

Quoique le christianisme nous ait éclairés sur les objets essentiels, il n'a pas entièrement dissipé notre aveuglement. Tant que le propre esprit, tant que l'amour-propre subsiste en nous, nous sommes aveugles à bien des égards, et sur Dieu et sur nous-mêmes. Sur Dieu : nous n'entendons rien à ses voies ; nous nous formons de fausses idées de la sainteté ; nous ne connaissons pas en quoi consiste la vraie vertu. Sur nous-mêmes : le fond intime de nos dispositions nous est inconnu ; claivoyants sur les autres, nos propres défauts nous échappent ; nos jugements, en ce qui nous regarde, sont remplis d'illusion.

Comme cet aveuglement affecte l'âme, elle ne le connaît pas, et ne peut le connaître ; car comment verrait-elle par elle-même ce qu'elle ne voit pas ? Ce mal est grand, mais il n'est pas sans remède. La lumière divine dissipe sans peine l'aveuglement, lorsqu'il n'est pas volontaire. Mais comment dissiperait-elle un aveuglement dont on ne veut pas convenir ? Comment éclairerait-elle des orgueilleux qui croient voir, et qui la rejettent, parce qu'ils pensent n'en avoir pas besoin ? Quel moyen qu'elle pénètre dans les esprits prévenus, entêtés de mille préjugés, obstinés à ne pas voir ce qu'elle leur montre, ou à voir les choses sous un faux jour, qu'ils se sont fait à eux-mêmes ? Cette maladie est bien commune chez les personnes de piété ; et, parce que sa source est dans l'orgueil, elle oppose à la grâce un obstacle que l'humiliation seule peut surmonter, et qu'elle ne surmonte pas toujours.

Jésus-Christ, la lumière du monde, est venu pour nous guérir de notre aveuglement. Mais il exerce, en cela, une espèce de jugement plein de bonté pour les uns, et de justice pour les autres. Il donne la vue à ceux qui ne voient pas, et il aveugle ceux qui voient. Que veulent dire ces paroles? Est-ce que parmi les hommes, avant qu'il les éclaire, il en est qui ne voient pas, et d'autres qui voient? Non; tous sont également aveugles. Mais les uns, instruits par sa grâce de leur triste état, reconnaissent humblement qu'ils le sont; ils lui demandent avec instance leur guérison; et ceux-là il les éclaire, et ne cesse de les éclairer tant qu'ils usent bien de sa lumière et qu'ils se laissent absolument conduire par elle. Les autres ne veulent pas convenir qu'ils sont aveugles, et il les laisse dans leur aveuglement, qui devient incurable. Ou ils s'attribuent les lumières qu'ils reçoivent de lui, et se les approprient comme si elles venaient de leur fonds, et en punition il les leur retire; ou enfin ils usent mal des lumières qu'il leur donne; ils les négligent; ils les redoutent et les fuient, et ils méritent justement d'en être privés.

De quel nombre sommes-nous et voulons-nous être? Malheur à nous si nous adhérons à notre propre esprit, si nous voulons juger par nous-mêmes des voies de Dieu, et nous rendre les arbitres de notre propre conduite! Dieu nous laissera à nous-mêmes! Et que peut-il arriver à un aveugle qui se conduit, sinon de tomber dans le précipice! Malheur aussi à nous s'il nous arrive de nous approprier les lumières que Dieu nous envoie, de les regarder comme notre bien, d'en tirer vanité, et de les faire servir à nourrir notre présomption! Sa jalousie ne nous pardonnera pas ce larcin, et nous dépouillera

d'un bien que nous usurpons. Malheur enfin à nous si nous ne tirons pas des lumières que nous recevons tout le profit que Dieu a en vue, si nous craignons d'être éclairés sur ce qu'il demande de nous, parce que nous ne sommes pas déterminés à lui donner tout ! Il donnera à d'autres les lumières qu'il nous destinait ; et, au lieu d'avancer, nous reculerons.

Imitons donc l'aveugle de l'Évangile; persuadons-nous bien que nous sommes toujours investis de ténèbres, et que nous n'avons aucune ressource en nous-mêmes pour en sortir. Disons continuellement à Jésus-Christ : *Seigneur, faites que je voie*. Éclairez-moi, ou par vous-même ou par celui que vous m'avez donné pour guide. Si nous avons à délibérer sur quelque chose, craignons de nous décider nous-mêmes ; craignons d'agir par un instinct de nature, par un mouvement de passion, par préjugé, par respect humain, mais demandons humblement à Dieu qu'il nous éclaire, qu'il nous montre la vérité, et qu'il nous donne le courage de la suivre. Tenons notre esprit dans une dépendance continuelle de la lumière divine, et soyons convaincus que, si elle nous quitte un seul instant, nous ferons un faux pas.

Ce n'est pas tout : rendons grâces à Dieu de ces lumières, reconnaissant que nous les tenons de lui. Ne comptons pas sur nos réflexions ni sur la pénétration de notre esprit. Les choses de Dieu ne s'entendent que par l'esprit de Dieu. Il se plaît à éclairer les âmes simples, qui sont pénétrées de leur ignorance, qui ne s'attribuent rien ; qui ne jugent de rien par elles-mêmes, et qui rapportent à Dieu, comme à la source, tout ce qu'elles ont de connaissances. Oh ! si nous savions combien le propre esprit est dangereux, combien Dieu est jaloux de l'hu-

milier, de l'abattre, de l'anéantir, nous n'aurions point de repos que nous ne l'ayons mis sous nos pieds, et nous en ferions le sacrifice avec la plus grande joie ; nous nous estimerions heureux d'être dans l'impuissance de rien prévoir, de réfléchir sur rien, de dire un seul mot, d'avoir une seule pensée, de former un seul jugement de nous-mêmes et de dépendre, en tout cela, de la motion divine ; nous nous appliquerions à tenir toujours notre esprit dans une espèce de vide, afin que Dieu pût le remplir à son gré, et nous étoufferions avec soin toute pensée que nous sentirions naître de notre propre fonds ! Heureuse l'oraison, heureux l'état où l'esprit n'agit plus que d'une manière directe et imperceptible; c'est une preuve que Dieu s'en est emparé, qu'il veut s'en rendre tout à fait le maître. Ne nous plaignons point de ce que cet état a de pénible. C'est une espèce d'aveuglement, mais qui est produit par la lumière divine; on n'y voit rien de distinct; mais, à la faveur de cette lumière, on distingue très-clairement, au besoin, tout ce qu'on a à faire. Que faut-il davantage? Le repos de l'esprit en Dieu n'est-il pas préférable à l'exercice de l'esprit hors de Dieu?

Enfin, usons de la lumière que Dieu nous communique, soit pour connaître notre misère et nous en humilier, soit pour discerner ce que Dieu veut de nous et le pratiquer, soit pour apercevoir nos défauts et nous en corriger. Ne craignons pas certaines vues que Dieu nous donne, parce que ces vues nous contrarient, et que l'exécution coûte à notre lâcheté. Ne haïssons pas le miroir qui nous montre notre laideur; aimons la vérité qui nous reprend, et croyons qu'après la connaissance de Dieu, il n'est rien de plus utile pour nous que la con-

naissance de nous-mêmes. Bien plus, soyons presuadés que nous ne nous élèverons à la connaissance de Dieu qu'à proportion que nous connaîtrons et que nous sentirons mieux notre néant. Ce sont deux abîmes dont l'un attire l'autre, selon l'expression de l'Écriture. Aveugles sur ces deux objets, qui comprennent tout pour nous, disons avec saint Augustin : *Que je vous connaisse, Seigneur, et que je me connaisse!*

Faiblesse et corruption du cœur humain.

Après avoir considéré combien l'entendement de l'homme est aveugle, il faut voir combien son cœur est faible et corrompu. J'entends faible quand il s'agit du bien; car il n'est que trop fort quand il est question du mal.

Cette volonté que Dieu avait créée droite s'est pervertie par le péché originel, et nous naissons tous dans cette malheureuse perversité. L'ordre de la création a été renversé. Notre cœur avait une inclination naturelle à aimer Dieu par-dessus toutes choses. Depuis le péché, tout notre amour se porte vers nous-mêmes, et nous n'aimons rien que par rapport à nous. Encore, si l'amour que nous avons pour nous était raisonnable, si nous entendions nos véritables intérêts, l'amour de nous-mêmes nous ramènerait bien vite à Dieu, notre premier principe, notre dernière fin. Mais ce n'est plus la raison, ce ne sont point nos vrais intérêts qui règlent notre amour-propre. Cet amour est déréglé, parce qu'il nous constitue centre de tout ; il est contraire à nos vrais intérêts parce qu'il n'envisage que le bien présent, le

bien sensible, et qu'il perd absolument de vue le bien spirituel, le bien surnaturel.

Il arrive de là que, dès la plus tendre enfance, nous nous portons de toutes nos forces vers les objets terrestres; que nous ne cherchons de bonheur que dans leur jouissance; que les besoins du corps, que ses plaisirs nous entraînent et nous asservissent; que notre âme, enfoncée, pour ainsi dire, dans la matière, ou ne s'élève point, ou ne s'élève qu'avec les plus grands efforts vers les objets spirituels.

De là cette terrible concupiscence, source de presque tous nos péchés. Les saints la connaissent et en gémissent, parce qu'ils sentent combien elle est avilissante pour eux, à combien de tentations elle les expose, et combien elle est contraire à l'ordre primitif qui soumettait l'âme à Dieu, et le corps à l'âme. Mais la plupart des hommes, même des chrétiens, loin de gémir de cette cruelle maladie, la chérissent, s'en font gloire, et se croiraient malheureux s'ils n'y étaient sujets. L'homme sans passion leur paraît un être sans mouvement et sans vie. L'homme qui combat ses passions, au lieu de leur céder, passe, à leurs yeux, pour un insensé, pour un ennemi de son bonheur.

De là cette effroyable difficulté que l'on trouve à comprendre, à goûter, à pratiquer la morale chrétienne, dont le but est d'anéantir en nous le règne de la concupiscence. Si cette morale nous semble belle, raisonnable, digne de l'homme, il ne faut pas croire que nous en soyons redevables à nos lumières naturelles. Jamais elle ne nous paraîtrait telle si un rayon de la grâce ne nous éclairait. Mais qu'il y a loin de là à la pratique! Nous formons, à l'aide de la grâce, des résolutions; nous

protestons à Dieu de notre fidélité; nous nous croyons fermes et inébranlables; mais, à la première occasion, nous succombons; la moindre difficulté nous épouvante; l'attrait du bien sensible nous fait tout oublier; en un mot, nous tombons à chaque pas; et il nous est impossible de nous-mêmes de nous relever. Quelle faiblesse! qu'elle est humiliante! Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas.

Encore, si je veux le bien, quoique faiblement, si je ne veux pas le mal, est-ce un bienfait de la grâce; car la corruption et la malignité de ma volonté sont telles, que ses premiers mouvements naturels l'éloignent du bien et la portent au mal. Il ne faut pas s'être étudié longtemps pour reconnaître en soi cette malheureuse disposition. Le cœur est presque toujours, chez nous, en guerre avec la raison. Celle-ci nous conseille une chose, la passion nous conseille le contraire. Nous voyons, nous approuvons le meilleur parti; nous suivons le plus mauvais. Un païen même l'a remarqué. Ce conflit de la raison et des passions tient l'âme dans une agitation continuelle.

Mais ce n'est là que le commencement de notre malignité. Elle s'irrite de la défense du mal: elle s'emporte contre Dieu, auteur de cette défense. Elle s'épuise en raisonnements, en subtilités, pour se persuader qu'une telle défense est injuste, tyrannique, et que l'homme a droit de se livrer, sans frein et sans mesure, à toutes ses passions. Écoutez l'amour-propre; il veut être maître de tout, il prétend que tout lui appartient; il ne respecte point le droit d'autrui. Toute résistance qu'on oppose à ce qu'il désire lui paraît une injustice. Il envie aux autres tout ce qu'ils ont et qu'il n'a pas; et non-

seulement il le leur envie, mais il tente tous les moyens pour le leur arracher. Et il est certain que la passion ne respecterait rien si elle était assez forte pour franchir toutes les barrières. Ce n'est jamais Dieu qui l'arrête; c'est la crainte des hommes et des lois humaines : aussi substitue-t-elle, tant qu'elle peut, la fraude et la séduction à la violence. Au moins le crime est-il consommé dans le cœur, si l'on manque de courage ou des moyens pour l'exécuter. Il se commet bien des désordres dans le monde; mais il s'en commet incomparablement plus dans le secret du cœur, qui ne passent jamais à l'effet faute d'occasions et de ressources. Qui verrait à découvert tout ce que les hommes convoitent, résolvent, trament dans leur intérieur, les jugerait mille fois plus mauvais qu'ils ne le paraissent.

Non-seulement la défense du mal irrite l'homme, mais elle lui est un attrait pour le commettre. La loi, loin d'arrêter la volonté, l'excite; et le grand charme du péché est dans le péché même. Saint Paul l'a dit, l'expérience journalière nous l'apprend : il suffit qu'on nous défende une chose pour nous donner envie de la faire. Une lecture, un tableau, un spectacle qu'on nous interdit, piquent notre curiosité, et nous n'avons point de repos qu'elle ne soit satisfaite. Ce qu'on nous cache est ce que nous désirons le plus de savoir. Ce qu'on nous refuse est ce que nous désirons le plus d'avoir. Il semble que toute loi, toute gêne est un attentat contre notre liberté; et que ni Dieu ni les hommes n'ont aucun droit sur nos désirs. Peut-on porter plus loin la corruption et la malignité!

Le comble est qu'au lieu de rougir de toutes ces misères, on s'en fait gloire; c'est qu'au lieu de les condam-

ner, de les excuser du moins, on se les justifie ; on se vante et du mal qu'on a fait et de celui qu'on n'a pas fait ; on se donne pour plus méchant que l'on n'est. Le triomphe des libertins entre eux n'est-il pas d'enchérir ainsi les uns sur les autres? Et n'ont-ils pas honte lorsqu'ils se voient surpassés par d'autres dans l'art de la volupté et de la débauche?

Si nous ne nous sentons pas capables de tous ces excès, nous ne nous connaissons qu'imparfaitement. Le fonds de corruption est le même dans tous les cœurs ; et il ne faut qu'une seule passion à laquelle on se livre, pour le développer. Sondons un peu l'abîme de notre cœur ; rappelons-nous ce qui s'y est passé en telle et telle circonstance ; voyons où nous auraient conduits tels désir, tel penchant, tel mouvement, si l'éducation, si la crainte, si la religion ne les avaient pas réprimés, ou si l'occasion ne nous avait pas manqué. Rendons-nous justice, et soyons persuadés que, si Dieu n'avait veillé spécialement sur nous, il n'est pas de crime où notre corruption ne nous eût précipités. Remercions Dieu, et des péchés qu'il nous a pardonnés, et de ceux dont il nous a préservés. Et disons, avec saint Augustin, qu'il n'est pas de crime commis par un homme dont un autre homme ne soit capable, et qu'il ne commît, en effet, sans l'assistance divine.

Le fonds de notre misère est si grand, que nous ne sommes pas capables d'en soutenir la vue ; et si Dieu nous le découvrait à plein, lorsque nous commençons à nous donner à lui, cela nous jetterait dans le désespoir : aussi ne nous le montre-t-il que par degrés et avec une réserve pleine de sagesse. Mais comme cette connaissance est absolument nécessaire pour nous rendre hum-

bles, vigilants, pleins de défiance de nous-mêmes et de confiance en Dieu, à mesure que nous nous fortifions et que nous avançons dans la vertu, il nous met sous les yeux notre corruption et notre faiblesse. Par la grandeur du mal, il nous fait juger du prix du remède; il nous approche de l'abîme d'où sa grâce nous a retirés, et nous en montre toute la profondeur. Ainsi fit-il voir à sainte Thérèse la place qu'elle aurait occupée dans l'enfer s'il ne l'avait appelée à lui dans sa miséricorde. C'est ainsi que les péchés que nous avons commis, ou que nous aurions pu commettre, servent de base à notre humilité et à notre sainteté.

Mais Dieu ne s'en tient pas là pour les âmes qu'il destine à une haute perfection : il ne se borne pas à une connaissance spéculative de leur misère, il leur en donne une connaissance expérimentale. Pour cela, il attend que leur volonté soit assez confirmée dans le bien, pour qu'il ne soit plus à craindre qu'elles pèchent. Alors il leur fait éprouver le sentiment de leur corruption; il permet que de mauvaises pensées et de mauvais désirs de toute espèce occupent leur esprit et leur cœur; toutes leurs passions se déchaînent; le démon joint ses noires suggestions aux penchants de la nature corrompue. Ces âmes si pures, si pleines d'aversion pour le mal, y sont plongées et enfoncées; elles croient s'y plonger et s'y enfoncer elles-mêmes; elles se voient toutes couvertes, en apparence, des péchés les plus horribles : elles s'imaginent y avoir consenti, quoiqu'elles en soient plus éloignées que jamais. Leur directeur, qui connaît à fond leurs dispositions intimes, ne saurait venir à bout de les rassurer. Dieu les tient en cet état jusqu'à ce qu'elles aient acquis une humilité proportionnée au degré émi-

nent de sainteté auquel il les destine. La vie d'un grand nombre de saints fait foi de la vérité de cet état, les mystiques ont donné des règles pour en faire le discernement, et pour conduire les âmes qui passent par cette épreuve. Saint Paul dit de lui-même que, pour l'empêcher de s'enorgueillir de la grandeur de ses révélations, Dieu lui faisait sentir l'aiguillon de la chair, et le livrait aux soufflets de l'ange de Satan. Il ajoute qu'ayant demandé trois fois à Dieu d'en être délivré, il lui avait répondu : Ma grâce te suffit ; car la vertu se perfectionne dans la faiblesse, c'est-à-dire que le sentiment de notre propre faiblesse sert à faire éclater la force de la grâce et à épurer la vertu de l'homme.

Sur les trois mots qui furent dits à saint Arsène : fuyez, taisez-vous, reposez-vous.

Ces trois mots, qu'une voix du ciel fit entendre à saint Arsène, contiennent tout ce qu'il est nécessaire que nous fassions, de notre côté, pour répondre aux vues de Dieu sur nous. Il faut fuir tout ce qui peut nous détourner de Dieu ; il faut nous établir dans le silence extérieur et intérieur, pour entendre la voix de Dieu; enfin il faut fixer en Dieu seul toutes les agitations de notre esprit et de notre cœur.

Toutes les âmes que Dieu destine à la vie intérieure ne sont pas appelées, comme saint Arsène, à fuir le monde pour se retirer dans la solitude ; mais toutes sont appelées à user de ce monde comme si elles n'en usaient pas, à s'en détacher d'esprit et de cœur, à n'avoir avec lui que les rapports indispensables; en un mot, à éviter

dans son commerce tout ce qui peut les éloigner de Dieu. Ce détachement va beaucoup plus loin, et est beaucoup plus difficile qu'on ne pense. Il ne suffit pas d'éviter tout ce qui est péché et tout ce qui porte au péché, il faut encore éviter tout ce qui peut satisfaire les sens, la curiosité, l'estime de soi-même, le désir d'être loué, approuvé, considéré; tout ce qui est capable de nous dissiper, d'attirer l'âme vers les objets extérieurs, de la faire sortir d'elle-même et de ce centre où Dieu habite. On ne saurait s'observer de trop près là-dessus, parce que nos rapports extérieurs sont la principale source de nos fautes, et la cause la plus ordinaire de notre peu de progrès dans la vie spirituelle.

Ce qui fait la grande difficulté de ce parfait détachement, c'est la pente prodigieuse de notre âme à se répandre sur les objets créés, à s'en laisser séduire, à y chercher son repos, à y attacher une solidité, une réalité qu'ils n'ont pas. Triste effet du péché originel dans les âmes même les plus innocentes, à plus forte raison dans celles qui ont eu le malheur d'offenser Dieu.

C'est encore l'amour de nous-mêmes et le désir que nous avons d'être aimés et estimés des autres. Pour en être aimé, il faut les aimer et aimer ce qu'ils aiment. Pour en être estimé, il faut les estimer; il faut penser, il faut parler, il faut agir comme eux. Voilà la loi qu'impose le monde, la loi dont l'amour-propre nous fait un devoir, et à laquelle on a sacrifié la loi de Dieu, les maximes de l'Évangile, les lumières de la raison et de la conscience.

Si l'on voit le monde autrement que par nécessité, par une absolue bienséance, et en se prémunissant intérieurement contre sa séduction, il est impossible que, soit

par complaisance, soit par respect humain, soit par entraînement, on ne se conforme à ses jugements, à ses idées toutes naturelles, tout humaines et charnelles ; qu'on n'approuve, ou du moins qu'on n'excuse dans autrui ce que Dieu condamne, parce qu'on se rendrait ridicule si l'on pensait autrement que les autres, et si l'on osait opposer l'Évangile aux maximes reçues dans le monde.

Que faire donc pour pratiquer cette fuite du monde, si nécessaire et si recommandée ? Il faut le regarder comme le plus grand ennemi de la foi chrétienne, comme le plus dangereux séducteur, parce qu'il s'entend toujours avec notre amour-propre. Il faut s'en retirer le plus qu'il est possible, rompre toutes liaisons inutiles, et qui n'ont pour objet que l'amusement ; il faut se taire beaucoup dans les compagnies, s'abstenir de dire son sentiment, et, lorsqu'on se croit obligé de le dire, le faire hautement et sans respect humain, se souvenant de cette parole de Jésus-Christ : *Quiconque aura rougi de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père.*

Garder le silence extérieur et intérieur. C'est un abus de croire que la pratique du silence ne convienne qu'aux âmes consacrées à Dieu dans le cloître : elle est nécessaire à quiconque veut devenir intérieur; et ce n'est pas pour les seuls religieux que Jésus-Christ a dit qu'au jour du jugement on rendra compte de toute parole oiseuse. La démangeaison de parler est la marque infaillible d'une âme légère et dissipée. Je défie qu'au sortir d'une conversation inutile, on rentre aisément dans le recueillement, on fasse l'oraison ou quelque lecture spirituelle, avec la paix et le calme requis pour en profiter.

Mais ce n'est pas assez de garder le silence avec les autres ; il faut le garder avec soi-même, ne point s'entretenir avec son imagination, ne point se rappeler ce qu'on a dit ou entendu, ne point s'occuper des pensées inutiles, qui roulent sur le passé ou sur l'avenir. Quel moyen que Dieu se fasse entendre à une âme au milieu d'une si grande dissipation intérieure ? Et si elle se permet de se promener ainsi sur toutes sortes d'objets, comment pourra-t-elle se recueillir pour prier ? Ce n'est pas une petite chose que de se rendre maître de son imagination au point de la fixer sur le présent, sur ce qu'on fait actuellement, et de ne pas s'arrêter volontairement à cette foule de pensées qui nous passent continuellement dans l'esprit. Je sais qu'il ne nous est pas libre de ne point avoir ces sortes de pensées; mais il nous est libre de ne point y attacher notre cœur, de les mépriser et de n'en tenir aucun compte. Il nous est libre, lorsqu'elles sont la suite de quelque peine, de quelque révolte de l'amour-propre, de quelque désir, de faire à Dieu le sacrifice de cette peine, d'apaiser cette révolte, de réprimer ce désir. L'exercice de la mortification intérieure est un moyen efficace, mais unique, de parvenir à ce parfait silence de l'âme qui nous dispose à une intime communication avec Dieu.

Enfin, fixer en Dieu les agitations de son esprit et de son cœur. En vain chercherait-on le repos hors de Dieu ; il n'est et ne peut être qu'en Dieu et en Dieu seul. Ce n'est point en s'agitant, en s'empressant ni en agissant beaucoup, qu'on parvient à se reposer en Dieu, c'est en faisant tomber toute agitation, tout empressement, toute activité, pour donner lieu à l'action de Dieu. Dieu est toujours agissant et toujours tranquille. L'âme unie à

Dieu participe également à son action et à son repos. Elle agit toujours, lors même qu'elle ne s'en aperçoit pas; mais elle agit avec une grande paix. Elle ne prévient point l'action de Dieu, mais elle attend que Dieu la prévienne ; elle se meut sous l'impression divine, comme la main d'un enfant qui apprend à écrire se meut sous l'impression de la main de son maître. Si cet enfant n'a pas la main souple et docile, s'il veut former les traits de lui-même, il écrira mal. Cet enfant agit sans doute en écrivant, mais son action est dirigée par celle du maître. Le repos de cet enfant ne consiste pas à ne point mouvoir la main, mais à ne pas la mouvoir de lui-même, et à suivre l'impression qui lui est donnée.

Il en est ainsi de l'âme sous l'action de Dieu : elle n'est point oisive un seul instant, comme l'imaginent ceux qui n'ont pas une vraie idée du repos en Dieu ; mais Dieu lui donne le branle et gouverne son action. Il est vrai que l'action de Dieu, ainsi que celle de l'âme, est quelquefois imperceptible, mais elle est toujours réelle : seulement elle est alors plus directe, plus intime, plus spirituelle. Dans l'état même naturel, combien d'actes intérieurs que nous n'apercevons pas, et qui sont pourtant le principe de nos actions extérieures ? Je regarde, je parle, je marche, je détourne les yeux, je me tais, je m'arrête, parce que je le veux ; et habituellement je ne fais pas attention à cet exercice continuel de ma volonté. A plus forte raison cela a-t-il lieu dans l'état surnaturel. On prie sans penser que l'on prie ; le cœur est uni à Dieu, et il ne s'aperçoit pas de cette union. Il ne faut donc pas dire qu'on ne fait rien et qu'on perd son temps dans l'oraison de repos; mais il faut dire qu'on y agit d'une manière très-reelle, quoique très-secrète,

où l'amour-propre ne trouve rien qui le nourrisse, qui l'attache, qui le rassure. Et c'est en cela même que consiste l'avantage de cette oraison ; elle est la mort et la destruction de l'amour-propre ; elle est le principe de la perte de l'âme en Dieu. Tant que l'âme croit connaître son état, tant qu'elle croit savoir où elle en est, elle ne se perd pas : elle a des points d'appui. Quand est-ce qu'elle commence à se perdre en Dieu ? C'est lorsqu'elle n'a plus rien de sensible, lorsqu'elle ne voit plus rien dans son intérieur, lorsqu'elle ne se permet plus d'y regarder, et que, ne faisant plus aucune réflexion sur elle-même, elle demeure abandonnée à la conduite de Dieu. Dieu la mène par degrés dans cette voie de perte, et la conduit par cette oraison insensible, jusqu'à ce que ne trouvant plus aucune ressource, ni en elle-même ni dans aucun homme, elle établisse uniquement sa confiance en Dieu, et qu'elle dise comme Jésus-Christ en croix, abandonné des hommes, et en apparence de son Père : *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains;* je le remets pour tout ce qu'il vous plaira faire de moi dans le temps et dans l'éternité.

C'est à ce grand acte si glorieux à Dieu, si utile à l'âme, que conduit l'oraison de repos, bien entendue et bien pratiquée. De soi-même on ne peut s'y mettre, de soi-même on ne peut y avancer ; mais lorsque Dieu vous y introduit, il faut avoir le courage de le suivre et de persévérer jusqu'au bout. Cela est donné à bien peu d'âmes; et sainte Thérèse se plaint que la plupart renoncent à l'oraison de repos, lorsqu'elle cesse d'être sensible et aperçue, c'est-à-dire lorsqu'elle commence à être très-profitable à l'âme par la mortification de l'amour-propre.

Ne soyons pas de ces âmes lâches et intéressées, qui dans le service de Dieu ne cherchent qu'elles-mêmes; mais n'y cherchons que Dieu, nous le trouverons, et avec lui la source de tous les biens.

De la fidélité aux petites choses.

L'Écriture dit à ce sujet deux choses bien propres à nous convaincre de son importance : *Celui qui ne tient point compte des petites choses*, dit-elle, *décherra peu à peu. Celui*, dit Jésus-Christ, *qui est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes.*

Il résulte du premier passage, que la négligence des petites choses nous expose infailliblement à de grandes chutes; et du second, que la fidélité dans les petites choses assure notre fidélité dans les grandes, et, par conséquent, est un moyen nécessaire de mortification. Il ne faut que ces deux pensées bien comprises pour nous rendre inviolablement fidèles dans les moindres occasions.

Pour donner un peu de développement à cette matière, remarquons d'abord qu'à parler juste, il n'y a ni petites ni grandes choses par rapport à Dieu. Tout ce qui porte l'empreinte de sa volonté et de son bon plaisir est grand, quelque petit qu'il soit en soi. Ainsi, dès qu'on est assuré, par la voix intérieure, que Dieu désire une chose de nous, la grandeur infinie de Dieu ne nous permet pas de regarder comme petit et indifférent ce qui est l'objet de son désir. Au contraire, quelque grande que soit une chose, s'agît-il de la conversion de tout l'univers, si Dieu ne la demande pas de

nous, l'entreprise que nous en formerions ne serait d'aucun prix à ses yeux, et pourrait même lui déplaire. C'est donc uniquement la volonté de Dieu qui donne du prix aux choses.

De même, par rapport à notre sanctification, telle chose qui nous paraît petite en soi peut être d'une telle conséquence, que notre perfection et même notre salut en dépendent. Dieu attache ses grâces à ce qu'il lui plaît; nous ne pouvons connaître par nous-mêmes les suites bonnes ou mauvaises de telle action qui nous paraît de peu de conséquence. De quelles grâces me privera-t-elle si je la néglige? Quelles grâces me procurera-t-elle si je la fais? C'est ce que nous ignorons; et dans cette incertitude, l'exacte fidélité est le seul parti qu'il y ait à prendre.

Les grandes choses, les grandes occasions de vertu se présentent rarement. Les petites choses s'offrent à nous journellement. Quand prouverons-nous à Dieu notre amour si nous attendons des occasions d'éclat? Peut-être ne s'en trouvera-t-il pas une dans toute notre vie.

De plus, les grandes choses demandent un grand courage. Comment pourrons-nous répondre de nos forces dans ces rencontres si nous n'en avons pas fait l'essai dans les petites, si nous ne sommes pas aguerris et préparés peu à peu aux choses plus difficiles par celles qui sont plus faciles?

Les grandes choses supposent aussi de la part de Dieu des grâces proportionnées. Mais, pour mériter et obtenir ces grandes grâces, ces grâces spéciales, il faut avoir été fidèle aux petites.

L'humilité veut que nous regardions les grandes choses comme au-dessus de nous, et que jamais, de nous-

même, nous n'y portions nos désirs; elle veut que nous nous attachions aux petites choses, comme étant plus à notre portée. Faisons donc les petites avec la grâce ordinaire, et croyons que Dieu fera pour nous les grandes quand l'occasion s'en présentera.

Le désir de faire et de souffrir de grandes choses est souvent et presque toujours une illusion de l'amour-propre, un effet de notre présomption. Je voudrais faire de grandes austérités, comme tel et tel saint; je voudrais porter de grandes croix; orgueil, fausse élévation. Les saints n'ont jamais formé de tels désirs. Qu'arrive-t-il? On essaye, par son propre mouvement, de faire des austérités, et l'on y renonce dès que l'imagination, refroidie, ne se soutient plus. Des croix tèrs-ordinaires se présentent, et cette âme qui désirait d'en porter de grandes succombe sous les petites. Ne désirons rien, ne choisissons rien, prenons les choses telles que Dieu nous les envoie et à mesure qu'il les envoie; mettons-nous pour le courage et pour la force au-dessous des plus petites; et croyons fermement que, si Dieu ne ménageait notre faiblesse et ne nous soutenait puissamment, nous ne ferions pas un seul pas.

Comme les petites choses reviennent continuellement, l'exacte fidélité en ces rencontres suppose plus de courage, plus de générosité, plus de constance qu'on ne croit. Cela ne demande pas moins qu'une vertu consommée; car enfin, il s'agit de mourir à tout moment à soi-même, de suivre en tout l'impression de la grâce, de ne se permettre ni pensée, ni désir, ni parole, ni action qui déplaise le moins du monde à Dieu, et de faire chaque chose avec toute la perfection qu'il attend de nous; et cela sans jamais se relâcher, sans jamais rien

accorder à la nature. J'avoue que dans la sainteté je ne vois rien de plus grand que cette fidélité, rien qui demande un effort plus soutenu.

Il est à craindre que l'amour-propre ne se mêle dans les grandes choses qu'on fait ou qu'on souffre pour Dieu; qu'on ne s'applaudisse de son courage, qu'on n'ait des retours de complaisance, qu'on ne se préfère aux autres. Les petites choses ne nous exposent pas aux mêmes dangers; il est plus aisé d'y conserver l'humilité, l'amour-propre ne saurait s'en glorifier; on n'a pas lieu de se comparer et de se préférer aux autres. La pratique en est donc incomparablement plus sûre et plus propre à nous conduire à la perfection, qui consiste dans une mort entière à nous-même. Les petites choses ruinent et consument peu à peu l'amour-propre, sans qu'il s'aperçoive des coups qu'on lui porte. Ces coups sont petits; mais ils sont si fréquents et si multipliés, qu'ils font l'effet des coups les plus violents. Si la mort de l'amour-propre est plus lente, elle n'en est que plus assurée, puisque la pratique constante des petites choses le met dans un état de dépérissement qui ne lui permet pas de se relever : aussi est-ce communément par là que Dieu achève de le faire mourir. Il lui porte quelquefois de grands coups au commencement; mais c'est par des coups sourds et insensibles qu'il le réduit aux derniers abois. L'âme ne sait plus où se prendre; Dieu lui ôte tout, la réduit à une extrême nudité; elle n'a plus de goût à rien; elle ne fait presque plus rien; elle est dans une espèce d'anéantissement où Dieu agit tellement en elle, qu'elle ne remarque ni l'action de Dieu ni la sienne propre.

Si l'amour de Dieu paraît avec plus de générosité dans les grands sacrifices, il montre dans les petits, con-

tinuellement réitérés, plus d'attention et de délicatesse. Ce n'est pas aimer parfaitement que de négliger les moindres occasions de plaire à celui qu'on aime, et de ne pas craindre de le blesser dans la plus petite bagatelle. La jalousie de Dieu est infinie; elle s'étend à tout; elle embrasse tout; et si l'amour humain est si délicat, si ombrageux, l'amour divin l'est infiniment davantage. Toute âme qui aime véritablement doit s'étudier à ne donner à cette jalousie infinie aucun sujet de l'offenser. Blesser le cœur infiniment sensible de Dieu dans la moindre chose doit être pour elle un attentat qui lui cause la plus grande horreur. Refuser à Dieu, avec vue et réflexion, une chose quelconque, sous prétexte que ce n'est rien, c'est manquer à l'amour dans un point essentiel; c'est renoncer à la familiarité, à l'union intime avec Dieu; c'est le priver de sa plus grande gloire; car c'est en cela même qu'il met sa gloire, en ce que la créature ne regarde jamais comme léger ce qui plaît ou déplaît à Dieu, et qu'elle soit toujours disposée à tout sacrifier au moindre bon plaisir de Dieu. Il est certain qu'on ne commence à l'aimer d'un amour vraiment digne de lui, que du moment qu'on entre dans cette disposition.

Je ne parle pas ici de notre propre intérêt. On voit assez qu'une âme qui est fidèle à la résolution de plaire à Dieu dans les plus petites choses gagne infailliblement le cœur de Dieu, qu'elle attire sur elle toute sa tendresse, toutes ses faveurs, toutes ses grâces; qu'elle amasse par là, à chaque moment, des trésors inconcevables de mérite; qu'elle se rend capable, par sa fidélité, de faire pour Dieu les plus grandes choses, et par voie de disposition et par voie de récompense.

Voilà, ce me semble, des motifs bien propres à nous faire prendre la grande et héroïque détermination de ne rien négliger dans le service de Dieu, mais de nous appliquer à lui plaire en tout, sans distinction de grandes ni de petites choses. Prenons-la, cette détermination, et demandons à Dieu d'y être fidèle jusqu'au dernier soupir.

Il faut prendre garde cependant de ne mettre dans l'exécution ni chicane ni inquiétude. L'amour veut une sainte liberté; tout consiste à ne point perdre Dieu de vue, à faire à chaque moment ce que sa grâce nous inspire, et à nous détourner de ce que nous voyons qui lui déplaît. Il ne manque jamais de nous donner, au besoin, des avertissements intérieurs. Quand il ne nous en donne point, c'est une marque assurée qu'il n'y a rien, dans ce qu'on fait ou dans ce qu'on dit, de contraire à son bon plaisir. Et, lorsqu'on ne se permet rien qui nous tire de notre recueillement, on ne peut ignorer si l'on a reçu ou non quelque avertissement intérieur, et si on l'a suivi. Ainsi, l'on ne peut jamais avoir aucun sujet de se tourmenter mal à propos.

Du profit qu'on doit tirer de ses fautes.

L'article que je vais traiter est un des plus importants de la vie spirituelle. Il est certain que, dans les vues de Dieu, les fautes où il permet que nous tombions doivent servir à notre sanctification, et qu'il ne tient qu'à nous d'en tirer cet avantage. Il arrive néanmoins, au contraire, que nos fautes nous nuisent moins par elles-mêmes que par le mauvais usage que nous en faisons.

Ce que j'ai à dire sur ce sujet ne regarde point ces âmes lâches et intéressées qui usent de réserve avec Dieu, et qui ne veulent être à lui que jusqu'à un certain point. Elles font avec vue et réflexion mille fautes dont il est impossible qu'elles tirent aucun profit, vu la mauvaise disposition où elles sont. Les personnes pour qui j'écris ceci sont uniquement celles qui sont déterminées à ne commettre délibérément aucune faute, et à qui pourtant il en échappe beaucoup, nonobstant leur résolution, par premier mouvement, par inadvertance, par faiblesse.

Il leur arrive, d'ordinaire, de s'étonner de leurs fautes, de s'en troubler, d'en avoir une mauvaise honte, de se laisser aller au dépit et au découragement. Ce sont là autant d'effets de l'amour-propre, effets plus pernicieux que ne le sont les fautes mêmes. On s'étonne d'être troublé; on a grand tort, et c'est une marque qu'on ne se connaît guère. On devrait, au contraire, être surpris de ne pas tomber plus souvent et en des fautes plus graves, et rendre grâces à Dieu des chutes dont il nous préserve. On se trouble chaque fois qu'on se surprend dans quelque faute ; on en perd la paix intérieure; on est tout agité, et l'on s'en occupe des heures, des journées même entières. Il ne faut jamais se troubler; mais, quand on se voit à terre, il faut se relever tranquillement; se retourner vers Dieu avec amour, lui demander pardon, et ne plus penser à ce qui est arrivé que quand il faudra s'en accuser. Encore, si dans la confession même on vient à l'oublier, il ne faut pas s'en inquiéter. On a une mauvaise honte de ses fautes : à peine ose-t-on les déclarer au confesseur. Quelle idée aura-t-il de moi, après tant de promesses, tant de protestations

que je lui ai faites? Si vous les lui déclarez naïvement et humblement, il vous en estimera davantage; si vous avez de la peine à les lui dire, il ne pourra s'empêcher intérieurement de vous taxer d'orgueil. Sa confiance en vous diminuera, voyant que vous n'avez pas assez d'ouverture pour lui. Mais voici le pire : on se dépite, on se fâche, comme dit saint François de Sales, de s'être fâché; on s'impatiente de s'être impatienté. Quelle misère! Ne devrait-on pas voir que c'est orgueil tout pur, qu'on est humilié de se trouver à l'épreuve moins fort, moins saint qu'on ne croyait, et qu'on n'aspire à être exempt d'imperfection et de fautes, que pour s'en applaudir en soi-même, et se féliciter d'avoir passé un jour, une semaine, sans avoir rien à se reprocher? Enfin, on se décourage; on abandonne l'une après l'autre ses pratiques; on renonce à l'oraison, l'on regarde la perfection comme impossible, et l'on désespère d'y parvenir. Que me sert, dit-on, de me contraindre, de veiller continuellement sur moi-même, de m'abandonner au recueillement et à la mortification, puisque je ne me corrige de rien, que je tombe toujours, et que je ne deviens pas meilleur? Voilà un des piéges les plus subtils du démon. Voulez-vous vous en garantir? Ne vous découragez jamais quelque faute qu'il vous arrive, mais dites-vous à vous-même : Quand je tomberais vingt fois, cent fois le jour, je me relèverai à chaque fois, et je poursuivrai ma route. Qu'importe, après tout, que vous soyez tombé en chemin, pourvu que vous arriviez au terme? Dieu ne vous le reprochera pas. Souvent les chutes qu'on fait viennent de la rapidité de la course, et de ce que l'ardeur qui nous emporte ne nous permet pas de prendre certaines précautions. Les

âmes timides et cauteleuses qui veulent toujours voir où elles mettent le pied, qui se détournent à tout moment pour éviter les mauvais pas, qui craignent si fort de se salir, n'avancent pas si vite que les autres, et la mort les surprend presque toujours au milieu de leur course. Ce ne sont pas ceux qui font le moins de fautes qui sont les plus saints, mais ceux qui ont plus de courage, plus de générosité, plus d'amour, qui font de plus grands efforts sur eux-mêmes, et qui n'appréhendent pas de broncher, de tomber même et de se salir un peu, pourvu qu'ils avancent.

Saint Paul a dit que *tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu.* Oui, tout tourne à leur bien, même leurs fautes, et quelquefois des fautes très-grièves. Dieu permet ces fautes pour nous guérir d'une vaine présomption, pour nous apprendre ce que nous sommes et de quoi nous sommes capables. David reconnut que l'adultère et l'homicide où il était tombé avaient servi à le tenir dans une continuelle défiance de lui-même. *C'est un bonheur pour moi*, dit-il à Dieu, *que vous m'ayez humilié; j'en ai été plus fidèle à observer vos commandements.* La chute de saint Pierre fut pour lui la plus utile des leçons, et l'humilité qu'elle lui inspira le disposa à recevoir les dons du Saint-Esprit, à devenir le chef de l'Église, et le préserva des dangers d'une place si éminente. Saint Paul, dans les grands succès de son apostolat, se garantissait de l'enflure et de la vanité, en se rappelant qu'il avait été blasphémateur et persécuteur de l'Église de Dieu. Une tentation humiliante, dont Dieu ne voulut pas le délivrer, servait de contre-poids à la sublimité de ses révélations.

Si Dieu sait tirer un tel avantage même des plus

grands péchés, qui doute qu'il ne puisse faire servir à notre sanctification nos fautes journalières ? C'est une remarque faite par les maîtres de la vie spirituelle, que souvent Dieu laisse aux âmes les plus saintes de certains défauts, dont, malgré tous leurs efforts, elles ne parviennent point à se corriger, pour leur faire sentir leur faiblesse, et ce qu'elles seraient sans la grâce ; pour empêcher qu'elles ne s'enorgueillissent des faveurs qu'il leur fait, pour les disposer à les revoir avec plus d'humilité ; en un mot, pour entretenir en elles une certaine déplaisance d'elles-mêmes, et les soustraire aux piéges de l'amour-propre ; pour soutenir leur ferveur, pour les maintenir dans la vigilance, dans la confiance en Dieu et le recours continuel à la prière. L'enfant qui tombe, lorsqu'il s'écarte un peu de sa mère et qu'il veut marcher seul, revient à elle avec plus de tendresse, pour être guéri du mal qu'il s'est fait, et il apprend par sa chute à ne la plus quitter. L'expérience de sa faiblesse et de la bonté avec laquelle sa mère le reçoit lui inspire plus d'attachement pour elle.

Les fautes qui nous arrivent donnent souvent lieu à de grand actes de vertu que nous n'aurions point occasion de pratiquer sans cela, et Dieu permet ces fautes dans cette vue. Par exemple, il permet une saillie d'humeur, une brusquerie, une vive impatience, pour nous mettre dans le cas de faire un acte d'humilité, qui répare abondamment notre faute, et le scandale qu'elle a causé. La faute a été faite par un premier mouvement, la réparation s'en fait avec réflexion, avec effort sur soi-même, par une volonté pleine et délibérée. Voilà un acte qui est plus agréable à Dieu que la faute n'a pu lui déplaire.

Dieu se sert encore de nos fautes et de nos imperfections apparentes pour cacher notre sainteté aux yeux des autres, pour nous procurer de leur part des humiliations.

Dieu est un grand maître; laissons-le faire, il ne manquera pas son œuvre. Proposons-nous d'éviter avec soin tout ce qui peut lui déplaire le moins du monde; mais quand nous serons tombés dans quelque faute, soyons-en fâchés par rapport à lui, et non par rapport à nous; aimons l'abjection qui nous revient de cette faute; prions Dieu qu'il en tire notre humiliation et sa gloire : il le fera, et il nous avancera plus par ce moyen que par une vie plus régulière et plus sainte en apparence, qui serait moins efficace pour la destruction de l'amour-propre.

Quand Dieu demande de nous de certaines choses, ne nous en retirons pas sous prétexte des fautes que nous pourrons commettre en les faisant. Il vaut mieux faire le bien avec imperfection que de l'omettre. Quelquefois on ne fera pas une correction qui est nécessaire, parce qu'on craint de se laisser aller à la vivacité. On évitera le commerce de certaines personnes, parce que leurs défauts nous donnent de l'humeur et de l'impatience. Mais comment acquerrons-nous les vertus, si nous en fuyons les occasions ? N'est-ce pas là une plus grande faute que celle où l'on craint de tomber ? Ayons bonne intention; allons où le devoir nous appelle; et croyons que Dieu est assez indulgent pour nous pardonner les fautes où nous exposent son service et le désir de lui plaire.

Du directeur.

On ne devrait pas plus distinguer le directeur du confesseur, qu'on ne distingue le médecin qui guérit les maladies, de celui qui prescrit un régime pour la santé. Le confesseur entend et absout les péchés; il prescrit les moyens de n'y plus retomber, et il donne à l'âme de salutaires conseils pour s'avancer dans la vertu. Le tribunal de la pénitence comprend donc la confession et la direction, et il ne lui est pas moins essentiel de préserver des fautes que d'en absoudre. Cependant, tant par la faute des pénitents que par celle des confesseurs, il y a toujours eu très-peu de confesseurs qui fussent en même temps directeurs.

Diriger une âme, c'est la conduire dans les voies de Dieu; c'est lui apprendre à écouter l'inspiration divine et à y répondre; c'est lui suggérer la pratique des vertus conforme à sa situation actuelle; c'est non-seulement la conserver dans la pureté et l'innocence, mais la faire avancer dans la perfection : en un mot, c'est contribuer de tout son pouvoir à l'élever au degré de sainteté auquel Dieu la destine. C'est ainsi que saint Grégoire, pape, envisageait la direction, lorsqu'il disait que la conduite des âmes est l'art par excellence.

Afin que la direction puisse avoir lieu, il est clair qu'il faut de certaines dispositions de la part du confesleur et de la part de la personne qu'il dirige. Il faut que se confesseur soit l'organe de Dieu, l'instrument de la grâce, le coopérateur du Saint-Esprit, et, par conséquent, qu'il soit un homme intérieur, un homme d'oraison, un homme versé dans les choses spirituelles, encore plus par sa propre expérience que par l'étude et

la lecture ; qu'il n'ait aucune vue naturelle, soit de vanité, soit d'intérêt, mais qu'il ne considère que la gloire de Dieu et le bien des âmes ; qu'il soit dépouillé de son propre esprit, et qu'il juge des choses de Dieu par l'esprit de Dieu. Il est aisé de conclure de là que les vrais directeurs sont très-rares.

Quant aux personnes qui s'adressent à eux, il est évident qu'elles ne sont susceptibles de direction qu'autant qu'elles sont dociles, obéissantes, simples, droites, résolues non-seulement d'éviter le péché, mais de pratiquer tout le bien que Dieu demandera d'elles, de répondre fidèlement à la grâce, de ne lui rien refuser, quoi qu'il en puisse coûter à la nature ; enfin, de mourir à elles-mêmes pour vivre tout à fait à Dieu : à quoi l'on ne peut parvenir que par l'esprit d'oraison et de mortification intérieure. On peut juger de là que, si les vrais directeurs sont rares, les vrais enfants spirituels ne le sont guère moins, parce qu'il est bien peu de personnes qui aspirent à la vraie sainteté par la voie de la croix et de la mort à elles-mêmes. Il y a encore beaucoup de dévotes, mais à leur manière, mais se conduisant par leur propre esprit, mais ne connaissant qu'une certaine routine de pratiques extérieures, mais ajustant la dévotion avec l'amour-propre, n'ayant pas même l'idée de l'oraison et de la mortification du cœur.

Quoi qu'il en soit, rien n'est plus important pour les âmes qui veulent sincèrement se donner à Dieu 1° que d'être bien convaincues de la nécessité d'un directeur; 2° que de faire un bon choix ; 3° que d'user selon les vues de Dieu, de celui qu'elles auront choisi.

Il est nécessaire d'avoir un directeur, parce que le plus grand des abus serait de vouloir se conduire soi-

même, et la plus grande illusion, de se croire en état de se conduire. L'homme le plus habile et du meilleur esprit est aveugle sur sa conduite intérieure, fût-il un saint, et capable de bien diriger les autres, il n'est pas capable de se diriger lui-même; et, s'il le prétendait, ce serait un présomptueux. La première chose que Dieu exige de quiconque aspire à la sainteté, c'est qu'il renonce à son propre esprit, c'est qu'il s'humilie et se soumette à la conduite de ceux à qui Dieu a confié le ministère des âmes. Comme il y a des grâces très-spéciales attachées à la soumission et à l'obéissance, il y a aussi des dangers manifestes à courir, lorsqu'on a l'orgueil de se juger et de se gouverner soi-même. La voie intérieure est pleine d'obscurités, de tentations, de précipices; et vouloir y marcher seul, c'est évidemment s'exposer à se perdre. Ainsi, point de milieu : ou il faut absolument renoncer à entrer dans cette voie, ou, si Dieu nous y appelle, il faut prendre un directeur, c'est-à-dire un homme à qui l'on ouvre entièrement son âme, à qui l'on rende compte de tout, et à qui l'on obéisse comme à Dieu même.

Le point est de bien choisir cet homme. Dans un choix de cette importance, c'est Dieu par-dessus tout qu'il faut consulter : c'est lui qu'il faut prier de nous bien adresser. Sa providence est engagée à nous fournir tous les moyens de salut et de sanctification; et, comme celui-ci est un des plus nécessaires, nous devons croire qu'il nous l'accordera, si nous l'en prions avec simplicité et confiance. Se conduire par des vues humaines dans le choix d'un directeur, s'en rapporter à son propre jugement, et se croire capable d'un tel choix, c'est s'exposer à être trompé et mériter de l'être. Si l'on s'en rapporte à Dieu,

il nous adressera à celui qu'il nous a destiné, soit par un secret instinct, soit par le conseil des personnes pieuses. N'envoya-t-il pas à Dijon saint François de Sales pour madame de Chantal, et ne reconnut-elle pas à des signes certains qu'il était l'homme de Dieu pour elle ?

Ces signes sont un attrait inexplicable qui nous porte à donner toute notre confiance à tel ministre du Seigneur, et qui forme une union de grâce entre lui et nous ; c'est une paix qui se répand dans notre âme lorsqu'il nous parle, qui résout tous nos doutes, qui dissipe tous nos scrupules, qui nous rend le calme et la joie du Saint-Esprit ; c'est une certaine ardeur, un désir véhément d'être à Dieu, que ses paroles nous inspirent ; c'est, enfin, une impression de respect, d'amour, de docilité, d'obéissance, qui nous fait regarder Dieu même en sa personne. Ces signes ne sont pas trompeurs pour les âmes droites, qui ne cherchent que leur avancement. Et j'ose assurer que toutes celles qui sont trompées en ces rencontres y contribuent par leur imagination, par leur amour-propre, par des motifs humains, quels qu'ils soient.

La certitude que Dieu nous donne d'abord d'avoir bien rencontré augmente de jour en jour, et l'on ne tarde pas à en avoir des preuves indubitables. Néanmoins, s'il arrivait qu'on se fût trompé, Dieu ne permettrait pas qu'une âme qui procède avec droiture fût longtemps dans l'erreur ; elle découvrirait bientôt, soit par un endroit, soit par un autre, qu'elle a fait un mauvais choix, et Dieu l'adresserait ailleurs.

Quant à l'usage du directeur, il y a bien des mesures à prendre et des défauts à éviter. Cependant on peut dire, en général, que, quand le directeur et la personne dirigée sont intérieurs l'un et l'autre, il est très-

rare qu'il se glisse de grandes imperfections dans la direction : parce que de part et d'autre on est sur ses gardes pour ne point abuser d'une si sainte communication.

La première règle est de ne se voir que pour le besoin, et de ne s'entretenir que des choses de Dieu. La seconde, de se respecter mutuellement et de ne jamais sortir d'une certaine décence et gravité, se souvenant toujours qu'on traite des intérêts de Dieu, et qu'il est en tiers dans ces sortes d'entretiens.

La troisième règle est de ne rien cacher absolument au directeur, sous quelque prétexte que ce puisse être, quand ce seraient des pensées ou des soupçons contre lui. Plus le directeur avance l'œuvre de Dieu, plus l'âme est tentée à son sujet par l'instigation du diable, qui essayera toute manière de lui ôter la confiance. Mais il faut résister à ses suggestions, et se faire une loi de tout dire, de commencer même par ce qu'on aurait le plus envie de taire.

La quatrième règle est une obéissance sans bornes pour toutes les choses qui nous coûtent le plus, qui répugnent le plus à nos inclinations et à nos idées, sans jamais nous permettre aucune résistance formelle de volonté, ni même aucun jugement intérieur contraire à celui du directeur. J'ai parlé ailleurs de l'obéissance, je dis de nouveau qu'elle ne saurait aller trop loin ; non plus que l'ouverture et la confiance.

La cinquième règle est dans l'usage du directeur, de s'élever au-dessus de l'homme, de ne considérer que Dieu en lui, de ne s'attacher à lui qu'en vue de Dieu, et d'être toujours disposé à le sacrifier, si Dieu l'exige, et à dire comme Job : *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté :*

que le nom du Seigneur soit béni ! Il faut être persuadé que, comme Dieu nous l'a donné pour notre bien, s'il nous l'ôte, ce sera pour notre plus grand bien, et que, quand il nous retirera tous les secours humains, sa bonté y suppléera abondamment par elle-même.

Le juste vit de la foi, dit saint Paul, après le prophète Habacuc. Cette foi, qui est la vie du juste, n'est pas la foi commune à tous les chrétiens, par laquelle on croit les dogmes que Dieu a révélés à son Église ; mais une foi particulière et personnelle, qui a pour objet la Providence surnaturelle de Dieu dans la conduite des âmes qui lui sont abandonnées.

De l'esprit de foi.

Pour bien entendre ceci, il faut savoir que, quand une âme s'est donnée à Dieu, il lui inspire d'abord la plus grande confiance en lui, la plus grande foi à ses paroles et à ses promesses, le plus grand abandon à sa conduite; ensuite il se plaît à exercer cette confiance par toutes sortes de voies, à agir d'une manière contraire en apparence à ce qu'il dit et promet, à abandonner en quelque sorte ceux qui s'abandonnent à lui ; à les mettre dans un état d'obscurité, de nudité, de renversement si étrange, qu'ils ne savent plus où ils en sont, et qu'ils croient pour ainsi dire que Dieu a juré leur perte. Cependant ces âmes persévèrent dans le service de Dieu; elles ne se relâchent en rien, elles sacrifient successivement leurs plus chers intérêts ; elles espèrent dans l'intimité de leur cœur *contre l'espérance même,* comme dit saint Paul, c'est-à-dire contre toute raison d'espérer;

et par là elles glorifient extrèmement Dieu, et amassent un trésor inestimable de mérites.

Toute l'Histoire sainte, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, est pleine d'exemples de cette conduite de Dieu ; avec cette différence que, dans l'ancienne loi, l'objet des promesses divines était temporel et figuratif, au lieu que, dans la loi nouvelle, les promesses divines ont un objet spirituel et tout dirigé vers le salut et la perfection des âmes. Je ne citerai qu'un seul trait, celui du patriarche Joseph. Dieu lui montre en songe, dans sa jeunesse, sa grandeur future, et les hommages que devaient lui rendre son père et ses frères. Mais par quelle voie parvient-il à cette grandeur? Par une voie tout opposée en apparence, et qui semblait devoir aboutir à sa perte. Ses frères, envieux, délibèrent de le tuer; ils le jettent dans une citerne sèche, pour l'y laisser mourir de faim ; ils l'en retirent et le vendent à des Ismaélites. Devenu esclave en Égypte, il est calomnié par sa maîtresse, et mis en prison. Il est délaissé par celui dont il avait prédit la délivrance. Enfin Dieu envoie à Pharaon deux songes, dont Joseph donne l'explication, et tout à coup il est promu à la première dignité de l'Égypte. Ses frères tremblent devant lui et l'adorent sans le reconnaître; il les nourrit eux et son père ; il devient leur sauveur, et leur procure un établissement en Égypte. Voyez par quels renversements il parvient au comble des honneurs : pendant une assez longue suite d'années il n'échappe d'un danger que pour tomber dans un plus grand ; et, lorsqu'il se croit oublié sans ressource au fond d'un cachot, Dieu l'en retire pour l'élever au comble des honneurs. Qu'est-ce qui le soutint durant cette chaîne d'adversités? L'esprit de foi : il ne perdit jamais la con-

fiance en Dieu; il espéra toujours que Dieu accomplirait ce qu'il lui avait promis.

Il en est ainsi dans la loi de grâce des âmes que Dieu appelle à une haute perfection. Il commence pour l'ordinaire par leur dévoiler ses desseins sur elles ; il les comble d'abord de dons et de faveurs; et, lorsqu'elles se croient le plus avant dans ses bonnes grâces, peu à peu il s'éloigne, il retire tous ses dons, il les précipite d'abîme en abîme; et, quand il les amène à une perte totale, à un sacrifice absolu d'elles-mêmes, il les ressuscite, et, avec la vie nouvelle qu'il leur communique, il leur donne une assurance et un avant-goût de l'immortalité bienheureuse. Cet état, qui est un assemblage de toutes sortes de croix, de souffrances corporelles, de peines intérieures, de délaissements, d'humiliations, de calomnies, de persécutions, dure des quinze et vingt ans, quelquefois davantage, selon les desseins de Dieu, et la fidélité, la générosité plus ou moins grande des âmes.

Qu'est-ce qui les soutient dans un état si long et si pénible? L'esprit de foi, la confiance en Dieu : elles se sont abandonnées à lui, elles ne se reprennent jamais, et ne se retirent point de sa conduite, quoi qu'il puisse leur en coûter. Dussent-elles se perdre, elles se perdront plutôt que de manquer le moins du monde à ce qu'elles doivent à Dieu. Elles ne voient rien, elles ne sentent rien, elles ne goûtent rien. Si elles prient, il leur paraît que leurs prières sont rejetées; si elles communient, elles croient faire autant de sacriléges ; elles ne sentent plus aucune confiance dans leur directeur ; elles pensent qu'il les égare; et cependant elles continuent de prier, de communier, d'obéir. Nulle ressource au dedans, nul témoignage de la conscience; elles se voient tout in-

vesties de péchés; le glaive de la justice de Dieu est comme suspendu sur leurs têtes; il leur semble à chaque moment qu'elle va les abîmer et les précipiter dans l'enfer. Au dehors, nulle consolation, nul soutien de la part des hommes; au contraire, on les censure, on les condamne, on les accable de calomnies et de persécutions.

Au milieu de tout cela, affermies par l'esprit de foi, elles demeurent inébranlables; elles vivent, mais d'une vie dont le principe leur est inconnu; elles conservent une paix inaltérable, mais qu'elles ne sentent point, sinon par petits intervalles, et sur laquelle elles ne réfléchissent point, parce que Dieu ne leur permet pas de se regarder ni de faire attention à ce qui se passe en elles. Elles vivent ainsi, suspendues, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre, n'ayant sur terre rien qui les attache, et ne recevant du ciel rien qui les console. Mais, parfaitement abandonnées au bon plaisir de Dieu, elles attendent en paix ce qu'il lui plaira ordonner de leur sort.

Quel prodige de foi, de confiance et d'abandon! il n'est connu que de vous, ô mon Dieu! L'âme en qui habite cette foi, l'âme qui vit de cette foi n'en sait rien; et il est essentiel qu'elle l'ignore, sans quoi son abandon ne serait pas parfait. Voilà, sans contredit, l'état le plus glorieux à Dieu, et qui est tel, qu'une seule âme de cette sorte le glorifie plus que toutes les autres âmes qui sont saintes de la sainteté commune.

Aussi le démon, l'ennemi de la gloire de Dieu, n'a-t-il rien oublié pour décrier cet état; il en est le plus ardent et le plus terrible persécuteur. Il suscite contre lui des hommes ou ignorants, ou de mauvaise foi, ou d'un esprit superbe, ou prévenus de leur fausse science, qui le

représentent sous les plus affreuses couleurs, qui le confondent avec le quiétisme, qui lui donnent les noms odieux d'hypocrisie, d'indifférence criminelle pour le salut, de libertinage raffiné, ou du moins qui le traitent de folie et d'extravagance d'un cerveau échauffé. Telle est la peinture qu'ils en font aux bonnes âmes pour les en détourner, aussi bien que de l'oraison, qui en est la porte ; ils leur inspirent de l'éloignement et de l'horreur pour les personnes qui sont dans cet état, pour les livres spirituels qui en traitent, pour les directeurs qui sont propres à y conduire. Dieu permet que ceux mêmes qui sont à la tête de son Église se préviennent, et que, sur de faux rapports, sans se donner le temps d'examiner les choses, ils condamnent, sans le savoir, les personnes les plus saintes et les œuvres de Dieu les plus merveilleuses. Dieu le permet ainsi pour mettre ses favoris aux dernières épreuves, pour confondre les vains efforts de ses ennemis et pour en tirer sa plus grande gloire. Après ce qui est arrivé à Jésus-Christ de la part de la synagogue, il n'est plus rien en ce genre qui doive surprendre. Et, après ce qui est arrivé à la synagogue pour avoir condamné Jésus-Christ, il n'est rien à quoi ne doivent s'attendre ceux qui le condamnent de nouveau dans la personne de ses serviteurs.

Au milieu de toutes les tempêtes que le démon excite, conservons l'esprit de foi ; augmentons-le en nous par les mêmes moyens qu'on emploie pour le détruire. Celui que nous servons est le Tout-Puissant, le vrai, le fidèle. Le ciel et la terre passeront plutôt qu'on risque quelque chose à s'abandonner à lui ; il éprouve notre amour, et cela est juste : qu'est-ce qu'un amour qui n'est pas éprouvé ? Il pousse les épreuves à toute extrémité, parce

qu'il est Dieu, et qu'il n'est point d'amour si extrême qu'il ne mérite.

Heureuse mille fois l'âme que Dieu exerce ainsi, et qu'il met à même de lui témoigner le plus grand amour qu'il puisse attendre de sa créature ! N'est-il pas juste qu'il y ait pour Dieu un genre d'amour qui aille plus loin que les excès de la passion la plus violente ? La plus grande faveur qu'il puisse faire ici-bas à une âme est de luï inspirer le désir efficace de l'aimer de la sorte. Cet amour, plus fort que la mort, plus dur que l'enfer, est à lui-même son motif et sa récompense ; il se nourrit de sa propre flamme. Dieu l'allume, Dieu l'entretient, Dieu le couronne après la consommation de la victime.

De l'amour du prochain.

Je vous donne un précepte nouveau, de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés (Jésus-Christ).

Le précepte de l'amour du prochain appartenant à la loi naturelle, et étant aussi ancien que le monde, en quel sens Jésus-Christ l'appelle-t-il un précepte nouveau ? En ce qu'il l'a renouvelé de la manière la plus authentique ; en ce que, non content de nous ordonner d'aimer le prochain comme nous-mêmes, il veut que nous l'aimions comme lui-même nous a aimés ; en ce qu'il nous a donné sur la croix le plus grand exemple de l'amour du prochain qu'un Dieu fait homme pût donner ; enfin, en ce qu'il veut qu'à cette marque on reconnaisse ses vrais disciples.

En prenant notre nature, Jésus-Christ est devenu notre

frère et le chef du genre humain ; il nous a tous élevés en lui à l'adoption divine : en sorte que, dans le sens surnaturel, tous les chrétiens ne composent qu'une seule famille, dont Dieu est le père, dont Jésus-Christ est le premier-né ; nous partageons ses droits à l'héritage céleste ; nous participons aux mêmes grâces, aux mêmes sacrements; nous mangeons tous à la même table, nous vivons du même pain; nous sommes, en un mot, unis en Jésus-Christ et en son Église d'une façon toute spéciale. Ainsi, outre le rapport de proximité qui nous est commun avec tous les hommes, il y a entre tous les enfants de l'Église une liaison particulière fondée sur leur union avec Jésus-Christ et cimentée de son sang. C'est donc avec raison qu'il appelle nouveau le commandement qu'il donne à ses disciples de s'aimer mutuellement comme il les a aimés.

Or, comment Jésus-Christ nous a-t-il aimés? Jusqu'à se faire victime de la justice divine pour nos péchés, jusqu'à donner sa vie et son âme pour nous racheter de la vie éternelle, et cela lorsque nous étions tous ses ennemis par le péché originel, et quoiqu'il prévît que nous devions presque tous abuser de ses grâces, l'offenser grièvement, et nous faire même un titre de ses bontés pour l'outrager avec plus d'audace. Voilà ce que la conscience reproche plus ou moins à chacun de nous; et néanmoins Jésus-Christ nous a aimés, il nous aime encore, et, jusqu'à notre dernier soupir, il sera toujours disposé à nous appliquer les mérites de son sang, et à nous réconcilier avec son Père par sa médiation.

Comprenons-nous à présent quelle étendue ont ces paroles : *Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés?*

Avons-nous une juste idée de nos obligations à cet égard? Je dois aimer mes frères comme Jésus-Christ m'a aimé; je dois partager avec eux non-seulement mes biens temporels, mais tous mes biens spirituels; je dois prier pour eux comme pour moi-même, avoir le même zèle pour leur salut que pour le mien, et le procurer de tout mon pouvoir par mes prières et mes bonnes œuvres, par mes discours, par mes exemples. Je dois être prêt à tout sacrifier et à m'immoler moi-même pour le salut d'une âme. Je dois tout pardonner, tout oublier, tout souffrir de la part de mes frères, comme Jésus-Christ a tout souffert de ma part et m'a tout pardonné. Je dois enfin les aimer tous du même amour dont Jésus-Christ m'aime. O Dieu! quelle charité régnerait parmi les chrétiens si ce précepte était observé! et, par une suite nécessaire, quelle sainteté! Car il ne serait pas possible que les chrétiens s'aimassent de la sorte, sans tendre, chacun selon son état, à la plus haute perfection sans s'y exciter et s'en donner mutuellement l'exemple. Tous les désordres, tous les scandales, toutes les inimitiés, tous les péchés, en un mot, seraient bannis du christianisme. Elle régnait autrefois parmi les premiers fidèles, cette charité; et ce que les païens en voyaient, ce qu'ils en pouvaient connaître, les ravissait d'admiration. *Voyez*, disaient-ils, *comme ils s'aiment!* Aujourd'hui, loin d'aspirer à la charité chrétienne, la plupart n'ont pas même pour le prochain l'amour naturel que tout homme doit à un autre homme; et les grands préceptes de la loi naturelle sont violés plus fréquemment peut-être, et d'une manière plus odieuse parmi nous, que chez les sauvages et les idolâtres. D'où vient cela? C'est qu'on n'est plus chrétien que de nom; qu'on a même abjuré la profes-

sion extérieure et les devoirs essentiels, et que dans le cœur on est plus méchant que les païens. Ceci n'est point une exagération, et la chose doit être ainsi. Un mauvais chrétien doit porter la corruption et la malice plus loin qu'un païen, parce qu'en abusant des lumières de la foi et des grâces surnaturelles, il se dipose à abuser plus criminellement des lumières de la raison.

Gémissons sur ces affreux désordres, nous que Dieu appelle spécialement à son amour et à l'amour du prochain. Reconnaissons que l'amour-propre, source de tout péché, est l'ennemi de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain; que, tant qu'il en restera en nous quelque vestige, nous n'aimerons jamais nos frères comme Jésus-Christ nous recommande de les aimer. L'amour-propre nous concentre en nous-mêmes et nous rend exclusifs: il nous fait regarder le prochain comme étranger, non-seulement à l'égard des choses temporelles, mais même à l'égard des spirituelles: en sorte que l'esprit de propriété, l'intérêt personnel, la jalousie, l'envie, se glissent dans notre dévotion, et qu'il nous semble quelquefois que le bien spirituel du prochain diminue le nôtre.

De plus, ce même amour-propre nous occasionne mille fautes contre la charité. Il nous rend délicats, ombrageux, soupçonneux, rigides et excessifs sur nos droits, aisés à offenser; il entretient dans nos cœurs une certaine malignité, une joie secrète des petites mortifications qui arrivent, au prochain, du froid, de l'éloignement, de l'indifférence, de l'injustice dans nos jugements; de la critique, de la partialité dans nos discours et nos procédés; de l'indisposition, de la rancune, de l'aigreur contre certaines personnes, et quantité d'imperfections très-préjudiciables à la charité.

Je tiens pour impossible qu'une personne qui n'est pas intérieure parvienne au parfait accomplissement du précepte de l'amour du prochain, parce que pour cela il faut tellement mourir à son propre esprit et à sa propre volonté, qu'on soit conduit en tout par l'esprit, et animé par la charité de Jésus-Christ. D'ailleurs les occasions de blesser cette charité, du moins légèrement, se présentent sans cesse; l'amour-propre, pour peu qu'il en reste, agit continuellement sur le cœur; il séduit et corrompt notre jugement, il altère nos affections, et cela d'une manière imperceptible. Or, dans les personnes qui ne sont pas intérieures, quelque pieuses, quelque saintes qu'on les suppose d'ailleurs, il y a toujours un fonds d'amour-propre qu'elles ne connaissent pas, et qui les rend aveugles et injustes à l'égard du prochain. J'ajoute qu'en bien des rencontres les devoirs de la charité sont si délicats et si subtils, que, sans une lumière surnaturelle, on ne saurait les distinguer clairement, et les apprécier au juste; si difficiles à remplir, qu'il est besoin pour cela d'une vertu bien au-dessus du commun; enfin, qu'ils exigent quelquefois des sacrifices qu'on ne peut faire qu'autant qu'on est dans la voie d'une mort entière à soi-même.

Oui, l'amour du prochain, en un sens très-véritable, est plus pénible à la nature que l'amour de Dieu, quoiqu'il soit vrai qu'on ne peut séparer ces deux amours. Aussi le prochain est-il l'objet de presque toutes les fautes que se reprochent les personnes dévotes, et combien en commettent-elles qu'elles n'aperçoivent pas, dont elles ne se doutent pas, et dont elles auraient bien de la peine à convenir!

Heureuses donc les âmes qui ont embrassé la vie inté-

rieure, et qui se sont parfaitement données à Dieu pour accomplir, sous la direction de sa grâce, les deux préceptes de l'amour de Dieu et du prochain! Elles ne sont point exposées à se tromper, comme les autres, sur la matière de la charité, où l'amour-propre nous fait illusion, et où les plus habiles ont souvent beaucoup de peine à prononcer. Elles n'ont qu'à écouter Dieu au fond de leur cœur avec droiture, le priant de les diriger dans leurs démarches: Dieu ne leur manquera jamais, si, comme je le suppose, elles sont toujours résolues à sacrifier leurs plus chers intérêts à ceux de la charité: il leur apprendra jusqu'où elles doivent aller, et où elles peuvent s'arrêter. Il leur dévoilera les dispositions les plus intimes de leur cœur, et leur montrera tout ce qui blesse en elles jusqu'à l'ombre de la charité. Il ne souffrira jamais, sans le leur reprocher, qu'elles parlent, qu'elles agissent, qu'elles fassent même un geste, un sourire, avec réflexion et malignité; il arrêtera tous leurs jugements intérieurs, tous leurs soupçons, toutes leurs imaginations; il fera mourir toutes les inclinations et les aversions naturelles, toutes les prétentions, les délicatesses, les sensibilités; il étouffera les ressentiments, les aigreurs, les joies malignes.

Au même temps qu'il détruira tous les défauts contraires à la charité, il établira dans leur cœur les grands principes de l'amour du prochain, tel qu'il a été en Jésus-Christ. Cet homme-Dieu s'exprimera lui-même en elles, et les remplira de ses sentiments, de sa générosité, de son zèle, de sa douceur, de sa tendresse, de sa miséricorde. Il aimera le prochain en elles, parce qu'étant maître absolu de leur cœur, il en réglera, il en produira même tous les mouvements, toutes les affections.

Mais, pour en venir là, il est visible qu'il faut se renoncer continuellement soi-même, se tenir toujours dans la dépendance de la grâce, toujours uni à Dieu par l'oraison, toujours attentif et fidèle à ses inspirations. L'observation exacte des deux grands préceptes de la loi évangélique mérite bien sans doute qu'on s'assujettisse pour elle à tout ce que la vie intérieure peut avoir de gênant et de pénible pour la nature.

Du monde.

Qu'est-ce que le monde ? et que doit-il être à un chrétien ? Deux questions bien intéressantes pour quiconque veut être tout à fait à Dieu, et mettre son salut en sûreté.

Qu'est-ce que le monde? C'est l'ennemi de Jésus-Christ, c'est l'ennemi de l'Évangile. C'est cet assemblage de personnes qui, attachées aux choses sensibles et y mettant leur bonheur, ont en horreur la pauvreté, les souffrances, les humiliations, et les regardent comme les véritables maux qu'il faut fuir, et dont il faut se garantir à quelque prix que ce soit ; qui font, au contraire, le plus grand cas des richesses, des plaisirs, des honneurs ; qui les tiennent pour les véritables biens ; qui les désirent, qui les poursuivent avec une ardeur extrême, sans aucun choix dans les moyens ; qui se les disputent, se les envient, se les arrachent les uns aux autres ; qui ne se considèrent ou ne se méprisent mutuellement qu'autant qu'ils en ont ; qui fondent, en un mot, sur l'acquisition et la jouissance de ces biens tous leurs principes, toute leur morale, tout le plan de leur conduite. L'esprit du monde est donc évidemment opposé

à l'esprit de Jésus-Christ et de l'Évangile. Jésus-Christ et le monde se condamnent, se réprouvent réciproquement. Jésus-Christ, dans sa prière pour ses élus, déclare qu'il ne prie pas pour le monde ; il annonce à ses Apôtres, et, dans leur personne, à tous les chrétiens, que le monde les haïra, les persécutera, comme il l'a haï et persécuté lui-même. Il veut qu'à leur tour ils fassent une guerre continuelle au monde.

Dans les premiers siècles de l'Église, où presque tous les chrétiens étaient des saints, et le reste des hommes plongés dans l'idolâtrie, il était aisé de faire le discernement du monde, et de connaître ceux qu'on pouvait fréquenter et ceux qu'on devait éviter. Le monde, ouvertement déchaîné alors contre Jésus-Christ, se distinguait à des marques non équivoques. Depuis que des nations entières ont embrassé l'Évangile, et que le relâchement s'est introduit parmi les chrétiens, il s'est formé peu à peu au milieu d'eux un monde où règnent tous les vices de l'idolâtrie, un monde avide d'honneurs, de plaisirs, de richesses, un monde dont les maximes combattent directement les maximes de Jésus-Christ. Mais, comme ce monde professe extérieurement le christianisme, le discernement en est devenu plus difficile. Le commerce en est devenu aussi plus dangereux, parce qu'il déguise sa mauvaise doctrine avec plus d'adresse, qu'il la sème avec plus de ménagement, qu'il met en usage toute sa subtilité pour la concilier avec la doctrine chrétienne, et que, dans ce dessein, il affaiblit, il adoucit tant qu'il peut la sainte rigueur de l'Évangile ; et, d'un autre côté, il cache avec soin tout le venin de sa morale. De là un danger de séduction d'autant plus grand qu'on ne l'aperçoit pas, et qu'on n'est pas en

garde contre lui ; de là un certain esprit de composition et d'accommodement, par lequel on tâche d'accorder la sévérité chrétienne avec les maximes du siècle sur l'ambition, sur la cupidité, sur la jouissance des plaisirs : accord impossible, tempéraments qui aboutissent à flatter la nature, à altérer la sainteté chrétienne, et à former de fausses consciences. On ne saurait croire jusqu'où va ce désordre, même parmi les personnes qui se piquent de piété et de dévotion : désordre en un sens plus difficile à corriger que celui qui résulte d'une conduite ouvertement mondaine et criminelle, parce qu'on n'en veut pas convenir et qu'on se fait illusion sur ce point.

Si l'on veut vivre ici-bas sans participer à la corruption du siècle, il n'y a qu'un parti à prendre, qui est de rompre absolument avec le monde par le cœur, et d'entrer dans les sentiments de saint Paul qui disait : *Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde.* Oh ! les belles paroles ! et que le sens qu'elles renferment est profond ! La croix était autrefois le supplice le plus infâme, le supplice des esclaves. Lors donc que l'Apôtre dit que le monde est crucifié pour lui, c'est comme s'il disait : J'ai pour le monde le même mépris, la même aversion, la même horreur que pour un vil esclave mis en croix pour ses crimes : je ne puis en soutenir la vue, il est pour moi un objet de malédiction, avec lequel toute liaison, tout commerce, tout rapport me sont interdits.

Il n'y a rien d'outré, rien que de juste et de légitime dans ce sentiment de saint Paul, qui doit être celui de tout chrétien ; et la raison en est évidente : le monde a crucifié Jésus-Christ, après l'avoir calomnié, insulté,

outragé ; il le crucifie encore tous les jours : il est donc juste que le monde, à son tour, soit crucifié pour le disciple de Jésus-Christ ; il est juste que le disciple ait en horreur l'ennemi capital de son maître, de son Sauveur, de son Dieu. Aussi le renoncement au monde est-il une des promesses les plus solennelles du baptême, une condition essentielle sans laquelle l'Église ne nous eût pas admis parmi ses enfants. Pense-t-on à cette promesse ? Pense-t-on aux obligations qu'elle renferme ? Examine-t-on jusqu'où doit aller ce renoncement ? Le renoncement du chrétien à l'égard du monde doit aller aussi loin que le renoncement du monde à l'égard de Jésus-Christ. Cette règle est claire, et l'on ne saurait se tromper à cette mesure. Il n'y a plus qu'à faire l'application, et à la faire dans toute son étendue. Le monde a son évangile ; il n'y a qu'à le prendre d'une main et l'Évangile de Jésus-Christ de l'autre ; il n'y a qu'à comparer sur les mêmes objets leur doctrine et leurs exemples ; il n'y a qu'à opposer Jésus-Christ en croix, dans la souffrance, dans l'opprobre, dans la nudité, au monde entouré et enivré d'honneurs, de richesses et de plaisirs et se dire à soi-même : A qui suis-je ? à qui veux-je être ? Voilà deux ennemis irréconciliables qui se font la plus cruelle guerre, Pour qui veux-je me déclarer ? Il m'est impossible d'être neutre ou de prendre parti pour tous les deux. Si je choisis Jésus-Christ et sa croix, le monde me réprouve ; si je m'attache au monde et à ses pompes, Jésus-Christ me rejette et me condamne : y a-t-il à balancer ? Est-on chrétien si l'on hésite un instant ? Mais si l'on s'est rangé une fois sous l'étendard de la croix, n'est-il pas évident que le monde devient, dès ce moment, un ennemi avec lequel il ne

faut plus faire ni paix ni trêve? Que cela va loin, encore une fois ! et que les chrétiens seraient saints s'ils étaient bien pénétrés de la grandeur de leurs engagements!

Il ne suffit pas que le monde soit crucifié pour nous, il faut consentir encore à être nous-mêmes crucifiés pour le monde, c'est-à-dire que le monde nous crucifie comme il a crucifié Jésus-Christ, qu'il nous fasse la même guerre qu'il a faite à Jésus-Christ; qu'il nous poursuive, qu'il nous calomnie, qu'il nous outrage avec la même fureur; qu'il nous ravisse enfin les biens, l'honneur, la vie même. Et non-seulement il faut consentir à tous ces sacrifices plutôt que de renoncer à la sainteté chrétienne, mais il faut s'en faire un sujet de joie et de triomphe. Il faut que le disciple se glorifie d'être traité comme son maître : *S'ils m'ont persécuté*, disait Jésus-Christ à ses Apôtres, *ils vous persécuteront aussi :* la chose est immanquable. Le monde ne serait pas ce qu'il est, ou les chrétiens ne seraient pas ce qu'ils doivent être s'ils échappaient à la persécution du monde.

Nous cherchons souvent à nous rassurer sur notre état; nous voudrions savoir si nous sommes agréables à Dieu, si Jésus-Christ nous reconnaît pour les siens. Voici un moyen bien propre à nous éclairer et à fixer toutes nos inquiétudes : voyons si le monde nous estime, nous considère, s'il parle bien de nous, s'il nous recherche. Si cela est, nous ne sommes point à Jésus-Christ. Au contraire, s'il nous censure, s'il nous raille, s'il nous calomnie, s'il nous fuit, s'il nous méprise et nous hait; oh! le grand motif de consolation, oh ! la grande raison de croire que nous appartenons à Jésus-Christ!

Voyons donc une bonne fois devant Dieu ce que le monde est par rapport à nous, et ce que nous sommes

par rapport au monde. Sondons nos dispositions intérieures, étudions les sentiments les plus profonds de notre cœur : nous y trouverons sûrement de quoi nous humilier et nous confondre ; nous trouverons que les maximes du monde ont laissé de profondes traces dans notre esprit ; et qu'en bien des rencontres délicates nos jugements se rapprochent encore des siens ; nous trouverons que nous sommes jaloux de son estime, et que nous redoutons ses mépris ; que nous sommes bien aises de cultiver et d'entretenir certaines liaisons, et que nous verrions avec peine qu'on se retirât de nous ; que nous avons, en plusieurs occasions, des ménagements, des égards, des respects humains qui nous gênent, nous resserrent et nous tiennent dans une espèce de contrainte et de dissimulation. Nous trouverons, en un mot, que nous ne sommes pas assez déclarés pour Jésus-Christ et contre le monde.

Mais ne nous décourageons pas : triompher pleinement du monde, le braver, le mépriser, trouver bon qu'à son tour il nous brave et nous méprise, n'est pas l'ouvrage d'un moment. Exerçons-nous dans les petites occasions qui se présentent : si Dieu nous aime, il ne nous en laissera jamais manquer ; et par les petites victoires préparons-nous aux grands combats. Rappelons-nous, au besoin, ces paroles de Jésus-Christ : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* Prions-le qu'il nous aide à le vaincre, ou plutôt qu'il le vainque lui-même en nous, et qu'il détruise dans notre cœur le règne du monde, pour y établir le sien.

Dignité de l'homme.

La dignité de l'homme est toute comprise dans cette maxime : *Tout ce qui n'est pas Dieu est indigne de l'homme.* Il ne faudrait que cette maxime bien approfondie pour retirer du vice les pécheurs, et pour élever les bons à la plus haute perfection. Nous croyons que, pour convertir les âmes ou pour les porter à la plus sublime vertu, il n'est pas besoin d'une multitude de considérations : il n'en faut qu'une seule, pourvu qu'on la médite, qu'on s'en pénètre, qu'on l'applique à sa conduite, et qu'on la suive en pratique jusque dans les dernières conséquences. Telle est la maxime que je propose ici. Convainquons-nous de sa vérité, et prenons ensuite le parti de la pratiquer avec la plus grande fidélité.

Tout ce qui n'est pas Dieu est indigne de l'homme, indigne d'occuper son esprit, indigne d'occuper son cœur, indigne d'être le motif ou l'objet principal de ses actions. Pouvons-nous en douter, pour peu que nous réfléchissions sur ce que nous sommes, sur l'intention que Dieu a eue en nous créant et en nous rachetant, sur ce que les autres créatures, soit qu'elles nous soient supérieures, égales ou inférieures, sont par rapport à nous? Pouvons-nous en douter si nous considérons que notre esprit est fait pour connaître Dieu, notre cœur pour l'aimer; que notre destination est de le posséder éternellement, et que la vie présente ne nous est donnée que pour mériter ce bonheur? Pouvons-nous en douter si nous jetons les yeux sur les biens d'ici-bas; et si nous les comparons avec la nature de notre âme, la grandeur

de ses idées et l'immensité de ses désirs? Ces biens sont ou corporels, et n'ont par conséquent aucune proportion avec une substance spirituelle, ou fondés uniquement sur l'opinion des hommes, et par conséquent sont faux et illusoires. Ils sont d'ailleurs bornés en eux-mêmes, fragiles, passagers, périssables. Pouvons-nous en douter si nous consultons notre cœur, et si nous faisons attention que, tant qu'il se fixe aux objets créés, il n'est heureux qu'en espérance, en idée, et jamais en réalité; toujours avide, toujours inquiet, toujours tourmenté par la crainte ou par le désir : au lieu qu'il commence à être en repos et en paix du moment qu'il s'est donné à Dieu, et qu'il sent que nul homme, nul événement ne peut lui ravir sa paix, à moins que lui-même n'y consente ?

Si toutes ces raisons concourent à nous prouver la vérité de cette maxime, il n'est plus question que d'en faire la règle de notre vie, et d'en tirer toutes les conséquences. Car de la croire vraie et de n'en faire aucun usage dans sa conduite, de la violer même en toute rencontre, c'est agir en insensé, c'est prononcer sa propre condamnation.

Tout ce qui n'est pas Dieu est indigne de moi, dois-je me dire à moi-même : je ne dois donc accorder mon estime, je ne dois donc attacher mon affection à rien de ce qui passe avec le temps, c'est-à-dire à aucune chose créée, sans exception : première conséquence qui doit régler mon esprit et mon cœur dans l'usage des choses de la vie. Toutes ces choses sont passagères, elles se dissipent comme l'ombre; et il n'y a que ce qui est éternel qui soit digne de moi. Dieu m'a assujetti à user de ces choses pour un temps; mais il ne veut pas que j'en fasse cas; il

ne veut pas que j'y mette mon bonheur : il en a fait un moyen d'épreuve pour juger de mon amour et de ma fidélité, il me punira ou me récompensera suivant l'usage que j'en aurai fait.

Que dois-je donc penser de toutes les choses dont les hommes s'enorgueillissent, et pour lesquelles ils se passionnent? Quel jugement dois-je porter de l'avantage de la naissance, du rang que j'occupe dans le monde de la considération dont j'y jouis, des honneurs qu'on m'y rend? Tout cela est-il digne de moi? Tout cela mérite-t-il de ma part la moindre attention, le moindre regard? Ai-je raison, pour ce sujet, de me préférer à quelque autre homme que ce soit?

Quel jugement dois-je porter des avantages de l'esprit et de ceux du corps? Qu'est-ce encore que toutes ces misères dont on tire tant de vanité? Que m'importe d'avoir un peu plus ou un peu moins d'esprit, un peu plus ou un peu moins de talents ou de connaissances, un peu plus ou un peu moins de beauté? Tout cela me relève-t-il aux yeux de Dieu? Tout cela doit-il me relever à mes propres yeux? Dois-je m'affliger si j'en suis mal partagé? Si j'ai quelque supériorité sur les autres, dois-je m'en estimer davantage? Que ces avantages naturels sont au-dessous de moi, et que je me rends petit quand je m'en fais un titre pour m'exhausser!

Et les biens de la fortune, qui me procurent les plaisirs et les commodités de la vie, sont-ils dignes de moi? Tout ce qui va en ce genre au delà du nécessaire mérite-t-il mes désirs, mes empressements? Les richesses, après tout, n'ont pour objet que le corps et le bien-être du corps; n'est-ce pas me ravaler jusqu'à la condition des animaux, que de faire de mon corps mon

dieu, mon idole, et de donner tous mes soins à une masse de chair qui sert de cachot à mon âme?

Mais la santé, mais la vie elle-même, envisagée par rapport au temps, est-ce un bien digne de moi? Et dois-je si fort m'inquiéter pour la conserver? Dois-je avoir tant d'appréhension de la perdre? Si cette vie ne se rapporte point à Dieu, si elle n'est pas employée tout entière à son service, est-ce un bien? n'est-ce pas plutôt un mal, et un grand mal pour moi, puisque les années ne font que multiplier mes peines et mes péchés?

L'honneur, du moins, la réputation, l'estime des hommes, ne sont-ils pas un bien qui mérite nos empressements? Ne doit-on pas craindre tout ce qui peut nous faire perdre cette estime, et rechercher tout ce qui peut nous la procurer? Je conviens qu'il faut vivre d'une manière qui ne donne aucune prise à la médisance, mais en vue de Dieu, et non pas en vue des hommes. Si la conscience ne nous reproche rien, pourquoi nous alarmer, nous chagriner, nous tourmenter des faux jugements et des vains discours des hommes? Leurs jugements et leurs discours sont-ils la règle du vrai? Est-ce là-dessus que Dieu nous jugera? Et si j'ai pour moi Dieu et ma conscience, quel autre suffrage ai-je à désirer? Mais je passe pour ce que je ne suis pas ; je ne puis me montrer nulle part ; on répand, on publie de moi des choses qui me couvrent de honte, de mépris ou de ridicule. A parler humainement, c'est un mal sans doute, et même le plus grand mal de la vie. Mais est-ce un mal dans les idées de la religion? Est-ce un mal dans les vues de Dieu, si vous faites le sacrifice de votre réputation? N'est-ce pas un bien et un très-grand bien, si votre vertu, votre piété, sont l'occasion

des censures, des mépris et des railleries du monde ? Quand les choses iraient jusqu'à la persécution, jusqu'à la mort et aux supplices les plus infâmes, Jésus-Christ, la vérité éternelle, prononce que vous êtes bienheureux; et il a choisi pour lui-même ce genre de bonheur.

Si Dieu seul est digne de moi, ce que Dieu aime et estime est uniquement ce qui mérite mon estime et mon amour. Or, qu'est-ce que Dieu estime ? Précisément tout ce que le monde méprise; et réciproquement *tout ce qui est grand, élevé, honorable, aux yeux des hommes, est une abomination devant Dieu :* ce sont les propres paroles de l'Évangile. La raison de cette différence est que Dieu envisage les choses par rapport à lui, à sa gloire et à ses desseins éternels sur nous, au lieu que les hommes les regardent par rapport à eux et à la vie présente. Laquelle de ces deux règles dois-je suivre dans mes jugements ? Qu'est-ce que Dieu aime ? Précisément tout ce que le monde abhorre. Dieu aime la pauvreté, les croix, les humiliations, les souffrances, tout ce qui nous détache des biens présents, et porte nos pensées et nos désirs vers les biens à venir. Le monde, au contraire, aime tout ce qui l'attache à la terre, tout ce qui lui fait perdre la vue et le désir du ciel. Qui des deux juge mieux de la grandeur et de la dignité de l'homme ? qui juge mieux de son bonheur et de ce qui en doit être l'objet ?

Que faut-il donc pour faire de nous des saints ? Une seule chose : appliquer continuellement à notre conduite et à nos actions cette maxime : Tout ce qui n'est pas Dieu, tout ce qui n'est pas infini, éternel, immense comme lui, n'est pas digne de moi. Je suis fait pour

Dieu seul. Je ne dois aimer, estimer, rechercher que ce qui m'approche de Dieu, ce qui m'en procure ici-bas la jouissance par la foi, et ce qui m'en assurera un jour la possession éternelle. Je dois mépriser, haïr, éviter tout ce qui m'éloigne de lui, tout ce qui le chasse de mon âme, tout ce qui m'expose à le perdre éternellement. Et où trouverai-je le juste et l'infaillible discernement de ces objets ? Dans l'Évangile, dans la doctrine et les exemples de Jésus-Christ. Dieu s'est fait homme, il a conversé parmi les hommes, pour nous apprendre quelle est notre dignité, notre véritable grandeur. Ce n'est que dans l'Évangile que l'homme est grand, parce qu'on y voit son rapport intime avec Dieu. Partout ailleurs, même dans les écrits des plus sublimes philosophes, il est petit, parce qu'on n'y voit pas que Dieu seul est son objet, son centre et sa fin.

O mon Dieu ! pénétrez-moi de cette vérité qui fait de moi un être si noble et si élevé à vos yeux : pénétrez-moi de l'idée de ma dignité. Ne souffrez pas que je me rabaisse et me ravale à rien de ce qui est moindre que vous. Soyez désormais le seul objet de mes pensées et de mes affections ; que je rapporte tout à vous ; que les leçons, que les exemples de Jésus-Christ soient l'unique règle de ma conduite ; et que je foule aux pieds toutes les créatures, mon orgueil et mon amour-propre, pour m'élever par la mort à toutes choses et à moi-même, jusqu'à vous qui êtes mon principe et ma fin, et l'unique source de mon bonheur. Ainsi soit-il.

Du cœur humain.

Le cœur humain est impénétrable !
qui le connaîtra ?

JÉRÉMIE.

Par le cœur humain il faut entendre ce fonds de malignité, de perversité, d'amour-propre qui est en nous, et qui répand son venin sur toutes nos actions, même les meilleures ; car il n'est presque pas une action que l'amour-propre ne souille, et dont il ne diminue la bonté.

Ce fonds pervers et corrompu est une suite du péché originel, qui a faussé la droiture primitive de notre cœur, et qui a concentré en nous-mêmes nos affections, dont la tendance naturelle devait être vers Dieu. Si nous y prenons garde, nous aimons tout par rapport à nous, nous jugeons de tout selon notre propre esprit, et relativement à nos intérêts ; au lieu que l'ordre demande que nous aimions tout, et que nous nous aimions nous-mêmes par rapport à Dieu, et que nous jugions de tout selon l'esprit de Dieu, et conformément aux intérêts de Dieu. Ce renversement de l'ordre est la source de nos vices, soit ceux de l'esprit, soit ceux du cœur ; il est le principe de nos péchés et la cause unique de notre perte éternelle.

Pour peu qu'on étudie les enfants, on voit en eux les premières semences de ce désordre et le germe de toutes les passions. Ce germe se développe de jour en jour, et il a déjà fait bien du progrès avant que la raison et la religion puissent y apporter du remède. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que le propre de ce désordre est de nous aveugler sur nous-mêmes ; nous voyons très-bien les défauts des autres, mais nous ne voyons pas les

nôtres : nous nous fâchons contre ceux qui nous les font apercevoir, nous n'en voulons pas convenir ; et la principale peine que nous causent les fautes qui nous arrivent est un dépit secret de l'orgueil, irrité de l'aveu qu'il est forcé de s'en faire à lui-même. Toute notre application va à déguiser notre propre cœur à nous-mêmes et aux autres. Nous n'y réussissons pas toujours pour les autres, qui ont intérêt à nous connaître, mais nous n'y réussissons que trop malheureusement pour nous-mêmes ; et la connaissance de soi, qui de toutes est la plus nécessaire, est la plus rare et celle qu'on cherche le moins à se procurer. On vit et l'on meurt sans s'être connu, sans avoir rien fait pour se connaître, et presque toujours après avoir travaillé toute sa vie à se rendre méconnaissable à soi-même. Quel mécompte lorsqu'il faudra paraître devant le Dieu de vérité, et se voir enfin tel que l'on est ! Il est trop tard alors : il n'y a plus de ressource. On se connaît, mais pour son malheur et son désespoir éternel.

Il faut donc s'appliquer. dès cette vie, à se bien connaître, à se rendre justice à soi-même ; et, avant tout, il faut s'appliquer à se bien pénétrer, non-seulement de l'importance, mais de la nécessité de cette connaissance, et en même temps de son extrême difficulté. Mais comment s'y prendre, puisque, dès l'enfance, nous sommes plongés à cet égard dans de profondes ténèbres qui n'ont fait qu'augmenter avec l'âge ? Il faut recourir à celui qui seul nous connaît parfaitement, qui sonde les plus secrets replis de nos cœurs, qui a compté et suivi tous nos pas. Il faut implorer la lumière de sa grâce, et, à la faveur de cette lumière, étudier sans cesse toutes nos démarches et les motifs secrets qui nous font agir, nos

penchants, nos affections, nos passions, celles surtout qui sont les plus délicates et les plus spirituelles. Il faut être inexorable à se condamner en toutes les choses où l'on se reconnaît coupable, et ne chercher jamais à s'excuser à ses propres yeux ni à ceux d'autrui.

Lorsqu'on est dans cette disposition de droiture et de sincérité, lorsqu'on reconnaît humblement devant Dieu son aveuglement sur soi-même, il nous éclaire infailliblement; et si nous savons bien user de ce premier rayon de lumière, nous verrons clair de plus en plus chaque jour dans notre cœur ; nous démêlerons jusqu'à nos défauts les plus imperceptibles; les plus subtiles ruses de l'amour-propre n'échapperont pas à notre vue ; et, aidés du secours divin, nous poursuivrons sans relâche cet ennemi jusqu'à ce que nous l'ayons enfin banni de notre cœur.

Au reste, Dieu, qui est infiniment sage, ne nous donne que par dégrés la connaissance de nous-mêmes ; il ne nous montre pas à la fois toutes nos misères ; cette vue nous désespérerait, et nous n'aurions pas la force de la porter , mais il nous découvre d'abord ce qu'il y a de plus grossier; et, à mesure que nous nous corrigeons, il nous fait voir des défauts plus subtils et plus délicats; il en vient enfin jusqu'aux moindres atomes. Cela dure toute la vie : trop heureux encore si nous parvenons avant la mort à la pleine connaissance et à l'entière guérison de nos maux ! Cette grâce ne s'accorde qu'aux âmes les plus saintes, les plus fidèles, les plus généreuses à ne se rien pardonner.

Le point capital est donc de marcher toujours à la faveur de la lumière divine ; d'être bien convaincu que, pour peu qu'on s'en écarte, on s'égarera ; de se défier

de son propre esprit, de son propre jugement, de ses réflexions, et de se conduire en tout par l'esprit de Dieu; d'attendre son jugement, et de tenir le nôtre suspendu jusqu'à ce qu'il l'applique et le dirige. Oh ! que cette pratique est rare, et qu'elle demande une grande fidélité à mourir à soi-même ! Mais aussi que d'erreurs on évite, que de fautes on s'épargne, que de progrès on fait dans la perfection !

Que d'erreurs on évite ! Il est certain que tous les jugements que nous portons de nous-mêmes sur les choses de Dieu sont fautifs; que nous nous trompons en ce qui regarde la nature de la sainteté et les moyens d'y parvenir; que nous sommes incapables de prononcer sur nos actions, sur nos motifs, sur nos dispositions, ainsi que sur les actions et les dispositions du prochain; qu'en lui comme en nous, nous condamnons ou nous approuvons mal à propos, à la légère et sans connaissance de cause. Et comme nos jugements par rapport à ces objets sont les principes de notre conduite, dans quels écarts ne se précipite-t-on pas lorsqu'on prend pour guide son propre esprit ! On se fait des idées de sainteté à sa manière ; on s'en entête, et l'on ne veut plus rien écouter. On se juge, ou juge les autres selon ces idées, et l'on donne dans des travers dont on est le seul à ne se pas apercevoir.

Que de fautes on s'épargne ! Toutes nos fautes viennent de ce qu'on quitte l'esprit de Dieu pour suivre son propre esprit. On n'y prend pas assez garde au commencement; on ne se défie pas assez de soi-même, on ne consulte pas toujours Dieu avec humilité ; on s'appuie sur son propre esprit, il prend insensiblement la place de l'esprit de Dieu ; on ne s'en aperçoit pas ; on en

vient jusqu'à se séduire et tomber dans l'illusion ; on croit suivre la lumière divine, et l'on suit son imagination, ses passions ; l'aveuglement augmente chaque jour ; les plus sages conseils ne sauraient nous ramener ; on n'est plus même en état de les entendre. Je ne crains pas de le dire : avec les meilleures vues du monde, avec les intentions les plus droites, on se trouve sans cesse exposé à commettre des fautes considérables, si l'on n'est véritablement intérieur, et toujours attentif à ne point se laisser surprendre par l'amour-propre.

Il n'y a qu'un seul moyen d'avancer : c'est de ne jamais se conduire par soi-même, de prendre toujours Dieu pour guide, de se renoncer en tout, de mourir en tout au jugement propre, à la volonté propre. Quelque chemin qu'on ait fait, du moment qu'on se reprend, on recule. Plus on avance, plus la lumière divine devient nécessaire ; et si le plus grand saint qui soit sur la terre se croyait un seul instant en état de se guider lui-même, à cet instant il serait dans le plus grand danger de se perdre.

Puisqu'il nous est donc impossible de connaître notre propre cœur ; puisque l'amour-propre peut toujours nous séduire et nous aveugler ; puisque l'orgueil, principe de tout péché, est d'autant plus à craindre que nous sommes plus avancés dans les voies de Dieu, ne comptons jamais sur nous-mêmes ; tenons-nous toujours sous la main de Dieu ; prions-le de nous éclairer sans cesse. La vraie connaissance de nous-mêmes consiste à croire que, quelque élevés que nous soyons dans la perfection, nous sommes toujours incapables par nous-mêmes de bien penser, de bien juger, de bien agir, et capables, au contraire, de tomber dans les plus grands péchés et

de nous perdre sans ressource si nous nous détournons de Dieu le moins du monde. Quiconque se connaît de la sorte et se conduit en conséquence ne s'égarera pas. Or, pour se connaître et se conduire ainsi, il faut être intérieur, abandonné au recueillement, à l'oraison, à l'exercice de la présence de Dieu.

Des tentations.

Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a fallu que la tentation vous éprouvât.
(*L'ange Raphaël à Tobie.*)

Ceux qui s'adonnent à la vie spirituelle n'ont pas de peine à se persuader qu'ils sont agréables à Dieu, lorsqu'il leur fait sentir les douceurs de sa présence et qu'il les comble de caresses, lorsqu'ils jouissent d'une paix que rien ne trouble, et qu'ils n'éprouvent rien de fâcheux ni de la part du démon ni de la part des hommes. Mais quand Dieu leur retire ses consolations, quand il permet que le démon les tente et que les hommes mettent leur vertu à l'épreuve, si l'on venait leur dire que cela est une marque certaine qu'ils sont agréables à Dieu, il ne serait pas aisé de le leur persuader : au contraire, ils croient que Dieu les a délaissés, qu'ils ne lui plaisent plus comme autrefois, et ils cherchent avec inquiétude dans leur conduite ce qui a pu donner à Dieu sujet de les traiter avec tant de rigueur.

Cependant voici un ange qui révèle à Tobie que, parce qu'il était agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation l'éprouvât. Remarquons cette liaison : Dieu, le démon, les hommes, vous exercent. Quelle est la cause et

la cause nécessaire de ce traitement? C'est que vous étiez agréables à Dieu. Les tentations sont donc la récompense de votre fidélité précédente; et Dieu les veut ou les permet pour nous rendre encore plus agréables à ses yeux, par conséquent encore plus saints et plus parfaits. Toutes les pages de l'Ancien Testament et du Nouveau contiennent des preuves et des exemples de cette vérité. Et c'est sans contredit le plus puissant motif de consolation que les serviteurs de Dieu puissent avoir dans leurs peines.

Ainsi, quand ils commencent à se donner à Dieu, la première chose à laquelle ils doivent s'attendre infailliblement, c'est que, s'ils le servent de tout cœur, s'ils sont fidèles à ses grâces, s'ils ne négligent rien pour se rendre agréables à ses yeux, il les éprouvera par différents genres d'affliction, il permettra au démon de les tenter, il leur procurera des humiliations et des persécutions; et ils doivent s'y préparer par l'abandon à la volonté de Dieu. Mais si, après plusieurs années passées dans son service, leur paix intérieure n'était traversée par aucune espèce d'épreuve; si le démon, si les hommes les laissaient tranquilles, ce serait alors qu'ils devraient se défier de leur vertu, et croire qu'ils ne sont pas aussi agréables à Dieu qu'ils le pensent.

Il est donc nécessaire que la tentation éprouve les vrais serviteurs de Dieu. Qu'est-ce à dire, *éprouver*? C'est-à-dire premièrement qu'elle mette au jour la vérité, la solidité de leur vertu. Car qu'est-ce qu'une vertu qui n'a pas été exercée? C'est une vertu faible, une vertu douteuse sur laquelle on ne peut faire aucun fond. En coûte-t-il beaucoup pour marcher, lorsque Dieu nous porte? pour faire oraison, lorsqu'on y est inondé de consolations? pour se vaincre, lorsque l'attrait de la grâce est

triomphant, et laisse à peine lieu à la plus petite résistance de la nature? Est-ce une chose pénible de reposer paisiblement dans le sein de Dieu, de s'y voir à l'abri des vents et des tempêtes? d'être craint du démon, qui se tient à l'écart; et respecté des hommes, qui rendent en notre personne hommage à la piété? Certes, la sainteté ne serait ni difficile, ni rare, ni redoutable à la nature corrompue, si elle s'acquérait sans effort, sans combat, sans traverse, et ce serait contre toute raison que saint Paul aurait comparé les chrétiens aux athlètes qui, après de longs et pénibles exercices, venaient lutter dans l'arène, et à qui la victoire coûtait tant de sueurs et souvent tant de sang. Une vertu qui n'a pas été éprouvée ne mérite donc pas le nom de vertu.

Qu'est-ce encore à dire, *éprouver*? C'est purifier. De même qu'on éprouve les métaux et qu'on les purifie de tout alliage en les mettant dans le creuset, de même la vertu s'épure dans le creuset de la tentation. Et de quoi s'épure-t-elle? De l'alliage de l'esprit d'intérêt qui l'avilit, de l'amour-propre qui la corrompt, de l'orgueil qui la tourne en poison. Il est impossible que la vertu soit ce qu'elle doit être, désintéressée, désappropriée, exempte de tout retour, de toute vaine complaisance, si elle n'a passé par le creuset de diverses tentations. L'effet de chaque tentation contre la pureté, par exemple, contre la foi, contre l'espérance, est de fortifier en nous ces vertus et de les porter au plus haut degré. L'effet des recherches, des ennuis, des dégoûts, des répugnances violentes, de la soustraction de toute grâce sensible et d'une espèce d'abandon de la part de Dieu, est d'épurer notre amour, d'augmenter notre courage, notre fidélité, notre constance. L'effet des calomnies, des vexations,

des persécutions, est de nous élever au-dessus de tout respect humain, et en même temps de nous dépouiller d'une certaine bonne opinion de nous-mêmes, que les applaudissements humains entretiennent sans qu'on s'en aperçoive. Enfin, l'effet général de toutes les tentations est de nous détacher des choses d'ici-bas, de nous humilier à nos propres yeux, de nous inspirer plus de confiance en Dieu, plus d'union avec lui.

Les tentations sont donc tout à fait, dans les desseins de Dieu, la récompense, la preuve, la consommation de la vertu. Comment après cela pourrait-on les craindre? Si l'humilité ne permet pas de les désirer, parce que ce serait présumer de ses forces, le zèle de notre perfection ne nous permet pas non plus de les appréhender; encore moins de nous désoler quand elles arrivent, et de croire que tout est perdu. Mais, dira-t-on, je crains de pécher, je crains de perdre la grâce, je crains de me damner, et je me vois par la tentation sans cesse exposé à ce malheur. Dites donc aussi que vous craignez de combattre, de remporter la victoire et d'être couronné; car la couronne de gloire n'est destinée, selon l'Apôtre, qu'à celui qui aura combattu selon les règles. Ne voyez-vous pas que cette crainte de pécher, qui vous rend lâche et pusillanime, vient de ce que vous ne consultez que vos propres forces, et que vous ne comptez pas assez sur le secours de Dieu, qui vous rendrait invincible? J'avoue qu'à ne regarder que votre faiblesse, la moindre tentation suffit pour vous renverser. Aussi ne devez-vous la regarder que pour ne pas vous appuyer sur vous-même, et pour vous jeter entre les bras de Dieu, afin qu'il soit votre appui et votre soutien. Pensez-vous craindre de pécher quand le bras du Tout-Puissant vous soutient?

Que peuvent contre lui tous les hommes et tous les démons? Vous arracheront-ils malgré vous d'entre ses bras? Son secours ne vous est-il pas assuré dans une tentation qu'il permet, que vous n'avez pas recherchée, où vous vous défiez de vous-même, et à laquelle vous ne vous exposez que par son ordre?

Écoutez saint Paul, c'est à vous qu'il parle : *Dieu est fidèle*, dit-il ; *il ne permettra pas que vous soyez tenté au delà de vos forces, mais il augmentera le secours avec la tentation, afin que vous puissiez la soutenir* (I Cor., x, 13). Pesez ces paroles, qui sont capables de vous remplir de consolation et de confiance au milieu des plus rudes épreuves. *Dieu est fidèle ;* il se doit à lui-même, il doit à ses promesses, il doit à son amour pour vous de vous secourir dans un danger qui menace votre âme. Sa gloire y est intéressée, puisque le péché est son offense. Il sait que vous ne pouvez rien sans lui, et que vous tomberez s'il vous abandonne. S'il vous manquait dans ces moments critiques il se manquerait à lui-même

Il ne souffrira pas que vous soyez tenté au delà de vos forces. La fidélité de Dieu à notre égard ne consiste pas à nous soustraire à la tentation, puisque ce serait se priver de sa gloire de nous priver nous-mêmes des mérites attachés à la victoire, mais elle consiste à ne pas souffrir que la tentation aille au delà de nos forces. Dieu connaît parfaitement et infiniment mieux que nous nos forces, puisque nous les tirons uniquement de lui et de sa grâce. Il modère donc l'action du tentateur, action dont il est toujours le maître suprême ; et il ne souffrira pas qu'il ait plus de force pour attaquer que nous pour résister.

Ce n'est pas assez : *il augmente le secours avec la tentation, de sorte que nous puissions la soutenir* et en sortir

vainqueurs. Ainsi il nous donne plus de force pour résister qu'il n'en reste au démon pour attaquer. La grandeur des secours croît à proportion de la violence de la tentation. Nous combattons sous les yeux de Dieu avec ses propres armes, et il est de foi que ce n'est jamais par le défaut du secours divin, mais par notre propre faute, que nous serons vaincus. C'est qu'il voudra punir, ou nos infidélités précédentes, ou notre présomption, ou notre défaut de confiance en lui. En supposant donc que nous ne donnions aucune occasion à notre défaite, la victoire nous est assurée de la part de Dieu.

Mais je ne sens pas ce secours. Qu'importe que vous le sentiez ou non, pourvu qu'il soit réel? Dieu en exerce d'autant plus votre foi. Est-il étonnant que, tandis que le démon excite des tempêtes dans votre imagination, qu'il soulève vos passions, qu'il obscurcit votre entendement, qu'il ébranle votre volonté, qu'il vous remplit de trouble, vous ne sentiez pas un secours tout spirituel qui agit dans le plus intime de votre âme?

Mais je crois avoir consenti; j'en suis sûr. Ne jugez pas cela de vous-même; Dieu ne le veut pas; vous vous tromperiez, et vous donneriez par là prise sur vous au démon, qui vous jetterait dans le désespoir. Rapportez-vous là-dessus à la décision de votre père spirituel, et soumettez humblement votre jugement au sien. Quoi! sur ce qui se passe en moi, sur ce qui intéresse ma conscience et le salut de mon âme? Oui, votre père spirituel a des lumières et des règles sûres pour juger si vous avez consenti ou non, et vous n'avez ni ces règles ni ces lumières pour vous-même. Dieu qui veut que vous soyez conduit par la foi et par l'obéissance, que vous mouriez à votre jugement propre, ne permet pas que vous voyiez

clairement ce qui se passe en votre intérieur, surtout en ces moments de trouble et de ténèbres.

Conduite à tenir à l'égard des tentations.

Après avoir parlé de l'utilité et même de la nécessité des tentations, il faut dire quelque chose de la manière dont on doit se conduire à l'égard des tentations. Ce point, qui est tout pratique, n'est pas un des moins importants de la vie spirituelle. On en a fait des traités entiers, je me bornerai à l'essentiel.

Les tentations sont différentes selon l'état des personnes, et c'est à quoi il faut faire une grande attention pour apprendre à les bien discerner. Les tentations du commun des chrétiens les portent au mal sous l'apparence de quelque bien sensible. Celles-là sont aisées à reconnaître ; et, comme elles ne regardent pas les personnes qui se sont données tout à fait à Dieu, pour lesquelles j'écris, je n'en dirai autre chose, sinon que l'unique moyen de se mettre à l'abri de ces tentations est de se proposer fermement d'être attentif et fidèle à la grâce jusque dans les moindres choses, d'éviter non-seulement le péché mortel et les occasions qui nous y portent, mais encore le péché véniel et jusqu'à la plus légère apparence du péché. Quiconque a pris généreusement ce parti, et s'est mis en devoir de l'exécuter, n'est plus exposé à ce genre de tentations, qui n'a d'autre fondement que l'indétermination de la volonté, flottante entre la vertu et le vice.

Lorsqu'on s'est donné pleinement et efficacement à Dieu, il nous laisse pour l'ordinaire jouir assez long-

temps d'un certain calme, et il ne permet pas au démon de nous troubler, voulant nous donner le temps de prendre des forces et nous mettre en état de résister aux attaques. Mais, comme la vertu a besoin d'exercice pour s'affermir, les tentations viennent quand Dieu le juge à propos, et l'âme y donne occasion, parce qu'elle écoute son propre esprit et qu'elle réfléchit trop sur elle-même.

L'objet de ces tentations est 1° de nous retirer du bien sous l'apparence du mal. Par exemple, le démon essayera d'éloigner une âme de la communion par la crainte de communier indignement, ou sous prétexte qu'on n'en profite pas. Cette crainte n'est qu'une crainte vague qu'il imprime dans l'imagination, et l'on doit la mépriser. Ce prétexte n'a lieu que parce qu'on veut juger par soi-même du profit de ses communions, et c'est ce qu'on ne doit jamais faire.

2° De nous détourner du bien, sous prétexte de perte de temps et d'oisiveté. Cela arrive surtout à l'égard de l'oraison, lorsqu'on n'y a plus ni bonnes pensées ni affection, et qu'on y est assiégé de distractions. On croit alors ne rien faire, et l'on est tenté ou de quitter l'oraison, ou de revenir à la méditation. C'est une illusion qu'il faut combattre. L'oraison est la mort de l'amour-propre, et elle ne commence à produire cet effet que quand elle est sèche, distraite, sans goût ni consolation.

3° De nous proposer un autre bien que celui que Dieu veut de nous. Par exemple, Dieu nous porte à la retraite, à la solitude, à jouir de lui dans le repos et le silence. Et, sous prétexte de zèle, de charité, d'édification du prochain, on voudra se jeter dans les bonnes œuvres, dans les rapports au dehors; on voudra même se mêler

de gagner des âmes à Dieu. Tentation fréquente, à laquelle il faut résister en attendant que Dieu lui-même nous fournisse les occasions de servir le prochain, et en ne s'y ingérant jamais de son chef.

4° Le démon tente encore ces âmes du côté de l'obéissance, soit en leur donnant de fâcheuses impressions sur leur directeur, soit en leur persuadant qu'il se trompe ou qu'il excède son autorité. Sur cela, je n'ai qu'une chose à dire : quand on a eu des preuves suffisantes (et on les a toujours au commencement) que le directeur est un homme de bien, éclairé, conduit par l'esprit de Dieu, il faut lui obéir en tout comme à Dieu même, ne se permettre jamais de le juger, et ne rien écouter qui puisse affaiblir la bonne opinion qu'on a de lui. J'excepte les cas où il serait d'une évidence palpable et notoire qu'il se conduit mal, et ces cas sont aisés à reconnaître.

Les tentations des âmes plus avancées sont d'un autre ordre, et ce sont plutôt des épreuves que des tentations. Dieu, qui veut les humilier, les purifier, les anéantir, permet au démon de les tenter violemment sur la pureté, sur la foi, sur l'espérance et sur la charité, soit de Dieu, soit du prochain ; il permet un soulèvement et un déchaînement universels; il permet même des fautes extérieures et apparentes, auxquelles l'âme croit avoir consenti, quoiqu'elle soit très-éloignée de le faire.

C'est surtout dans ces tentations que la conduite d'un directeur habile est nécessaire, et qu'on a besoin d'une parfaite obéissance de jugement et de volonté ; car l'âme alors est tellement troublée, l'entendement tellement obscurci, qu'elle est incapable de juger sainement de ce qui se passe en elle, et il faut absolument qu'elle s'en rapporte au jugement d'autrui. Ce qu'elle a donc à faire,

et ceci est essentiel, c'est de ne rien cacher à son directeur, mais de lui dire fidèlement, sans crainte, sans honte, avec simplicité, tout ce qu'elle éprouve ; de lui en laisser le jugement sans interposer le sien, sans contester avec lui ; de s'en tenir sans examen ni réflexion à ce qu'il aura décidé, et de faire ensuite sans hésiter tout ce qu'il aura ordonné ; nonobstant toute crainte, toute assurance même prétendue qu'on a offensé ou qu'on va offenser Dieu. Ces états sont étranges sans doute, et la conscience y souffre de terribles perplexités. Mais Dieu ne les permet que pour faire mourir l'âme à tout esprit propre, à toute volonté propre, à tout intérêt propre; et il n'y a pas d'autre moyen de les passer qu'une obéissance aveugle, une fidélité, un désintéressement à toute épreuve.

Outre ce que je viens de dire sur la manière dont on doit se comporter dans les diverses tentations, il y a quelques règles générales à observer avant, pendant ou après les tentations.

Avant la tentation, il ne faut ni la craindre, ni même y penser, ni prendre aucune mesure pour la prévenir et l'empêcher : j'entends les tentations d'épreuve, où l'âme est purement passive ; mais se tenir comme un enfant entre les bras de Dieu, mettant en lui toute sa confiance et attendant tout de son secours. La grande préparation est une fidélité inviolable à la grâce, un courage généreux à se combattre et à se surmonter en toutes choses ; car plus la nature est domptée, moins la tentation a de prise sur nous; le démon n'est fort contre nous que par notre amour-propre.

Dans le temps même de la tentation il faut la laisser passercommeun nuage orageux, se tenir bien attaché à

Dieu, et ne se relâcher en rien de ses exercices ordinaires. Ainsi, fût-on assailli des pensées les plus horribles à l'oraison, il ne faut point la quitter que le temps ne soit rempli ; encore moins faut-il renoncer à la communion, sous prétexte de pensées impures ou blasphématoires qui viennent nous assaillir à ce moment. C'est d'ordinaire ce temps que le démon choisit pour nous tourmenter. Faisons - nous une loi de ne jamais lui céder, avec quelque violence qu'il nous presse. *Résistez au diable*, dit saint Jacques, *et il s'enfuira de vous ;* il ne tient pas contre une âme qu'il voit ferme et inébranlable ; et il se retire chargé de confusion. Si le directeur a prescrit quelque pratique pour le temps de la tentation, il faut y être fidèle, parce que Dieu bénit toujours l'obéissance.

Quand le moment de la tentation est passé, il faut jouir du calme qu'elle nous laisse, sans examiner si l'on a consenti ou non : cela ne servirait qu'à nous troubler et à nous décourager, car il est certain que ce n'est point par la manière dont l'âme est affectée dans la tentation, qu'elle peut juger si elle y a résisté ou succombé intérieurement. Elle est trop agitée alors pour pouvoir discerner ce qui est libre ou ce qui ne l'est pas. C'est la conduite habituelle qu'elle tient lors de la tentation qui peut seule décider infailliblement de sa victoire ou de sa chute. Si elle est humble, docile, obéissante, exacte à toutes ses pratiques, fidèle à se renoncer, Dieu ne permettra jamais qu'elle succombe, et c'est sur cette règle que le confesseur doit prononcer et rassurer l'âme, s'il est à propos de le faire. Il faut donc qu'elle lui rende un compte fidèle de ce qu'elle a éprouvé, n'ajoutant ni ne diminuant rien, donnant pour certain ce qu'elle croit

certain, pour douteux ce qu'elle croit douteux. Le reste regarde le directeur.

Ce qu'elle doit s'interdire par-dessus tout, ce sont les raisonnements et les réflexions sur la tentation et ses circonstances. Elle ne doit y penser que pour en parler au directeur, et hors de là ne s'en occuper jamais volontairement.

Du moi humain.

Dieu seul a proprement le droit de dire *moi* et de rapporter tout à lui, d'être la règle, la mesure, le centre de tout parce que Dieu seul est, et que le reste n'est que par sa volonté, n'est que pour lui, n'a de prix que celui qu'il lui donne, et, pris en lui-même, n'est rien, ne vaut rien, ne mérite rien. Cela est vrai dans l'ordre de la nature, et encore plus dans celui de la grâce.

Ce fondement posé, il est aisé de sentir toute l'injustice du *moi* humain. Cette injustice consiste en ce que l'homme, se considérant en lui-même, s'estime, s'aime et se croit digne d'estime et d'amour; en ce qu'il s'établit centre de tout, et qu'il rapporte tout à lui; en ce que l'amour qu'il a pour lui-même et pour ses intérêts est le motif secret de ses pensées, de ses discours, de toute sa conduite. Il s'envisage en tout, il se cherche en tout; il semble que tout l'univers, que tous les hommes, que Dieu lui-même, ne soient que pour lui ; il n'estime les autres, il ne les aime qu'à proportion de l'estime et de l'amitié qu'ils lui portent : s'il les prévient, s'il les oblige, s'il les sert, c'est pour

l'ordinaire son propre intérêt qu'il a en vue, et, si ce n'est pas l'intérêt, c'est la vaine gloire. Cette estime, cet amour de soi-même, se glissent partout, jusque dans le service de Dieu, et sont la source de toutes les imperfections, de toutes les fautes où l'on tombe.

Le moi humain est le principe de l'orgueil, et par conséquent de tout péché. Il est l'ennemi de Dieu, qu'il attaque dans son domaine universel et absolu. Il est l'ennemi des hommes, qu'il tourne les uns contre les autres à cause de l'opposition de leurs intérêts. Il est l'ennemi de tout homme, parce qu'il l'éloigne de son vrai bien, parce qu'il le porte au mal, et qu'il lui ôte la paix et le repos.

Anéantissez le moi humain, tous les crimes disparaissent de dessus la terre, tous les hommes vivent entre eux comme frères, partagent sans envie les biens d'ici-bas, se soulagent mutuellement dans leurs maux, et chacun d'eux regarde dans autrui un autre soi-même. Anéantissez le moi humain, et toutes les pensées de l'homme, tous ses désirs, toutes ses actions, se porteront vers Dieu sans aucun retour sur soi ; Dieu sera aimé, adoré, servi pour lui-même à cause de ses infinies perfections, à cause de ses bienfaits ; il sera aimé. soit qu'il console l'homme, soit qu'il l'afflige ; soit qu'il le caresse, soit qu'il l'éprouve ; soit qu'il l'attire avec douceur, soit qu'il paraisse le rejeter et le rebuter, Anéantissez le moi humain, et l'homme toujours innocent coulera ses jours dans une paix inaltérable, parce que, ni au dedans ni au dehors, rien ne pourra le troubler.

Il y a deux sortes de moi humain : le moi humain grossier, animal, terrestre, qui n'a pour objet que les

choses d'ici-bas; c'est celui des mondains, toujours occupés d'eux-mêmes dans la recherche, dans la jouissance ou dans le regret des honneurs, des richesses, des plaisirs de la terre; c'est celui des prétendus sages, qui par un orgueil raffiné, et pour se singulariser, affectent d'être indépendants des préjugés et des opinions vulgaires, et recherchent la gloire par le mépris même qu'ils paraissent en faire. Tous les vices qui avilissent l'homme et qui désolent l'univers sont les enfants de ce moi grossier, qui fait le malheur de la plupart des humains dans cette vie et dans l'autre.

L'autre moi, plus subtil et plus délicat, est le moi spirituel, le moi des personnes adonnées à la piété. Qui pourrait dire combien ce moi est nuisible à la dévotion, combien il la rétrécit et la rapetisse; à combien de travers et d'illusions il l'expose; combien il la rend ridicule et méprisable aux yeux du monde, censeur malin et impitoyable de tous les serviteurs de Dieu? Qui pourrait dire encore de combien de misères, de faiblesses, de chutes il est la source? Comment il rend les dévots minutieux, scrupuleux, inquiets, empressés, inconstants, bizarres, jaloux, critiques, médisants, fâcheux, insupportables à eux-mêmes et aux autres? Qui pourrait dire combien il traverse et arrête les opérations de la grâce; combien il favorise les ruses et les embûches du démon; combien il nous rend faibles dans les tentations, lâches dans les épreuves, réservés dans les sacrifices; combien de desseins généreux il fait avorter; combien de bonnes actions il infecte de son poison; combien de défauts il déguise et travestit en vertus?

Le propre du moi humain, quel qu'il soit, sensuel ou spirituel, est de nous plonger dans le plus pitoyable

aveuglement. On ne se voit pas, on ne se connaît pas, et l'on croit se voir et se connaître. Rien ne peut nous ouvrir les yeux, et l'on se fâche contre quiconque entreprend de le faire. On impute à mauvaise volonté, ou du moins à erreur, les avis et les corrections. On a beau nous ménager, et nous dire les choses avec toute la douceur et la circonspection possible, l'amour-propre blessé s'offense, se révolte et ne pardonne pas un discours inspiré par le zèle et la charité.

Par le même principe on se croit en état de se conduire et de se juger soi-même ; on veut même diriger ceux qui sont préposés pour nous gouverner, et leur apprendre comment ils doivent s'y prendre avec nous ; on ne se croit bien conduit que par ceux qui nous flattent et qui donnent dans notre sens. Le vrai directeur, celui qui exige la soumission de notre jugement et de notre volonté, qui nous prêche la foi nue et l'obéissance aveugle, est bientôt abandonné comme un tyran des consciences. Quand on nous parle de combattre l'amour-propre, de forcer nos répugnances, de surmonter nos aversions ; quand on nous ouvre les yeux sur de certains défauts chéris ; quand on nous fait toucher au doigt l'imperfection et l'impureté de nos motifs ; quand on nous demande de certains sacrifices, c'est un langage qu'on ne veut point entendre, c'est un joug intolérable qu'on nous impose ; on nous connaît mal, on se trompe, on exagère, on va au delà de la loi, ou même du conseil.

Cependant il est vrai que toute la sainteté consiste dans la destruction du moi humain. Il est vrai que la morale chrétienne n'a point d'autre but ; que l'objet de toutes les opérations de la grâce est de nous humilier,

et d'anéantir l'amour de nous-mêmes. Il est vrai que l'amour de Dieu et l'amour-propre sont comme les deux poids d'une balance, dont l'un ne peut baisser que l'autre ne hausse. Ainsi l'unique moyen de perfection, la grande pratique qui embrasse toutes les autres, est de travailler à mourir à soi-même en toutes choses, de se combattre, de se faire violence en tout et toujours, et, comme nous ne sommes ni assez clairvoyants, ni assez désintéressés, ni assez habiles dans le choix des moyens, pour entreprendre et pour conduire avec succès une guerre de cette importance, dont notre propre cœur est le champ de bataille, nous n'avons qu'un parti à prendre, qui est de nous donner franchement à Dieu, de nous reposer sur lui du soin de cette guerre, et de le seconder de tout notre pouvoir.

Mon grand ennemi, celui par lequel nos autres ennemis, le démon et le monde, peuvent tout contre moi, c'est moi-même, c'est ce vieil homme, ce funeste rejeton d'Adam pécheur; c'est cet amour-propre né avec moi, développé en moi avant l'usage de ma raison, fortifié par mes passions, par les ténèbres de mon entendement, par la faiblesse de ma volonté, par l'abus que j'ai fait de ma liberté, par mes péchés et mes mauvaises habitudes. Comment combattre, comment vaincre ce terrible ennemi? Comment m'y prendre, et par où commencer? Hélas! il renaîtra des coups mêmes que je lui porterai; il s'applaudira de mes victoires, et se les attribuera comme l'effet de ses propres forces. Il se contemplera et s'admirera dans les vertus que j'aurai acquises, dans les défauts que j'aurai corrigés : il s'enivrera des louanges que les autres donneront à ma piété, il s'enorgueillira même des actes d'humilité que j'aurai

faits. Il s'appropriera votre ouvrage, ô mon Dieu! et vous dérobera la gloire qui vous appartient. Comment ferai-je, encore un coup? Comment terrasser un ennemi qui dans sa propre défaite trouve le sujet de son triomphe ?

Ah ! Seigneur, chargez-vous vous-même de cette guerre. L'amour-propre n'est mon ennemi que parce qu'il est le vôtre : attaquez-le, domptez-le, écrasez-le; poursuivez-le jusqu'à entière destruction. Je me livre et m'abandonne à vous dans ce dessein : vous êtes tout-puissant; ne souffrez pas que je vous résiste; punissez-moi de la moindre infidélité ; ne me permettez pas le moindre regard sur moi-même, la moindre complaisance du bien qu'il vous plaira de faire en moi, la moindre attache à vos dons, le moindre esprit de propriété. Ne me relâchez pas, ô mon Dieu, que le vieil Adam ne soit tout à fait détruit en moi, et que le nouvel Adam, qui est Jésus-Christ, ne règne à sa place, et ne m'ait rendu saint de sa propre sainteté ! Ainsi soit-il.

De l'anéantissement.

Mon être est devant vous comme ce qui n'est pas.

DAVID.

Quand on nous parle de mourir à nous-mêmes, de nous anéantir; quand on nous dit que c'est là le fond de la morale chrétienne, qu'en cela consiste l'adoration en esprit et en vérité, cette parole nous paraît dure et même injuste : nous ne voulons pas la recevoir, et nous repoussons ceux qui nous l'annoncent de la part de Dieu. Con-

vainquons-nous une bonne fois que cette parole n'a rien que de juste en elle-même, et que dans la pratique elle est plus douce qu'on ne pense. Après cela humilions-nous si nous n'avons pas le courage de la mettre en pratique, et, au lieu de la condamner, condamnons-nous nous-mêmes.

Que nous demande Dieu lorsqu'il nous ordonne de nous anéantir et de nous renoncer? Il nous demande de nous rendre justice, de nous mettre à notre place, et de nous reconnaître pour ce que nous sommes. Quand même nous serions nés et que nous aurions toujours vécu dans l'innocence, quand nous n'aurions jamais perdu la grâce originelle, nous ne serions autre chose que néant par notre fond; nous ne pourrions nous regarder autrement sans nous méconnaître, et nous serions injustes de prétendre que Dieu ou les hommes nous traitassent sur un autre pied. Que peut-on devoir à ce qui n'est rien? que peut exiger ce qui n'est rien? Si l'être même qu'il a est une grâce, tout le reste à plus forte raison en est une. Il y a donc une injustice formelle de notre part à refuser d'être traités et de nous traiter nous-mêmes comme de vrais néants.

On dit que cet aveu ne coûte rien à faire à l'égard de Dieu, et qu'il est juste par rapport à lui; mais qu'il n'en est pas de même à l'égard des hommes, qui, n'étant rien ainsi que nous, n'ont aucun titre pour nous obliger à un tel aveu et à ses suites. Cet aveu ne coûte rien à l'égard de Dieu si l'on se borne à le faire de bouche; mais, lorsqu'il faut se conduire en conséquence, lui laisser prendre et exercer sur nous tous les droits qui lui appartiennent, consentir qu'il dispose à son gré de notre esprit, de notre cœur, de tout notre être, il nous

en coûte infiniment, et nous avons bien de la peine à ne pas crier à l'injustice. Encore ménage-t-il notre faiblesse, n'use-t-il point de ses droits en toute rigueur, ne nous met-il jamais à de certaines épreuves anéantissantes, sans avoir tiré de nous notre consentement.

Pour ce qui est des hommes, je conviens qu'ils n'ont par eux-mêmes aucun domaine sur nous, et que tout mépris, toute humiliation, tout outrage est injuste de leur part. Mais nous n'avons pas pour cela droit de nous plaindre de cette injustice, parce qu'au fond ce n'est point une injustice pour nous, qui ne sommes rien, à qui rien n'est dû ; mais par rapport à Dieu, dont on viole le commandement en nous méprisant, en nous humiliant, en nous outrageant. C'est donc Dieu qui doit se ressentir de l'injure qu'on lui fait en nous maltraitant, et non pas nous, qui, dans tout ce qui nous arrive, ne devons être sensibles qu'à l'injure de Dieu. Mon prochain me méprise ; il a tort, parce qu'il n'est pas plus que moi, et que Dieu le lui défend. Mais a-t-il tort parce que je suis véritablement estimable, parce qu'il n'y a rien en moi qui soit digne de mépris ? Non, il me ravit mes biens, il noircit ma réputation, il attente à ma vie, il est coupable et très-coupable envers Dieu ; mais l'est-il envers moi? Suis-je autorisé à lui vouloir du mal, à m'en venger? Non : parce que tout ce que je possède, tout ce que je suis, n'est pas proprement à moi, qui n'ai en propre que le néant, et à qui l'on ne peut rien ôter. Si l'on envisageait toujours la chose ainsi du côté de Dieu, et jamais du nôtre, on ne serait pas si délicat, si sensible, si sujet à se plaindre et à s'emporter. Tout le désordre vient toujours de ce qu'on se croit quelque chose, de ce qu'on s'attribue des droits qu'on n'a pas, de ce qu'en tout on com-

mence toujours par se regarder directement, et qu'on ne fait pas attention aux droits et aux intérêts de Dieu, qui sont les seuls lésés en ce qui nous concerne.

J'avoue que cela est d'une pratique très-difficile, et que, pour en venir là, il faut être mort à soi-même. Mais enfin cela est-il juste, et la raison a-t-elle quelque chose à y opposer? Non. Dieu n'exige donc de nous rien que de raisonnable, lorsqu'à son égard et à l'égard du prochain il veut que nous nous comportions comme n'étant rien, n'ayant rien, ne prétendant rien.

La chose, comme j'ai dit, serait juste, quand même nous aurions conservé notre première innocence. Mais si nous naissons coupables, si nous sommes tout couverts de péchés personnels, si nous avons contracté des dettes infinies envers la justice divine, si nous avons mérité je ne sais combien de fois la damnation éternelle, n'est-ce pas un châtiment trop doux pour nous de n'être traités que comme des néants; et le pécheur ne doit-il pas se mettre infiniment au-dessous de ce qui n'est rien? Quelque épreuve qu'il souffre de la part de Dieu, quelque mauvais traitements qu'il essuie de la part du prochain, a-t-il droit de se plaindre? Peut-il accuser Dieu de rigueur, ou les hommes d'injustice? Ne doit-il pas s'estimer trop heureux de racheter par quelque peine temporelle des tourments éternels? Si la religion n'est pas une illusion, si ce que la foi nous apprend du péché et des supplices qui lui sont réservés est véritable, comment peut-il venir à l'esprit d'un pécheur à qui Dieu veut bien pardonner, qu'il ne mérite point tout ce qu'on peut endurer de maux ici-bas, sa vie durât-elle des millions de siècles? Oui, c'est une souveraine injustice, c'est une monstrueuse ingratitude à quiconque a offensé Dieu (et

qui de nous ne l'a pas offensé ?) de ne pas accepter de grand cœur par reconnaissance, par amour, par zèle pour les intérêts de Dieu, tout ce qu'il plaît à la divine bonté de lui envoyer de souffrances et d'humiliations. Et que sera-ce si ces souffrances, si ces humiliations passagères sont non-seulement une compensation de l'enfer, mais le prix d'un bonheur éternel, le prix de la possession éternelle de Dieu ; si l'on sera élevé en gloire, à proportion de ce qu'on aura été anéanti ici-bas ? Aurons-nous encore horreur de l'anéantissement? Et croirons-nous qu'on nous fait tort quand on l'exige de nous à titre d'êtres tirés du néant, à titre de pécheurs, avec promesse d'une récompense qui ne passera jamais?

J'ajoute que cette voie d'anéantissement, contre laquelle la nature se récrie si fort, n'est pas aussi pénible qu'on se l'imagine, et même qu'elle est douce; car d'abord Jésus-Christ a dit qu'elle l'était : *Chargez-vous de mon joug*, dit-il; *il est doux et léger*. Quelque pesant que soit ce joug en lui-même, Dieu l'adoucit à ceux qui s'en chargent volontiers, et qui consentent à le porter par amour pour lui. L'amour n'empêche pas qu'on ne souffre; mais il fait aimer la souffrance, et la rend préférable à tous les plaisirs.

La récompense présente de l'anéantissement est la paix du cœur, le calme des passions, la cessation de toutes les agitations d'esprit, des murmures, des révoltes intérieures.

Voyons-en la preuve en détail. Quel est le plus grand mal de la souffrance? Ce n'est pas la douleur même, c'est la révolte, c'est le soulèvement intérieur qui l'accompagne. Une âme anéantie souffrirait tous les maux imaginables sans perdre le repos attaché à son état : c'est

une chose d'expérience. Il en coûte pour parvenir à cet anéantissement, il faut faire de grands efforts sur soi-même ; mais aussi on jouit de la paix à proportion des victoires qu'on remporte. L'habitude de se renoncer et de mourir à soi-même devient de jour en jour plus aisée ; et l'on est étonné que ce qui nous paraissait intolérable, ce qui effrayait l'imagination, ce qui soulevait les passions et mettait la nature dans un état violent, au bout d'un certain temps ne fait plus de peine.

Dans les mépris, les calomnies, les humiliations, ce qui nous rend cela si dur à porter, c'est notre orgueil ; c'est que nous voulons être estimés, considérés, traités avec de certains égards, et que nous n'envisageons qu'avec horreur d'être traités avec raillerie et mépris par les autres. Voilà ce qui nous agite, ce qui nous indigne, ce qui nous rend la vie amère et insupportable. Travaillons sérieusement à nous anéantir ; ne donnons aucune pâture à l'orgueil, laissons tomber tous les retours d'estime et d'amour-propre, acceptons intérieurement les petites mortifications qui s'offriront. Peu à peu nous en viendrons à n'être plus inquiets de ce qu'on pense, de ce qu'on dit de nous, ni de la manière dont on nous traite. Un mort ne sent rien ; il n'y a pour lui ni honneur ni réputation ; les louanges et les injures lui sont égales.

Dans le service de Dieu, la cause de la plupart des peines que nous y éprouvons, c'est que nous ne sommes pas assez anéantis en sa présence ; c'est que nous avons une certaine vie propre que nous conservons parmi nos exercices, c'est qu'un orgueil secret se glisse dans notre dévotion. De là vient que nous ne sommes pas indifférents pour les sécheresses et les consolations, que nous souffrons quand Dieu paraît s'éloigner, que nous nous épui-

sons en désirs et en efforts pour le rappeler, et que nous tombons dans l'abattement et la désolation quand l'absence dure trop longtemps. De là viennent encore les fausses alarmes sur notre état. Nous nous croyons mal avec Dieu, parce qu'il nous prive de quelques douceurs sensibles. Nous jugeons nos communions mauvaises, parce que nous les faisons sans goût; ainsi de nos lectures, de nos oraisons, de nos autres pratiques. Servons Dieu en esprit d'anéantissement; servons-le pour lui, et non pour nous; sacrifions nos intérêts à sa gloire et à son bon plaisir; alors nous serons toujours contents de la façon dont il nous traitera; persuadés que nous ne méritons rien, et qu'il nous fait trop de grâce, je ne dis pas d'agréer, mais de souffrir nos services.

Dans les grandes tentations contre la pureté, contre la foi, contre l'espérance, ce qu'il y a de plus pénible pour nous n'est pas précisément la crainte d'offenser Dieu, mais la crainte de nous perdre en l'offensant. C'est notre intérêt qui nous occupe bien plus que sa gloire. Voilà ce qui fait qu'un confesseur a tant de peine à nous rassurer, et à nous réduire à l'obéissance. Nous croyons qu'il nous trompe, qu'il nous égare, qu'il nous perd, parce qu'il nous oblige à passer par-dessus nos vaines appréhensions. Anéantissons notre jugement; préférons l'obéissance à tout; consentons à nous perdre, s'il le faut, en obéissant : nos perplexités, nos angoisses, nos tourments intérieurs cesseront. Nous trouverons la paix et une paix parfaite dans l'oubli total de nous-même. Il n'y a rien ni au ciel, ni sur la terre, ni dans l'enfer qui puisse troubler une âme véritablement anéantie.

La générosité.

Il y a deux sortes de générosités, l'une naturelle, l'autre surnaturelle : toutes les deux viennent de Dieu, et la première sert de disposition à la seconde. Pour entrer dans la voie de la sainteté, pour y marcher, pour y persévérer jusqu'au bout, il faut un grand fonds de générosité, parce que cette voie n'est qu'une suite de sacrifices toujours plus grands et plus difficiles les uns que les autres. Aussi toutes les âmes que Dieu destine à la sainteté ont-elles une certaine noblesse de sentiments qui les élève au-dessus des biens de la terre, et en même temps une certaine tendresse de cœur qui les rend sensibles aux misères d'autrui, et les porte à se priver d'une partie de ce qu'elles ont pour les soulager ; car c'est de la réunion de ces deux qualités, élévation dans les sentiments et tendresse de cœur, que naît la générosité. Une âme basse et attachée aux biens de ce monde, une âme dure et insensible aux maux d'autrui, ne fut jamais généreuse ; elle peut donner dans la dévotion par esprit d'intérêt et pour faire son salut, mais elle sera toujours étroite, rétrécie, ne donnera à Dieu que le moins qu'elle pourra, n'aura pas même l'idée des grands sacrifices que Dieu demande des saints.

Mais, quoique la générosité naturelle soit une disposition à la générosité surnaturelle, il y a bien loin de l'une à l'autre, soit qu'on les considère en elles-mêmes ou dans leurs motifs.

La générosité naturelle ne consiste guère qu'à donner à autrui une partie de ce qu'on a ; au lieu que la générosité surnaturelle nous fait donner à Dieu non-seulement ce que nous avons, mais ce que nous sommes,

mais tout ce que nous sommes. Elle nous porte à lui sacrifier notre esprit, notre volonté, notre liberté, notre santé, notre vie, notre réputation; à consentir, en un mot, à la destruction totale de ce *moi* qui nous constitue et sur lequel reposent nos plus chers intérêts.

Or, il est aisé, dit saint Grégoire, de renoncer à ce qu'on a ; mais il est infiniment difficile de renoncer à ce qu'on est, de se dépouiller de ce soi-même; et sans les grâces de Dieu les plus spéciales, sans les plus grands efforts de générosité, on ne le ferait jamais. On croit avoir tout fait quand, dans certains mouvements de ferveur sensible, on s'est donné à Dieu de tout son cœur, et qu'on lui a protesté qu'on est prêt à passer dans toutes les épreuves, à souffrir tout, à sacrifier tout pour son amour. Mais ce n'est encore là qu'un sacrifice en disposition et en préparation; le sacrifice véritable est tout autre chose.

Quand Dieu veut nous mettre dans la voie des sacrifices réels, il retire pour l'ordinaire le sensible ; il permet des répugnances, des révoltes de la nature, et un soulèvement général de l'amour-propre. On sent alors une opposition inexprimable à ce que Dieu demande de nous, un combat intérieur violent, qui réduit l'âme à une espèce d'agonie. On souhaite que le calice passe loin de nous ; on prie même Dieu pour cela ; en un mot, la nature résiste de toute sa force à sa destruction. Cependant la volonté, soutenue de la grâce d'une manière puissante mais imperceptible, demeure inébranlable dans sa soumission , elle reçoit les coups, elle en sent toute la pesanteur, mais elle les porte avec courage, et ne se laisse point abattre.

Quelquefois, au moment où le coup lui est porté, elle

est paisible, forte, contente; mais ensuite le trouble s'empare d'elle, l'imagination travaille, l'amour-propre se réveille, et ces agitations intérieures fatiguent l'âme, la poursuivent partout, et ne s'apaisent qu'après un temps plus ou moins long, selon qu'il plaît à Dieu de faire durer l'exercice et le combat. L'épreuve revient ainsi à plusieurs reprises, jusqu'à ce que l'âme soit parfaitement morte sur l'objet dont il s'agit. Alors Dieu passe à une autre épreuve, et ainsi de sacrifice en sacrifice jusqu'à la consommation.

Mais pourquoi Dieupermet-il ces répugnances, ces révoltes, soit avant, soit après le sacrifice ? Pour plusieurs raisons toutes dignes de sa sagesse. Premièrement, pour apprendre à l'âme à se connaître, à juger combien elle est mauvaise, opposée à tout bien, incapable du moindre effort de générosité, et la tenir par là dans une profonde humilité ; car elle serait tentée de s'applaudir elle-même, et d'attribuer son sacrifice à ses propres forces, si Dieu ne lui en faisait sentir toute la difficulté. Secondement, elle connaît aussi mieux par là tout le prix de la grâce, et combien elle a besoin de se confier uniquement en Dieu, puisqu'elle ne trouve nulle force, nul soutien en elle-même. Troisièmement, plus elle éprouve de résistance, plus elle a d'obstacles à vaincre, plus aussi son mérite est grand ; plus le combat dure, plus la victoire est complète, plus la nature est détruite, plus Dieu est glorifié et le démon confondu ; plus encore l'âme acquiert d'expérience et d'habileté dans les choses de la vie intérieure.

Comme toute notre générosité vient de Dieu, il nous en dérobe la connaissance, de peur que nous ne lui ravissions la gloire qui lui en appartient tout entière.

Par le peu que je viens de dire, il est facile de juger combien grande est la différence qu'il y a de la générosité naturelle à la générosité surnaturelle, et que celle-ci s'exerce sur des objets tout autrement intéressants pour nous et avec une peine incomparablement plus grande que l'autre. Elles ne diffèrent pas moins par leurs motifs. Il entre toujours de l'amour-propre, et même beaucoup, dans l'exercice de la générosité naturelle. Il s'y mêle souvent de l'intérêt, de la vanité, de l'orgueil ; on se croit au-dessus de ceux qu'on oblige ; on s'applaudit d'une noblesse de sentiment qui nous élève au-dessus du commun des hommes ; on se repaît des louanges que cela nous attire, on s'en donne soi-même, et l'on jouit avec complaisance d'une certaine satisfaction intérieure.

Aucun de ces motifs ne souille l'exercice de la générosité surnaturelle. L'amour-propre n'y trouve point de nourriture, puisque c'est sur lui et à ses dépens qu'elle s'exerce. La vue de notre propre intérêt n'y a pas lieu, puisque la générosité nous porte à le sacrifier à l'intérêt de Dieu. Les victoires coûtent si cher et sont si pénibles, qu'on n'est point exposé à en concevoir de la vanité. Les humiliations intérieures et extérieures nous garantissent de l'orgueil et des vains applaudissements des hommes. Tout y est pour Dieu, uniquement pour Dieu ; et c'est ce qui imprime à cette générosité ce caractère sublime et divin, qui ne peut être que l'œuvre de la grâce.

Lorsqu'il plaît donc à Dieu d'exiger de l'âme de grands sacrifices, il lui donne une générosité proportionnée ; il lui élargit le cœur ; il élève ses sentiments ; il lui donne la plus haute idée de ce qu'il mérite, et lui fait connaître que tout ce qu'elle peut faire pour lui n'est rien, moins que rien ; que c'est une pure bonté de sa part de vouloir

bien accepter ce qu'elle lui offre; que toute la gloire que pourrait lui procurer l'anéantissement volontaire de toutes les créatures raisonnables n'ajoute rien à sa grandeur et à sa félicité; enfin, que c'est un honneur inestimable qu'il nous fait d'agréer nos offrandes et nos sacrifices.

Pénétrée de ces idées, l'âme voit clairement que jusqu'à ce moment elle n'a rien fait pour Dieu; elle conçoit un désir immense de se dévouer tout entière à lui; et, parce que tout ce qu'elle pourrait faire et souffrir pour son infinie majesté n'est pas digne de lui, elle le prie de se glorifier lui-même en elle de la manière qu'il lui plaira, et elle se livre entièrement à lui dans cette vue. De ce moment son cœur s'élargit, et, autant qu'une petite créature en est susceptible, devient propre à la grandeur des desseins de Dieu. Le joug des commandements et même celui des conseils, qui paraît si pesant, si gênant aux chrétiens ordinaires, lui semble doux et léger; elle s'étonne que Dieu lui demande si peu, et elle voudrait faire pour son amour mille fois davantage. C'est ce que David éprouvait lorsqu'il disait : *J'ai couru dans la voie de vos commandements, après que vous avez élargi mon cœur.* Auparavant il marchait avec peine et avec effort, il trouvait la voie trop dure et trop étroite, parce que son cœur était étroit et resserré. A présent que Dieu, en prenant possession de son cœur, lui a communiqué quelque chose de son immensité, il ne marche plus; il court, il vole, nulle difficulté, nul obstacle, ne l'arrêtent.

Il n'est que trop vrai que dans le service de Dieu tout dépend de la disposition du cœur, et que ce qui paraît beaucoup à une âme avare et concentrée en elle-même

n'est rien pour une âme généreuse, qui est sortie d'elle pour passer en Dieu. Demandons donc continuellement à Dieu cette générosité. Prions-le de ne jamais permettre que nous mesurions ce que nous lui devons sur nos idées étroites et bornées, mais de nous élever à l'idée qu'il a de lui-même, et de nous apprendre à le servir en Dieu. Servir Dieu en Dieu ! Oh ! la grande parole ! Mais l'exécution en est infiniment au-dessus de notre portée. Il n'y a qu'un moyen d'accomplir ce service, c'est de se livrer à Dieu, afin qu'il dispose absolument de nous ; qu'il nous dépouille de notre esprit et qu'il nous revête du sien ; qu'il nous donne un cœur selon son cœur. Demandons sans cesse, et pour mériter l'effet d'une demande d'où dépend la plus grande gloire de Dieu et notre perfection, soyons d'une fidélité inviolable à tous les mouvements de la grâce. Moins nous serons menés selon nos vues, plus nous serons conduits selon les vues de Dieu ; car il n'y a pas plus de proportion des idées que Dieu a de la sainteté aux nôtres, que de sa nature à la nôtre ; et, tant que nous ne serons généreux qu'à notre manière, nous ne le serons pas à la sienne.

De l'obéissance.

De toutes les vertus celle dont la pratique coûte le plus à l'homme est l'obéissance. Sacrifier sa volonté, sacrifier son propre jugement, dépendre d'autrui non-seulement dans sa manière d'agir, mais encore dans sa manière de penser et de juger, et cela non dans des choses indifférentes ou de peu de conséquence, mais en ce qui regarde le salut et la sainteté, c'est pour

l'homme quelque chose de plus difficile que les privations, les jeûnes, les austérités. L'obéissance attaque l'homme en ce qu'il a de plus intime, dans sa liberté, dans le droit de disposer de soi-même ; elle attaque l'amour-propre dans ce qu'il paraît avoir de plus raisonnable et de mieux fondé. Quoi de plus juste en apparence que de juger des choses selon sa propre raison, que de se conduire par ses lumières, et de ne déférer à celles d'autrui qu'autant qu'on les approuve? Quoi de plus révoltant que de donner à autrui toute autorité sur soi en ce qui regarde notre conduite, de ne se rien permettre sans son aveu, et de faire à l'aveugle tout ce qu'il conseille ou qu'il ordonne, sans lui opposer la moindre résistance, même intérieure? Ce sacrifice est sans contredit le plus grand qu'on puisse faire; c'est le plus universel, puisqu'il s'étend à tous les moments de notre vie; c'est le plus intéressant, puisqu'il a pour objet la vie future et notre bonheur éternel.

Cependant c'est le sacrifice que Dieu exige essentiellement de toute âme qui aspire à la perfection. Oui, il l'exige comme une condition sans laquelle il ne peut y avoir pour elle ni sainteté ni vertu véritable. Quoi qu'elle fasse, si elle suit sa propre volonté, si elle se dirige elle-même, si elle prétend demeurer maîtresse de ses actions, elle ne saurait plaire à Dieu, parce que l'amour-propre, l'esprit propre, souille ses œuvres. Dieu déclare aux Juifs, par un prophète, que leurs jeûnes ne lui sont point agréables, parce que leur volonté s'y trouve. Est-ce que Dieu veut des holocaustes et des victimes? dit Samuel à Saül. Ce qu'il veut, n'est-ce pas plutôt qu'on obéisse à sa voix? car l'obéissance vaut mieux que les victimes, et la docilité à ses ordres est

préférable à la graisse des béliers. Ces paroles sont formelles, et font voir que l'obéissance donne le prix à tout, puisque les actes mêmes de religion n'ont rien qui plaise à Dieu, lorsqu'ils sont faits contre l'obéissance.

Dieu exige donc cette vertu comme celle qui lui est la plus agréable, et qui fait le principal mérite des autres vertus. A parler proprement, par les autres vertus l'homme donne à Dieu ce qui lui appartient, mais il ne se donne pas lui-même ; et il se réserve ce que Dieu demande par-dessus tout. Mais par l'obéissance il se donne lui-même, et se donne tout entier ; car que refuse à Dieu celui qui lui immole sa liberté, et qui veut dépendre de lui en toutes choses?

Mais, dira-t-on, pour dépendre de Dieu, qu'est-il besoin que j'obéisse à l'homme? Ne suffit-il pas que j'écoute sa grâce et son inspiration intérieure? Je réponds en premier lieu que la grâce et l'inspiration divine vous porteront à vous soumettre à l'homme, parce que tel est l'ordre établi de Dieu, qui, pour le spirituel comme pour le temporel, nous gouverne par le ministère des hommes revêtus de son autorité. Je réponds en second lieu que rien n'est plus dangereux, ni plus sujet à l'illusion, que de se constituer juge des inspirations divines ; et que c'est le moyen infaillible de s'égarer en prenant pour volonté de Dieu tout ce qui nous monte dans le cœur et nous passe par l'esprit. Je réponds enfin qu'il y a évidemment en cela un orgueil insupportable, une présomption que Dieu ne peut s'empêcher de punir, en abandonnant à un sens réprouvé celui qui ne veut pas se soumettre à l'autorité établie pour le conduire.

Pourquoi, dira-t-on encore, me soumettre à un

homme, qui, après tout, peut se tromper et m'égarer ? L'homme auquel vous vous soumettez tient la place de Dieu : vous ne pouvez en douter ; il est préposé de Dieu pour vous guider dans la voie du salut. Si vous vous mettez de bonne foi sous sa conduite dans la vue d'obéir à Dieu, vous devez croire que Dieu l'éclairera, et vous donnera par sa bouche toutes les instructions qui vous seront nécessaires. Vous devez croire qu'il ne permettra jamais que vous vous égariez en marchant dans la route que lui-même vous a tracée, et que sa providence est engagée à vous préserver d'erreur. Je suppose néanmoins que le directeur, par ses discours et par sa conduite, ne vous donne aucun lieu de suspecter ni sa foi, ni sa piété, ni ses mœurs, ni son incapacité : dans le cas contraire il faudrait le quitter. Mais quand vous avez reconnu une fois que c'est un homme de bien, un homme éclairé, vous devez vous abandonner entièrement à sa conduite, sans crainte de courir aucun risque ni pour votre salut ni même pour votre perfection. Dieu ne permettra pas qu'un tel homme se trompe en rien d'essentiel ; et il rectifiera par sa bonté les petites méprises où il pourrait tomber, en sorte qu'elles ne nuiront ni à vous ni à lui. Voilà ce qu'il faut croire d'une foi inébranlable. Sans cela l'on serait à la merci des doutes, des inquiétudes, des scrupules; les fondements de l'obéissance n'auraient rien de ferme et de solide; et il serait impossible de se soutenir dans les tentations et dans les épreuves où Dieu nous oblige de sacrifier continuellement notre jugement à celui du directeur.

La voie de l'obéissance est donc non-seulement sûre, mais la seule sûre, la seule que Dieu nous garantisse,

la seule à laquelle il attache ses grâces et ses bénédictions Cette voie met l'âme dans une parfaite sécurité : car à chaque chose qu'elle fait, elle peut se rassurer en se disant à elle-même : Je n'agis pas de mon chef ; je ne suis pas ma propre volonté, je ne me gouverne pas par mes décisions : c'est Dieu qui décide, qui me gouverne par celui qui est pour moi son organe. Je suis plus assurée de faire la volonté de Dieu en suivant l'obéissance, que si Dieu lui-même m'avait parlé; car je pourrais me tromper, et prendre pour la voix de Dieu les suggestions du démon ou de mon imagination; au lieu qu'il est impossible que je me trompe en prenant pour l'ordre de Dieu ce qui m'est prescrit par l'obéissance. Quelle paix, quel calme une pareille assurance ne répand-elle pas dans l'âme !

Cette voie, comme je l'ai déjà dit, communique un prix infini aux plus petites choses faites par le principe de l'obéissance; parce que dans les moindres choses se trouve ce qu'il y a de plus grand, le sacrifice de la propre volonté. Partout où Dieu ne voit point notre volonté, il voit la sienne; et partout où il voit la sienne, peut-il rien voir qui ne lui plaise infiniment ?

Cette voie est la voie d'anéantissement, la voie d'adoration en esprit et en vérité, la voie de l'holocauste perpétuel. Car que peut-il rester à l'homme qui n'a plus ni jugement ni volonté ? Que se réserve-t-il ? Rien : tout est sacrifié, tout est immolé. Dieu a tout, puisqu'il a la liberté de sa créature, et qu'il en dispose comme de son bien propre.

Le mérite d'obéir à l'homme en vue de Dieu est si grand, qu'il surpasse celui d'obéir à Dieu en personne, car si je voyais Dieu, s'il m'intimait immédiatement ses

volontés, je n'aurais pas le mérite de la foi ; et il ne me coûterait rien sans doute de soumettre mon jugement au sien et ma volonté à la sienne.

La pratique de l'obéissance renferme éminemment celle de toutes les vertus. Elle nous rend invincibles au démon; elle nous élève au-dessus de toutes les tentations et de toutes les épreuves ; elle nous attire toutes les grâces du ciel. Dieu ne peut rien refuser à une âme obéissante ; il la voit avec une complaisance extrême, il se plaît à la combler de ses dons.

L'obéissance est donc la voie abrégée de la perfection. Attachons-nous à elle par-dessus tout. Ne négligeons rien de ce qu'elle nous prescrit. Gardons-nous bien de raisonner ni de prétendre la soumettre à nos lumières : ce n'est plus obéir que de vouloir voir la raison du commandement. Il faut croire à l'aveugle; il faut captiver son entendement ; il faut forcer toutes les répugnances de la nature ; et, dès qu'une chose nous est commandée, il faut, quoi qu'il en puisse coûter, la mettre à exécution. Ainsi Jésus-Christ a été obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Proposons-le-nous pour modèle ; notre obéissance n'ira jamais aussi loin que la sienne. Depuis sa naissance jusqu'à sa mort il n'a jamais fait en rien sa propre volonté. Puisse-t-on en dire autant de nous, à compter du moment où nous nous sommes donnés entièrement à Dieu!

Sur l'humilité.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Jésus-Christ.

La douceur est le fruit de l'humilité chrétienne ; et Jésus-Christ joint ici ensemble ces deux vertus, parce que l'une est la dépendance de l'autre. Tout homme humble de cœur est doux ; et quiconque manque de douceur manque aussi d'humilité, qui est le principe de la douceur.

Chose singulière! Jésus-Christ ne nous dit pas d'apprendre, à son exemple, à être humbles de cœur, mais d'apprendre qu'il est humble de cœur. Pourquoi cela ? Est-ce donc une vertu que son exemple ne puisse nous apprendre? Oui ; nous ne pouvons être humbles dans le sens que Jésus-Christ l'a été. Si l'humilité consiste à s'abaisser au-dessous de ce qu'on est, Jésus-Christ seul a été et a pu être humble, lui qui, étant Dieu par sa nature, s'est fait homme, et a embrassé tout ce qu'il y a de plus vil, de plus méprisable parmi les hommes. Il a été humble, parce qu'il s'est uni à une nature infiniment inférieure à la sienne ; il a été humble, parce que, dans cette nature qu'il s'est unie, il s'est soumis à toutes les humiliations dues au pécheur orgueilleux, qui mérite d'être le rebut de Dieu et des hommes. Il a été humble de cœur, parce que son humilité a été une humilité de choix, une humilité sincère, et accompagnée de sentiments intérieurs conformes à l'état d'une victime volontaire du péché.

Il nous est impossible d'être humbles dans le même sens que Jésus-Christ. Néant par le fond de notre être,

comment pourrions-nous nous abaisser, et nous mettre au-dessous de ce que nous sommes par nature? Pécheurs par notre volonté, dignes de la malédiction de Dieu et des supplices de l'enfer, dignes de tout mépris et de toute horreur, et par là infiniment au-dessous du néant, en quel état pourrions-nous être réduits, qui puisse passer pour un état d'humilité ? En nous mettant au niveau du néant, nous ne ferions que nous rendre justice, quand même nous ne serions coupables d'aucun péché. En acceptant d'être traités de Dieu et des créatures comme le mérite un pécheur, nous nous rendrions encore justice, n'eussions-nous commis qu'un seul péché mortel. Comment donc nous humilierons-nous, comment nous abaisserons-nous, si nous sommes coupables d'une multitude de péchés mortels? Reconnaissons que nous sommes si bas, qu'il nous est impossible de nous abaisser davantage. Reconnaissons que, dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel, dans cette vie et dans l'autre, il n'est point de confusion, de mépris, d'ignominie, qui ne soit au-dessous de ce que nous méritons. Et quand nous l'aurons reconnu dans toute la droiture de notre cœur, quand nous aurons subi toutes les humiliations que mérite une créature coupable; quand nous nous serons reconnus dignes de ces humiliations, nous serons encore obligés d'avouer que nous soumettre à tout cela n'est point humilité de notre part, mais l'acceptation d'un juste châtiment.

Si cela est vrai, si rien n'est plus évident dans les principes de la foi, où en sommes-nous, et quel est notre orgueil de ne pouvoir souffrir, ni de la part de Dieu ni de la part des hommes, la moindre ombre de mépris ni le moindre rebut apparent? L'idée seule de mépris

nous révolte, nous trouble, nous met hors de nous-même ; nous ne pouvons nous persuader que nous mépriser, c'est nous rendre ce qui nous est dû, et qu'il est impossible de porter à notre égard le mépris trop loin. Nous évitons avec le plus grand soin tout ce qui peut nous faire perdre même la fausse estime des hommes ; nous sacrifions nos devoirs, les inspirations divines, les plus vives et les plus sûres lumières de la conscience, à la crainte d'une raillerie, d'un faux et méprisable jugement qu'on portera de nous. Il nous paraît que le plus pénible effort de la vertu est de paraître aux yeux du monde tels que nous voulons être dans le cœur aux yeux de Dieu ; et nous ne sommes pas capables de cet effort ; et dans mille rencontres nous faussons nos promesses et nos résolutions. Quel orgueil encore une fois ! qu'il est injuste ! qu'il est insensé ! qu'il est abominable aux yeux de Dieu ! Encore si l'on rougissait de cet orgueil, si l'on s'en humiliait par réflexion ! mais on s'en applaudit ; on croit avoir des sentiments nobles et élevés ; on traite de bassesse, de folie, d'extravagance, l'estime que les saints ont faite des humiliations, et la sainte avidité avec laquelle ils les ont embrassées.

Si nous étions humbles de l'humilité qui nous convient, nous ne ferions cas, ni dans nous-même ni dans les autres, ni de la naissance, ni de l'esprit, ni des grâces du corps, ni des richesses, ni des autres dons naturels ; et jamais nous ne nous en ferions un titre pour nous estimer davantage, et pour mépriser ceux qui en sont dépourvus. Car tous ces avantages ne sont point à nous, qui ne sommes que néant : Dieu nous les a donnés par une libéralité pure, et son intention n'a pas été que nous en tirassions vanité. De plus, ces avantages ne sont

point par eux-mêmes utiles au salut. Enfin nous en avons fait mauvais usage, et ils ont été pour nous une occasion de péché. Nous n'avons donc aucun sujet de nous en glorifier ; nous avons sujet au contraire de nous en humilier.

Si nous étions humbles de l'humilité qui nous convient, nous nous croirions indignes de l'estime des hommes, et nous rapporterions à Dieu toutes leurs louanges, sans en rien réserver pour nous, regardant cela comme un vol fait à sa gloire. Nous ne craindrions pas non plus leurs mépris, parce que nous les méritons, du moins comme pécheurs. Nous serions même bien aises d'être couverts d'opprobres, dans la vue de satisfaire par là à la justice divine. Il ne faut rien faire sans doute qui mérite le blâme, mais il ne faut pas prendre non plus tant de précautions pour se soustraire aux jugements des hommes; et, lorsque la vertu nous attire quelques calomnies, quelques railleries, quelques mépris de leur part, il faut se féliciter et les plaindre.

Si nous étions humbles de l'humilité qui nous convient, nous servirions Dieu sans intérêt, convaincus que nous ne méritons rien, et qu'il est encore trop bon de souffrir nos services. Nous recevrions ses grâces avec reconnaissance; et, loin de nous les approprier et de nous y complaire, elles ne serviraient qu'à nous humilier à la vue de notre indignité, et nous les lui renverrions avec la même pureté qu'elles nous viennent de lui. Nous ne serions ni surpris ni déconcertés qu'il nous rebutât, qu'il ne parût donner aucune attention à ce que nous faisons pour lui ; nous ne lui ferions pas valoir notre fidélité, notre constance, notre générosité; nous ne serions pas jaloux des faveurs qu'il fait aux autres; mais nous pen-

serions, comme la Chananéenne, que le pain des enfants n'est pas fait pour les chiens, et que nous sommes trop heureux de recueillir les miettes qui tombent de la table. Si Dieu nous montrait un visage sévère, s'il paraissait courroucé contre nous, s'il nous faisait éprouver quelques effets de sa justice, nous nous y soumettrions humblement, en disant avec le Prophète : *Je porterai le poids de la colère du Seigneur, parce que j'ai péché contre lui.* Il est dans l'ordre qu'étant pécheur, je satisfasse à la justice divine; et je ne dois pas vouloir la frustrer de ses droits.

Ainsi l'âme humble ne voit rien qu'elle ne mérite dans les plus durs traitements qu'elle éprouve de la part de Dieu et des hommes. Tout ce qu'elle demande, c'est d'avoir la force de les porter, c'est que Dieu en tire sa gloire. Pour elle, elle consent de tout son cœur à sa destruction, et ne prend pas ce qui lui arrive pour une épreuve, mais pour un châtiment trop doux en comparaison de ses péchés. Acquiesçant ainsi à tout ce que Dieu lui fait souffrir, elle trouve sa paix, sa force, son bonheur dans l'humilité ; elle est ravie que Dieu se satisfasse, et qu'aux dépens de ce qu'elle est, il acquitte ce qui est dû à sa justice.

Mais par quels moyens peut-on parvenir à cette humilité ? Par l'abandon total de soi-même à Dieu, par la remise de tous nos intérêts entre ses mains. Nous pouvons nous donner. Quand ce don est fait entièrement et sans retour, Dieu remplit sur nous ses desseins et il nous donne tout ce dont nous avons besoin pour concourir à leur exécution. Il nous donne donc par-dessus tout cette humilité profonde, généreuse, paisible, inaltérable, qui d'une part nous met, en qualité de pé-

cheurs, bien au-dessous du néant, et d'autre part nous élève au-dessus du monde, du démon, de nous-mêmes, et nous rend grands de la grandeur de Dieu, forts de la force de Dieu, saints de la sainteté de Dieu. Cette humilité est tout infuse ; elle croît en nous à proportion des tentations, des souffrances et des humiliations. On l'a, mais on croit ne pas l'avoir, parce que, pour se croire humble, il faut se croire au-dessous de ce qu'on mérite d'être; et ce sentiment n'entra jamais dans l'âme d'un saint, qui au contraire est toujours intimement persuadé que Dieu et les hommes le traitent mieux qu'il ne mérite.

De la providence de Dieu sur ses enfants

Saint Paul a prononcé que *toutes choses tournent au bien de ceux qui aiment Dieu.* Comme cette maxime est d'un usage continuel dans la vie spirituelle, il est important d'en bien fixer le sens, d'en exposer les raisons et d'en examiner les conséquences.

D'abord l'Apôtre dit *toutes choses,* il n'excepte rien. Tous les événements de providence, heureux ou malheureux ; tout ce qui intéresse la santé, les biens, la réputation ; toutes les conditions de la vie humaine, tous les divers états intérieurs par lesquels on passe successivement : privations, sécheresses, dégoûts, ennuis, tentations, tout cela tourne à l'avantage de ceux qui aiment Dieu : tout, encore un coup, même les fautes et les péchés considérables. Il faut être dans la résolution de ne jamais offenser Dieu volontairement ; mais s'il arrive par malheur qu'on l'offense, les offenses, les crimes

même peuvent tourner à l'avantage de ceux qui aiment Dieu. Témoin David, témoin saint Pierre, et quantité d'autres, dont les péchés ont servi à les rendre plus saints, c'est-à-dire plus humbles, plus reconnaissants envers Dieu, plus remplis d'amour.

Toutes choses tournent au bien. Ce n'est pas un bien temporel; l'Évangile nous en avertit assez. Nous ne sommes plus sous l'empire de la loi, qui promettait des avantages temporels à ses observateurs; mais sous celui de la grâce, qui n'annonce à ceux qui veulent vivre selon la piété que des croix et des persécutions, et qui ne leur promet que des biens spirituels. Cela ne souffre aucune difficulté; tout tourne donc au bien spirituel de ceux qui aiment Dieu. Mais il faut encore entendre ce bien, non selon notre destination, qui est fautive, mais suivant celle de Dieu. S'il est une matière sur laquelle nous sommes exposés à nous tromper, c'est sur tout ce qui concerne nos intérêts spirituels. Nous nous en formons de très-fausses idées, et il nous arrive souvent de regarder comme nuisible à notre âme ce qui lui est utile, ou comme avantageux ce qui lui nuit en effet. Notre amour-propre nous fait sur cela d'étranges illusions. Nous devons donc croire, mais par une vue de foi, mais sans nous arrêter à notre jugement, que notre vrai bien se trouve dans les événements de providence, et dans les divers états intérieurs où Dieu nous fait passer, quoique souvent nous ne concevions rien à ces dispositions de Dieu sur nous, et que nous ignorions à quoi elles doivent aboutir.

Mais tous ces arrangements divins ne sont un bien que pour ceux qui aiment Dieu, c'est-à-dire dont la volonté est unie et soumise à Dieu; qui, dans son ser-

vice, regardent avant toutes choses les intérêts de Dieu, la gloire de Dieu, l'accomplissement de son bon plaisir; qui sont disposés à lui sacrifier tout sans exception, et persuadés qu'il n'est rien de plus avantageux à la créature que de se perdre en Dieu et pour Dieu, parce que c'est l'unique moyen de se retrouver en lui ; car voilà ce que j'appelle aimer Dieu véritablement et de tout son cœur. Et c'est ce qu'entendait Jésus-Christ lorsqu'il disait : *Celui qui aime son âme, la perdra ; et celui qui aura perdu son âme pour moi, la retrouvera pour la vie éternelle.* Quiconque aime Dieu de la sorte est assuré, mais d'une assurance infaillible, que tout ce que Dieu voudra ou permettra à son égard, tournera à son bien, et même à son plus grand bien. Il ne le verra pas dans le moment, parce qu'il est essentiel qu'il ne le voie pas, et que les sacrifices qu'il a à faire ne pourraient avoir lieu s'il le voyait : mais il le verra en son temps; il admirera la sagesse et la bonté infinie de Dieu dans la manière dont il conduit les âmes qui sont toutes à lui ; et il verra avec étonnement que ce qu'il croyait devoir le perdre sans ressource est ce qui a mis son salut en sûreté.

Il n'est pas malaisé de connaître sur quel fondement est appuyée cette maxime de saint Paul. Dieu seul a la véritable idée de la sainteté ; il connaît seul et il a seul à sa disposition les moyens qui y conduisent. Lui seul aussi connaît le fond de notre âme et de nos sentiments, notre caractère, les obstacles qui se trouvent en nous à la sainteté ; il sait seul par quels ressorts secrets il faut nous remuer, et comment, sans gêner en rien notre volonté, il faut l'amener au but qu'il se propose pour notre sanctification. Il sait quel effet produira sur nous

tel événement, telle tentation, telle épreuve; et de sa part tout est préparé pour le bon succès. Dieu nous aime de toute éternité; il nous a aimés le premier, et il n'y a en nous rien de bon, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce, qu'il ne nous ait donné. Il nous aime d'un amour infiniment sage, infiniment éclairé; il nous aime, non par rapport à la vie présente, qui n'est qu'un passage, une épreuve, mais par rapport à la vie future, qui est notre destination et notre fin.

S'il est donc vrai que tout ce qui arrive ici-bas aux serviteurs de Dieu est réglé et arrangé, par une sagesse et un amour infinis, pour leur bonheur éternel, ce ne peut être que leur faute si les desseins de Dieu ne sont pas remplis; et s'il est un seul événement qui ne tourne pas à leur avantage spirituel, le principe de leur faute ne peut être qu'un manque d'amour et de confiance, qu'un défaut de conformité à la volonté de Dieu. Car, tant qu'ils aimeront Dieu d'un amour réel, effectif et pratique, il est impossible que rien au monde retarde leur avancement, et même que tout n'y concoure et n'y contribue.

Les conséquences de cette maxime de l'Apôtre s'étendent à tout, et embrassent tous les moments de la vie. La première est que, si l'on veut assurer son salut autant qu'il est possible de le faire, il faut se livrer, s'abandonner à Dieu sans réserve et pour toujours; ne plus disposer de soi-même en rien, ne rien prévoir, ne rien arranger, ne rien déterminer que sous la dépendance du bon plaisir de Dieu; ne pas faire un pas, un seul mouvement pour se tirer de la situation actuelle où l'on est par l'ordre de Dieu; ne pas même désirer d'en sortir : mais se laisser, pour ainsi dire, entraîner au fil

de la Providence, se soumettre aux événements à mesure qu'ils arrivent, et, pour l'intérieur, demeurer tranquille et sans rien craindre dans l'état où Dieu nous met, sans souhaiter le changement ou la fin de cet état, quelque pénible qu'il soit pour la nature.

La seconde conséquence est que quand nous n'avons contribué en rien à un événement extérieur ou à notre disposition intérieure, nous devons être assurés que cet événement, cette disposition est de l'ordre de Dieu sur nous, et par conséquent que c'est ce qui nous peut être le plus avantageux pour le moment présent. Ainsi nous devons bien nous garder de porter là-dessus un jugement contraire, ni de croire que c'est un malheur pour nous, que cela nuit à notre progrès spirituel, que Dieu nous abandonne et ne prend plus soin de nous. Nous sommes exposés à juger de la sorte quand nous ne trouvons plus de goût aux exercices spirituels ; quand nous ne sentons plus cette paix intime dont nous jouissions auparavant ; quand nous nous trouvons assaillis de violentes tentations ; quand Dieu nous retire tout appui extérieur, jusqu'à nous ôter celui en qui nous avions mis notre confiance. Alors on croit tout perdu, parce qu'on se voit sans soutien, On se trompe. Dieu n'agit jamais plus efficacement par lui-même que lorsqu'il soustrait les moyens extérieurs, et sa grâce n'est jamais plus réelle et plus forte que quand elle est moins sensible. Notre assurance de même n'est jamais plus grande que quand nous croyons avoir perdu toute assurance. Mais le point est de savoir où il faut mettre cette assurance en Dieu seul, dans l'abandon, dans la foi nue, dans la supression de toute réflexion, de tout raisonnement, de tout regard sur soi, de tout retour sur ses

intérêts. C'est alors qu'espérant contre l'espérance, il faut se dire : Oui, je crois fermement que tout ceci tournera à mon bien, et qu'en m'abandonnant entièrement à Dieu je ne serai pas confondu.

La troisième conséquence est que, s'étant une fois livré à Dieu, il faut s'attendre à tous les sacrifices, et par-dessus tout au sacrifice de ses propres lumières. Il faut s'attendre à des conduites de Dieu qui exerceront étrangement notre raison, et qui nous obligeront à ne pas l'écouter du tout. Il faut s'attendre à tout ce qu'il y a de plus sensible et de plus mortifiant, soit en genre de souffrances, soit en genre d'humiliations, à des renversements intérieurs et extérieurs que nous ne prévoyons pas, qui passent toutes nos conceptions, et dont ni les livres ni l'expérience des autres ne peuvent nous donner l'idée. Il faut s'attendre enfin que Dieu portera le fer et le feu jusqu'au fond de notre cœur, qu'il en arrachera et qu'il y brûlera l'amour-propre jusque dans sa racine, et qu'il ne laissera rien subsister de nous en nous-même.

Cela est effrayant, sans doute, pour la nature ; mais l'amour de Dieu, s'il est tel qu'il doit être, et si nous lui laissons tout pouvoir sur nous, nous dispose à tous ces sacrifices, et ne nous permet pas d'en excepter aucun. Comment la maxime de saint Paul serait-elle vraie si de toutes les choses que Dieu peut opérer dans une âme, il y en avait une seule qui ne tournât pas à son avantage spirituel et éternel, et que par cette raison elle se crût autorisée de refuser à Dieu ? Non, l'Apôtre a dit *toutes choses ;* et cette grande âme, qui, à l'exemple de Jésus-Christ, a souhaité d'être anathème, malédiction pour le salut des Juifs ses frères, n'a eu garde

de penser qu'un tel souhait, si glorieux à Dieu, si conforme aux sentiments de Jésus-Christ, ne dût pas tourner à son propre avantage. Quelle que soit notre immolation, elle n'approchera jamais de celle de notre divin Maître; et si la sienne, qui a été parfaite, a procuré à sa sainte humanité une gloire et un bonheur au-dessus de tout ce qu'on peut dire et penser, nous devons croire d'une ferme foi que notre propre immolation nous procurera un degré de cette gloire et de ce bonheur proportionné à l'étendue et à la générosité de notre sacrifice..

Le prix d'une âme.

Si la religion humilie l'homme en lui apprenant qu'il est tiré du néant, conçu dans le péché, enclin au mal, incapable d'aucun bien surnaturel, d'un autre côté elle l'élève et lui inspire les plus grands sentiments de lui-même en lui faisant connaître sa nature, sa destination, et ce que son salut a coûté à Dieu.

L'âme humaine, par sa nature, est douée de la faculté de connaître Dieu, et de la capacité de l'aimer. Son intelligence, se transportant au delà de tous les êtres créés et finis, s'élève jusqu'à l'Être incréé et infini, source de tout bien et de toute perfection; elle en a une idée claire, intime, ineffaçable. Sa volonté est faite pour aimer ce souverain bien que l'intelligence lui propose. Ses désirs, que nul objet fini ne peut remplir, et qui s'étendent au delà des limites de cette vie, se portent nécessairement vers un bien souverain, éternel, infini, qui seul peut la rendre heureuse. Si elle veut déve-

lopper le désir qu'elle a du bonheur, et l'idée qu'elle s'en forme, elle trouvera que l'objet de cette idée et de ce désir n'est et ne peut être que Dieu. Voilà ce qu'elle porte empreint dans le fond de sa nature, ce que sa raison lui découvre pour peu qu'elle veuille réfléchir, et ce que ni les préjugés ni les passions ne sauraient effacer. Tout ce qui n'est pas Dieu, tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu, est indigne d'occuper l'esprit et le cœur de l'homme, n'a point de proportion avec l'immensité de ses vues et de ses désirs, et ne les contentera jamais pleinement. Les philosophes païens ont compris jusqu'à un certain point cette vérité ; et c'est ce qui rendait l'homme si grand à leurs yeux. Heureux si dans leur conduite ils avaient suivi la lumière de leur raison et l'instinct secret de leur cœur !

Non - seulement l'homme est destiné à connaître et à aimer Dieu ici-bas, mais il doit, dans une autre vie, le posséder éternellement. C'est peu pour lui d'être immortel ; il doit s'unir un jour à la source de l'immortalité, et être heureux du bonheur même de Dieu. Que lui servirait, en effet, l'immortalité s'il désirait toujours Dieu sans le posséder jamais? Un tel désir, s'il n'était rempli, serait un tourment. Telle est donc sa fin dernière : la jouissance éternelle de Dieu. Il le verra, il le contemplera en lui-même : et cette vue, cette contemplation le comblera d'une joie ineffable. La raison nous met sur les voies de cette grande vérité, mais la révélation seule nous en instruit distinctement. Et comme c'est un bienfait excellent qui n'était pas dû à notre nature, nous ne pouvions en avoir connaissance que par une déclaration expresse de Dieu : aussi n'en voit-on rien dans les écrits des sages de l'antiquité.

Mais cette possession éternelle de Dieu n'est pas promise à l'homme absolument et sans condition : il faut qu'il la mérite par le bon usage de sa liberté pendant cette courte vie ; et Dieu lui donne ou lui offre tout ce qui est nécessaire de sa part pour en bien user. Et en quoi consiste ce bon usage de la liberté? A aimer, à servir Dieu selon l'étendue des connaissances que lui fournissent la raison et la religion ; à pratiquer un certain nombre de préceptes qui n'ont au fond rien que de juste, que la raison ne peut s'empêcher d'approuver, vers lesquels un cœur droit se porte de lui-même, et pans l'observation desquels l'homme trouve dès ici-bas la paix et le bonheur.

Que l'homme est grand, considéré sous ce point de vue! Que ses idées sont nobles, que ses sentiments sont élevés, que ses actions sont pures, qu'il est digne de l'estime et de l'amitié de Dieu et de ses semblables, lorsqu'il pense, qu'il parle, qu'il agit conséquemment à cette sublime destination, qu'il ne la perd jamais de vue et qu'il ne se permet jamais rien qui l'en écarte! Quel usage plus légitime et plus excellent peut-il faire de sa raison et de sa liberté? Mais qu'il est petit, qu'il est insensé, qu'il est injuste et cruel envers lui-même, lorsque, bornant toutes ses idées et ses affections à une vie fugitive, à une vie dont il n'a pas un seul moment en son pouvoir, il se prostitue à des biens qui ne sont pas faits pour lui, à des biens qui le laissent vide et toujours plus affamé ; et que, pour s'en procurer la jouissance, il foule aux pieds la loi de Dieu, et s'expose à perdre les biens éternels qui l'attendent! Est-il une folie comparable à celle-là? Peut-on porter plus loin la dégradation de son être? Peut-on être plus ennemi de soi-

même ? *Cieux, soyez dans l'étonnement*, s'écrie Dieu à la vue d'un si étrange renversement : *Portes du ciel, livrez-vous à la plus extrême désolation. Mon peuple*, ces hommes formés à mon image, destinés à être les citoyens de mon royaume, à partager ma gloire et ma félicité, *ont fait deux maux : ils m'ont abandonné, moi qui suis la source de l'eau vive*, du vrai bonheur; *et ils se sont creusé des citernes qui fuient, et ne peuvent garder leurs eaux* (Jérém., 11, 12, 13). Ces deux maux, qu'on ne croirait pas possibles de la part d'un être raisonnable, sont cependant deux maux communs, répandus partout, et en quelque sorte universels. Dans tous les pays, au centre même des lumières et de la religion, presque tous les hommes oublient Dieu, méprisent Dieu, outragent Dieu, le regardent comme un mortel ennemi, parce qu'il les a créés pour lui, parce qu'il les a destinés à jouir de son bonheur, parce qu'il veut les associer à sa propre félicité, et qu'il leur défend de s'attacher à des biens fragiles, indignes d'eux, incapables de les satisfaire. Ils fixent presque tous leurs yeux vers la terre, qui est le lieu de leur exil, et ils dédaignent de regarder le ciel, qui est leur véritable patrie. Ils ne désirent l'immortalité que pour posséder toujours les biens de ce monde; et ils ne se consolent de l'affreuse perspective de la mort que dans l'espérance de retomber dans le néant d'où ils sont sortis.

Mais ce qui met le comble à la grandeur de l'homme et au désordre de son avilissement, c'est la considération de ce que le salut de son âme a coûté à Dieu. Le Verbe de Dieu, le Fils éternel de Dieu, Dieu comme son Père, égal en tout à son Père, s'est uni à la nature humaine, a pris une chair passible et mortelle, a con-

versé parmi les hommes, a daigné les instruire par ses discours et par ses actions, et, victime volontaire, s'est immolé pour eux à la justice divine, pour expier leurs péchés, pour les réconcilier avec Dieu, pour leur rendre leur première destination dont ils étaient déchus, et pour leur procurer tous les secours et les moyens de salut. Ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour tous les hommes, il l'a fait et souffert pour chacun d'eux en particulier ; et il n'aurait pas cru en trop faire quand il ne se fût agi que de sauver un seul homme. Le salut d'une âme est donc le prix du sang d'un Dieu, le prix de la mort d'un Dieu, le prix du plus grand sacrifice que pût faire un Dieu revêtu de notre nature. Cela est incompréhensible, je le sais; et si ce mystère n'était appuyé de tout le poids des preuves de la révélation, la raison humaine ne pourrait se déterminer à le croire. Mais si ce mystère est d'une vérité, d'une certitude, d'une évidence morale à laquelle nul esprit raisonnable ne peut se refuser, que prouve-t-il? Que la dignité d'une âme est incompréhensible pour qu'elle mérite qu'un Dieu s'abaisse, qu'un Dieu s'anéantisse, qu'un Dieu se sacrifie pour la sauver et la rendre éternellement heureuse ! Pouvons-nous craindre de nous tromper en l'estimant ce qu'un Dieu l'a estimée? Et si, pour nous sauver nous-mêmes, Dieu exigeait de nous le même sacrifice auquel Jésus-Christ s'est volontairement soumis, pourrions-nous dire qu'il en demande trop?

Que prouve encore ce mystère? Il prouve qu'un chrétien qui en est instruit, et qui, pour contenter une misérable passion, consent à perdre son âme pour jamais, rend inutiles les souffrances, la mort, le sacrifice d'un Dieu; ce n'est pas assez dire : les tourne à son dam, et

se creuse un enfer mille fois plus profond que celui dont Jésus-Christ l'a tiré.

Et que dirons-nous de ceux qui de l'incompréhensibilité même de ce mystère se font un titre pour le traiter de chimère et d'absurdité ? Ils ne veulent pas qu'un Dieu les ait estimés si haut; ce n'était pas la peine, disent-ils, que ce Dieu fait homme mourût pour eux sur une croix. L'âme humaine est trop peu de chose, pour que son bonheur coûtât tant à un Dieu. A les entendre, ils prennent le parti de Dieu et de sa gloire; ils trouvent que c'est de la part de l'homme un orgueil insupportable de s'être imaginé que son âme pût être mise à un si haut prix : comme si un mystère si élevé, si incroyable, pouvait être une invention de l'imagination et le fruit de l'orgueil humain! Laissons ces impies, qui font de vains efforts pour se justifier leur impiété.

Pour nous, qui croyons humblement et fermement ce que Dieu nous a révélé, apprenons, à la vue d'un Dieu en croix, ce que vaut notre âme; ne la perdons pas, ne la prostituons pas aux créatures ; et, pour mettre en sûreté son salut éternel, qui a tant coûté au Fils de Dieu, prions Jésus-Christ lui-même de se charger du soin de la conduire et de la gouverner. Un trésor si inestimable courrait de trop grands risques entre nos mains. Confions-le à ce Dieu sauveur ; rendons-le maître de notre liberté, dont il nous est si aisé d'abuser, et dont l'abus peut entraîner de si terribles conséquences. Abandonnés à la conduite sûre et infaillible de sa grâce, nous n'avons rien à craindre : il nous aime trop, il prend trop d'intérêt à notre salut pour ne pas assurer par là le prix de son sang et de ses souffrances.

De la pureté d'intention.

Si votre œil est simple, dit Jésus-Christ, *tout votre corps sera lumineux.* L'intention est l'œil de l'âme, puisqu'elle est le motif qui la fait agir, le but qu'elle se propose, le flambeau qui l'éclaire et la dirige. Si cet œil est simple, c'est-à-dire si l'intention est pure, si elle ne regarde que Dieu, si elle n'est pas double, et si elle ne se replie point sur nos propres intérêts, tout notre corps, c'est-à-dire toutes nos actions seront saintes, et participeront à la vraie lumière, qui est Dieu.

La simplicité de l'intention en suppose la droiture et la pureté. L'intention est droite quand on ne cherche point à se tromper soi-même, quand on agit de bonne foi, quand on fait tout ce qu'on peut pour reconnaître et suivre la vérité. Cette droiture d'intention est bien rare parmi les hommes. Les erreurs, les préjugés, les passions, les vices et même les moindres défauts, y donnent de grandes atteintes, et rendent la conscience fausse, souvent sur des objets très-importants. Tant qu'on ne sera pas en garde et toujours en garde contre l'amour-propre, le plus dangereux des séducteurs, on aura toujours sujet de se défier de la droiture de ses vues, et l'on ne sera pas exempt de tout reproche à cet égard.

L'intention est pure lorsqu'elle n'est point mélangée, lorsque Dieu seul en est l'objet, et qu'elle n'est infectée d'aucune vue d'amour-propre. Cette pureté a ses degrés, et elle n'est parfaite que dans les plus saintes âmes: c'est même dans cette pureté d'intention que consiste proprement la sainteté. Tant qu'on aime Dieu avec quelque retour sur soi-même, qu'on ne l'aime pas uniquement pour lui; tant qu'on regarde le propre intérêt dans

son service, qu'on se cherche soi-même, si peu que ce soit ; tant qu'on envisage la perfection par rapport à soi-même, au bien spirituel qui nous en reviendra : en un mot, tant que le *moi* entre pour quelque chose dans notre intention, elle est, je ne dis pas criminelle ni même mauvaise, mais mêlée d'imperfection et d'impureté; elle n'a pas cette éminente simplicité qui est si agréable à Dieu.

La simplicité d'intention exclut absolument toute multiplicité ; elle ne se porte pas sur plusieurs objets, mais sur un seul qui est Dieu ; et dans Dieu même elle n'envisage que sa gloire, son bon plaisir, l'accomplissement de sa volonté. L'intention simple est toute pour Dieu; l'âme ne s'y regarde point, ne s'y compte pour rien : ce n'est pas qu'elle exclue ses véritables intérêts, à Dieu ne plaise ! mais elle n'y fait pas attention, elle les oublie; elle va jusqu'à les sacrifier, si Dieu la met dans le cas de faire ce sacrifice; et elle consent de tout son cœur à le servir pour lui-même, sans espoir de retour. Quand on en est là, l'intention est parfaitement simple et pure ; elle communique aux actions même les plus petites une valeur inestimable ; Dieu les agrée, les adopte, se les approprie, comme faites uniquement dans la vue de lui plaire; et l'on peut juger si, quand le moment en sera venu, il les récompensera libéralement. Je le dis hardiment : la moindre chose faite avec cette pureté est d'un plus grand prix aux yeux de Dieu que les plus grandes actions, les plus pénibles, les plus mortifiantes pour la nature, s'il y entre le plus petit mélange de propre intérêt. C'est que Dieu ne regarde point à la matière de nos actions, mais au principe d'où elles partent ; et que ce n'est pas ce que nous faisons qui le glorifie, mais la disposition de notre

cœur en agissant. Nous avons peine à concevoir cela, parce que nous ne pouvons pas nous déprendre de nous-mêmes, et que le malheureux amour-propre se glisse partout, corrompt et empoisonne tout. Mais au fond la chose est et doit être ainsi; et, si nous voulons réfléchir sur nous-mêmes, nous verrons que dans les services qu'on nous rend nous suivons la même règle que Dieu; que nous estimons moins ces services par ce qu'ils sont en eux-mêmes que par l'affection avec laquelle on nous les rend, et que cette disposition intérieure en fait le principal mérite. La différence qu'il y a entre Dieu et nous, c'est que nous ne connaissons pas avec assurance la disposition du cœur, et que Dieu la voit. Mais, du reste, nous voulons comme lui être aimés, être servis pour nous-mêmes; c'est là ce qui nous flatte, ce qui nous rend chères et précieuses les moindres attentions; enfin, nous aimons plus la volonté de nous obliger sans le bienfait, que le bienfait sans la volonté de nous obliger.

Nous ne méritons pas qu'on nous aime et qu'on nous oblige pour nous-mêmes; et c'est une injustice, c'est un vol que nous faisons à Dieu quand nous voulons qu'on nous aime ainsi; mais Dieu le mérite, et il a seul droit de prétendre à un tel amour; il y a droit à toutes sortes de titres, quand même, par une bonté infinie, il ne se serait pas engagé à nous en récompenser.

Mais que faut-il faire pour parvenir à cette pureté d'intention? Une seule chose : ne point se conduire soi-même, ne disposer en rien de soi-même; mais se laisser entre les mains de Dieu, le prier qu'il nous gouverne, non-seulement pour le dehors, mais encore plus pour le dedans; qu'il s'empare de notre esprit et de notre cœur; qu'il nous inspire des pensées, des affections, des mo-

tifs dignes de lui; qu'il nous purifie de ce levain d'amour-propre que nous portons dans l'intime de l'âme; et que, par des moyens que lui seul connaît et peut mettre en usage, il nous élève par degrés à cette sublime pureté. Ces moyens sont durs à la nature, et ils doivent l'être, puisqu'ils ont pour objet de la détruire. Il faut donc s'attendre à passer par de rudes épreuves; mais Dieu donne à une âme généreuse la force de les porter. Elle sent que ces épreuves la purifient, la détachent d'elle-même, l'unissent à Dieu sans milieu; et ce sentiment les lui rend non-seulement légères, mais agréables et désirables : en sorte que, malgré les répugnances extrêmes de la nature, qui ne saurait consentir à sa destruction, elle les accepte et les embrasse de tout son cœur, et ne voudrait pour rien au monde s'y soustraire ni en voir la fin avant le moment que Dieu a marqué.

Tout ce que nous avons à faire de notre côté, c'est, à mesure que nous apercevons dans nos intentions quelque chose d'humain, de naturel, d'imparfait, de le rejeter et de le désavouer, selon la lumière que Dieu nous donne. Cette lumière change suivant les divers états où nous entrons. D'abord elle ne nous montre que les imperfections les plus grossières; bornons-nous pour lors à rectifier celles-là, et gardons-nous bien de vouloir nous mettre tout d'un coup dans une pureté de désintéressement dont nous ne sommes pas capables. Laissons faire Dieu. Ayons seulement l'intention qu'il nous purifie; secondons son action, faisons les sacrifices à mesure qu'ils se présentent; ne prévenons rien par des ferveurs d'imagination, et soyons assurés que Dieu nous purifiera par des voies aux qu'elle nous ne nous attendons pas.

Mais n'est-il pas nécessaire, à chaque action que l'on fait, d'avoir une intention expresse et marquée, et de se dire à soi-même : Je fais telle chose dans telle vue? C'est ce qu'on appelle la direction d'intention. Je réponds que, quand on s'est donné une fois à Dieu, cela n'est pas nécessaire ni même à propos. L'intention générale de plaire à Dieu, de faire sa volonté, suffit; et l'on a toujours cette intention dès qu'on s'est donné sincèrement à lui. Tant que le don de soi-même subsiste, l'intention subsiste aussi : il n'est pas besoin de la renouveler, ni d'y réfléchir, ni de s'en rendre, pour ainsi dire, compte à soi-même. Si l'on s'apercevait que l'on se fût repris en quelque chose, il n'y a simplement qu'à rendre à Dieu ce qu'on lui a pris après le lui avoir donné, et se remettre dans la voie de l'abandon.

Cette intention générale, qu'il est bon de renouveler chaque matin, enferme éminemment toutes les intentions particulières; et elle a seule plus de perfections que toutes les autres ensemble. Si elle est plus parfaite, elle est aussi plus avantageuse pour l'âme, et elle lui procure plus de bien que toutes les autres. Ainsi il n'est pas besoin qu'on se propose ni de satisfaire pour ses péchés par telle bonne œuvre, ni d'acquérir telle vertu, ni d'obtenir telle grâce. L'intention générale de faire la volonté de Dieu comprend tout cela, et elle a l'avantage de détourner nos regards de dessus nous-mêmes, ce que n'ont pas les autres. On ne doit donc pas être surpris lorsqu'on entend une sainte Catherine de Gênes dire qu'elle ne pouvait plus penser à gagner les indulgences. Est-ce qu'elle ne faisait pas cas des trésors de l'Église? Ce serait un crime de le penser. Est-ce qu'elle n'avait pas l'intention générale de les gagner? Elle l'avait sans doute.

Est-ce qu'elle ne les gagnait pas, faute d'y penser expressément ? Dieu occupait sa pensée à quelque chose de mieux, et pouvait-il refuser le pardon de ses péchés et la participation au mérite des saints à une âme qui ne vivait que de son amour, qui ne se gouvernait que par son esprit, qui n'avait en vue que sa gloire ?

Ayons cette intention pure dans le sens que je l'ai expliqué, ce regard simple vers Dieu, ce zèle de la gloire et des intérêts de Dieu ; ne pensons, n'agissons, ne souffrons que pour lui, et tous nos péchés nous seront remis, et nous acquerrons toutes les vertus, et nous obtiendrons toutes les grâces, et nous mettrons Dieu dans une espèce de nécessité de pourvoir en Dieu à tous nos intérêts que nous aurons négligés, oubliés, sacrifiés pour les siens. Voilà la plus sainte et la plus excellente de toutes les méthodes.

Marthe et Marie.

Rien n'est plus digne d'attention que ce que l'Évangile nous apprend touchant les deux sœurs Marthe et Marie. Il est certain que Marthe représente la vie active, c'est-à-dire la vie où, par ses propres efforts, par son propre travail, on s'empresse de témoigner à Dieu son amour ; et que Marie est l'image de la vie contemplative, où l'on s'étudie à se tenir en repos, pour donner lieu en nous à l'action de Dieu, et où l'on n'opère que par le mouvement et sous la direction de Dieu.

Les deux sœurs reçoivent Jésus-Christ dans leur maison ; toutes deux l'aiment, toutes deux veulent lui marquer leur amour ; mais elles s'y prennent d'une manière

bien différente. Marthe ne pense qu'à exercer la charité envers le Sauveur et à lui préparer un repas. Son soin est digne de louange ; mais elle y met beaucoup d'activité, beaucoup d'empressement : elle s'agite, elle s'inquiète : elle apprête différents mets, tandis qu'un seul eût suffi. Marie, de son côté, ne se donne aucun mouvement pour bien traiter Jésus-Christ ; mais elle s'asseoit à ses pieds pour être nourrie de sa parole. L'occupation de la première est tout extérieure, tout en action ; celle de la seconde est tout intérieure, tout en silence et en repos. L'une veut donner au Sauveur, l'autre veut recevoir de lui ; l'une lui présente de grand cœur tout ce qu'elle a, l'autre se donne elle-même.

Marthe, persuadée qu'elle fait plus pour Jésus-Christ que sa sœur, et que celle-ci devrait quitter les pieds du Sauveur pour venir à son aide, se plaint à lui de ce qu'elle la laisse servir seule, et le prie de lui dire de l'aider. Elle croyait que Marie était oisive, et que son repos et son silence n'avaient rien qui dût plaire à Jésus-Christ.

Mais que lui répond-il? *Marthe, Marthe, vous êtes inquiète et vous vous empressez pour beaucoup de choses : cependant une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.*

Pesons cette réponse : l'instruction qu'elle renferme est bien propre à modérer l'activité et à réduire la multiplicité, qui sont les deux grands défauts de la dévotion. Il était dans l'ordre que les hôtesses de Jésus-Christ lui préparassent à manger, mais il ne lui fallait qu'un repas frugal. Un seul mets suffisait aux besoins de la nature, et Marthe croirait manquer au Sauveur si elle ne lui apprêtait un grand nombre de mets. Voilà le

défaut de la multiplicité. Il fallait apprêter ce repas frugal paisiblement, et sans perdre le repos intérieur; et Marthe s'empresse, s'agite, se trouble. Voilà le défaut de l'activité. Marthe préférait son occupation à celle de sa sœur. Jésus-Christ la redresse encore là-dessus, et lui apprend que le choix de Marie est le meilleur. Il lui apprend encore que les œuvres extérieures, les œuvres de charité, quoique bonnes en elles-mêmes, quoique commandées, ne sont que pour la vie présente, et cesseront avec celle-ci; au lieu que le repos de la contemplation ne passera jamais, et qu'après avoir commencé sur la terre, il continuera avec plus de perfection dans l'éternité.

Dans une autre occasion, lorsque Jésus vint pour ressusciter Lazare, Marthe, instruite de sa venue, et toujours active, court à sa rencontre. Marie reste au logis ; elle attend, pour en sortir, que sa sœur lui dise que le maître l'appelle. Marthe agit de son propre mouvement; Marie attend, pour agir, que Jésus-Christ la mette en mouvement.

Tirons de tout ceci des règles sûres pour diriger notre jugement et notre conduite en matière de dévotion.

1° Les bonnes œuvres, eussent-elles pour objet Jésus-Christ lui-même, et une chose aussi nécessaire que la nourriture, sont en elles-mêmes d'une moindre valeur que l'oraison et le repos de la contemplation. Par conséquent, il faut en général préférer l'oraison à l'action et y donner beaucoup plus de temps. Par l'oraison j'entends ici tous les exercices de piété dont l'âme est l'objet immédiat.

2° Quand les œuvres extérieures qui regardent le prochain ne sont pas de nécessité absolue, il ne faut pas

tellement les multiplier qu'elles prennent sur nos prières et sur nos exercices intérieurs. On a beau alléguer le zèle et la charité : le zèle doit être réglé, et la charité doit commencer par nous-même.

3° Lors même que les œuvres extérieures sont indispensables, et que la volonté de Dieu y est expresse, il faut tâcher de s'en acquitter sans sortir du repos intérieur ; en sorte que dans l'action l'âme continue d'être unie à Dieu, et qu'elle ne perde point un certain recueillement qui doit l'accompagner partout. Comme cela est d'une pratique assez difficile, et n'est propre qu'aux âmes avancées, tous les maîtres de la vie spirituelle recommandent aux commençants de donner le moins qu'ils pourront à l'action, et de s'appliquer davantage à l'oraison. Un temps viendra où l'oraison leur étant devenue, pour ainsi dire, naturelle, ils pourront, si Dieu le juge à propos, agir beaucoup au dehors, sans perdre le repos du dedans.

4° Par rapport même aux exercices intérieurs, l'activité, qui a sa source dans l'amour-propre, est toujours mauvaise, et l'on ne saurait trop la réprimer, pour se laisser dominer par la grâce. Que faisait Marie ? Elle était assise ; son corps était dans une situation fixe et tranquille ; elle était en silence. Jésus-Christ parlait ; elle l'écoutait de toute l'attention de son cœur. Il n'est pas dit qu'elle parlât à Jésus-Christ, ni qu'elle l'interrompît ; elle se tenait devant lui comme un disciple devant son maître ; elle recevait ses leçons, et les laissait pénétrer doucement dans son âme. Voilà le modèle de la parfaite oraison, où l'âme ne cherche point à s'exhaler en réflexions et en sentiments, mais où elle écoute celui qui l'instruit sans aucun bruit de paroles. Quand Dieu

nous a fait la grâce de nous appeler à ce genre d'oraison, il n'en faut jamais sortir pour quelque prétexte que ce soit, de distraction, de sécheresse, d'ennui, de tentation; mais il y faut persévérer, il faut dévorer toutes les peines qui s'y rencontrent, et être persuadé qu'on fait beaucoup, qu'on fait tout ce que Dieu veut que nous fassions, lors même qu'on croit ne rien faire et perdre le temps. Il faut un grand courage, et prendre beaucoup sur soi-même, pour marcher constamment dans le désert d'une oraison nue, obscure, vide de pensées et d'affections : aussi, c'est cette oraison qui avance le plus notre mort à nous-mêmes, et notre vie en Dieu.

5° L'activité engendre la multiplicité, et le repos conduit à l'unité, à cette unité dont Jésus-Christ relève la nécessité. L'activité accumule les pratiques : elle embrasse tous les genres de dévotion. Elle passe sans cesse d'un acte à un autre; elle s'agite, se tourmente, et ne croit jamais avoir assez fait. Le repos nous concentre en Dieu et nous fixe à une seule chose : à l'écouter dans l'oraison; et, hors de l'oraison, à accomplir sa volonté dans le moment présent, sans s'inquiéter du passé ni de l'avenir. En sorte que l'âme n'a jamais qu'un seul objet, et qu'elle ne se livre jamais aux choses extérieures, moins occupée de son action que de la volonté de Dieu, qui est son motif et sa fin.

6° Elle apprend ainsi à ne point séparer l'occupation de Marie de celle de Marthe, et à les subordonner de manière que l'une ne nuise point à l'autre. Elle ne néglige aucun des devoirs de son état, même ceux de bienséance ; mais elle met à la tête de tous ses devoirs l'union inséparable avec Dieu, la dépendance continuelle de la grâce. Elle rend au prochain tous les services qui

dépendent d'elle, mais elle ne s'y porte pas d'elle-même ; elle attend que la Providence lui en présente l'occasion. Elle parle, elle agit en paix sous la direction de la grâce, et elle n'aspire qu'à se retrouver seule avec Dieu.

7° Enfin, même dans les meilleures choses, dans celles qui intéressent le plus la gloire de Dieu, elle ne s'ingère jamais en rien; elle ne fait pas même un pas vers Dieu, si Dieu lui-même ne l'appelle. Elle reste où elle est, comme dit saint François de Sales, parce que son état présent est celui où Dieu la veut, et qu'elle n'en doit sortir que par son ordre.

Que la dévotion serait belle, qu'elle serait glorieuse à Dieu, utile à l'âme, édifiante pour le prochain, respectée du monde même le plus corrompu, si elle se conduisait selon ces règles ! Mais, par malheur, on veut se gouverner soi-même, on se cherche soi-même dans sa dévotion, et c'est ce qui la rend sujette à tant de défauts et de travers.

Sur ces paroles du psaume LXXII :

Je suis devenu, en votre présence, comme une bête de somme, et je suis toujours avec vous.

Remarquez la liaison de ces deux choses : *Être devant Dieu comme une bête de somme, et être toujours avec Dieu.* Cela n'est guère conforme à l'idée que nous nous formons de la sainteté et du commerce intime avec Dieu. Quoi ! pour parvenir à ce commerce intime, à cette union fixe, il faut être devant Dieu comme une bête de somme ? Oui ; et c'est l'esprit de Dieu qui nous le déclare.

Mais qu'est-ce qu'être une bête de somme devant Dieu? La bête de somme destinée aux usages de l'homme emploie à son service ce tout qu'elle a de forces, non selon son propre jugement et sa propre volonté, mais selon le jugement et la volonté de l'homme. Elle se laisse charger de ce qu'il veut, comme il veut, et quand il veut. Elle marche par le chemin qu'il lui plaît, du pas qu'il lui plaît; elle ne s'arrête, pour prendre de la nourriture et du repos, que quand et autant qu'il lui plaît. En un mot, elle est tout à la disposition de l'homme, tant pour ce qui le regarde que pour ce qui la concerne elle-même, et elle ne lui résiste en rien.

Telle doit être l'âme à l'égard de Dieu. Si elle veut être toujours avec lui, il faut qu'elle dépende toujours et en tout de lui. Il faut que d'elle-même elle n'ait ni action, ni jugement, ni choix propre, mais qu'elle ne juge, qu'elle ne choisisse, qu'elle n'agisse que sous la motion de Dieu; il faut qu'elle soit contente d'être mue comme Dieu la meut pour toutes choses, mais surtout pour ses dispositions intérieures.

Que faut-il donc faire pour parvenir à cette dépendance totale? S'anéantir, et se laisser anéantir sans cesse.

S'anéantir par rapport à l'esprit, en ne lui donnant la liberté de se porter sur aucun objet de lui-même, de s'occuper de rien, de juger de rien en le laissant, autant qu'il est en nous, dans un vide parfait, afin que Dieu remplisse ce vide de telle pensée qu'il lui plaira. Si l'on est à l'oraison, si l'on assiste à la messe, si l'on communie, il faut se tenir dans la disposition simple de recevoir ce qu'il plaira à Dieu de nous donner, sans se désoler si l'on n'a rien, si l'on est sèche, distraite, en proie même à des tentations. Si on lit un livre de piété, il faut se

livrer simplement aux impressions que Dieu nous donnera, attendant de lui la lumière pour comprendre, et le sentiment pour goûter ce qu'on lit.

Dans la conversation avec le prochain, ne rien prévoir, ne réfléchir sur rien, ne point remarquer les défauts des personnes avec qui l'on converse, du moins ne pas s'arrêter à ce qui nous frappe; dire bonnement notre pensée, sans nous mettre en peine si on nous goûte, si on nous applaudit; et ne plus songer à l'entretien dès que les personnes sont sorties.

Qand on est seul, tenir toujours son esprit libre, sans le promener ni sur le passé, ni sur l'avenir, ni sur soi-même, ni sur les autres, ne s'occupant que du présent. Réprimer toute curiosité, de quelque nature et sur quelque objet que ce soit, ne se mêler que de ses propres affaires, et de celles du prochain où la charité nous engage; du reste, être dans le monde comme si l'on n'y était pas, et voir les choses sans y donner son attention.

S'anéantir par rapport au cœur, en ne s'attachant à rien que selon l'ordre de Dieu, en ne s'appropriant rien, en ne désirant et ne craignant rien. Il est aisé de se détacher des biens temporels, des liaisons humaines et de toutes les affections naturelles : cela ne coûte guère quand on a une fois goûté Dieu. Mais il n'est pas également facile de se détacher des biens spirituels, d'être indifférente sur les consolations divines, de les recevoir avec pureté, de les perdre sans regret, de n'en point désirer le retour.

On ne consent pas volontiers à la perte de la paix sensible, du recueillement aperçu, de la présence de Dieu sentie et goûtée. Il faut pourtant se préparer à cette

perte pour ne point s'en étonner ni se déconcerter quand elle arrivera.

On ne consent pas non plus volontiers à se voir l'objet des railleries, des mépris, des calomnies, des faux jugements des hommes, à ne pas dire un mot, à ne pas faire une démarche pour se justifier; mais à souffrir en silence et en paix, attendant qu'il plaise à Dieu de se déclarer pour nous, et lui faisant, s'il l'exige, le sacrifice de notre réputation.

Il est encore bien plus dur de se voir délaissée de Dieu, de ne plus recevoir aucune goutte de la rosée céleste, de se trouver en quelque sorte dure et insensible, de n'avoir plus ni lumières ni goût; d'éprouver des combats, des agitations, des désolations intérieures; d'ignorer si on aime Dieu et si Dieu nous aime, etc. Cependant il faut s'attendre à cela si l'on veut être unie à Dieu immédiatement et sans milieu, si l'on veut être purifiée de ce que l'amour-propre a de plus délicat et de plus spirituel. Bien des âmes sont exposées à rester en chemin ; elles se retirent de Dieu, comme dit Jésus-Christ, dans le temps de l'épreuve : ce sont ces maisons sans fondement dont parle l'Évangile, qui ne tiennent pas contre les vents, les pluies, les inondations. Mais les âmes généreuses préparées à tout, qui ne comptent point sur elles-mêmes, mais sur Dieu, qui l'aiment pour lui-même, qui préfèrent sa gloire et son bon plaisir à leur intérêt propre, ces âmes se purifient dans ces épreuves comme l'or dans le creuset : elles résistent comme l'or à toute l'activité du feu, qui ne leur ôte que cette rouille de l'amour-propre dont le péché les a infectées jusque dans leur fond, et les rétablit dans leur pureté originelle .

Si nous nous laissons anéantir ainsi par degrés, si

nous nous regardons comme dévouées et consacrées à tout ce qu'il plaira à Dieu de faire de nous, alors nous serons toujours avec lui et nous lui serons unies d'autant plus intimement que nous le croirons plus éloigné de nous.

Quand Jésus-Christ, livré sur la croix à tous les tourments intérieurs et extérieurs, victime des passions des hommes et de la justice de Dieu, disait à son Père : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* son Père l'avait-il réellement abandonné? Non, certes; au contraire, il ne l'aima jamais plus qu'à ce moment où Jésus-Christ lui donnait la plus grande preuve de son amour. Mais il lui fit éprouver les plus terribles effets de l'abandon, pour donner lieu au sacrifice le plus parfait qui fut jamais. Il en est de même, à proportion, des âmes que Dieu éprouve. Plus il paraît les abandonner, plus il est près d'elles en effet, plus il les soutient, plus il les aime. Mais il se réserve de leur donner des preuves éternelles de son amour lorsqu'elles lui auront donné dans le temps toutes les preuves qu'il a droit d'attendre de leur amour.

Sur la pensée de la mort.

La pensée de la mort est un objet terrible pour ceux qui vivent dans le péché; et ils n'ont d'autre ressource que d'en écarter le souvenir. Triste ressource! Ils ressemblent à celui, qui, sur le bord d'un précipice, fermerait les yeux pour ne pas voir le danger.

La pensée de la mort est encore plus effrayante pour ceux qui servent Dieu par un esprit d'intérêt, qui envi-

sagent leur salut par rapport à eux, qui pensent plus à la justice de Dieu qu'à sa miséricorde. En général, elle est affligeante pour quiconque n'est pas entièrement détaché de toutes les choses d'ici-bas et n'est pas dans la pratique de la mort continuelle à soi-même.

Mais cette pensée est douce, consolante pour les âmes intérieures qui se sont données à Dieu de bonne foi, et qui, uniquement occupées de son service, lui ont remis leur sort entre les mains.

Les premiers regardent la mort comme la fin de leurs plaisirs et le commencement d'un malheur qui ne finira jamais, et cette vue les désespère.

Les seconds, envisageant la mort des yeux de l'amour-propre, ou se laissant trop effrayer des jugements de Dieu, voient en elle un instant redoutable qui doit décider de leur éternité ; et l'incertitude où ils sont sur le sort qui les attend les consterne, parce que, d'une part, ils n'ont pas assez de confiance en Dieu, et que, d'autre part, la foi et leur conscience ne leur permettent pas de compter sur leurs bonnes œuvres ni sur le pardon de leurs péchés.

Mais les troisièmes, qui sont tout à fait abandonnés à Dieu, attendent tout de son infinie bonté. Comme ils craignent l'offense de Dieu plus que l'enfer, ils regardent avec joie la mort, comme le moment qui fixera à jamais leur volonté dans le bien, qui les délivrera des tentations, qui les mettra pour toujours à l'abri du péché. L'amour de Dieu faisant leur principal et même leur unique exercice, ils ne voient dans le passage de cette vie qu'un changement heureux qui leur assure la possession de Dieu et le bonheur de l'aimer éternellement. Ce n'est pas

qu'ils aient une assurance positive de leur salut, mais ils ont une confiance inébranlable en Dieu, et la conscience leur rend témoignage de leur constante fidélité. La vue de leurs péchés passés ne les épouvante point, parce que depuis longtemps ils les détestent sincèrement, et qu'ils les ont jetés dans le sein de la miséricorde divine. Ils pensent que Jésus-Christ sera leur juge, et ils se disent à eux-mêmes : Pourquoi craindrais-je celui qui m'a fait tant de grâces, celui qui m'a préservé ou qui m'a retiré du péché, celui qui m'a inspiré le dessein de me donner pleinement à lui, que j'aime plus que moi-même, et que je veux aimer jusqu'au dernier soupir ?

Quel regret ces âmes peuvent-elles avoir de la vie? rien ne les y attache. Quelle crainte peuvent-elles avoir des suites de la mort, puisque après la mort elles seront plus à Dieu qu'elles n'y étaient pendant la vie, qu'elles y seront irrévocablement, et qu'elles n'auront plus rien à craindre de l'inconstance de leur volonté ? Tant qu'elles vivent, elles peuvent succomber aux tentations et perdre les bonnes grâces de Dieu : voilà leur unique crainte, qui cessera au moment de la mort, où elles seront établies dans une parfaite sécurité.

En un mot, la manière dont on envisage la mort dépend des dispositions du cœur. Quand le cœur est purifié du poison de l'amour-propre, quand l'exercice assidu de l'oraison et de la mortification intérieure a ôté tous les milieux qui sont entre l'âme et Dieu, quand on a passé par les épreuves qui nous ont conduit par degrés aux plus grands sacrifices, et qu'on est parvenu à la consommation de l'union avec Dieu, il est impossible qu'on craigne la mort, on ne la regarde plus par rapport à soi, mais par rapport à la volonté de Dieu ; et dans

cette sainte volonté la mort perd tout ce qu'elle a d'affreux ; elle n'a rien que d'aimable et de désirable pour celui dont la volonté est toute passée dans celle de Dieu.

Pour comprendre ce que je dis ici, et pour en sentir la vérité, il faut être arrivé à cet heureux état de transformation à Dieu. Mais, quoiqu'on ne le comprenne pas encore, on peut tenir pour assuré que cela est ainsi, et s'en rapporter à l'expérience de tant d'âmes saintes qui n'ont trouvé que paix, que douceur, que suavité dans la mort.

Une chose également vraie, c'est que la pensée de la mort est une de celles qui occupent le moins les âmes intérieures. La raison en est que Dieu, étant maître de leur esprit, le tourne vers d'autres objets plus propres à leur avancement. Et comme ce que la mort a d'effrayant vient en partie de l'imagination et de l'horreur naturelle qu'on en a, à mesure que l'imagination s'amortit, qu'on se détache du corps et qu'on se spiritualise, on perd toutes les frayeurs qu'on avait auparavant de la mort, et l'on s'accoutume à la voir comme Dieu veut que nous la voyions. Or Dieu ne veut certainement pas que la pensée de la mort effraye une âme qui s'est donnée tout à lui.

Au reste, ce n'est ni par des réflexions tirées de la raison, ni même par les motifs que fournit la foi, qu'on peut parvenir à envisager la mort avec sécurité. Cette sécurité est un don de Dieu, et il ne fait cette grâce qu'à ceux qui lui ont remis tous leurs intérêts temporels et éternels entre les mains, qui ne s'occupent plus d'eux-mêmes, et qui n'ont plus qu'un seul objet, l'accomplissement de la volonté divine. Lorsque nous serons absolument perdus en Dieu, la mort n'aura plus rien qui puisse nous faire de la peine.

On exhorte beaucoup le commun des chrétiens à penser à la mort, à l'incertitude de son moment et à ses suites, et l'on a raison, parce que c'est un des moyens les plus efficaces pour les engager à bien vivre. Mais cette pratique, si salutaire pour le reste des fidèles, n'est pas faite pour les âmes intérieures, qui ne doivent par elles-mêmes s'astreindre à aucune pratique, mais s'abandonner à l'esprit de Dieu. Or l'esprit de Dieu ne les porte pas à s'occuper de la pensée de la mort, mais il les porte à mourir sans cesse à elles-mêmes de la mort mystique; à purifier leurs sens, à renoncer à leur propre esprit, à leur propre volonté; à se perdre, à s'oublier elles-mêmes, pour ne vivre plus qu'en Dieu. Cette mort mystique est leur grand objet : elles y travaillent de leur côté, tandis que Dieu y travaille aussi du sien, et, quand elles sont arrivées à cette bienheureuse mort, la mort naturelle n'est plus pour elles qu'un passage de la vie présente au bonheur éternel.

Il ne faut donc pas qu'une âme intérieure prenne la pensée de la mort pour sujet de ses réflexions, ni qu'elle s'y arrête volontairement. Cela ne lui est ni nécessaire ni utile, du moment qu'elle s'est donnée à Dieu, et que Dieu s'est emparé d'elle. Tout ce qu'elle a à faire est de se laisser gouverner par la grâce pour les pensées comme pour le reste. Si la pensée de la mort se présente à elle dans ses oraisons ou dans ses lectures, elle pourra remarquer que Dieu ne l'attache point à cette pensée, et ne l'invite point, par un attrait intérieur, à s'en occuper. Il ne faut donc pas qu'elle aille contre son attrait, ni qu'elle se nourrisse d'une pensée qui ne lui est pas bonne pour son état présent. L'amour de Dieu, la générosité envers Dieu, la fidélité à la grâce, l'attention con-

tinuelle à se faire violence, à ne point penser à soi ni à ses intérêts : voilà les pensées que Dieu lui inspire, et auxquelles il la tient sans cesse attachée. Ces pensées, qui tendent toutes à la mort mystique, lui sont bien plus utiles que celles de la mort naturelle, et la portent bien plus puissamment à se renoncer et à se laisser détruire par l'opération divine.

Pour conclusion, l'âme intérieure n'a d'autre pratique à suivre par rapport à la mort, que de n'y point penser d'elle-même, et de s'abandonner absolument à Dieu, soit pour le genre de sa mort, soit pour le temps, soit pour les suites.

De la pensée de l'éternité

On s'effraye de la pensée de l'éternité, et, dans un certain sens, on a grandement raison, car cette pensée est effrayante au souverain degré. Mais si l'on savait s'en effrayer utilement; si l'on tirait, pour la conduite de la vie, les justes conséquences qui naissent de cet effroi, bientôt on se familiariserait avec la pensée de l'éternité; on s'y plairait, on y trouverait de la consolation. Car si cette pensée a son côté effrayant, elle a aussi son côté consolant et souverainement consolant. Puis donc que cette pensée nous est naturelle, qu'elle tient si étroitement à l'idée d'une Divinité et de la religion, qu'on ne peut l'en séparer, qu'il nous est impossible de nous en défaire, et que, malgré nous, elle nous poursuit partout, il est de la dernière importance de l'envisager comme il faut, afin qu'elle ne nous inspire d'abord qu'un trouble salutaire, et qu'ensuite, loin de nous troubler, elle nous inspire du courage et de la joie.

La pensée de l'éternité effraye et doit effrayer ceux qui, livrés à leurs passions, sont résolus de les contenter à quelque prix que ce soit. Mais, puisque cette pensée importune jette de l'amertume dans leurs plaisirs, au lieu de la rejeter comme ils font, et d'écarter avec soin tout ce qui peut la leur rappeler, ils devraient examiner de sang-froid quel est le fondement de cette pensée ; s'il est solide, également démontré par la raison et la révélation. Après s'en être convaincus, il leur serait aisé de conclure que, puisqu'ils ne sont pas faits pour le temps, mais pour l'éternité, ils sont les plus insensés des hommes de sacrifier à des objets présents et passagers leur destinée éternelle. De cette conclusion à une parfaite conversion il n'y aurait qu'un pas à faire. Car enfin, si l'éternité est réelle, que gagnent-ils à s'étourdir, et à en éloigner le souvenir de leur esprit ? Une vérité à laquelle on ne pense pas, à laquelle on ne veut pas penser, en est-elle moins une vérité ? Et si elle doit avoir les plus grandes suites pour nous, détournerons-nous ces suites en nous obstinant à ne pas les envisager ?

La pensée de l'éternité effraye et doit effrayer ceux qui, sans être des libertins déterminés, sont néanmoins trop attachés aux choses de cette vie et à la vie même. Mais qu'ils fassent réflexion que, s'il est des objets éternels dont ils sont destinés à jouir, leur cœur doit se porter vers ces objets, et que toute attache immodérée aux choses présentes est un désordre. Qu'ils pensent combien il est déraisonnable de se passionner pour ce qui leur échappera sans cesse et qu'ils perdront un jour sans retour, et d'être froids, indifférents pour ce qui doit durer éternellement et faire à jamais leur bonheur ou

leur malheur. L'éternité, considérée ainsi, ne sera plus pour eux un objet alarmant; mais ils se diront à eux-mêmes : Je ne suis pas fait pour la terre ; pourquoi donc y prendre un si vif intérêt ? Une autre vie qui ne finira jamais doit succéder à celle-ci ; pourquoi donc ne ferais-je pas tout ce qui dépend de moi pour m'assurer la jouissance des biens que la religion me promet dans cette autre vie ? Alors plus d'empressement pour acquérir une fortune périssable : on use selon les vues de Dieu des biens de ce monde, mais on ne s'y attache pas ; tous les efforts de notre esprit et de notre cœur, toutes nos affections se portent vers l'éternité.

La pensée de l'éternité effraye encore des âmes chrétiennes et timorées, mais qui servent Dieu avec un esprit d'intérêt, qui le craignent plus qu'elles ne l'aiment, qui sont toujours inquiètes sur leur salut, et qui voudraient avoir sur ce point des assurances qu'il ne leur est pas possible de se procurer. Je puis être damnée, se disent-elles ; je puis être éternellement malheureuse ; j'ignore si je suis en état de grâce, si je ne mourrai pas en péché mortel. Cette pensée les glace, les consterne, les jette dans l'abattement et le désespoir. C'est bien contre l'intention de Dieu qu'elles se troublent ainsi, et la pensée de l'éternité ne devrait pas produire en elles cet effet. Qu'elles se persuadent que Dieu les aime plus qu'elles ne s'aiment elles-mêmes, qu'il veut leur salut plus qu'elles ne le veulent ; que les moyens de l'assurer sont entre leurs mains, qu'elles n'ont qu'à en bien user, et qu'elles peuvent après cela se reposer tranquillement sur Dieu de leurs intérêts éternels. Elles ne voient pas que ces craintes excessives viennent de l'amour-propre, et de ce qu'elles rapportent Dieu à elles-mêmes, au

lieu de se rapporter à lui. Dans leur salut, elles n'envisagent que leur propre intérêt; ce n'est point l'amour de Dieu, la gloire de Dieu, la volonté de Dieu qui est leur fin et leur centre; c'est leur propre béatitude, en tant qu'elle se termine à elles. Qu'elles corrigent ce désordre; qu'elles s'élèvent un peu au-dessus d'elles-mêmes, et que, sans négliger leurs intérêts, elles les subordonnent à un plus grand intérêt, qui est celui de Dieu; bientôt l'amour prendra la place de la crainte; elles mettront en Dieu toute leur confiance; elles attendront leur salut, non de leurs mérites, mais de sa bonté et de sa miséricorde; elles serviront Dieu en paix, et la pensée de l'éternité ne les effrayera plus.

Mais ce n'est pas assez que cette pensée ne nous porte point à l'effroi et au découragement, il faut qu'elle nous devienne douce et consolante, en sorte que l'âme aime à se la rappeler; qu'elle ne la perde même jamais de vue; qu'elle s'en serve pour se soutenir, pour s'animer dans les traverses et les maux de la vie présente. Et que faut-il faire pour cela? être bien pénétré de cette pensée de saint Paul : *Nos afflictions, qui ne sont que momentanées et légères, nous produisent un poids immense et éternel de gloire.*

Qu'est-ce que cette vie? doit-on se dire à soi-même. Un temps d'épreuve, où je dois mériter un bonheur éternel. Dieu m'a destiné à la possession éternelle de lui-même, c'est-à-dire de la source et du centre de tous les biens. Quelle destinée pour un être tiré du néant! qu'elle est grande et supérieure à toutes nos vues et à tous nos désirs! Comment, après cela, peut-on s'abaisser aux choses de la terre? comment peut-on s'y attacher? comment daigne-t-on les regarder? Je suis né pour ce

qui est éternel, et je m'arrête à ce qui passe! Je suis né pour posséder Dieu, et je livre mon cœur à la créature!

Mais Dieu veut me donner cette posssession éternelle de lui-même à titre de récompense. Et que me demande-t-il? Que dès ici-bas je m'occupe du bonheur de le posséder un jour; qu'en vue d'un si grand bienfait, d'une si sublime destination, je l'adore, je l'aime, je le serve de tout mon cœur; que si j'ai le malheur de l'offenser, je revienne bientôt à lui; que j'écoute au fond de mon âme sa voix qui me rappelle à mon devoir; que, dans l'espérance de cette bienheureuse éternité, je souffre volontiers pour l'amour de lui toutes les peines de la vie présente, et que je méprise ses faux plaisirs, ou du moins que j'en use selon les vues de Dieu. Voilà uniquement ce qu'il me demande.

Or, peut-il y avoir une pensée plus douce, plus consolante que celle de l'éternité ainsi envisagée? En est-il une plus propre à élever l'âme au-dessus d'elle-même, au-dessus des illusions d'un monde trompeur, au-dessus des tentations, des difficultés que l'on rencontre dans la pratique de la vertu? Tout ce que j'éprouve ici-bas de privations, de mortifications, de croix de toute espèce, durât-il cent ans, durât-il cent mille ans, n'est qu'un moment en comparaison de l'éternité. Mes maux, fussent-ils mille fois plus grands, ce sont des maux légers au prix du poids immense de gloire et de félicité qui m'attend

Courage, mon âme! Tout ce qui passe n'est rien quand il est passé; tu ne dois compter pour vrai bien et pour vrai mal que celui qui dure éternellement. La privation de ce plaisir me soustrait à une peine éternelle;

à quoi m'exposerait sa jouissance? La pratique de cette vertu qui me coûte tant d'efforts me procurera un bien sans bornes et sans terme. Est-il un mal que cette pensée n'adoucisse, une tentation qu'elle ne puisse surmonter, un acte de vertu qu'elle ne rende aisé! Pourquoi donc craint-on tant l'éternité, puisque c'est le plus grand motif de consolation que nous puissions avoir ici-bas, le motif le plus sublime, le plus encourageant?

Que fait cela à l'éternité? disait un grand saint. Cela contribuera-t-il à mon bonheur éternel? cela y nuira-t-il? Voilà une règle de conduite bien sûre, bien décisive, et qui peut s'appliquer à toutes les circonstances de la vie. Proposons-nous de suivre cette règle; rappelons-nous-la tous les jours, rendons-nous-la familière, nous vivrons ici-bas en citoyens de l'éternité, et nous en goûterons les délices d'avance, par la paix de la conscience, et la satisfaction intime d'agir en tout selon la droite raison et la religion.

Dieu seul.

Dieu seul est le grand mot de la vie intérieure. Le premier pas qu'on fait dans cette voie est de se dévouer à Dieu seul. A mesure qu'on y avance, on se détache de tout ce qui n'est pas Dieu et surtout de soi-même. On est au terme lorsqu'on se trouve uni à Dieu seul, immédiatement et sans aucun milieu. Il est impossible de concevoir ce que c'est que cette possession de Dieu seul, uni par lui-même, par sa propre substance, au centre de l'âme; il faut l'éprouver pour savoir en quoi cela consiste, et l'on ferait de vains efforts pour faire com-

prendre à d'autres ce qu'on éprouve. Mais la pureté où l'âme doit être pour mériter cette possession, les épreuves par lesquelles il faut qu'elle passe, ne sont pas moins incompréhensibles; et, quelque chose qu'on en lise dans les livres spirituels et dans les vies des saints, on ne peut s'en former une juste idée, jusqu'à ce qu'on en ait fait l'expérience.

Ce n'est pas nous-mêmes, ce n'est pas le directeur, quelque éclairé qu'il soit; c'est Dieu seul qui peut nous conduire à la possession de Dieu seul. Cette œuvre est son œuvre par excellence, et une œuvre incomparablement plus grande que la création et le gouvernement de l'univers. Ce en quoi l'âme doit contribuer à l'accomplissement de cette œuvre est de laisser faire Dieu sans examiner ce qu'il fait, de se tenir fidèlement dans l'état où Dieu la met; de n'opposer aucune résistance volontaire à son opération; de se laisser dépouiller successivement de tout ce qui n'est pas Dieu seul et son bon plaisir. Tant qu'elle peut agir, elle doit coopérer à la grâce avec la plus grande exactitude, s'interdire un regard, une parole, un goût, une fantaisie, la chose même la plus innocente et la plus permise; dès que Dieu l'exige, elle doit passer par-dessus toute considération humaine, sans se mettre en peine de ce qu'on dira, de ce qu'on pensera d'elle, de ce qui lui arrivera même de plus fâcheux; elle doit tenir bon contre tout penchant, toute répugnance, toute révolte de la nature, toute suggestion du malin esprit.

Lorsque Dieu s'est tout à fait emparé d'elle, et qu'elle sent bien qu'elle n'est plus maîtresse de ses puissances, ni de sa mémoire pour se ressouvenir, ni de son entendement pour réfléchir, ni de sa volonté pour produire

des affections, son devoir est de se laisser absolument gouverner à Dieu, de souffrir toutes les épreuves par lesquelles il la fait passer, sans penser ni à quoi servent ces épreuves, ni quelle en sera la fin, sans désirer d'en sortir; et en même temps de ne se relâcher par elle-même d'aucun de ses exercices ni d'aucune de ses pratiques. Dieu s'éloignera; le ciel sera de fer et d'airain pour elle; elle ne recevra plus une seule goutte de rosée et de consolation ; elle n'aura plus d'assurance ni du côté de Dieu ni du côté des hommes; tout paraîtra se déclarer contre elle; elle se croira perdue sans ressource; et néanmoins elle persévérera toujours à s'immoler, à se sacrifier au bon plaisir de Dieu, ne se regardant jamais elle-même, ne se mettant pas en peine de ce qu'elle deviendra, persuadée que, pourvu qu'elle demeure inviolablement attachée à Dieu, elle ne se perdra en lui que pour se retrouver éternellement en lui. Voilà ce que l'âme a à faire par rapport à Dieu.

Par rapport à celui que Dieu lui a donné pour guide, elle ne doit regarder que Dieu seul en lui, s'ouvrir à lui comme à Dieu même ; ne lui cacher ni ne lui dissimuler rien; ajouter une foi entière à ce qu'il dit; lui obéir comme à Dieu même; mais il faut en même temps qu'elle ne s'attache à lui que comme à un moyen dont Dieu se servira tant qu'il lui plaira, et qu'il lui ôtera quand il jugera à propos. Ainsi elle doit y tenir tant que Dieu le lui laisse, et ne jamais le quitter de son propre mouvement; mais quand Dieu le lui retire, quelque sensible que lui soit cette perte, elle doit y acquiescer, et croire fermement que Dieu n'a pas besoin de tel homme pour la conduire, qu'il y suppléera par quelque autre, ou par lui-même au défaut de tout moyen hu-

main. Il arrive quelquefois que Dieu laisse l'âme sans aucun directeur ; l'épreuve est terrible ; mais si l'âme est généreuse et fidèle, elle n'y perdra rien, et n'en sera que mieux conduite, étant sous l'infaillible direction de Dieu même. Une âme qui est dans cette disposition, et qui s'y maintient par une fidèle correspondance à la grâce, parviendra infailliblement à Dieu seul.

Il n'est donc point question ni de vue, ni de projet, ni de plan ; nulle méthode, nul livre, nul directeur, ne peuvent conduire à Dieu seul. Je le répète : Dieu seu peut nous attirer et nous unir à lui ; lui seul en connaît les moyens ; il sait comment il faut prendre chaque âme, et par quelle voie il faut la conduire ; il n'y a qu'à se livrer à lui, qu'à le laisser faire, et le suivre pas à pas.

Si l'on me demande à quoi il faut renoncer pour parvenir à la possession de Dieu seul, je réponds en général qu'il faut renoncer sans aucune exception à tout ce qui n'est pas Dieu seul. J'ajoute que Dieu seul comprend toute l'étendue de ce renoncement ; que l'homme, avec les lumières ordinaires de la grâce, ne peut pas s'en former l'idée ; que ce qu'il en lit dans les livres qui traitent de la vie intérieure, il l'entrevoit plutôt qu'il ne le conçoit, et qu'à moins d'une inspiration particulière il ne fera jamais une pleine et entière donation de lui-même à Dieu. C'est donc à Dieu lui-même de nous mener de degrés en degrés jusqu'à la mort parfaite de nous-même ; c'est à lui de nous inspirer à mesure les sacrifices qu'il attend de nous, et de nous donner le courage de les faire.

Ne nous effrayons pas et ne présumons pas de nos forces. Si nous écoutons l'imagination, elle nous jettera dans le découragement, et nous fera regarder comme

une chimère, comme une chose impossible à la nature humaine, ce dépouillement entier de nous-même ; la raison même, si nous la consultons, nous en dira autant : mais si nous consultons la foi, si nous jetons un regard sur la croix de Jésus-Christ, si nous méditons attentivement le grand mystère de la Passion, nous concevrons jusqu'où doit aller le renoncement à nous-même pour parvenir à l'union avec Dieu seul. Prions ce divin Sauveur de nous ouvrir les yeux, et de nous donner l'intelligence de cette grande parole : *Tout est consommé ; mon Père, je remets mon esprit entre vos mains.* Prions-le de nous faire comprendre ce qu'il fit lorsque par une mort volontaire il remit son âme entre les mains de la justice divine pour l'expiation de nos péchés. A la pensée de ce grand sacrifice, il faut que l'imagination, que la raison, que toute intelligence créée se taise, et qu'on reconnaisse qu'il n'est point de renoncement si grand que l'homme ne doive faire de grand cœur pour mériter la possession de Dieu seul.

Ne présumons pas non plus de nos forces, et ne nous croyons pas capables d'une générosité qui est au-dessus de la portée de la créature. Pour nous guérir de cette aveugle présomption, et pour concevoir autant qu'il se peut l'horreur extrême qu'inspire à la nature le parfait renoncement à nous-même, considérons Jésus-Christ au jardin des Oliviers ; écoutons ce qu'il dit à son Père : *S'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ;* ce même calice qu'il avait désiré de boire avec tant d'ardeur. Si l'Homme-Dieu a voulu pour notre instruction éprouver cette répugnance extrême pour le sacrifice qu'il avait accepté dès le premier instant de sa vie, quelle grâce puissante ne nous faut-il pas pour faire, je ne dis pas

un sacrifice pareil au sien, mais un sacrifice qui ait quelque faible ressemblance avec le sien? Humilions-nous, confondons-nous, tremblons à la vue de notre faiblesse et de notre lâcheté; mais en même temps disons : Dieu est tout-puissant; pourvu que je ne veuille pas lui résister, il fera de moi et par moi tout ce qu'il lui plaira; il me rendra capable des plus grands efforts de générosité; il m'arrachera à moi-même, et m'apprendra à me perdre en lui pour revivre en lui.

Ah! Dieu seul! quelle parole! qu'elle est grande, qu'elle renferme de choses! Plus de créatures, plus de soi-même, plus de dons de Dieu : vide total, perte entière de tout ce qui n'est pas Dieu seul, Dieu en lui-même, Dieu sans aucuu milieu.

De la prière continuelle.

Jésus-Christ a dit : *Il faut prier toujours, et ne jamais se lasser*. Saint Paul recommande aux chrétiens de *prier sans interruption*. De quelle prière doit s'entendre ce précepte, ou, si l'on veut, ce conseil? et comment est-il possible de l'accomplir?

Il est évident d'abord qu'il ne peut pas s'agir de la prière vocale, qui ne saurait avoir lieu qu'un certain temps. On ne peut pas non plus être toujours dans l'exercice actuel de l'oraison mentale. Il est impossible encore d'occuper continuellement son esprit de la pensée de ieu ou des choses de Dieu. Une attention non interrompue à la présence de Dieu est au-dessus des forces humaines, et n'est pas compatible avec les embarras de cette vie. Comment donc et par quelle autre espèce de

prière peut-on remplir les intentions de Jésus-Christ? Par la prière du cœur, qui consiste dans une disposition habituelle et constante d'amour de Dieu, de confiance en Dieu, de soumission à sa volonté dans tous les événements de la vie; dans une attention continuelle à la voix de Dieu, qui se fait entendre au fond de la conscience et nous suggère sans cesse des vues de bien et de perfection. Cette disposition du cœur est celle où devraient être tous les chrétiens; c'est celle où ont été tous les saints; et c'est en cela uniquement que consiste la vie intérieure.

Dieu appelle tout le monde à cette disposition de cœur, puisque c'est sans contredît pour tous les chrétiens que Jésus-Christ a dit qu'il faut toujours prier; et il est certain que tous parviendraient à cet état s'ils répondaient fidèlement à l'attrait de la grâce. Que l'amour de Dieu soit véritablement dominant dans un cœur; qu'il lui devienne en quelque sorte comme naturel; qu'on ne souffre absolument rien qui y soit contraire; qu'on s'applique continuellement à l'augmenter en cherchant à plaire à Dieu en toutes choses, et en ne lui refusant rien de ce qu'il demande; qu'on prenne comme de sa main tout ce qui arrive; qu'on soit dans une détermination inébranlable de ne jamais commettre aucune faute avec vue et réflexion; et, si l'on a le malheur d'en faire une, qu'on s'en humilie et qu'on s'en relève aussitôt; on sera dans la pratique de la prière continuelle. Cette prière subsistera au milieu de nos occupations, de nos entretiens, de nos amusements même innocents. La chose n'est donc pas impraticable, ni aussi difficile qu'on pourrait se l'imaginer. Dans cet état on ne pense pas toujours à Dieu, mais on ne s'arrête jamais volon-

tairement à une pensée inutile, encore moins à une pensée mauvaise. On ne fait pas sans cesse des actes, on ne prononce pas sans cesse des prières; mais le cœur est toujours tourné vers Dieu, toujours attentif à Dieu, toujours prêt à faire sa sainte volonté.

On se trompe quand on croit qu'il n'y a de prière réelle que celle qui est expresse, formelle, sensible, et dont on peut se rendre témoignage à soi-même. De là vient que tant de personnes se persuadent qu'elles ne font rien à l'oraison, lorsqu'il n'y a rien de marqué, rien que l'esprit ou le cœur aperçoivent ou sentent; ce qui les engage à y renoncer. Mais on devrait faire réflexion que Dieu *entend*, comme dit David, *la préparation de nos cœurs;* qu'il n'a besoin ni de nos paroles ni même de nos pensées pour connaître la disposition intime de notre âme; que notre prière se trouve déjà en germe et en substance dans le fond de la volonté, avant qu'elle soit développée par la parole ou par la pensée; en un mot, que nos actes intimes et directs précèdent toute réflexion, et ne sont pas sentis ni aperçus, à moins qu'on n'y fasse une attention expresse. Aussi quand on demanda à saint Antoine quelle était la meilleure manière de prier : C'est, dit-il, lorsqu'en priant on ne pense pas qu'on prie. Ce qui rend cette manière de prier plus excellente, c'est que l'amour-propre n'y trouve rien où il puisse s'appuyer, et qu'il ne saurait en souiller la pureté par ses regards.

La prière continuelle n'est donc pas difficile en elle-même, et néanmoins elle est très-rare, parce qu'il est plus de cœurs disposés comme il faut pour la faire, et assez courageux et fidèles pour y persévérer. On ne commence à y entrer que du moment qu'on s'est donné tout

à fait à Dieu. Or, il est très-peu d'âmes qui se donnent à Dieu sans réserve ; il y a presque toujours dans ce don de secrètes restrictions de l'amour-propre, comme la suite ne tarde pas à le faire voir. Mais quand ce don est plein et entier, Dieu le récompense sur-le-champ du don de lui-même ; il s'établit dans le cœur, et il y forme cette prière continuelle qui consiste dans la paix, dans le recueillement, dans l'attention à Dieu au dedans de soi-même au milieu des occupations ordinaires. Ce recueillement est d'abord sensible ; on en jouit, et on le sait. Il devient ensuite tout spirituel; on l'a, mais on ne le sent plus. Si l'on regrette ce sentiment si doux, si consolant qu'on a perdu ; si l'on veut le rappeler, c'est un effet de l'amour-propre. Si l'on croit qu'on n'est plus recueilli et qu'on ne pratique plus la prière continuelle, parce qu'on ne sent plus rien, c'est une erreur. Si l'on a la pensée de quitter l'oraison et ses exercices ordinaires, sous prétexte qu'on n'y fait rien, c'est une très-dangereuse tentation. Si l'on y succombe, si l'on se relâche de sa fidélité, si l'on va chercher auprès des créatures la consolation qu'on ne goûte plus en Dieu, on perd le don de la prière continuelle, on déchoit de son état, et l'on s'expose à devenir pire que l'on n'était avant que de se donner à Dieu.

Que faut-il donc faire pour se conserver dans la pratique de la prière continuelle ? 1° Se bien persuader qu'elle devient plus excellente, plus agréable à Dieu et plus utile à l'âme, à mesure qu'elle devient plus insensible et moins aperçue. 2° Laisser tomber peu à peu tous les regards et les réflexions qu'on fait sur soi pour voir ce qui s'y passe. Ces regards sont fréquents dans les commencements, à cause de la surprise que cause l'opération de Dieu, et de la complaisance qu'y trouve l'amour-propre. Mais lorsque

le sensible est ôté, il ne faut plus se permettre de réflexions ; c'est une marque que Dieu va nous tirer de nous-mêmes, et nous faire entrer en lui pour nous y perdre. 3° Résister fortement à toutes les pensées qui peuvent nous venir, que nous perdrons le temps, que nos oraisons, que nos communions, que nos lectures sont sans aucun fruit, parce que nous les faisons sans sentiment, sans aucun goût. C'est le démon, c'est l'amour-propre, c'est la nature toujours avide de consolations, qui nous suggèrent ces pensées : elles ne nous tourmenteront pas longtemps si nous sommes assez généreux pour sacrifier à Dieu nos intérêts, pour ne chercher que lui, et nous oublier nous-mêmes ; et assez sensés pour ne pas prétendre être saints à notre manière et selon nos idées, comme si nous savions ce que c'est que la sainteté, et quelle voie y conduit. Soyons donc assez raisonnables pour croire que la sainteté ne peut être que l'œuvre de Dieu seul, pour le laisser faire et nous abandonner entièrement à lui, sans nous permettre un seul jugement sur ses opérations. 4° Enfin être plus fidèle que jamais à ne chercher aucune espèce de consolation ni même d'appui dans les créatures ; à ne se livrer à aucune dissipation, mais consentir à être sevré en même temps des plaisirs du ciel et de tous ceux de la terre, même les plus innocents, lorsque la grâce nous inspire de nous en priver. En observant ce que je viens de dire, on franchira sans danger le pas le plus difficile de la vie spirituelle, et l'on se disposera à des épreuves plus purifiantes, si Dieu juge à propos de nous y faire passer.

Les effets de la prière continuelle, d'abord dans ses commencements quand elle est sensible, sont de nous apprendre par expérience ce que c'est que l'intérieur et

le règne de Dieu dans nos âmes; de nous inspirer l'amour de la retraite et de la solitude; de nous dégoûter du monde, de ses vains entretiens et de ses faux plaisirs; de purifier nos sens, et de leur communiquer une certaine innocence qui les élève au-dessus des objets capables de les tenter.

Quand cette prière n'est plus sensible ni aperçue, ses effets sont de nous détacher des consolations spirituelles, et de nous rendre capables de les recevoir avec plus de pureté quand il plaira à Dieu de nous en donner; de faire mourir peu à peu l'amour-propre; de nous concentrer dans notre néant, en nous apprenant que de nous-mêmes nous ne pouvons nous donner aucune bonne pensée, aucun bon mouvement; de nous simplifier en supprimant tous les regards, toutes les réflexions sur nous-mêmes; d'anéantir par degrés le jugement propre, le propre esprit, et de nous disposer à juger de tout par l'esprit de Dieu; enfin, d'établir notre âme dans une certaine disposition de désintéressement à l'égard de Dieu et de son service, en sorte qu'elle commence à s'oublier elle-même, et à être contente de n'être rien, pourvu que Dieu soit tout. Alors Dieu pousse l'âme à se sacrifier réellement et à s'offrir à toutes les croix intérieures et extérieures, qui en font un holocauste d'agréable odeur. Il souille l'âme en apparence par des tentations de différentes sortes: elle se croit coupable, elle voit du péché dans toutes ses actions, il lui paraît que Dieu rejette sa prière, qu'il s'éloigne d'elle, qu'il est en colère contre elle, et qu'elle n'a à attendre, dans cette vie et dans l'autre, que les effets de sa juste vengeance. Quelquefois les hommes se tournent contre elle; et tandis qu'au dedans elle se croit perdue, on la calomnie, on la condamne, on la

persécute au dehors. Cependant elle se tient toujours abandonnée à Dieu, toujours sous la main de son bon plaisir : pourvu qu'il tire d'elle sa gloire de quelque manière que ce soit, elle est contente. L'épreuve dure autant qu'il est nécessaire pour que sa perte en Dieu soit consommée, et qu'elle meure à ce que l'amour-propre a de plus intime. Après cette mort mystique, elle ressuscite, et elle entre dès ici-bas dans une espèce de jouissance de la vie glorieuse. Voilà où conduit la prière continuelle bien entendue et bien pratiquée.

De la confiance en Dieu.

De toutes les vertus, la plus nécessaire à l'homme est la confiance en Dieu, parce que sans elle il ne peut rien, et qu'avec elle il peut tout. Cette vertu est placée entre deux excès qu'il faut également éviter, et où donnent néanmoins la plupart des hommes. Les uns donnent dans la présomption, les autres dans la pusillanimité. Les premiers se font une fausse idée de la bonté de Dieu, et en abusent, soit pour l'offenser, soit pour se relâcher dans la poursuite de la perfection. Dieu, disent-ils, ne me damnera pas pour si peu de chose; il me donnera le temps de faire pénitence : il n'est pas si exigeant, et il n'y regarde pas de si près. Les seconds ont une appréhension trop vive de la justice de Dieu et de la rigueur de ses jugements; à peine font-ils attention à sa miséricorde. Cette crainte les glace, abat leur courage, les jette quelquefois dans le désespoir. L'amour-propre et une fausse idée sont la source de l'un et de l'autre excès. Il faut tenir un juste milieu, qui consiste à mettre telle-

ment en Dieu toute notre confiance, que jamais nous ne présumions de sa bonté, et qu'aussi nous n'en désespérions jamais. Il n'y a que les âmes véritablement dévouées à Dieu qui sachent tenir ce juste milieu; les autres s'en écartent plus ou moins. Les hommes donnent plus aisément dans la présomption; les femmes, dans la crainte et la défiance.

La confiance en Dieu est fondée d'une part sur la connaissance de Dieu, et de l'autre sur la connaissance de nous-mêmes. La connaissance de Dieu nous apprend qu'il est infiniment bon en lui-même; qu'il aime ses créatures; qu'il ne peut pas ne pas les aimer et ne pas vouloir leur bien; que leur perte ne peut jamais venir de lui. La religion nous apprend qu'il nous a aimés incomparablement au delà de tout ce qu'il est possible d'imaginer, jusqu'à nous livrer son propre Fils, et le livrer pour nous à la mort; qu'il nous prévient de ses grâces; qu'il est toujours disposé à recevoir le pécheur à pénitence; qu'il lui pardonne et qu'il oublie toutes ses fautes, pourvu qu'il revienne sincèrement à lui, et qu'il ne cesse de le poursuivre dans ses égarements pour le ramener à lui. Pour peu que nous rentrions en nous-mêmes, et que nous réfléchissions sur la suite de notre vie, l'expérience nous apprend à tous que Dieu a usé envers nous d'une miséricorde infinie; qu'il a préservé les uns du péché, et les a retirés des occasions; qu'il a longtemps souffert les rechutes des autres; qu'il pouvait nous damner après le premier péché, et qu'il ne l'a pas fait; qu'il nous a ménagé tous les secours pour arriver à lui, et que nous lui devons notre retour au bien et notre persévérance dans le bien. Rappelons-nous toutes les grâces personnelles que nous avons reçues de lui; et, outre

celles que nous connaissons, soyons persuadés qu'il y en a beaucoup d'autres que nous ignorons. Que de motifs pris du côté de Dieu de mettre en lui toute notre confiance !

Les motifs tirés de nous-mêmes ne sont pas moins pressants Je ne puis rien, absolument rien, de moi-même dans l'ordre surnaturel. Non-seulement je suis faible, mais mes forces sont tout à fait nulles. Je puis mal user de ma liberté, je puis me perdre : mais je ne saurais de moi-même bien user de mon libre arbitre et me sauver. Il me faut un secours de la grâce toujours présent, et ce secours est accordé principalement à la prière inspirée par la confiance. Si je tombe, il m'est impossible de me relever si Dieu ne me tend la main; et il me la tend dès que je l'invoque. Je ne puis compter sur mes promesses, sur mes bons propos, sur mes résolutions : j'en ai mille preuves d'expérience. Quant aux dangers et aux tentations qui assiégent le chemin de la vertu, ce serait un aveuglement et une folie manifestes de penser que je puis m'en garantir par moi-même.

En un mot, toute l'œuvre de mon salut, depuis le commencement jusqu'à la consommation, dépend de Dieu. Il a entre les mains des moyens infaillibles de la faire réussir; et malgré toute ma faiblesse, malgré mes misères, malgré mon penchant au mal, elle réussira infailliblement si je ne perds jamais la confiance en Dieu, si j'attends tout de lui, si je me tiens toujours attaché à lui. Il est donc vrai que plus on a d'humilité, c'est-à-dire mieux on se connaît soi-même, plus on a de confiance en Dieu. Or, une confiance appuyée sur l'humilité en peut jamais être présomptueuse. D'un autre côté, une confiance qui a pour base la bonté infinie de Dieu,

son amour extrême pour sa créature, et sa toute-puissance, ne saurait être timide et pusillanime. Car que peut craindre celui qui met tout son appui en Dieu ? Jetez-vous entre ses bras, dit saint Augustin, il ne se retirera pas pour vous laisser tomber. Mais entre les bras de Dieu quel ennemi peut nous nuire? quelle tentation peut nous en arracher !

La justice de Dieu est bien terrible, dit-on, et l'on doit toujours la craindre. Cela est vrai ; mais pour qui est-elle terrible? Est-ce pour les enfants qui adorent Dieu, qui l'aiment, qui le servent comme leur père, qui sont déterminés à ne lui rien refuser, à ne lui déplaire en rien ? Non. Si ces enfants aiment Dieu, Dieu les aime encore plus; il voit que leurs fautes ne sont point des fautes de malice, mais d'imperfection et de fragilité : au premier regard d'amour et de regret qu'ils jettent sur lui, ils les leur pardonne : et, s'il a à les en punir, il les en punit dans ce monde d'une manière avantageuse à leur salut.

Est-ce pour les pécheurs qui reviennent sincèrement à Dieu que sa justice est terrible? Non. Ils éprouvent les effets de sa grande miséricorde; et souvent ils sont traités avec tant de bonté, que les justes mêmes en conçoivent de la jalousie : témoin l'enfant prodigue, témoin Madeleine.

La justice divine n'est terrible que pour ceux qui n'ont pas recours à sa miséricorde, soit par présomption, soit par désespoir; pour ceux qui aiment le péché, et qui n'en veulent pas sortir ; pour ceux dont la volonté n'est pas droite, et qui voudraient, s'il se peut, tromper Dieu. Mais il est clair que tous ces pécheurs n'ont pas ni ne peuvent avoir de confiance en Dieu ; il est clair qu'ils

n'ont pas droit à cette confiance ; car la confiance ne peut commencer qu'au moment où commencent le désir sincère de renoncer au péché, la honte et le regret d'avoir offensé Dieu. La crainte même de la justice divine est alors l'aiguillon qui nous porte à la confiance.

Dieu veut que l'on craigne sa justice, afin qu'on évite le péché, qu'on en sorte au plus tôt, qu'on l'expie par la pénitence, qu'on ne se flatte jamais de l'avoir suffisamment expié, et qu'on ne présume pas légèrement du pardon. Mais en même temps il veut qu'on se confie en lui, qu'on espère tout de sa miséricorde, qu'on se retourne vers lui par amour plutôt que par crainte, qu'on ne se livre pas à des frayeurs vaines et injurieuses à Dieu, qui n'ont d'autre effet que de nous consterner et de nous décourager.

Mais jusqu'où doit aller la confiance en Dieu? Aussi loin que sa puissance et sa bonté, aussi loin que notre faiblesse et notre misère ; c'est-à-dire qu'elle ne doit point avoir de bornes. Aussi, quelque difficile que soit la perfection, il faut y tendre avec assurance, sans s'effrayer ni des difficultés ni des dangers. Mais comme en se regardant en soi-même, on doit toujours se dire : Je ne puis rien ; en regardant Dieu, qui sera notre guide et notre soutien dans toute la route, on doit dire : Je puis tout, et avec sa grâce je viendrai à bout de tout.

Mais le monde est bien redoutable. *Ayez confiance,* répond Jésus-Christ ; *j'ai vaincu le monde.* Il l'a vaincu dans sa personne ; il le vaincra dans la nôtre. Est-il plus redoutable pour nous qu'il ne l'a été pour les martyrs et pour tant de saints ? Ces martyrs et ces saints avaient-ils quelque force par eux-mêmes ? Pas plus que nous, ils étaient forts en Dieu ; nous pouvons l'être comme eux

Mais les piéges du démon sont subtils. Le démon ne peut rien contre une humble confiance. Ne présumez pas de vous-même, attendez tout de Dieu, et tous les efforts de l'enfer ne vous nuiront jamais.

Mais l'amour-propre corrompt tout, empoisonne tout; il est toujours à craindre, quelque progrès que l'on ait fait. Défiez-vous-en donc toujours; soyez toujours en garde contre votre propre jugement et votre propre volonté. Croissez chaque jour dans l'amour de Dieu; et chaque jour vous affaiblirez l'amour-propre. Sacrifiez tous vos intérêts à ceux de Dieu; laissez-lui le soin de ce qui vous regarde, et ne vous occupez que de son bon plaisir. Ne rapportez pas Dieu à vous-même, mais rapportez-vous à Dieu pour tout ce qui vous concerne dans le temps et dans l'éternité ; et l'amour-propre fera place à l'amour de Dieu.

Mais il faudra passer par bien des épreuves et des humiliations pour mourir tout à fait à moi-même. Oui, et cela va plus loin qu'on ne peut se le figurer. Mais plus vous accepterez avec générosité ces épreuves et ces humiliations, plus Dieu vous y soutiendra. Votre courage et votre force croîtront à mesure; ou plutôt, à mesure que vous perdrez votre propre force, vous acquerrez la force de Dieu, et avec elle vous deviendrez capable de tout, supérieur à tout. Votre victoire sur le monde, sur le démon, sur vous-même, sera l'effet de votre confiance en Dieu. *La parfaite charité,* dit saint Jean, *bannit la crainte,* toute crainte sans exception, hors celle d'offenser Dieu et de lui rien refuser.

Sur l'amour de Dieu.

Il est étrange qu'il faille exciter l'homme à aimer Dieu, qui est son principe et sa fin, et l'unique source de son bonheur, et que Dieu se soit cru obligé de lui en faire un précepte. L'amour que nous avons pour nous-mêmes n'est-il pas suffisant pour nous engager à l'amour de Dieu, et nous faut-il pour cela d'autre motif que celui de notre plus grand et même de notre unique intérêt? Vous m'ordonnez de vous aimer, ô mon Dieu ! disait saint Augustin, comme si ce n'était pas pour moi le plus grand des malheurs de ne pas vous aimer ! Quoi qu'il en soit, Dieu en a fait un précepte, et le premier, le plus grand de tous les préceptes, celui auquel se réduisent tous les autres. Il est conçu en ces termes : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre esprit, de tout votre cœur*, *de toute votre âme et de toutes vos forces*. Expliquons les paroles de ce commandement, et voyons à quelles marques nous pourrons connaître si nous le remplissons.

Vous aimerez d'un amour de raison, d'un amour de préférence, d'un amour autant au-dessus de tous les autres amours, que Dieu est au-dessus de tous les objets qui peuvent exciter l'amour de l'homme. *Vous aimerez*, non pour quelques instants ni par intervalles, mais toujours et à tous les moments, depuis celui où votre raison a commencé à vous faire connaître Dieu, jusqu'au dernier soupir de votre vie. Cet amour sera la disposition actuelle et habituelle, fixe et permanente de votre cœur. *Vous aimerez* d'un amour proportionné à l'état dans lequel Dieu avait créé le premier homme, et où il vous a mis par le baptême, d'un amour infus

par conséquent, et surnaturel, et vous conserverez toujours précieusement la grâce sanctifiante à laquelle est attaché cet amour; et, si vous n'avez pas encore cette grâce, vous ferez tout ce qui dépend de vous pour l'obtenir; et, si vous l'avez perdue, vous ne négligerez rien pour la recouvrer au plus tôt. Dieu offre sa grâce à tous, et avec cette grâce son saint amour; et, quand l'homme est parvenu à l'âge de raison, c'est toujours sa faute s'il n'obtient pas l'un et l'autre tôt ou tard.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. Les principaux motifs de l'amour de Dieu sont renfermés dans ces paroles. Il est *Dieu;* l'être infiniment parfait, l'être infiniment aimable, aimable en lui-même, par lui-même et pour lui-même, source de tout ce qu'il y a d'amabilité et de perfection dans les objets créés. Il mérite donc l'amour le plus pur, le plus désintéressé, le plus indépendant de tout autre amour. Il est *votre Dieu.* Vous avez avec lui tous les rapports qu'il est possible d'avoir. Il vous a tiré du néant; il vous a fait tout ce que vous êtes; il vous a donné tous les biens dont vous jouissez; il vous les conserve, et vous conserve vous-même à chaque instant. Il a fait encore plus pour vous dans l'ordre de la grâce que dans celui de la nature; sa révélation vous instruit de toute l'étendue de ses bienfaits; méditez-les, et voyez ce que vous lui devez d'amour et de reconnaissance. Il vous en prépare de plus grands encore dans l'ordre de la gloire; car il ne vous a créé, il ne vous a racheté, que pour vous rendre éternellement heureux par la possession de lui-même. L'amour éternel qu'il a eu pour vous l'a porté seul à vous faire, à vous promettre, à vous destiner de si grands biens; et pour tout cela il vous demande uniquement

que vous l'aimiez comme votre Créateur, votre Sauveur, votre Rémunérateur. Cela est-il juste? Pouvez-vous vous refuser à ce devoir? Il est encore *le Seigneur*, le Souverain, l'unique Seigneur, le principe de tout, la fin de tout, le centre de tout. Rien n'est aimable que par lui et par rapport à lui ; vous ne pouvez sans rébellion lui refuser votre hommage, ni le partager avec aucun autre objet sans injustice. Son principal domaine, celui dont il est le plus jaloux, est votre cœur ; c'est par l'amour qu'il veut régner sur vous : il ne lui suffit point qu'on le craigne; ce qu'il désire, ce qu'il commande par-dessus tout, est qu'on l'aime. Il exige de vous cet amour, sous peine du plus grand des malheurs, d'un malheur éternel, d'un malheur inévitable auquel rien ne pourra vous soustraire. Tous les motifs de justice, de reconnaissance, d'espérance et de crainte se réunissent pour vous assujettir à cette loi d'amour.

Vous aimerez donc le Seigneur votre Dieu. Et comment? *De tout votre esprit*, qui ne vous a été donné que pour le connaître. Vous l'aurez toujours présent à la pensée, en ce sens que vous bannirez de votre esprit toute pensée qui pourrait l'offenser, toute pensée qui pourrait vous dissiper, et vous attacher à tout autre objet, au préjudice de l'attachement que vous lui devez. Cette loi d'amour vous prescrit de vous instruire et de vous occuper des choses de Dieu et de tout ce qui tend à son service; des devoirs de votre état; de mener, en un mot, une vie sérieuse digne d'une créature faite uniquement pour Dieu.

Vous l'aimerez *de tout votre cœur*. Vos principales affections seront pour Dieu, et toutes vos autres affections se rapporteront à lui. Vous y renoncerez, pour

peu qu'elles tendent à vous en éloigner. Dieu aura tout votre cœur, et il ne le partagera avec personne ; parce qu'il l'a fait pour lui seul, et que vous ne l'aimerez pas comme il mérite si vous aimez avec lui quelque chose que vous n'aimiez pas pour lui.

Vous l'aimerez *de toute votre âme* ; c'est-à-dire que vous serez toujours disposé à sacrifier tout pour lui, vos biens, votre honneur, votre vie, et que vous consentirez à renoncer à tout, à tout souffrir, à tout perdre, plutôt que de transgresser le précepte de l'amour de Dieu. Il faut donc que l'amour nous élève au-dessus de tout plaisir des sens, au-dessus de tout respect humain, au-dessus de toute crainte humaine, au-dessus de toutes les promesses et de toutes les menaces, au-dessus de tous les avantages que le monde pourrait vous offrir, ou dont il pourrait vous priver. Il faut que vous soyez constamment persuadé, dans la pratique, que c'est tout gagner que de tout perdre pour Dieu.

Enfin, vous l'aimerez *de toutes vos forces ;* c'est-à-dire, vous ne mettrez aucunes bornes à cet amour, parce que la mesure de l'amour de Dieu est de l'aimer sans mesure. Vous vous appliquerez continuellement à l'augmenter ; toutes vos intentions, toutes vos actions tendront à ce but, et vous en ferez surtout l'objet de vos prières et de vos pratiques de piété. Oh ! que cette intention est noble, qu'elle est digne de Dieu et de l'homme, de faire oraison, de fréquenter les sacrements, d'exercer les œuvres de charité, de souffrir toutes les peines de cette vie uniquement dans la vue d'accroître en nous le saint amour ! Que c'est bien là aimer Dieu de toutes ses forces !

Mais à quelles marques peut-on connaître si on l'aime

ainsi? Car voilà ce qui tourmente beaucoup de bonnes âmes, et sur quoi on a de la peine à les rassurer. Sur cela j'ai à leur dire : 1° que la crainte de ne pas aimer assez Dieu, que l'inquiétude où l'on est à ce sujet, que le désir de l'aimer davantage, est une preuve non équivoque que notre cœur est tout à lui. J'ajoute néanmoins qu'il y a de l'amour-propre dans ce que cette crainte et cette inquiétude ont d'excessif; qu'il faut s'en rapporter là-dessus aux décisions d'un sage confesseur, et ne point troubler sa paix en s'examinant là-dessus avec anxiété.

2° Que ce n'est point par le sentiment de l'amour qu'il faut juger de sa réalité, mais par les effets qu'il produit. Les goûts et les affections sensibles ne dépendent pas de nous; Dieu les donne et les retire quand il lui plaît. Ces goûts sont trompeurs; ils peuvent quelquefois venir de l'imagination, d'une complexion tendre, d'efforts indiscrets; il est dangereux de s'y attacher; et le démon nous en procure quelquefois pour nous séduire. Dans cette attache à la dévotion sensible, c'est moins Dieu qu'on aime que soi-même. C'est donc par les effets qu'il faut juger de la réalité de l'amour : si l'on est courageux à tout entreprendre pour Dieu, à tout souffrir pour Dieu; si l'on compte pour rien sa propre consolation dans le service de Dieu; si l'on ne se recherche en rien soi-même ; si l'on persévère au milieu des tentations, des dégoûts, de l'ennui, de l'abandon; car ce sont là les véritables épreuves de l'amour.

3° A mesure qu'on avance dans la vie intérieure, on réfléchit moins sur son amour et sur ses dispositions à l'égard de Dieu; l'on s'abandonne à lui sur ce point

comme sur tous les autres ; on l'aime sans penser et sans savoir qu'on l'aime ; et c'est alors qu'on l'aime avec plus de pureté. On n'est plus exposé à aucun regard de vaine complaisance sur soi : l'âme se porte tout entière vers Dieu, et ne se retourne jamais sur elle-même. L'amour est sa vie, et sa vie est en Dieu. Elle est tout abîmée, toute perdue en lui ; et, si elle était capable d'une réflexion pour se dire seulement qu'elle aime, elle sortirait de son état, et s'exposerait à déchoir.

4° En général ce n'est point par les réflexions ni par les retours fréquents sur soi-même, que l'amour s'acquiert et se conserve ; mais par la vue directe de Dieu, par une intention pure, par un renoncement continuel à toute vue propre, par une fidélité constante à suivre les mouvements de la grâce, et à n'écouter en rien notre propre esprit.

L'amour a sa source en Dieu, c'est lui qui le met en notre cœur ; lui seul lui donne l'accroissement, lui seul en connaît la nature et la perfection. Laissons-le faire ; celui qui nous en donne le commencement nous en donnera le progrès, pourvu que nous nous tenions constamment unis à lui, et que nous nous laissions conduire à son esprit. Jésus-Christ a dit : *Je suis venu apporter le feu sur la terre ; et que veux-je, sinon qu'il s'allume?* Présentons-lui nos cœurs, afin qu'il y mette ce feu divin ; une fois allumé, il ne s'éteindra jamais de lui-même ; sa flamme consumera tout ce qu'il y a de terrestre, d'impur dans notre âme ; il la consumera elle-même avec sa propriété, et la transformera en lui. Ainsi soit-il.

Du repos en Dieu.

Venez à moi, vous tous qui êtes dans le travail et dans la peine, et je vous soulagerai; et vous trouverez le repos de vos âmes.

Jésus-Christ.

Cette invitation s'adresse à tous les hommes ; nul autre que Jésus-Christ ne la leur a jamais faite ; et ils ont tous le plus grand intérêt à éprouver ce qu'il y a de réel dans cette promesse. Nous souffrons tous ici-bas plus ou moins, soit des peines de l'esprit, soit des peines du cœur, soit des peines du corps. Et cependant nous aspirons après le repos, nous le cherchons avec le plus grand empressement, et nous nous fatiguons toute la vie dans cette recherche, sans pouvoir parvenir la plupart à l'objet de nos vœux. Où est le repos ? où faut-il le chercher ? Question intéressante s'il en fut jamais.

Les uns, et c'est le plus grand nombre, cherchent le repos dans la jouissance des richesses, des plaisirs, des honneurs de la vie. Quels soins ne se donnent-ils pas pour se les procurer, pour les conserver, pour les augmenter et les accumuler ? Y trouvent-ils le repos ? Non. Comment le repos se rencontrerait-il dans des biens fragiles, incapables de satisfaire les passions mêmes qui les désirent ; dans des biens qui n'ont aucune proportion avec le cœur humain, qui le laissent toujours vide, toujours dévoré par une soif plus ardente ; dans des biens toujours disputés, toujours enviés, qu'on s'arrache avec fureur les uns aux autres ? Quel repos peut-on trouver dans des choses qui sont la mobilité même ? Si le fon-

dement sur lequel on établit son repos est toujours en mouvement, n'est-ce pas une suite nécessaire qu'on éprouve les mêmes agitations? Que chacun se consulte : l'expérience est la plus sensible des preuves. Quel homme a goûté le repos au milieu des plus grands trésors, des plaisirs les plus vifs, des honneurs les plus flatteurs? Le repos n'est donc pas là : tout le monde le sait; et cependant c'est là que tous les hommes le cherchent. Ils s'épuisent en désirs, en projets, en entreprises, et jamais ils ne parviennent à un seul instant de repos; et s'ils consultent leur raison, elle leur répond qu'ils n'y parviendront pas. Quel aveuglement! quelle folie!

Les autres établissent leur repos dans eux-mêmes, et en cela ils se croient plus sages que ceux qui le mettent en des choses extérieures, Mais sont-ils sages en effet? L'homme est-il fait pour se suffire à lui-même? Peut-il trouver en soi le principe de son repos? Ses idées changent chaque jour; son cœur est dans une inquiétude perpétuelle; il imagine sans cesse de nouveaux systèmes de félicité, et il ne rencontre cette félicité nulle part. S'il est seul l'ennui le dévore; la compagnie, quelque choisie qu'elle soit, lui est bientôt à charge; ses réflexions l'épuisent et le tourmentent; l'étude et la lecture peuvent l'amuser et le distraire, mais elles ne remplissent pas son cœur. Voilà le repos que la sagesse humaine promet à ses sectateurs, et pour lequel elle les invite à renoncer à tout le reste, à s'isoler, à se concentrer en eux-mêmes. Repos trompeur qui n'est pas à l'abri des plus violentes agitations, et qui est au moins autant à charge à l'homme que le tumulte des passions.

Où est donc le repos, s'il n'est ni dans les biens du monde ni dans nous-mêmes? Il est en Dieu, et en Dieu

seul. Jésus-Christ est venu nous l'apprendre, et c'est la plus grande leçon qu'il nous ait donnée. Mais combien peu profitent de cette leçon !

Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, s'écriait saint Augustin; *et notre cœur est toujours agité, jusqu'à ce qu'il se repose en vous.* Cette vérité est le premier principe de la morale; tout concourt à le prouver, la raison, la religion, l'expérience.

Mais pour se reposer en Dieu, que faut-il faire? Se donner tout à lui, lui sacrifier tout le reste. Si vous ne vous donnez qu'en partie et si vous usez de quelque réserve, si vous conservez quelque attache, il est clair que votre repos ne peut être entier ni parfait, et que le trouble s'y glissera par l'endroit où votre cœur n'est pas uni à Dieu et appuyé sur Dieu. Voilà pourquoi si peu de chrétiens jouissent d'une paix constante, pleine, inaltérable. Ils n'établissent pas leur repos en Dieu seul, ils ne lui confient pas tout, ils ne lui abandonnent pas tout. Néanmoins il n'y a de vrai et de solide repos que dans ce parfait abandon.

Ce repos est immuable comme Dieu même, il est élevé comme Dieu au-dessus de toutes les choses créées; il est intime, parce qu'il n'y a que Dieu dont la jouissance aille jusqu'au fond du cœur; il est plein, parce que Dieu remplit et rassasie le cœur; il ne laisse aucun désir, aucun regret, parce que celui qui possède Dieu n'a rien à désirer ni à regretter. Ce repos calme les passions, tranquillise l'imagination, rasseoit l'esprit, fixe l'inconstance du cœur. Ce repos subsiste au milieu des rêves de la fortune, des maux de toute espèce, des tentations même et des épreuves, parce que rien de tout cela ne va jusqu'au centre où l'âme se repose en Dieu.

Les martyrs sur les échafauds, en proie aux plus horribles supplices; les confesseurs dans l'indigence, dans les prisons, dans l'exil, dans les persécutions, goûtaient ce repos et s'estimaient heureux. Les saints l'ont goûté dans la solitude, dans les exercices de la pénitence, dans les travaux excessifs et assidus, dans les calomnies, dans les humiliations, dans les infirmités et les maladies. Une foule de chrétiens l'ont goûté dans les devoirs pénibles de leur état, dans les croix qui y étaient attachées, dans la vie commune et dans tous les embarras qu'elle entraîne. Il ne tient qu'à nous de le goûter comme eux. Si nous le voulons, Dieu sera pour nous ce qu'il a été pour eux. Il ne nous demande, ainsi qu'à eux qu'une seule chose, qui est de ne nous appuyer que sur lui, de ne chercher notre repos et notre bonheur qu'en lui.

L'expérience est certaine et n'a jamais manqué. Du moment qu'on s'est donné à Dieu par le cœur, qu'on a mis ordre à sa conscience, qu'on a pris des mesures pour éviter le péché, sans distinction de véniel ni de mortel, qu'on s'est fermement proposé d'être attentif et fidèle à la grâce, et de ne rien refuser à Dieu, et qu'on s'est mis sous la direction d'un guide éclairé avec la résolution de lui obéir en tout : de ce moment on entre dans un repos, dans un calme qu'on n'avait jamais éprouvé, dont on n'avait pas d'idée, et dont on est étonné. Ce repos est d'abord fort doux et savoureux. On le goûte, on sent qu'on en jouit; il nous attire et nous concentre au dedans. Avec ce repos, rien n'ennuie, rien ne fatigue. Les positions les plus pénibles, d'ailleurs, deviennent agréables; les autres plaisirs, quels qu'ils soient, deviennent insipides; on évite avec soin tout ce qui peut nous tirer d'une si douce iouissance. Nul avare ne craint

autant de perdre son trésor, qu'on craint tout ce qui pourrait nous ravir ou altérer notre repos. C'est un sommeil de l'âme, où elle veille pour Dieu seul, et où elle dort pour tout le reste.

Cela paraît une rêverie, une illusion à quiconque ne l'a pas éprouvé. Et ce ne sont pas seulement les mondains qui pensent ainsi : tous ceux à qui le repos est inconnu, parce qu'ils ne se sont pas pleinement donnés à Dieu, le traitent de chimère, d'égarement d'une imagination échauffée. Mais croyons-en les saints qui en parlent d'après leur expérience, croyons-en saint Paul, qui nous parle d'une paix au-dessus de tout sentiment ; croyons-en Jésus-Christ, qui appelle ce repos sa paix, une paix divine, une paix que le monde ne peut donner ni ravir ; une paix qu'on ne peut se procurer par ses propres efforts, parce que c'est un don de Dieu, qui est la récompense du don absolu et irévocable que nous lui faisons de nous-mêmes.

Je l'ai dit : cette paix a ses épreuves, et souvent de très-fortes épreuves ; mais, loin de l'ébranler, elles ne font que l'affermir ; elle s'élève au-dessus de tous les maux, et elle nous y élève avec elle. Elle rend le chrétien tellement heureux au milieu de ce qu'il souffre, qu'il ne changerait pas son état, tout affreux qu'il est, pour la nature, pour les plaisirs les plus délicieux que le monde peut lui offrir. Telle est la vie du parfait chrétien qui va à Dieu par Jésus-Christ, qui adore Dieu comme Jésus-Christ en esprit et en vérité, qui lui sacrifie tout, et lui-même par-dessus tout. Rien n'altère son repos ; et la mort n'est pour lui qu'un passage du repos du temps au repos de l'éternité.

Quel effroyable malheur de s'obstiner à ne pas vou-

loir éprouver la vérité des promesses de Jésus-Christ, et de se tourmenter vainement ici-bas, pour être encore éternellememt tourmenté dans l'autre monde !

De la vie de l'âme.

Cherchez Dieu, dit l'Écriture, *et votre âme vivra.* Voilà en deux mots le principe des devoirs de l'homme, et la source de son bonheur. La vie de l'âme, sa vraie vie, consiste dans le bonheur; elle aime mieux n'être pas que d'être malheureuse ; et, tant qu'elle ne jouit pas, du moins en espérance, de ce qu'elle croit être le bonheur, elle ne croit pas vivre. Mais où est ce bonheur, et où doit-elle le chercher ? L'Ecriture nous apprend qu'il est en Dieu, et qu'elle ne le trouvera que là. Sur cette règle, qui est infaillible, jugeons du bonheur de la plupart des hommes, et, en les plaignant, tâchons d'assurer le nôtre. Mais ceci demande d'être expliqué plus au long.

Le corps a sa vie qui lui est propre, et qu'il tire de l'âme. Tant qu'il n'est qu'organisé, s'il n'est point animé, ce n'est qu'une machine qui ne peut se conserver longtemps dans l'état de corps, et qui tombe bientôt en pourriture et en dissolution. C'est donc par son union avec l'âme que le corps est vivant ; et, tant que cette union dure, sa vie subsiste. C'est encore l'âme qui entretient la vie du corps, en lui donnant à propos la ourriture et le sommeil, en le préservant des accidents qui le menacent, en le guérissant des maladies auxquelles il est sujet. Et si le corps n'avait en lui-même un principe de corruption, dont tous les efforts de l'âme ne sauraient

empêcher l'effet, elle lui procurerait l'immortalité en lui demeurant toujours unie.

Ce que l'âme est au corps, Dieu l'est à l'âme, mais avec des différences bien remarquables. L'âme a en elle-même un principe de vie naturelle, qui consiste dans la faculté de connaître et d'aimer, et dans l'exercice de cette faculté. Mais l'âme ne se suffit pas à elle-même; et si elle était réduite à ne connaître et à n'aimer qu'elle, elle ne pourrait pas vivre : aussi toute la curiosité de son entendement et tous les désirs de sa volonté se portent-ils hors d'elle vers les objets qu'elle juge propres à satisfaire son avidité de connaître et d'aimer. L'âme est donc heureuse lorsqu'elle est pleinement satisfaite du côté de la connaissance et de l'amour; c'est-à-dire lorsque, par l'entendement et la volonté, elle possède un objet qui ne lui laisse plus rien à désirer ni du côté de la connaissance ni du côté de l'amour. Elle se repose dans cet objet, et, si la possession lui en est assurée pour toujours, elle est aussi assurée pour jamais de sa béatitude. Tout cela est certain, et il suffit d'être capable de réfléchir tant soit peu sur soi-même pour en convenir.

Mais quel est cet objet auquel l'âme, pour être heureuse, doit être unie par la connaissance et par l'amour? Ce ne sont pas les objets sensibles. Ces objets n'ont du rapport avec l'âme qu'à cause du corps qu'elle anime, et ils ne peuvent lui procurer qu'une connaissance et un amour qui dépendent du corps. Mais la faculté que l'âme a de connaître et d'aimer lui appartient en tant que substance spirituelle, et indépendamment de son union avec le corps, il faut donc que cette faculté ait son objet propre sur lequel elle puisse s'exercer immédiatement et sans aucune dépendance du corps. D'ailleurs, les objets

sensibles sont évidemment au-dessus de moi, ils sont faits pour moi, et pour mon usage, parce que j'ai un corps. Mais les besoins de mon âme sont autres que ceux de mon corps ; et elle ne trouve en ces objets rien qui puisse remplir sa connaissance ni son amour.

Quel est donc l'objet auquel mon âme doit s'attacher pour vivre de la véritable vie, pour goûter le repos et le bonheur ? Sont-ce mes semblables ? Non ; leur âme est dans le même état que la mienne ; je ne puis faire leur bonheur ; ils ne sauraient faire le mien. Les rapports que j'ai avec eux ne sont qu'accidentels ; ils n'ont pas été créés pour moi ; je ne suis pas créé pour eux ; nous avons tous en commun le même principe de notre existence ; nos âmes ont les mêmes besoins ; elles aspirent à la même vie ; et il faut qu'elles la puisent toutes à la même source.

Cette source de la vie des âmes, c'est Dieu, et ce ne peut être que lui. Connaître Dieu, aimer Dieu : voilà la plénitude de la vie et du bonheur. Mais puis-je le connaître, puis-je l'aimer comme il faut par moi-même ? Non. Ma raison n'est pas assez éclairée ; ma volonté n'est pas assez droite. Il faut que je m'adresse à Dieu même pour apprendre à le connaître et à l'aimer. J'ai besoin pour cela d'une lumière surnaturelle qui éclaire mon esprit, d'une motion surnaturelle qui excite ma volonté. C'est en cette lumière et en cette motion que consiste la grâce ; et cette grâce est pour mon âme ce que la nourriture est pour mon corps. Ce désir, ce besoin de connaître et d'aimer Dieu est la faim de l'âme, faim que Dieu seul peut rassasier. Il offre à tous sa grâce pour sustenter l'âme, pour entretenir sa vie ; mais, pour nous la donner, il exige que nous la demandions, et il nous

donne toujours la grâce de la prière, par laquelle nous pouvons obtenir toutes les autres.

L'âme est donc morte lorsqu'elle est séparée de Dieu, comme le corps lorsqu'il est séparé de l'âme. Sa mort ne consiste pas à ne plus exister, mais à ne plus connaître, à ne plus aimer Dieu. Elle consiste à n'avoir ni paix ni bonheur, à être dans une inquiétude et une agitation continuelles. Elle consiste à éprouver une faim continuelle de connaître et d'aimer le souverain bien, et à ne pouvoir jamais contenter cette faim. C'est pour distraire, et en quelque sorte pour tromper cette faim, que les hommes livrés à leurs passions se jettent avec une espèce de fureur sur tous les objets qui se présentent ; qu'ils promènent leur esprit de pensée en pensée ; leur cœur d'affections en affections ; mais leur dégoût, leur ennui, leur inconstance, leurs changements continuels, prouvent qu'ils ne trouvent nulle part hors de Dieu rien qui les satisfasse et les rassasie. Leur âme est toujours errante et vagabonde en ses désirs; elle cherche toujours; elle se flatte toujours qu'elle touvera, qu'elle se fixera ; et elle est toujours frustrée dans son attente. Ainsi se passe la vie, jusqu'à ce que la mort vienne enlever à cette âme les objets de ses passions, et ne lui laisse plus que celui qu'elle n'a jamais voulu connaître ni aimer, qu'elle n'aimera plus désormais, et qu'elle ne connaîtra plus que pour son malheur. Quel vide affreux dans cette âme ! quel tourment inexplicable ! quelle faim dévorante ! quels regrets ! quel désespoir !

L'âme, au contraire, qui a fidèlement cherché Dieu ici-bas, l'a trouvé ; elle s'y est uniquement attachée, elle s'y est inséparablement unie. Dans cette union, elle a trouvé la vie ; non pas encore une vie pleinement heu-

reuse, mais un bonheur commencé ; un repos indépendant de toutes les agitations, de toutes les tentations, de toutes les souffrances ; une paix intime, au milieu du tumulte et du combat des passions, une stabilité inébranlable parmi la diversité des accidents de la vie présente. Telle est la vie que Dieu lui a promise ici-bas ; vie traversée par toutes sortes de croix qu'elle regarde comme des épreuves nécessaires de son amour et de sa fidélité. Loin de craindre ces croix, elle les désire, elle les embrasse, elle les porte avec courage, parce qu'elles lui servent à connaître et à aimer Dieu davantage. Elle ne croirait pas vivre si elle n'avait pas toujours quelque chose à souffrir, parce qu'elle croirait ne plus connaître Dieu et ne l'aimer plus. Cette disposition d'esprit paraît incroyable ; mais elle est réelle. Et il est certain que, plus on meurt à soi-même par la souffrance et l'humiliation, plus on a de vie en Dieu ; plus on sort de soi-même, plus on s'enfonce et l'on se perd en Dieu.

Mais après cette perte, qui n'aura lieu que dans le temps, on se retrouvera enfin en Dieu dans l'éternité ; et l'on s'y retrouvera d'autant plus, que la perte aura été plus profonde. On reconnaîtra alors la vérité de cette parole de l'Écriture : *Le Seigneur donne la mort, et rend la vie ; il conduit jusqu'aux enfers, et il en retire.* Il nous donne la mort en nous-mêmes ; et il nous rend la vie en lui. Il nous fait mourir en nos sens, à nos passions, à notre propre esprit, à notre propre volonté, et nous fait vivre à lui et en lui. Vie de connaissance, vie d'amour, vie de gloire et de bonheur. Tout cela sera commun à tous les élus. Mais quelle incompréhensible différence dans les degrés de connaissance et d'amour, de gloire et de bonheur ! Dieu peut être connu à l'infini,

aimé à l'infini ; il peut augmenter à l'infini la capacité que la créature intelligente a de le connaître et de l'aimer, et il augmentera cette capacité dans les élus, à proportion de ce qu'ils l'auront connu et aimé ici-bas par la souffrance et la mort à eux-mêmes. La vie de la gloire répondra donc à la vie de la grâce.

O mon Dieu ! ô la vie de mon âme, apprenez-moi à vous chercher. Mon choix est fait : je ne veux plus m'attacher qu'à vous; je ne veux plus m'appliquer qu'à vous connaître et à vous aimer. Mais j'en ignore les moyens; je n'en ai pas la force. Je me livre à vous, afin que vous éclairiez mon esprit, et que vous excitiez ma volonté. Pour vivre à vous, il faut mourir à moi-même. Je connais cette grande vérité; mais vous seul pouvez me faire passer par cette bienheureuse mort qui procure la véritable vie. Encore un coup, je me livre à vous. Apprenez-moi à mourir, à me renoncer en tout, à me perdre pour me retrouver à jamais en vous. Ainsi soit-il.

De la paix de l'âme.

Une paix abondante est le partage de ceux qui chérissent votre loi.
Ps. 118.

Pour avoir cette paix abondante dont parle David, il ne suffit pas d'observer la loi de Dieu, il faut aimer et chérir cette loi. L'observer par la crainte de se perdre en la transgressant, l'observer même parce que notre salut est attaché à son observation, c'est regarder moins à Dieu qu'à son propre intérêt ; c'est être fidèle à la loi en

esclave et en mercenaire. Dans une telle disposition, qui est la plus commune parmi les chrétiens, il ne faut pas s'attendre à cette paix pleine et abondante, qui n'est promise qu'à ceux qui observent la loi par esprit d'amour. Cet esprit d'amour, qui n'appartient qu'aux enfants, leur apprend à regarder Dieu comme leur père, sa loi comme un joug infiniment doux, sa gloire et l'accomplissement de sa volonté comme le premier de leurs désirs, le bonheur de lui plaire comme leur plus grand avantage. Cette disposition n'exclut ni la crainte de l'enfer ni le désir du paradis ; mais elle s'élève au-dessus de tout intérêt propre, et elle sert Dieu par des motifs plus parfaits, qui nous sont proposés dans l'Oraison dominicale.

Dès qu'une âme, par un généreux effort d'amour, et par une fidèle correspondance à l'attrait de la grâce, s'est déterminée à ne rien refuser à Dieu, et qu'elle s'est donnée à lui pour être tout ce qu'il lui plaira dans le temps et l'éternité, dès ce moment Dieu verse en elle une paix ineffable, une paix qu'elle n'avait jamais goûtée jusqu'alors, une paix qui la remplit et qui lui inspire un profond mépris pour toutes les choses d'ici-bas. Cette paix est l'effet de la présence de Dieu dans le cœur, et, tant que l'on conserve cette précieuse paix, on est assuré de se maintenir aussi dans la présence de Dieu. Cette paix est notre consolation, notre force, notre conseil ; elle est le principe de notre avancement. Plus elle devient intime, inébranlable, inaccessible à tout ce qui peut la troubler, plus nous croissons en perfection ; en sorte que le comble de cette paix et le comble de la perfection, c'est la même chose.

Tout le secret consiste donc à conserver et à augmen-

ter cette paix parmi toutes les variétés de la vie spirituelle. Voici quelques règles pour cela.

La première est de jouir de cette paix comme de la santé, sans y faire attention. Si quelqu'un était sans cesse à se tâter le pouls pour voir s'il n'est pas malade, il ne tarderait pas à le devenir. On s'exposerait de même à perdre la paix de l'âme, par une attention trop suivie à remarquer si on la possède. On confond quelquefois la paix avec le sentiment de la paix, et l'on croit ne l'avoir plus parce qu'on ne la sent plus. C'est une erreur. Dans les commencements la paix est accompagnée d'un sentiment délicieux, parce qu'on passe alors à un état qu'on n'avait pas encore éprouvé. Mais avec le temps, et par l'habitude, ce sentiment diminue; on le perd même à la fin entièrement, sans que la paix souffre pour cela aucune altération réelle. Au contraire, elle n'en est que plus solide et plus parfaite. C'est ainsi qu'un malade, lorsqu'il entre en convalescence, sent les forces et la santé lui revenir. Mais il ne sent plus rien lorsqu'il est parfaitement rétabli. Il ne faut donc pas regretter le sentiment de la paix, non plus qu'on ne regrette le sentiment de la santé au sortir de la convalescence.

La seconde est de faire toutes ses actions avec simplicité, sans trop réfléchir dessus ni en les faisant ni après les avoir faites. Tout examen inquiet est contraire à la paix. Tant que la conscience ne reproche rien, il est inutile de l'interroger; il faut seulement être attentif quand elle parle, et y avoir égard. Mais lorsqu'elle se tait, pourquoi se dire sans cesse à soi-même : *Ai-je bien fait? ai-je mal fait? Ai-je eu bonne ou mauvaise intention?* Tout cela ne sert qu'à entortiller l'esprit, et à le jeter dans la perplexité.

Troisième règle : Toute pensée, toute crainte qui est vague, générale, sans objet fixe et déterminé, ne vient point de Dieu ni de la conscience, mais de l'imagination. On craint de n'avoir pas tout dit à confesse ; on craint de s'être mal expliqué ; on craint de n'avoir pas eu une véritable contrition ; on craint de n'avoir pas apporté les dispositions nécessaires à la communion ; et ainsi de mille autres craintes vagues, sur lesquelles on se fatigue et l'on se tourmente. Tout cela ne vient pas de Dieu. Quand il fait quelques reproches à l'âme, ses reproches ont toujours un objet clair, précis et déterminé. Il faut donc mépriser ces sortes de craintes, et passer hardiment par-dessus.

Quatrième règle : Dieu ne trouble jamais une âme qui veut sincèrement aller à lui. Il l'avertit, il la reprend même avec force ; mais il ne la trouble point ; elle voit sa faute, elle s'en repent, elle la répare, le tout paisiblement. Si cette âme est troublée, son trouble vient donc toujours ou d'elle-même, ou du démon ; et elle doit faire tout ce qui dépend d'elle pour s'en délivrer.

Cinquième règle : Il ne faut absolument rien changer à sa conduite ordinaire tandis qu'on est dans le trouble. Ainsi la communion, l'oraison, les lectures et les autres exercices doivent toujours aller leur train. Alors la paix reviendra infailliblement, et le démon n'aura rien obtenu de ce qu'il prétendait.

Enfin la grande règle est de suivre l'obéissance, et de ne jamais se permettre rien contre la volonté bien connue du directeur. Quand on a eu lieu une fois de se convaincre que ce directeur nous conduit et se conduit lui-même selon l'esprit de Dieu, il n'y a plus d'autre parti à prendre que de s'en tenir à ses décisions, comme si

elles sortaient de la bouche de Dieu même. Dieu ne manque jamais de donner, et pendant un assez long temps, des preuves qui rassurent l'âme sur les lumières et la sagesse de son guide. Après qu'on a eu ces preuves, c'est manquer à Dieu même que d'hésiter et de se livrer à des doutes et à des appréhensions.

La paix se maintient donc par une grande fidélité à écouter Dieu, à écouter son directeur, et à ne point écouter l'amour-propre ni l'imagination.

Il ne faut jamais perdre sa paix pour les fautes dans lesquelles on tombe. On doit s'en humilier devant Dieu, s'en repentir, les réparer, s'il y a lieu, et n'y plus songer. C'est amour-propre de se troubler, sous prétexte qu'on est toujours la même, qu'on ne se corrige pas, qu'on ne fait aucun progrès dans la vertu. On se trompe de prendre ces sentiments pour de l'humilité. L'âme humble ne se trouble jamais de ses chutes.

Vérités fondamentales touchant la vie intérieure.

Première vérité.

Dieu n'a donné à l'homme la liberté qu'afin qu'il la lui consacre, et le meilleur usage que l'homme puisse en faire est de la remettre entre les mains de Dieu, de renoncer à se gouverner soi-même, et de laisser Dieu disposer de toutes choses, parce que, dans les desseins de Dieu, tout ce qui nous arrive par l'arrangement de sa providence a pour objet notre salut éternel. Saint Paul l'a dit : Tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu. Si je me gouverne moi-même en quoi que ce soit, pre-

mièrement il est très-à craindre que je ne me gouverne mal; secondement, je réponds des suites, et, si elles sont mauvaises, je ne suis pas assuré de pouvoir y remédier. Si au contraire je me laisse gouverner par Dieu, je ne réponds plus de rien; Dieu se charge de tout; je suis assuré que je serai bien conduit, et qu'il ne m'en arrivera rien qui ne soit pour mon plus grand bien; car Dieu m'aime infiniment plus que je ne m'aime. Dieu est infiniment plus sage et plus éclairé que je ne le suis, et, si je laisse Dieu maître absolu de moi, il est absolument impossible que rien empêche l'exécution de ses desseins de bonté et de miséricorde sur moi. Cette première vérité est de toute évidence.

Seconde vérité.

La seconde vérité n'est pas moins certaine par expérience, savoir : que la source de la paix de l'homme est dans le don qu'il fait de soi-même à Dieu, et que, si ce don est plein et entier, généreux, irrévocable, la paix dont il jouira sera imperturbable et s'augmentera, s'affermira d'un jour à l'autre, même par les événements les plus propres en apparence à l'altérer. L'unique bonheur de la vie, le seul que nous puissions nous procurer par le bon usage de notre liberté, est la paix du cœur. Il n'y en a point pour les impies, dit Dieu dans l'Écriture. Celle des personnes dévotes qui ne sont pas pleinement abandonnées à Dieu est bien faible, bien chancelante, bien troublée, soit par le scrupule de la conscience, soit par la terreur des jugements de Dieu, soit par les divers accidents de la vie. Quand est-ce donc qu'une paix intime, solide, inaltérable, prend racine dans

une âme? Du moment qu'elle se donne tout à fait à Dieu, elle entre dès cet instant dans un repos qui n'est autre que le repos de Dieu même sur lequel elle s'appuie. Nous participons nécessairement à la nature des objets auxquels nous nous attachons. Si je m'unis à des choses qui sont dans un mouvement continuel, j'éprouve la même agitation; si je m'attache à Dieu, qui seul est immuable, je participe à son immuabilité, et rien ne peut m'ébranler, tant que je ne m'en sépare pas.

Troisième vérité.

Nous ne sommes capables par nous-mêmes ni de grandes ni de petites choses; mais nous devons plutôt désirer les petites, laissant à Dieu, quand il le jugera à propos, de nous en faire faire de grandes.

Les petites choses se présentent tous les jours, à tous les instants; les grandes s'offrent rarement. Les petites choses ne sont pas moins propres à nous sanctifier que les grandes, si même elles ne le sont davantage, parce qu'elles nous entretiennent dans l'humilité et ne donnent point de prise à l'amour-propre. La fidélité aux petites choses, l'attention à plaire à Dieu jusque dans la moindre bagatelle, prouvent la délicatesse de l'amour. On peut faire les petites choses avec des dispositions si relevées, qu'elles soient plus agréables à Dieu que de grandes choses faites avec des dispositions moins parfaites. Jetons un coup d'œil sur le ménage de Nazareth, et nous en serons convaincus. Enfin une chose est certaine par l'Écriture sainte, c'est que celui qui néglige et méprise les petites choses sera aussi négligent dans les grandes. Aspirons donc à la pratique des petites choses, et de tout ce

qui est propre à nourrir en nous l'esprit d'enfance et de simplicité.

Quatrième vérité.

L'amour de Dieu n'a en nous qu'un seul ennemi, qui est l'amour-propre; le démon n'est fort contre nous, et n'a de pouvoir sur nous que par l'amour-propre. Le respect humain, si redoutable pour tant d'âmes, est enfant de l'amour-propre. Toute la conduite de Dieu dans les divers états de la vie spirituelle a pour unique objet la destruction de l'amour-propre. Tous les obstacles que nous y rencontrons, toutes les peines intérieures que nous y éprouvons, ne viennent que de l'amour-propre. A mesure que l'amour-propre s'affaiblit, que nous renonçons à notre propre jugement, que notre volonté plie sous celle de Dieu, qui est sa gloire et son bon plaisir, à mesure aussi les difficultés s'aplanissent, les combats cessent, les peines disparaissent, la paix et le calme s'établissent dans le cœur. L'amour-propre, d'abord plus grossier, devient plus spirituel et plus délicat à proportion que nous avançons. Plus il est spirituel, plus il est profond et intime, plus il est difficile à déraciner, plus il nous en coûte de détresse et d'angoisses intérieures pour nous en délivrer.

Nous ne connaissons l'amour-propre qu'autant que la lumière divine nous le découvre, et Dieu ne nous le découvre que par degrés, à mesure qu'il le veut détruire : ainsi l'amour-propre ne nous est connu que par les attaques que Dieu lui livre, et que nous lui livrons conjointement avec Dieu, et l'amour divin occupe successivement la place que quitte l'amour-propre, jusqu'à ce

qu'enfin il l'ait chassé de l'intime de l'âme, et qu'il y règue seul sans concurrent. Quand une âme est à lui, elle est parfaitement purifiée ; elle peut encore souffrir, mais elle n'oppose plus de résistance, et elle jouit de la plus profonde paix dans sa souffrance.

Suivons donc les divers états de la vie spirituelle, voyons en général, et sans aucun détail, comment Dieu poursuit l'amour-propre de place en place dans chacun de ces états.

L'amour-propre le plus grossier réside dans les sens et dans l'attache aux choses sensibles. Dieu l'en chasse en purifiant les sens par des douceurs et des consolations célestes, qui inspirent à l'âme du dégoût et du mépris pour tous les plaisirs de la terre.

L'amour-propre s'attache à ces consolations, à cette paix, à ce recueillement sensible ; pour lui ôter cet appui, Dieu retire peu à peu le sensible en laissant à l'âme sa paix et sa tranquillité.

Ensuite, par diverses sortes d'épreuves, il trouble en apparence cette paix, sur laquelle l'amour-propre se rassurait. On commence à perdre terre, et à ne plus trouver de ressource en soi-même.

Aux épreuves qui viennent de Dieu se joignent les tentations du démon. L'âme se trouve salie par des pensées contre la pureté, ou contre la foi, l'espérance et la charité ; alors elle ne compte plus sur sa force, sur sa vertu ; elle se croit souillée par le péché, et son guide a bien de la peine à lui persuader qu'elle ne consent pas aux suggestions du démon. Les tentations augmentent toujours, et la résistance, je ne dis pas réelle, mais sensible, en apparence, diminue toujours ; en sorte qu'à la fin l'âme s'imagine qu'elle y consent ; elle se voit cou-

verte de péchés, et pour cette raison se croit rejetée de Dieu et réprouvée ; c'est ici que l'amour-propre se désole, et qu'il a peine à servir Dieu pour lui-même sans aucune consolation.

Cet état dure jusqu'à ce que l'âme apprenne à ne plus se regarder elle-même. Alors l'amour-propre est banni du fond de l'âme.

Et lorsque l'âme est ainsi morte à elle-même, Dieu lui communique une nouvelle vie, qui tient plus du ciel que de la terre, et où elle possède Dieu avec une ferme confiance, je dirai presque avec l'assurance de ne le perdre jamais. Elle se sent intimement unie à lui dans son fond, dans ses facultés ; le corps même entre à sa manière en participation de cette union. Elle aime, elle est aimée ; plus de crainte, plus de trouble, plus de tentations ; les souffrances, si elle en éprouve encore, sont les aliments de son amour. Elle attend la mort en paix, et meurt dans l'acte d'amour le plus pur.

Cinquième vérité.

Dans toute la suite de la sanctification d'une âme, l'action de Dieu va toujours en augmentant, celle de l'âme va toujours en diminuant ; en sorte que tout son soin est de réprimer sa propre activité, afin de ne mettre plus aucun obstacle à l'opération divine. L'âme devient donc toujours de plus en plus passive, et Dieu exerce toujours de plus en plus son domaine sur elle, jusqu'à ce que la volonté de la créature soit tout à fait transformée dans la volonté de Dieu.

Le grand point donc, lorsqu'on s'est une fois donné parfaitement, est de se laisser dépouiller de tout ; car

Dieu prend tout ce qu'on lui donne, ne laissant pas même à l'âme son être propre; j'entends son être moral et l'amour intime d'elle-même ; mais Dieu ne prend tout que pour rendre tout dans un état d'excellence et de perfection qui est au-dessus de tout ce qu'on peut dire et penser

Sixième vérité.

Expliquons par une comparaison tout ce qui se passe à l'égard de l'âme dans la voie intérieure. Un fils, poussé par son bon naturel, proteste à son père qu'il l'aime de tout son cœur, sans aucune vue d'intérêt. Le père témoigne d'abord par des caresses combien il est sensible à cet amour de son fils. Ensuite, pour éprouver la vérité de ces sentiments, il retire ses caresses, il le rebute peu à peu, il paraît dédaigner ses services, il n'a d'attention que pour ses autres enfants, et paraît négliger celui-là; il exige tout de lui avec la dernière rigueur, et le punit sévèrement des moindres fautes. Non-seulement il ne lui donne rien, mais il le dépouille de tout, et le laisse, pour ainsi dire, dans une entière nudité; il fait naître les occasions de lui demander les plus grands sacrifices; il va enfin jusqu'à lui laisser croire qu'il ne lui donnera aucune part à son héritage. Cependant le fils persévère jusqu'à la fin à donner à son père tous les témoignages d'amour qui sont en son pouvoir; il ne s'épargne rien; il ne se recherche en rien ; il n'envisage en tout que le bon plaisir de son père. Rebuté, dépouillé, maltraité, il aime son père avec une force, une générosité, un désintéressement à toute épreuve.

Que ne fera pas ce père pour un fils qui l'a tant aimé ? Ne lui donnera-t-il pas pendant sa vie et après sa mort tout ce qu'il peut lui donner sans faire de préjudice aux autres ?

L'amour qui compte, qui calcule, qui regarde à ses intérêts, qui ne veut aller, en un mot, que jusqu'à un certain point, n'est point le parfait amour ; pour être vraiment digne de Dieu, il faut qu'il ne connaisse point de mesure, qu'il s'élève au-dessus de la raison et de la prudence humaines, qu'il aille jusqu'à la folie et à la folie de la croix. C'est ainsi que Jésus-Christ a aimé son Père, et qu'il nous a aimés. Nous gagnerons dans l'éternité tout ce que nous aurons perdu pour Dieu dans le temps ; nous perdrons dans l'éternité tout ce que nous lui aurons refusé dans le temps.

De la lumière divine.

Il suffit de lire le psaume CXVIII pour y voir à chaque verset combien la lumière divine nous est nécessaire dans la conduite de la vie intérieure. *Donnez-moi*, dit David, *l'entendement, afin que je comprenne vos commandements.* Et encore : *Donnez-moi l'entendement, et je vivrai.*

Pour être bien pénétré de cette nécessité, il faut savoir, premièrement, que la raison humaine est étrangement obscurcie depuis le péché originel ; secondement, que la raison la plus éclairée ne suffit pas seule pour nous conduire dans les routes de la grâce, routes dont Dieu se réserve le secret. Comme son intention est que nous marchions toujours en esprit de foi, il ne

nous éclaire qu'à mesure que nous avançons, et qu'autant qu'il est besoin. Il ne veut pas que nous voyions devant nous, ni même autour de nous; mais il nous donne toujours assez de lumière pour nous convaincre qu'il nous est impossible de nous égarer en le suivant même au milieu des plus épaisses ténèbres.

La première chose donc que doit faire une âme qui veut être tout à fait à Dieu est de renoncer à son propre esprit, à toutes les idées qu'elle pouvait avoir auparavant de la vertu et de la sainteté : persuadée que ces idées sont ou fausses ou très-imparfaites; de ne point prétendre ni se conduire, ni se juger elle-même, ni s'établir juge de la manière dont on la conduit. Cette prétention aboutirait à la remplir de présomption et d'orgueil, à la retirer de l'obéissance, à l'égarer, et peut-être à la perdre : au lieu qu'il est impossible qu'une âme qui a renoncé à son propre esprit, qui écoute Dieu au dedans, et au dehors son directeur, à qui elle se soumet en tout ce qui n'est pas péché manifeste, coure aucun risque de tomber dans l'illusion. Dieu, à qui elle se confie, est intéressé à ne jamais permettre rien de semblable; et cela n'est jamais arrivé.

Ensuite elle doit demander humblement la lumière divine, priant Dieu à tout instant de l'éclairer; n'entreprendre jamais rien de considérable sans le consulter, et sans prendre l'avis de celui que Dieu lui a donné pour guide. La lumière est d'ordinaire fort abondante au commencement. On la reçoit à l'oraison, à la communion; on est surpris d'entendre les livres qui traitent des voies intérieures, et de voir clair dans des choses où l'on ne comprenait rien auparavant. Cette lumière est sûre et porte avec elle une évidence qui ne laisse au-

cun lieu au doute. On sent très-bien qu'elle est infuse, et qu'on ne la doit ni à sa pénétration naturelle, ni à son application, ni à ses efforts. De plus, elle est accompagnée d'une onction qui nourrit, qui élève, qui ravit l'âme, en même temps qu'elle l'éclaire. Comme cette lumière n'est pas le fruit de nos réflexions, il faut la recevoir passivement, sans se permettre de raisonner dessus, sans s'efforcer de la retenir et de la rappeler. Au moment qu'elle est donnée, elle fait son effet; quand il sera besoin d'en faire usage, Dieu en renouvellera le souvenir, et il saura bien nous la remettre sous les yeux. Mais il ne veut pas qu'on se l'approprie, comme si c'était une science acquise, ni qu'on veuille l'avoir toujours à sa disposition. L'esprit de Dieu ne veut pas être gêné, ni demeurer dans la dépendance de la créature. Il faut donc le laisser aller et venir comme il lui plaît, et croire qu'il ne nous manquera jamais au besoin. On peut quelquefois écrire les lumières qu'on a reçues pour les communiquer au confesseur, quand elles roulent sur des objets particuliers; mais les écrire pour s'en rafraîchir la mémoire, pour s'en aider même dans l'occasion, c'est ce qu'on ne doit pas faire, et ce qui marquerait une certaine défiance de Dieu. Cela peut avoir lieu lorsqu'on est extrêmement avancé, et que, par le conseil du directeur, on écrit plutôt pour l'avantage des autres que pour le sien propre.

Il faut se donner de garde aussi dans ces commencements, où l'on est comme investi de lumières, d'en faire confidence à d'autres, sous prétexte de parler de Dieu, ou de s'en servir pour les conduire. C'est une tentation à laquelle il faut résister. Il faut une vocation spéciale de Dieu pour se mêler de diriger le prochain,

lorsqu'on n'y est pas appelé par état. De plus, les lumières qui nous conviennent pourraient ne pas convenir aux autres, parce que les voies sont différentes. Enfin, nous ne tarderions pas à nous épuiser en nous communiquant ainsi au dehors. Cela n'empêche pas cependant que, par des propos généraux, on ne puisse porter à Dieu les personnes en qui l'on voit des dispositions, selon les ouvertures qu'elles nous donnent.

L'usage de la lumière divine, tant pour soi que pour les autres, est extrêmement délicat, et suppose une grande mort à soi-même. Voilà pourquoi il ne faut pas s'ingérer d'abord à en faire le discernement, ni prendre pour des inspirations tout ce qui nous vient à l'esprit sous l'apparence du bien. *Satan*, dit saint Paul, *se transforme en ange de lumière ;* il se mêle presque toujours dans les opérations divines, agissant sur l'imagination au moment où Dieu agit dans l'entendement et la volonté. On est donc fort exposé à se tromper sur tout ce qu'on appelle paroles intérieures, attrait, inspiration ; et il faut soumettre tout cela au jugement du confesseur, attendant sa décision pour en faire usage.

Agir de son chef en ces rencontres, c'est tomber dans les piéges de l'ennemi.

Pour se disposer à la lumière divine, on doit, autant qu'il est possible, ne rien donner à l'imagination, ne point s'arrêter à son propre esprit, se défier extrêmement de ses réflexions et de son raisonnement. On ne saurait croire combien Dieu se communique peu aux personnes qui veulent toujours réfléchir, toujours raisonner. L'excellent usage de la raison dans les choses de Dieu est de lui imposer silence devant lui, et de la tenir toujours dans un état d'anéantissement. C'est

aux petits, aux enfants, aux simples, que Dieu se communique, loin d'avoir égard aux connaissances acquises, au profond savoir, aux lumières naturelles de l'esprit; il veut qu'on mette tout cela à ses pieds dans le commerce qu'on a avec lui; il veut qu'on renonce à tout ce qu'on peut avoir appris d'ailleurs, et qu'on reconnaisse humblement qu'on tient tout de lui. Tel était saint Augustin, le plus grand docteur de l'Église. Il consultait Dieu en tout avec une simplicité d'enfant. Tels ne sont pas bien des gens qui, avec un esprit très-inférieur au sien, s'établissent juges de la conduite de Dieu et de ses opérations dans les âmes. Ils ne veulent pas se persuader, d'après l'Évangile, que le premier pas qu'il faut faire pour comprendre les choses de Dieu, c'est de s'humilier et d'avouer que de soi-même on est hors d'état d'y rien comprendre; c'est de le prier et de recourir à lui comme à la source des lumières.

S'il est vrai, comme le dit Isaïe, que les pensées de Dieu sont plus éloignées de celles des hommes que les cieux ne le sont de la terre, comment pouvons-nous faire aucun fond sur nos lumières dans les choses spirituelles? Comment notre esprit n'est-il pas continuellement abîmé devant Dieu? Pourquoi n'ouvrons-nous pas sans cesse, comme David, la bouche de notre cœur pour respirer et attirer en nous l'esprit de Dieu? Qu'est-ce donc que l'adoration en esprit, sinon cet aveu pratique et continuel que Dieu seul est lumière et vérité; que nous ne sommes que ténèbres et mensonge. C'est là, ce me semble, l'hommage de l'esprit, c'est en même temps le moyen infaillible de ne jamais nous égarer.

Disons-lui donc : Donnez-moi l'entendement, afin que je comprenne vos commandements. Il m'est im-

possible de les bien pratiquer si je ne les comprends, et je ne puis les comprendre si vous ne m'en donnez l'intelligence. Comment comprendrais-je ce que c'est que vous aimer de tout son esprit, de tout son cœur, de toute sa force ? Quel autre que vous, ô mon Dieu ! peut pénétrer toute l'étendue de ce précepte, et en communiquer l'intelligence à la créature ? Quel autre que vous encore peut me faire comprendre ce que c'est qu'aimer le prochain comme moi-même ? Sais-je, puis-je savoir comment vous m'ordonnez de m'aimer moi-même ? Et si j'ignore comment je dois m'aimer, puis-je connaître quel est l'amour que je dois au prochain ? Toute votre loi cependant est renfermée dans ces deux préceptes. Il m'est donc évident, à moins que je ne veuille m'aveugler, que je n'entends rien à votre loi, que je n'y puis rien entendre si vous ne m'éclairez.

Mais votre loi est la source de la vie, de la vraie vie, de la vie éternelle; on ne parvient à cette vie qu'en la pratiquant; et plus on la pratique parfaitement, plus on jouit de cette vie, qui n'est autre que la possession de vous-même. Donnez-moi donc l'intelligence, et je vivrai. Oui, donnez-moi de comprendre la nécessité de votre amour, l'étendue de votre amour; donnez-moi de comprendre comment dans votre amour est contenu l'amour que je me dois à moi-même, et celui que je dois au prochain. Donnez-moi cette lumière, et, secouru de votre grâce, je pratiquerai votre loi; je la pratiquerai dans sa plénitude, et je parviendrai à la plénitude de la vie. Ainsi soit-il.

De l'enfance spirituelle.

Jésus-Christ a dit : *Laissez venir à moi les enfants : car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent.*

Il a dit encore en mettant un enfant au milieu de ses apôtres : *Si vous ne devenez comme cet enfant, vous n'entrerez point au royaume des cieux.*

Un des sens de ces paroles du Sauveur est que, si l'on veut avoir le règne de Dieu en soi, il faut devenir, quant aux dispositions surnaturelles, ce qu'est un enfant par rapport aux dispositions naturelles. Et en un mot, il y a une enfance spirituelle ; et cet état est le premier pas pour entrer dans la vie intérieure. Il est impossible de se former l'idée de cette sainte enfance autrement que par l'expérience ; elle est un don de Dieu ; on ne saurait l'acquérir par son travail ni par ses réflexions. Il faut que Dieu lui-même nous y introduise ; et, quand on a le bonheur d'y être admis, on éprouve en soi, tant pour l'esprit que pour le cœur, un changement inconcevable.

Pour concevoir cet état autant qu'il nous est possible, comparons-le avec celui des enfants.

L'enfant ne raisonne pas, ne réfléchit pas : il n'a ni prévoyance, ni prudence, ni malice. Il en est ainsi de l'enfance spirituelle. La première chose que fait Dieu quand il nous met dans cet état est d'arrêter les opérations de l'esprit. Il suspend cette foule de raisonnements et de réflexions qui fourmillent sans cesse, et il les remplace par des opérations simples, directes, qui échappent, pour ainsi dire, à l'âme ; en sorte qu'elle croit ne pas penser, quoiqu'elle pense toujours, et d'une manière

plus relevée et plus approchante de celle de Dieu, qui n'a qu'une seule pensée infiniment simple.

L'âme, ne raisonnant plus, ne réfléchissant plus, ne s'occupe ni du passé ni de l'avenir, mais uniquement du présent; elle ne forme plus des projets d'aucune espèce; mais elle se laisse gouverner de moment en moment, au dedans par l'esprit de Dieu, au dehors par la Providence. Il n'y a plus de malice dans ses actions ni dans ses discours, parce qu'elle ne fait rien et ne dit rien à dessein et avec une vue préméditée. Dépouillée de sa propre prudence, elle est revêtue de celle de Dieu, qui la fait toujours agir et parler à propos, tant qu'elle est fidèle à ne pas consulter son propre esprit. La dépendance où Dieu la tient à cet égard est si grande, qu'elle ne laisse pas à cette âme un seul instant où elle puisse agir par ses propres lumières.

L'enfant n'a aucun déguisement. Dès qu'il est capable de dissimulation, il n'est plus enfant. Rien, de même, n'approche de la candeur de l'enfant spirituel. Il ne compose point son extérieur; son recueillement n'a rien de contraint; ses actions, ses discours, ses manières, tout est naturel en lui; ce qu'il dit, il le pense; ce qu'il offre, il veut le donner; ce qu'il promet, il le veut tenir. Il ne cherche point à paraître autrement qu'il est, ni à cacher ses défauts; il dit de lui le bien et le mal avec la même simplicité; et il n'a point de réserve pour ceux à qui il doit s'ouvrir.

L'enfant temoigne son amour avec naïveté; tout en lui exprime les sentiments de son cœur; il est d'autant plus touchant et plus persuasif, qu'il n'a rien d'étudié. Il en est de même de l'enfant spirituel dans les démonstrations de son amour pour Dieu et de sa charité envers

le prochain. Il va à Dieu simplement, sans préparation ; il lui dit sans formules et sans choix de paroles tout ce que son cœur lui suggère; il ne connaît point d'autre méthode pour l'oraison que celle de se tenir auprès de Dieu, de le regarder, de l'écouter, de le posséder, de lui exprimer tous les sentiments que la grâce lui inspire, tantôt avec des paroles, et le plus souvent sans parler. Il aime le prochain sincèrement, cordialement, ne lui porte aucune espèce d'envie, ne le raille point, ne le critique point, ne le méprise point, ne le trompe jamais; il ne le flatte pas non plus; il perd l'usage de ces vains compliments qui ne partent point du cœur; il ne prend de la politesse que ce que l'Évangile autorise, et il s'élève au-dessus par la charité et la cordialité. Il n'aime pas moins lorsqu'il reprend que lorsqu'il loue, lorsqu'il condamne que lorsqu'il approuve; il fait du bien aux autres sans affectation, sans ostentation, en vue de Dieu, sans attendre de reconnaissance.

L'enfant est docile, obéissant; il sent qu'il n'est pas fait pour faire sa volonté. La première chose aussi à quoi l'enfant spirituel renonce est sa propre volonté, qu'il soumet entièrememt à celle de Dieu, et de tout ce qui lui représente Dieu. Il ne veut se gouverner en rien; mais pour sa conduite intérieure, il s'abandonne sans réserve à l'esprit de Dieu et au ministre à qui il a donné sa confiance; et, pour sa conduite extérieure, il cède volontiers à tous ceux qui ont autorité sur lui. Dans les choses indifférentes, il aime mieux s'accommoder à la volonté d'autrui que d'amener les autres à la sienne. Enfin il ne veut rien parce que c'est sa volonté, mais parce que c'est celle de Dieu : aussi est-il ferme et inébranlable en ce qu'il veut.

L'enfant ne se connaît pas lui-même, ne réfléchit pas sur lui-même; il est incapable de s'étudier, de s'observer. Il se laisse tel qu'il est, et va toujours devant lui. L'enfant spirituel n'est pas non plus curieux de se regarder ni de voir ce qui se passe en lui. Il prend ce que Dieu lui donne, et il est content d'être à chaque moment ce que Dieu veut qu'il soit. Il ne juge point de la bonté de ses oraisons, de ses communions et de ses autres exercices, par les sentiments passagers qu'il y a éprouvés, mais il en laisse à Dieu le jugement; et, pourvu que la disposition intime de son âme ne change point, il s'élève au-dessus de toutes les vicissitudes de la vie spirituelle. Il sait qu'elle a ses hivers, ses vents, ses tempêtes et ses nuages; c'est-à-dire ses sécheresses, ses dégoûts, ses ennuis intérieurs, ses tentations. Il passe avec courage par toutes ces épreuves, et il attend en paix le retour du beau temps. Il n'est point inquiet sur ses progrès; il ne se retourne pas pour voir combien il a fait de chemin; mais il suit, sans penser même qu'il marche, sa route, et il avance d'autant plus, qu'il ne regarde pas s'il avance. Par là il ne se trouble point, il ne se décourage point. S'il tombe, il s'en humilie, mais il se relève aussitôt, et court avec une nouvelle ardeur.

L'enfant est faible, et il sent sa faiblesse; c'est ce qui le rend si dépendant, si défiant de lui-même, et si confiant en ceux qu'il sait s'intéresser à lui. L'enfant spirituel sent pareillement qu'il est la faiblesse même, qu'il ne peut pas se soutenir ni faire un seul pas sans broncher. Ainsi il ne s'appuie jamais sur lui-même; il ne compte jamais sur ses forces, mais il met en Dieu toute sa confiance; il se tient toujours près de lui; il lui tend la main, afin d'en être soutenu et porté dans

les mauvais pas qui se rencontrent. Il est donc infiniment éloigné de s'attribuer le bien qu'il fait et les victoires qu'il remporte ; mais il rend gloire de tout à Dieu. Il ne se préfère point aux autres, mais il est intimement convaincu que, si Dieu l'abandonnait, il tomberait dans les plus grands crimes; et que, si les autres avaient les mêmes grâces, ils en profiteraient mieux que lui. Par la même raison, comme il se sent faible, il ne s'étonne pas de ses chutes; son amour-propre n'en est pas dépité ; mais, dans l'impuissance de se relever, il avertit Dieu par ses cris, et l'appelle à son secours. Le sentiment de sa faiblesse est le principe de son courage, parce que Dieu fait toute sa force ; et, assuré de la protection de Dieu, il ne voit rien qui puisse l'intimider ni l'ébranler. De lui-même il n'entreprend rien, il ne s'expose à rien ; mais, dès que Dieu parle, il entreprend tout, il s'expose à tout, et il est sûr de réussir, malgré tous les efforts des hommes et de l'enfer.

L'innocence, la paix, la joie pure est le partage des enfants : ils sont heureux sans penser qu'ils le sont ; ils n'ont aucun souci. Les parents, les nourrices, les gouvernantes pensent à tout pour eux. Ils sont dans un état continuel de jouissance ; image bien faible de l'enfant spirituel. Ce bonheur, comme celui de l'enfant, n'est ni aperçu ni réfléchi ; mais il est réel ; on en jouit. Dieu le répand lui-même dans l'âme ; il pense à tout, il pourvoit à tout. Ce bonheur se maintient au milieu des plus grands orages de la vie spirituelle, et il est inaccessible à tous les accidents de la vie humaine. Ce n'est pas que l'enfance spirituelle rende insensible, mais elle nous élève, par l'abandon à la volonté de Dieu, à une paix imperturbable et au-dessus de tout sentiment. Personne ne peut juger

de ceci que par l'expérience. Mais aussi l'expérience en est telle, que tout l'univers réuni ne pourrait persuader à une telle âme qu'elle est dans l'illusion.

Prière.

Ah ! Seigneur, puis-je penser au bonheur dont jouissent dès ici-bas vos enfants, sans vous conjurer de toute mon âme de me mettre au nombre de ces enfants qui sont vos délices, de ces enfants qui sont vos vrais adorateurs, qui dépendent absolument de vous, qui accomplissent en tout votre adorable volonté ? Souffrez, ô mon Sauveur ! que je m'approche de vous en cette qualité ! Prenez-moi entre vos bras, imposez-moi les mains, bénissez-moi ; ôtez-moi pour toujours mon propre esprit et substituez-y l'instinct de votre grâce ; ôtez-moi ma propre volonté et ne me laissez que le désir unique de faire la vôtre. Donnez-moi cette belle, cette aimable, cette sublime simplicité, qui est le premier et le plus grand de vos dons. Adam a été créé dans cette simplicité. Il l'a perdue, et pour lui et pour moi, par son péché. J'ai mérité moi-même, par mes fautes innombrables, d'en être privé à jamais. Mais, Seigneur, vous pouvez me la rendre ; vous le désirez, et, si je n'y mets pas obstacle, j'espère que vous me la rendrez. Alors vous pourrez recevoir de moi le tribut de louanges, qui n'est parfait que dans la bouche des enfants. Ainsi soit-il.

De la jalousie de Dieu.

Dieu se nomme en plusieurs endroits des Écritures un Dieu jaloux ; il va jusqu'à dire que ce titre de *jaloux* est

son nom, pour marquer combien il lui est essentiel, et qu'il ne peut pas plus s'en dépouiller que de son être.

Mais de quoi est-il jaloux ? D'une seule chose, de l'hommage de notre esprit et de notre cœur : non d'un hommage stérile et de simple spéculation, mais d'un hommage qui influe sur tous nos sentiments et toute notre conduite.

Et en quoi consiste l'hommage de l'esprit? A reconnaître que Dieu est tout, principe de tout, fin de tout, et que hors de lui tout n'est rien. Il consiste en particulier à humilier notre esprit devant lui, à lui soumettre toutes nos lumières ; ou plutôt à être bien persuadé qu'il est lui-même notre lumière, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel ; que nous ne voyons bien, que nous ne jugeons bien qu'autant que nous voyons comme il voit, et que nous jugeons comme il juge : ce qui emporte pour notre esprit une dépendance absolue du sien, une mort continuelle à notre propre esprit pour ne consulter que le sien, une fidélité constante à ne point agir selon notre propre esprit, mais selon le sien. Voilà l'hommage qu'il exige, et qu'il a droit d'exiger de notre esprit, et dont il est infiniment jaloux. Le lui refuser, c'est aller contre ses droits les plus essentiels ; c'est s'arroger l'indépendance en un point qui est la plus belle qualité de l'homme, savoir : l'intelligence et la raison ; c'est prétendre, ou qu'on ne tient pas de Dieu cette intelligence, ou qu'on peut en faire un bon usage sans la régler sur l'intelligence divine : prétention folle, injurieuse à Dieu et source de tous les égarements de la créature. Lui rendre cet hommage, c'est nous acquitter de notre premier devoir envers l'intelligence suprême ; c'est mettre sa gloire à dépendre de lui dans toutes nos

connaissances, dans tous nos jugements ; c'est pour nous un principe de sagesse et de bonne conduite, une assurance de ne jamais nous égarer. Tous les écarts de l'esprit humain en matière de foi et de morale ne viennent que de n'avoir pas consulté la lumière primitive, *la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.* Il faut donc en toutes choses, mais surtout dans les choses surnaturelles, d'où dépendent notre salut et notre perfection, tenir notre esprit anéanti, pour ainsi dire, sous l'esprit de Dieu.

Et l'hommage du cœur, en quoi consiste-t-il ? A l'établir le centre de toutes nos affections, à l'aimer pour lui-même de toutes nos forces ; à nous aimer en lui et par rapport à lui ; à n'aimer aucune créature que d'une manière subordonnée et soumise à l'amour principal que nous lui devons. Cela n'est-il pas juste, si Dieu est infiniment aimable, si nous tenons de lui la faculté d'aimer, et s'il est évident qu'il ne peut pas permettre que nos affections se concentrent en nous-mêmes, ou dans quelque créature que ce soit ? La plus simple lueur de raison ne nous apprend-elle pas que cet hommage du cœur est dû à Dieu ; qu'il n'est dû qu'à lui ; qu'il lui est dû dans toute sa plénitude, qu'il lui est dû à tous les instants de notre existence ; qu'un cœur qui n'aime pas Dieu, qui ne l'aime pas souverainement, qui n'aime pas tout le reste et lui-même par rapport à lui, est un cœur dépravé, un monstre dans l'ordre moral ? Quand nous réfléchissons un moment sur ce qu'est Dieu et sur ce que nous sommes, pouvons-nous douter que toutes nos affections ne lui appartiennent, qu'il en exige l'hommage, qu'il en est essentiellement jaloux, et qu'il ne peut souffrir le désordre contraire sans le répouver et le punir ?

Au reste, cet hommage si juste et si naturel est le principe de notre fidélité. Portons notre amour où nous voudrons, jamais nous ne serons heureux ici-bas si nous ne le fixons en Dieu. C'est une chose d'expérience. Tout amour qui n'est pas dans l'ordre est le tourment de celui qui aime, réunît-il d'ailleurs en lui tous les biens de la terre. Au contraire, tout amour bien réglé, dont Dieu est le premier objet, est pour le cœur une source de paix et de joie, que tous les maux du monde ne sauraient altérer.

Mais jusqu'à quel point Dieu est-il jaloux ? Il l'est sans mesure et à l'infini. Celui à qui tout est dû, qui mérite tout, qui exige tout, est nécessairement jaloux de tout, et ne peut se relâcher sur rien. O mon Dieu ! faites-moi concevoir, autant que j'en suis capable, jusqu'où va votre jalousie, afin qu'il ne m'arrive jamais de la blesser en rien ? S'il est vrai que je ne dois aimer que vous seul pour vous-même, et que tout autre amour doit vous être rapporté ; s'il est vrai encore que tout amour qui n'est pas votre amour est amour-propre ; votre jalousie à l'égard de cet amour-propre est donc infinie ; elle va donc au point de n'en pouvoir souffrir le moindre vestige dans un cœur, et de le poursuivre jusqu'à son entière destruction. Oui, mon Dieu, je le crois ainsi; ma foi et ma raison me le disent.

Mais si cela est, comment puis-je détruire cet amour-propre si enraciné en moi, qui a commencé avec mon être, qui infecte et qui souille toutes mes affections ? Hélas ! je ne le connais pas dans toute son étendue ; et, quand je le connaîtrais, comment puis-je le combattre ? Cet amour, c'est moi-même, et ce qu'il y a de plus intime en moi. Quelle force puis-je trouver en moi contre moi-même ?

Il est vrai, nul homme ne peut par ses propres forces combattre l'amour-propre; mais il peut se livrer à Dieu; il peut laisser agir contre cet amour la jalousie de Dieu; aidé de la grâce, il peut seconder cette jalousie; et lorsqu'il s'agit de porter le dernier coup au malheureux moi humain, il peut consentir à souffrir ce coup et à ne pas remuer sous la main qui l'immole. Il faut bien des combats et des épreuves pour en venir là; mais une âme fidèle et généreuse, qui se délaisse entre les mains de Dieu, et qui ne se reprend jamais, de quelque manière qu'il la traite, en viendra là infailliblement. La jalousie de Dieu est trop intéressée à ne pas laisser son ouvrage imparfait. Cet ouvrage est commencé du moment que Dieu s'empare de l'âme, et qu'il y établit son règne. Si cette âme ne se retire pas du domaine de Dieu, elle peut compter que Dieu ne se désistera pas qu'il n'ait achevé son œuvre, selon l'étendue de ses desseins. Or, cette œuvre consiste à la purger entièrement d'amour-propre, à ne pas y en laisser la moindre fibre, à détruire le moi humain; en sorte que l'âme n'aime rien, ne désire rien. Alors Dieu ne trouve plus d'affection propre, d'intérêt propre dans cette âme; et sa jalousie est satisfaite. Il est tellement essentiel que cette jalousie de Dieu à l'égard de l'amour-propre soit pleinement satisfaite, que, si elle ne l'est pas en ce monde, elle le sera en l'autre. Il est de foi que l'amour-propre, fruit du péché originel, n'a point de place dans le ciel, et que le seul amour qui y soit admis est l'amour pur de Dieu. Si donc une âme, quelque sainte d'ailleurs qu'elle soit, sort de ce monde avec quelque reste d'amour-propre, il faut que le feu du purgatoire l'en purifie : ce feu, comme l'on sait, est le même que le feu de l'enfer, et le purgatoire ne diffère de

l'enfer que par la peine du dam et des suites, et en ce qu'il n'est pas éternel.

Mais pourquoi Dieu est-il jaloux de la sorte ? Parce qu'il est Dieu, infiniment saint, infiniment amateur de l'ordre ; parce que son amour, tel qu'il le communique aux bienheureux, est incompatible avec l'amour-propre. Si un élu dans le ciel pouvait jeter un seul regard de complaisance sur lui-même, s'il pouvait un moment aimer sa félicité pour lui-même, s'il pouvait voir dans cette félicité autre chose que la bonté de Dieu, la gloire de Dieu, le bon plaisir de Dieu, à cet instant même il tomberait du ciel, et ne pourrait y rentrer qu'après avoir expié cet acte d'amour-propre.

O mon Dieu, exercez sur moi dès ici-bas toute votre jalousie. Anéantissez mon esprit, purifiez mon cœur, et faites-vous rendre par l'un et par l'autre l'hommage qui vous est dû dans toute sa plénitude. Ainsi soit-il.

De l'amour pur.

L'amour pur est l'amour de Dieu non mélangé d'amour-propre. Ainsi, par quelque motif que soit produit un acte d'amour, soit par le motif de l'infinie perfection de Dieu, soit par le motif de l'espérance, soit par celui de la reconnaissance, cet acte est pur dès qu'il n'est point souillé par l'amour-propre. Dieu seul connaît si nous l'aimons sincèrement et purement. Il a jugé à propos que nous n'eussions là-dessus aucune assurance, et cela pour notre bien, pour nous maintenir dans l'humilité et dans la confiance en lui.

L'amour-propre est donc l'ennemi de l'amour pur,

ces deux amours ne peuvent subsister ensemble ; l'un exclut nécessairement l'autre. Mais qu'est-ce que l'amour-propre ? C'est un amour de nous-mêmes, qui se rapporte et se termine à nous, et dont Dieu n'est pas la dernière fin. Cet amour-propre a lieu dans les choses spirituelles, quand on aime la vertu, les dons de Dieu, la sainteté de Dieu, Dieu lui-même, par rapport à soi, au goût qu'on y trouve, à l'avantage qui en revient : en un mot, quand on s'établit centre de ces affections et de leurs objets ; lorsque cet amour se porte à des objets défendus, c'est un péché mortel : il n'est que péché véniel, ou imperfection, lorsqu'il s'attache à des objets bons et saints en eux-mêmes, et qu'il conserve d'ailleurs à Dieu la préférence qui lui est due pour lui-même, parce qu'alors le désordre n'est pas dans le fond et dans l'essence de l'amour, mais dans la manière dont on aime.

L'amour de Dieu est toujours infiniment pur dans sa source, qui n'est autre que Dieu lui-même. Il est pur, quoiqu'en différents degrés, dans les anges et dans les bienheureux. C'est une chose indubitable que l'amour-propre n'entre point dans le ciel ; il faut que le cœur en soit purifié, soit dans cette vie, soit dans le purgatoire.

Comme la marche ordinaire de la grâce est de nous attirer à Dieu par une certaine douceur et par des goûts sensibles, le saint amour dans les commençants est toujours mélangé d'amour-propre ; et Dieu ne s'offense point de ce mélange, qui est une suite nécessaire de notre misère. Il se sert même de cet amour-propre pour nous détacher des choses de la terre, et nous donner du goût pour celles du ciel ; il s'en sert pour nous faire faire dans ces commencements quantité de sacrifices que nous ne

ferions pas autrement. C'est bien l'amour de Dieu qui nous porte à ces détachements, à ces sacrifices, à la pratique de la mortification et de l'oraison; mais si l'amour-propre n'y trouvait point quelque pâture qui lui semblât délicieuse et supérieure à tous les plaisirs de la terre, jamais on n'embrasserait la vie intérieure.

L'amour des commençants n'est donc pas pur, et, dans les règles ordinaires, il ne peut ni ne doit l'être. Mais peu à peu Dieu purifie cet amour de son côté, et il apprend à l'âme à le purifier du sien. Dieu soustrait par intervalles, et pour un temps, les consolations : on est sec et distrait à l'oraison, à la communion ; les goûts, les élans, les transports affectueux deviennent plus rares, et durent moins de temps. L'âme d'abord se désole; elle croit que Dieu l'abandonne ; elle est tentée de tout quitter. Si, en effet, elle quittait tout, ce serait une preuve qu'elle est mercenaire, qu'elle n'aime et qu'elle ne cherche qu'elle-même dans la dévotion. Mais si elle est fidèle dans les temps de sécheresse, si elle ne se relâche sur rien, si elle donne à Dieu avec la même générosité tout ce qu'il lui demande, elle commence dès lors à aimer Dieu pour lui-même, et non à cause de ses dons. Telles sont les premières purifications de l'amour.

Après des alternatives plus ou moins longues de consolations et de sécheresses, si l'âme est grande et généreuse, Dieu retire tout à fait le sensible, et ne lui fait goûter son amour que très rarement, et par instants. L'amour ainsi dépouillé et nu devient plus pur et plus simple. L'âme ne sent plus qu'elle aime et qu'elle est aimée ; elle ne s'en aperçoit plus ; elle n'y réfléchit plus. Elle aime pourtant et plus fortement que jamais; mais sans retour sur elle-même; l'amour-propre ne trouve

plus à quoi s'attacher. La créature disparaît et laisse à Dieu le cœur tout entier. Dans cet état, on ne produit guère d'actes formels ; mais on est dans un exercice simple et continuel d'amour. La preuve qu'on aime n'est plus dans le sentiment, mais dans l'oubli de soi-même ; on ne rentre plus dans son intérieur pour voir ce qui s'y passe, ni pour en jouir ; mais on s'éloigne toujours de plus en plus de soi pour s'enfoncer et se perdre en Dieu.

Ce ne sont pourtant pas encore là les grandes purifications de l'amour. Elles se font, 1° par les tentations, qui paraissent détruire en nous les vertus, et qui, en effet, les affermissent et les perfectionnent. Tentations contre la pureté, tentations contre la foi, tentations contre l'espérance, tentations contre la charité du prochain, tentations d'impiété et de blasphème, soulèvement de toutes les passions. Tout cela se passe dans les dehors de l'âme ; son fond n'en est pas altéré, mais elle n'en sait rien ; elle croit y consentir ; et, quoiqu'on la rassure, elle conserve toujours une certaine crainte d'avoir péché. La voilà donc investie, couverte, pénétrée de sa misère ; elle ne voit en elle qu'ordure et corruption ; elle est bien éloignée alors de s'aimer et de s'estimer elle-même ; elle se méprise, se hait, se regarde comme un monstre. Voyez-vous comme l'amour-propre non-seulement n'agit plus dans cette âme, et ne souille plus ses actions et ses motifs ; mais encore comme il se change en une disposition tout opposée ? C'est l'amour de Dieu et l'amour le plus pur qui produit cet effet ; car l'âme ne se hait ainsi que parce qu'elle se croit contraire à Dieu, parce qu'elle se croit pécheresse. Oh ! qu'elle est éloignée alors de consentir au péché ! Elle préférerait plutôt l'enfer. Cependant les misères qu'elle éprouve la persuadent qu'elle

n'est que péché et qu'abomination; et Dieu ne la met en cet état que pour lui inspirer une sainte haine d'elle-même, fondée sur la détestation du péché. Que cette haine est un bel acte de contrition ! et qu'elle expie d'une manière bien agréable à Dieu, non les péchés actuels de l'âme, mais ceux qu'elle a pu commettre autrefois !

2° L'amour de Dieu se purifie par les humiliations. Cette même âme, qui peu de temps auparavant passait pour sainte dans toute une communauté, dans toute une ville, se voit tout à coup flétrie par des calomnies. On perd la bonne opinion qu'on avait d'elle; on la regarde comme une hypocrite; ses paroles les plus innocentes sont interprétées en mauvaise part; ses actions les plus saintes sont jugées criminelles ; on l'abandonne; on la fuit; ses amis même, ses plus intimes confidents se tournent contre elle; l'autorité la condamne. Elle se tait cependant, elle se laisse juger et condamner. Ainsi, à sa conscience, qui lui persuade qu'elle est coupable, se joint le témoignage des hommes, qui la traitent comme telle. Elle n'a garde de concevoir contre eux ni haine ni ressentiment; et, quoiqu'elle ne se reproche aucune des choses dont on l'accuse, elle croit néanmoins mériter d'ailleurs tous les mauvais traitements qu'on lui fait. Que devient alors l'amour-propre? Il ne trouve plus d'appui ni dans le témoignage de la conscience ni dans l'opinion des hommes. Tout est soulevé contre lui au dedans et au dehors; l'amour de Dieu, qui devient toujours plus pur, le poursuit, le chasse, et ne lui laisse aucun asile.

3° La dernière purification de l'amour se fait par l'abandon de Dieu même. L'amour-propre persécuté semblait avoir encore cet asile. Dieu le lui ôte. En même

temps qu'il livre l'âme aux apparences du péché, et à des humiliations très-réelles de la part des hommes, il la traite lui-même en juge sévère ; il paraît la rejeter et la réprouver. Sa justice lui porte les plus terribles coups ; elle croit sa perte assurée et sans retour. Quel état ! qu'il est affreux, qu'il est désespérant pour l'amour-propre ! Il lutte, il se défend tant qu'il peut dans ce dernier retranchement. Mais enfin il faut céder ; Dieu est le plus fort ; et par un dernier sacrifice, qui est le fruit de l'amour le plus pur, l'amour-propre est arraché de l'âme jusqu'à la moindre racine. Par ce sacrifice, l'amour de Dieu est absolument débarrassé de tout mélange, et il règne seul dans le cœur d'où il a banni son ennemi.

Voilà par quels degrés l'amour divin parvient à sa dernière purification. C'est une erreur de dire ou de penser qu'il n'est pas compatible avec l'espérance. On ne perd jamais cette vertu, même dans les plus violentes tentations du désespoir : Dieu et le démon se reconnaissent à leurs œuvres. Le démon commence par l'orgueil et finit par la chair. Dieu commence par attaquer la chair, et finit par anéantir l'orgueil, se servant quelquefois à cette fin des tentations de la chair. L'état d'amour pur, en tant qu'il exclurait l'espérance, est donc impossible ; le soutenir est une hérésie formelle.

L'intérieur de Marie

Marie conservait toutes ces paroles dans son cœur.

(S. Luc, ch. II.)

Pour bien juger de l'intérieur de Marie, voyons ce que Dieu a fait pour elle, et ce qu'elle a fait pour Dieu.

Dieu, l'ayant prédestinée à être la mère de Jésus-Christ, 1° l'a préservée du péché originel; 2° l'a enrichie des plus grandes grâces dès le moment de sa conception; 3° lui a donné de très-bonne heure, et peut-être dès le sein de sa mère, l'usage de la raison; 4° il l'a élevée à la maternité divine, et lui a donné une part spéciale et unique à la croix, et ensuite à la gloire de son Fils.

Marie a répondu à ces grâces de Dieu, 1° en vivant avec une attention sur elle-même aussi grande, aussi continuelle que si elle eût eu quelque chose à craindre de la concupiscence et de ses suites. Quelle doit donc être notre vigilance nous qui avons éprouvé tant de fois les funestes effets de la concupiscence !

2° En s'appliquant à suivre tous les mouvements de la grâce avec tant de fidélité, qu'elle n'a jamais commis le péché le plus léger; qu'elle a mérité à tous les instants de sa vie une nouvelle augmentation de grâce; qu'elle n'a pas fait un seul acte intérieur, pas une seule action extérieure qui n'ait eu pour but de l'unir plus étroitement à Dieu. Quel modèle pour une âme qui s'est donnée pleinement à Dieu !

3° En faisant continuellement de sa raison l'usage le plus parfait. Et quel usage en a-t-elle fait ? Elle l'a soumise constamment aux lumières de la foi ; elle en a fait un sacrifice perpétuel à la raison suprême, qui est Dieu; elle ne s'est jamais permis un seul raisonnement sur les desseins de Dieu, et sur sa conduite à son égard, quoique cette conduite fût pleine de mystères et de contradictions apparentes. Jamais nous n'avancerons dans la vie intérieure si nous ne faisons le même usage de notre raison. Dieu conduit les âmes par des voies opposées

à toutes les vues humaines; il se plaît à renverser tous nos jugements, à déconcerter toutes nos prévoyances, à tromper toutes nos attentes. Nous n'avons qu'un seul parti à prendre, qui est de ne point nous regarder, de ne point raisonner sur ce que Dieu opère en nous, et de nous conduire par la foi et par l'obéissance.

4° En se disposant, sans le savoir, à la maternité divine par ce qui devait humainement la priver à jamais de cet honneur. Toutes les filles de Juda s'empressaient de se marier, afin de compter le Messie dans leur postérité. La stérilité était pour elles un opprobre. Marie se croit indigne de prétendre à la qualité de mère de Dieu. Dès l'âge le plus tendre, elle se présente au temple; elle y consacre à Dieu sa virginité, et, selon les idées de sa nation, elle renonce pour jamais à la plus haute prétention des personnes de son sexe et de sa tribu. Ce n'est pas en aspirant à de grandes choses, en concevant de grandes vues et de grands desseins qu'on parvient à la sainteté, ni qu'on se dispose aux desseins de Dieu, bien différents des nôtres. C'est en s'humiliant, en s'enfonçant dans sa bassesse et dans son néant, en se reconnaissant indigne de toute grâce, en craignant toute vue d'élévation, et en la rejetant comme une suggestion de l'esprit d'orgueil.

Quant à la croix de Jésus-Christ, Marie y a eu une si grande part, que depuis la naissance de son Fils jusqu'à sa mort, elle a ressenti le contre-coup de tout ce qu'il a souffert non-seulement de la part des hommes, mais de la part de Dieu. Pour s'en former quelque idée, il suffit de considérer qu'elle avait pour son Fils un amour aussi grand que puisse l'avoir une créature: qu'elle l'aimait incomparablement plus qu'elle-même;

qu'elle lui était intimement unie, mais d'une union telle, que Dieu n'en peut pas former de plus grande; qu'elle ne vivait point en elle-même, mais dans son Fils; que tous les sentiments qu'éprouvait Jésus-Christ se communiquaient au cœur de sa mère avec toute la force et l'étendue dont une pure créature était capable. Élevons-nous donc à ce qui se passait dans l'âme de Jésus-Christ touchant la gloire de son Père outragée par les hommes, touchant sa sainteté déshonorée par le péché, touchant sa justice dont il était la victime, touchant tant de millions d'âmes à qui son sang devait être inutile, et même funeste par l'abus qu'elles en devaient faire. Et disons hardiment que l'âme de Marie éprouvait à proportion les mêmes impressions.

Jésus-Christ s'est sacrifié sur la croix en se livrant à toute la rigueur de la justice divine. Marie s'est sacrifiée elle-même, et plus qu'elle-même en sacrifiant Jésus-Christ, et en consentant à l'accomplissement des desseins de Dieu sur la rédemption du genre humain : en sorte que les plus grands sacrifices de la vie intérieure sont incomparablement au-dessous du sien, et par l'étendue, et pour l'intimité, et pour la douleur incompréhensible qu'elle ressentit. Quand nous aurons passé par les dernières épreuves, si Dieu nous en fait la grâce, nous aurons alors une faible idée des épreuves de Marie. Pour le commun des chrétiens, il ne voit dans la passion de Jésus-Christ que les tourments du corps, et dans Marie, que la compassion qu'elle eut des tourments de son Fils.

L'intérieur de Marie fut donc une copie, mais la copie la plus ressemblante de l'intérieur de Jésus-Christ. Comme Jésus s'immola continuellement à son Père du-

rant tout le cours de sa vie, Marie immola aussi continuellement Jésus dans son cœur, et s'immola avec lui au Père céleste.

Comme Jésus s'humilia et s'anéantit jusqu'à se regarder comme chargé des iniquités de l'univers, Marie s'humilia et s'anéantit en se regardant comme la mère de ce pécheur universel, de cet objet de la malédiction divine ; et elle entra pour elle-même, autant qu'il était possible, dans les dispositions de son Fils.

Comme Jésus aima les hommes jusqu'à leur donner non-seulement la vie de son corps, mais la vie de son âme, Marie a aimé les hommes jusqu'à leur donner dans Jésus-Christ ce qui lui était plus cher que sa propre vie et que son âme.

Que dirai-je à présent de l'oraison de Marie ? Qui pourrait en parler dignement ? Jésus-Christ fut l'unique objet de ses pensées, l'unique objet de son amour ; depuis sa résurrection, elle ne fut plus que de corps sur la terre, et son âme le suivit, pour ainsi dire, dans le ciel. Elle ne fit plus que languir après son Fils, et que s'élancer vers lui par des désirs d'une véhémence inexprimable. Son unique distraction, si on peut l'appeler de ce nom, fut de prier pour l'Église naissante, et de s'intéresser à son progrès.

Avec une si haute élévation de sentiments, que fut la sainte Vierge à l'extérieur ? Une femme du commun, une femme pauvre et vivant de son travail, occupée pendant trente ans à Nazareth du soin d'un petit ménage, confié depuis à saint Jean, qui partagea avec elle les oblations des fidèles. Quel bruit a-t-elle fait dans le monde ? Par quelle grande œuvre s'est-elle signalée aux yeux des hommes ? Qu'a-t-elle fait à l'extérieur pour

la propagation de l'Évangile? Cependant, c'est la Mère de Dieu, c'est la plus sainte des créatures; c'est celle qui a eu le plus de part à la rédemption du genre humain et à l'établissement de la religion chrétienne. Oh! que les idées de Dieu sont différentes des nôtres! Oh! que les voies qu'il prend pour parvenir à ses fins sont éloignées de nos voies! Que l'obscurité, que la retraite, la solitude, la prière en silence, sont agréables à ses yeux, et mille fois plus grandes que toutes les œuvres d'éclat! Oh! que c'est être tout devant Dieu que de n'être rien, de ne prétendre à rien, de n'aspirer qu'à être ignoré, oublié, méprisé, regardé comme ce qu'il y a au monde de plus vil et de plus abject! Si la vie de la sainte Vierge ne nous apprend pas cette grande vérité, si elle ne nous la fait pas aimer, si elle n'étouffe pas en nous tout désir d'être quelque chose, si elle ne nous convainc pas que, pour se retrouver en Dieu, il faut se perdre tout à fait en soi-même, quel exemple plus sensible, quelle leçon plus puissante sera capable de nous persuader? Jésus et Marie démontrent à tout chrétien que Dieu ne tire de véritable gloire ici-bas que de notre anéantissement. Ils nous démontrent encore que, plus on a été anéanti sur la terre, plus on est grand, heureux, puissant dans le ciel.

Quelle est donc la solide dévotion envers la sainte Vierge? L'imitation de son intérieur, de ses bas sentiments d'elle-même, de son amour pour l'obscurité, le silence, la retraite; de son attrait pour les petites choses; de sa fidélité à la grâce; de la simplicité de son recueillement et de son oraison, dont l'unique objet fut Dieu et sa volonté, Jésus-Christ et son amour; du sacrifice continuel d'elle-même, et de ce qu'elle aimait et devait

aimer plus qu'elle-même. Demandons-lui tous les jours qu'elle nous serve de guide et de modèle dans la vie intérieure, et qu'elle nous obtienne les grâces qui nous sont nécessaires pour répondre aux desseins de Dieu sur nous. Ces desseins sont certainement des desseins de mort et de destruction.

La crèche.

La crèche n'est pas moins l'école de la vie intérieure que la croix. On commence par la crèche, on finit par la croix ; l'une en contient les éléments, l'autre en renferme la consommation. Et comme, en toute science, les éléments sont ce qu'il y a de plus important et de plus nécessaire, faisons notre étude de la crèche, et appliquons-nous à exprimer en notre conduite ce qu'elle enseigne. Contemplons le Verbe fait chair, le Fils de Dieu devenu petit enfant. Voyons quelles sont en naissant ses dispositions intérieures; considérons l'appareil extérieur de sa naissance, et qui sont ceux qu'il appelle à la crèche.

C'est l'amour de son Père, c'est l'amour des hommes qui l'a attiré sur la terre. Le sentiment qui occupe et qui remplit son cœur est de s'offrir en holocauste à son Père pour réparer sa gloire et sauver le genre humain ; saint Paul, après David, nous l'apprend. En entrant dans le monde, dit cet Apôtre, il dit : Les sacrifices et les victimes de l'ancienne loi ne vous ont point plu, mais vous m'avez donné un corps. C'est pourquoi j'ai dit : Voici que je viens, pour accomplir, ô mon Dieu! votre volonté. Et quelle volonté? Une volonté infiniment ri-

goureuse, selon laquelle il devait se charger de nos péchés et porter le poids de la justice divine. Il a donc en naissant cette volonté, il s'y soumet avec amour. Dès le berceau, il envisage la croix, il soupire après la croix, et son premier désir est d'y mourir attaché pour apaiser son Père et nous racheter.

Apprenons de là que la croix est le grand objet de la vie intérieure; que la première chose que Dieu nous y présente est la croix; que le premier sentiment d'un cœur qui se donne à Dieu est l'acceptation de la croix. Or, qui dit la croix dit un oubli, une perte entière de nous-mêmes en Dieu, un sacrifice parfait de tous nos intérêts pour ne plus penser qu'aux intérêts de Dieu. Il sait seul jusqu'où doit aller ce sacrifice, puisque c'est lui qui nous le propose, qui nous inspire le courage de l'accepter et nous donne la force de l'accomplir. Mais de notre part nous ne devons y mettre aucunes bornes; il faut l'accepter dans toute son étendue et sans aucune restriction; il faut l'envisager sans cesse, et soupirer après son accomplissement, comme fit Jésus-Christ

Mais pourquoi naître petit enfant? Pourquoi ne pas venir au monde comme Adam dans l'état d'homme fait? Il ne tenait qu'à lui, sans doute, mais il a eu ses raisons pour préférer l'état d'enfance. Et la principale de ces raisons a été qu'il voulait nous apprendre que, du moment qu'on se donne à Dieu, il faut mettre à ses pieds tout jugement, toute volonté, toute force propre; il faut se remettre dans la petitesse, dans la faiblesse, dans l'imbécillité d'un enfant : il faut que tout ce qui a précédé soit anéanti ; et qu'on entre dans un nouvel état, dans une nouvelle vie, dont Dieu seul est le principe. Et quelle est cette vie? Dépendance parfaite de la

grâce, simplicité, obéissance. Voyons Jésus-Christ naissant : il adore son Père aussi parfaitement dans le berceau que sur la croix. Mais toute son admiration est renfermée dans le cœur ; il ne dit rien, il ne fait rien ; il est comme anéanti : et c'est dans cet anéantissement même que consiste la perfection de son hommage. Concevons cela, nous qui nous plaignons sans cesse d'être devant Dieu comme des brutes, sans pensée, sans parole, sans action. Cet état, qui est la mort de l'amour-propre, est incomparablement plus agréable à Dieu que tout ce que notre esprit, notre cœur et notre bouche pourraient exprimer de plus sublime. Se taire devant Dieu, s'hmilier, s'anéantir devant lui, être en sa présence comme si l'on n'était pas, c'est l'adoration parfaite en esprit et en vérité. Qu'a besoin Dieu de nos lumières et de nos sentiments, qui ne font que nourrir un orgueil secret et une vaine complaisance en nous-mêmes ? Plus notre oraison approchera de celle de Jésus enfant, plus elle sera basse et ravalée à nos yeux, plus elle sera élevée aux yeux de Dieu.

Passons à l'appareil extérieur de sa naissance. Rebutée dans toutes les hôtelleries, Marie est réduite à se retirer dans une étable ; c'est là que naît le Fils de Dieu ; au sein de la pauvreté, de l'humiliation, de la souffrance. Une crèche remplie d'un peu de paille lui tient lieu de berceau, de pauvres langes l'enveloppent ; au milieu de la nuit, dans la plus rude saison de l'année, dans un lieu ouvert à tous les vents, son corps tendre et délicat est exposé aux injures de l'air. Personne n'assiste à sa naissance ; on ne lui donnne aucun secours, aucun soulagement.

Quelle entrée dans le monde pour le Fils de Dieu,

pour celui qui vient racheter le monde, et qui dès l'origine des choses a été annoncé à nos premiers parents pour le libérateur du genre humain ! Qui eût jamais cru qu'il eût choisi pour lui une naissance si pauvre, si obscure, si souffrante ! Mais que cette naissance est instructive pour ceux que le Saint-Esprit fait naître à la vie intérieure ! Elle leur donne dans ce divin enfant un modèle accompli des trois vertus qui doivent être désormais leurs compagnes inséparables; détachement parfait de tous les biens de la terre, jusqu'à embrasser la plus rigoureuse pénitence, si Dieu le veut. Ainsi, mépris souverain de tous les honneurs de la terre, jusqu'à souhaiter non-seulement d'être ignoré du monde, mais d'en être le rebut; renoncement absolu à tous les plaisirs de la terre, jusqu'à vouer son corps à tous les genres de mortification. Voilà ce que Jésus-Christ naissant enseigne à ses enfants intérieurs. Ce qu'il a choisi à la crèche, il l'a aimé, il l'a pratiqué toute la vie. Il a toujours été pauvre, vivant du travail de ses mains, n'ayant pas même où reposer sa tête; il a toujours été ou inconnu au monde, ou en butte aux calomnies, aux mépris, aux persécutions du monde. Il s'est refusé tous les plaisirs, et il a souffert dans sa vie privée et dans sa vie publique toutes les peines corporelles qui y étaient attachées. Sa mort a réuni dans le plus haut degré la pratique de ces trois vertus. Embrassons-les donc dès l'entrée de la vie spirituelle, et ne nous en séparons jamais.

Qui sont enfin ceux que Jésus a admis à sa crèche ? C'est une chose bien remarquable qu'aucun n'y a paru que ceux qui ont été appelés par une voix céleste ou par un signe miraculeux. Ceci nous enseigne que, pour entrer dans la voie intérieure, dont la crèche nous figure le

commencement, il faut une vocation divine, et que personne n'y peut entrer de soi-même. Mais nous pouvons apporter de notre part quelque préparation à cette vocation, et pour cela nos dispositions doivent être les mêmes que celles des bergers et des mages.

Il faut donc que nous soyons simples, pauvres d'esprit, petits comme les bergers; que nous ayons comme eux une grande droiture de cœur ; que nous vivions dans l'innocence, ou que nous ayons fait un divorce absolu avec le péché. C'est encore pour l'ordinaire les personnes d'une condition commune, d'une vie obscure et retirée, des personnes ignorées et méprisées du monde, que Dieu appelle à la vie intérieure. De plus, les bergers veillaient même pendant la nuit sur leurs troupeaux : ce qui marque que la vigilance et l'attention sur soi-même, la crainte de Dieu, la fuite des occasions, la délicatesse de la conscience, nous préparent à la vocation du ciel. Ils prêtèrent une oreille attentive aux discours des anges; ils y ajoutèrent foi sans réfléchir ni raisonner ; ils quittèrent tout, et partirent sur-le-champ pour aller voir l'Enfant nouveau-né. Ainsi l'âme doit-elle écouter attentivement ce que Dieu lui dit au cœur, croire à sa parole avec une foi soumise et aveugle, tout quitter pour suivre promptement et fidèlement l'instinct de la grâce.

Dans la personne des mages, des grands et des savants sont aussi appelés à la crèche, mais des grands humbles, détachés de tout, prêts à tout sacrifier pour répondre à l'appel de Dieu : des savants sans suffisance, sans présomption, dociles à la lumière divine, devant laquelle ils font taire tous les raisonnements. Tels ont été un saint Louis, un saint Augustin, tant de saints de l'un et

de l'autre sexe, distingués par l'éclat de leur naissance et de leurs dignités, ou par l'étendue de leur génie et de leurs connaissances.

Le caractère d'Hérode, des pharisiens, des prêtres et des docteurs de la loi, nous fait connaître qui sont ceux que Jésus rejette et qui de leur côté ne font aucun usage des moyens ordinaires que la grâce leur fournit de connaître et de pratiquer la vie intérieure.

Sur Jésus-Christ.

Je suis la voie, la vérité et la vie
(*En saint Jean.*)

Ces paroles de Jésus-Christ renferment en abrégé les motifs de notre foi, de notre espérance et de notre amour. La vie de l'âme, la véritable vie, la vie éternelle, est l'unique but de l'homme et le désir le plus intime de son cœur. Jésus-Christ nous déclare qu'il est lui-même cette vie, et que nous ne serons pleinement, souverainement, éternellement heureux que par sa possession. Il doit donc être l'objet unique, souverain, invariable de notre amour.

Le moyen de parvenir à cette vie est de connaître et d'embrasser la vérité, et de s'éloigner, tant par l'esprit que par le cœur, de tout ce qui est faux et mensonger. Or, Jésus-Christ nous dit qu'il est la vérité, la vérité infaillible, la vérité par essence ; et qu'ainsi tout hors de lui n'est que fausseté et que mensonge. Nous devons donc nous appliquer à le bien connaître, et employer à cela toutes les forces de notre esprit et toute la droiture de notre cœur ; nous devons régler nos jugements sur les

siens, nos affections sur les siennes, persuadés qu'il n'y a d'estimable et d'aimable que ce qu'il estime et ce qu'il aime.

Mais par quelle voie parviendrons-nous à la vérité? Par Jésus-Christ, qui nous assure qu'il est la voie, la seule voie qui puisse nous conduire à la vérité et à la vie. C'est pour nous instruire et nous guider qu'il s'est fait homme, qu'il nous a donné dans sa personne un modèle sensible et proportionné à notre faiblesse, et qu'à ses exemples il a joint des leçons contenues dans les préceptes et les conseils évangéliques.

Voyons donc ce que Jésus-Christ a enseigné. Toute sa doctrine se réduit à l'amour de Dieu et du prochain. Dans l'amour de Dieu est compris l'amour légitime que nous devons avoir pour nous-mêmes; en sorte que, plus nous aimerons Dieu, plus aussi nous nous aimerons nous-mêmes, parce qu'aimer Dieu, c'est aimer notre vrai, notre souverain, notre unique bien. L'amour de Dieu exclut donc essentiellement tout amour des créatures pour elles-mêmes et envisagées comme étant notre bien. Il exclut par conséquent aussi l'amour-propre, c'est-à-dire qu'aucune créature ne doit s'aimer elle-même, pour elle-même, ni rapporter à soi l'amour qu'elle a pour Dieu ; car c'est renverser l'ordre qui veut que nous aimions Dieu pour lui-même, et nous en Dieu et par rapport à Dieu. Tout notre amour est donc dû à Dieu, et à Dieu seul ; et il doit être le terme de toutes nos affections sans aucune exception. Quel détachement, quelle abnégation, quel désintéressement cet amour n'exige-t-il pas, si l'on veut le pratiquer dans toute sa pureté ! Toute espèce d'amour-propre, quel qu'en soit l'objet, est donc un larcin fait à Dieu ; tout intérêt propre,

tout regard sur nous-mêmes, toute vue de notre propre bien, toute recherche de notre excellence, tout cela souille la pureté infinie de l'amour divin. D'où il suit que, plus une âme est morte à elle-même, plus elle est anéantie, plus aussi elle aime Dieu. Ainsi les croix, les épreuves, les dépouillements de toute espèce, et tout ce qui nous arrache à nous-mêmes, sont les seuls degrés par lesquels on s'élève à l'amour de Dieu. Cette seule vérité bien comprise jette un jour éclatant sur toute la doctrine de Jésus-Christ; elle nous fait toucher au doigt la conduite de Dieu dans la sanctification des âmes; elle nous fait voir que tout l'exercice de l'amour divin consiste en sacrifices, et que plus nous renonçons à nous-mêmes, plus nous nous aimons véritablement. La haine de nous-mêmes, que Jésus-Christ nous commande, est donc un véritable amour ; et l'amour de nous-mêmes, que Jésus-Christ réprouve, est une véritable haine. Haïr son âme dans le sens de l'Évangile, c'est la sauver ; aimer son âme , c'est la perdre.

Quant à l'amour du prochain, Jésus-Christ nous apprend à regarder tous les hommes comme nos frères par la création et par la rédemption ; il nous apprend que tout le genre humain ne compose qu'une seule famille dont Dieu est le père, dont son Fils unique est le sauveur, dont le ciel est l'héritage, que tous posséderaient un jour en commun si tous répondaient aux vues de Dieu. Ainsi nous devons aimer le prochain parce que Dieu l'aime, parce que Jésus-Christ l'aime, et nous ne devons mettre d'autres bornes à cet amour que celles qu'y a mises Jésus-Christ ; c'est-à-dire que nous devons être disposés à tout souffrir de sa part, à tout lui pardonner, à lui faire tout le bien qui dépend de nous,

jusqu'à donner, s'il le faut, notre vie pour son salut ; car c'est ainsi que Jésus-Christ veut que nous nous aimions à son exemple.

Ce que Jésus-Christ nous a enseigné, il l'a pratiqué le premier dans toute la perfection ; il s'est proposé pour modèle, et il en a fait incomparablement plus qu'il n'en exige de nous.

Il nous recommande le détachement des biens de la terre ; et il est né, il a vécu, il est mort dans la plus grande pauvreté. Il n'a jamais rien possédé, ni terre, ni maison, ni argent ; et il a vu partager ses vêtements avant que de mourir.

Il nous recommande le renoncement aux plaisirs de la terre ; et, depuis son berceau jusqu'à la croix, sa vie n'a été qu'un tissu de souffrances : il n'a pas goûté un seul instant de repos sur la terre.

Il nous recommande la fuite des honneurs du monde ; et il a embrassé tous les genres d'humiliations. Il est né dans une étable ; il a travaillé dans la boutique d'un artisan ; il a vécu d'aumônes pendant sa prédication ; il a été calomnié, outragé, persécuté, trahi, renoncé, condamné au plus infâme supplice comme blasphémateur. L'envie, la malignité, le mépris, la dérision, la rage, se sont portés contre lui aux plus grands excès ; jamais aucun scélérat, aucune peste publique n'a été traité d'une manière si cruelle, si indigne.

Voilà ce que Jésus-Christ a été sur la terre. Dans toutes les circonstances de sa vie, il n'y en a pas une qu'il n'ait voulue, qu'il n'ait choisie de préférence ; c'est lui-même qui en a composé toute la suite et qui en a ménagé l'enchaînement. Ce choix est le choix d'un Dieu ; c'est donc un choix infiniment sage. Ce choix avait pour

but la réparation de la gloire de Dieu ; c'est donc par la pauvreté, par les souffrances, par les humiliations que Dieu veut être honoré. Ce choix avait aussi pour objet le salut du genre humain, et Jésus-Christ, en nous sauvant par cette voie, nous a montré ce que nous devions faire nous-mêmes pour nous sauver. Nos croix unies à la croix du Sauveur sont donc le grand moyen, le moyen nécessaire et unique de salut. Enfin ce choix a été pour Jésus-Christ la source du bonheur et de la gloire. Il en sera de même pour tous les élus sans exception ; plus ils auront été pauvres de cœur, plus ils seront riches dans le ciel ; plus ils auront souffert, plus ils seront consolés ; plus ils auront été humiliés, plus ils seront glorifiés : en un mot, plus ils auront été anéantis, plus ils participeront à l'être de Dieu.

Croire tout cela, le pratiquer, y persévérer fidèlement jusqu'à la mort, c est, selon l'expression de saint Paul, se revêtir de Jésus-Christ, c'est le suivre comme *voie*, c'est l'aimer comme *vérité,* c'est le posséder même dès ici-bas comme *vie.*

Cette voie est une ; cette vérité est une ; cette vie est une. Qui n'entre pas dans cette voie s'écarte de la vérité et ne vivra jamais de la véritable vie. La voie contraire est une voie de mensonge, qui aboutit à la mort éternelle. Il n'y a pas de milieu, il faut entrer dans l'une ou dans l'autre voie. Heureux ceux qui auront pris Jésus-Christ pour guide et qui auront marché à sa lumière ! ils arriveront au même terme. La voie passera, mais la vérité et la vie resteront éternellement.

L'intérieur de Jésus-Christ.

Ayez en vous les mêmes sentiments
qui ont été dans Jésus-Christ.
(S. Paul aux Philippiens.)

Par l'intérieur de Jésus-Christ, on entend les dispositions intimes de son âme, qui ont été le principe et la règle de toute sa vie. L'intérieur est ce qui donne le prix aux actions, ce qui en constitue la sainteté, et ce qui met une différence extrême entre les mêmes actions, selon le degré de pureté et d'élévation des motifs. Si Jésus-Christ dans toute sa conduite est le modèle de tous les chrétiens, à plus forte raison l'est-il dans ses sentiments intérieurs ; la plus importante occupation de la vie est sans contredit de les étudier, et de s'appliquer à les exprimer en soi. Voyons donc d'abord ce que la sainte Écriture nous en apprend. Nous verrons ensuite par quels moyens on peut les exprimer en soi.

On peut considérer les sentiments intérieurs de Jésus-Christ et par rapport à son Père, et par rapport à lui-même, et par rapport aux hommes.

Par rapport à son Père, il s'est toujours regardé comme une victime destinée à réparer sa gloire et à apaiser sa justice. A l'instant même qu'il est venu au monde, dit saint Paul, il s'est offert en qualité de victime substituée à celles de l'ancienne loi, qui n'en étaient que l'ombre et la figure ; et il a persévéré à tous les moments de sa vie dans cette oblation de lui-même. La croix a été la consommation de son sacrifice, mais son berceau en a été le commencement, toute sa vie en a été la suite. Ainsi la disposition de Jésus-Christ à l'égard

de son Père a été une disposition d'immolation continuelle.

De là cette soumission parfaite à toutes les volontés de son Père. Il n'a jamais rien voulu, rien désiré de lui-même et par son propre mouvement, tout incapable qu'il était de rien vouloir qui ne fût bon. *Ma nourriture*, dit-il lui-même, *est de faire la volonté de mon Père.* Il l'a faite sans interruption depuis sa naissance jusqu'à son dernier soupir; il l'a faire dans les choses les plus pénibles et les plus affreuses pour la nature; il l'a faite avec une joie, une ardeur, une générosité, une ponctualité inexprimables.

De là cette dépendance de la grâce, qui a toujours été si grande en Jésus-Christ, que son âme n'a jamais eu d'activité que pour seconder l'action de Dieu, et qu'elle a toujours été entre les mains de son Père l'instrument le plus souple et le plus obéissant.

De là ce zèle pour la gloire de son Père; zèle qui le desséchait, qui le consumait, qui le dévorait. De là cet amour inexprimable, cette oraison continuelle, cet absorbement de toutes ses puissances dans la divinité, cette soif brûlante des souffrances, ce désir continuel de consommer son sacrifice. *Je dois*, disait-il, *être baptisé d'un baptême de sang : et combien suis-je pressé de le voir accompli.*

Par rapport à lui-même : l'humilité de Jésus-Christ, l'abnégation, la haine de soi a été à un excès prodigieux; l'anéantissement ne suffit pas pour exprimer à cet égard l'état de son âme. Il se regardait comme chargé de tous les péchés de l'univers, comme digne de tous les traits de la vengeance du ciel. Néanmoins son humanité était sainte de la sainteté même du Verbe, qui lui était uni

personnellement. Qui pourrait concevoir l'alliance d'une sainteté si parfaite avec de si bas sentiments de lui-même?

Qu'on juge après cela si durant sa vie mortelle il désira que son Père le glorifiât, s'il rechercha les faveurs célestes, s'il se proposa l'estime des hommes, s'il se fit gloire de ses vertus et de ses miracles. Jésus-Christ n'a jamais rien voulu pour lui-même que les mépris, les humiliations et les souffrances; il ne s'est pas jugé digne d'autre chose. *Je suis un ver*, dit-il par son prophète, *et non pas un homme. Je suis l'opprobre des hommes et le rebut de la populace.* De la part de Dieu, il n'a jamais rien voulu, ici-bas, que de porter le poids de sa colère, et de satisfaire à sa justice par la destruction totale de son être.

Par rapport aux hommes, l'esprit de Jésus-Christ a été un esprit de charité et de douceur, un esprit de paix et d'union, un esprit de support et de condescendance, une tendre compassion pour les pécheurs, pour ceux même qui le calomniaient, qui l'outrageaient, qui voulaient sa mort. Il a versé son sang en désir pour le salut de tous les hommes à tous les instants de sa vie; s'il n'y avait eu qu'un seul homme à racheter, il aurait volontiers donné sa vie pour lui, et dans le vrai il a souffert, il a satisfait, il est mort pour chaque homme en particulier. *Le plus grand effort de la charité*, dit-il lui-même, *est de donner sa vie pour ses amis.* Il a fait plus : il a donné sa vie pour ses ennemis. Et, non content de donner sa vie, il a donné son âme; il a consenti, dit saint Paul, d'être à leur place un objet de malédiction, d'être traité de Dieu non-seulement comme pécheur, mais comme s'il eût été le péché même. Telle a été l'é-

tendue de la charité de Jésus-Christ pour nous. Mourir de la main des hommes dans un supplice cruel et ignominieux était peu de chose; mais mourir dans son âme de la main de Dieu, éprouver dans son âme l'abandon de Dieu, la colère de Dieu, la malédiction de Dieu : voilà le sacrifice dont il n'y avait qu'un Homme-Dieu qui fût capable.

L'intérieur de Jésus-Christ se réduit donc à trois points qui embrassent tout : esprit d'immolation, esprit d'humilité, esprit de charité; mais immolation, humilité, charité portées aussi loin que pouvait les porter un homme éclairé de toute la lumière, animé de tous les sentiments, soutenu de toute la force de la divinité. Voilà de quoi ravir éternellement d'admiration les anges et les saints.

Mais par quels moyens pourrons-nous exprimer en nous des dispositions si sublimes? Par un moyen unique et très-simple, par l'union de toute notre âme avec Dieu. Cette union de Jésus-Christ a été hypostatique : dans nous elle ne peut être que morale, et par conséquent d'une vertu incomparablement inférieure; mais cette union, quoique morale, est capable de produire en nous les fruits de la plus éminente sainteté.

Que faut-il donc faire pour nous unir à Dieu? Il faut le vouloir; il faut nous donner généreusement à lui; il faut entrer dans une dépendance entière et parfaite de sa grâce. Il faut que notre unique désir soit d'être précisément et uniquement ce que Dieu veut que nous soyons : ce qui n'emporte pas moins qu'un abandon entier de tout nous-mêmes, et de tous nos intérêts entre les mains de Dieu.

Cette donation une fois faite, il n'y a plus qu'à lais-

ser agir Dieu sur nous, et correspondre fidèlement à son action. Il mettra à mesure et par degrés dans notre entendement sa lumière, qui nous montrera les objets tels qu'il les voit lui-même, qui nous apprendra à en juger comme il en juge lui-même. Il mettra dans notre volonté son amour, sa force, ses sentiments. Il disposera à son gré des événements de notre vie, et nous placera lui-même dans les circonstances propres à l'exercice des vertus qu'il attend de nous, et à l'accomplissement de ses desseins sur nous.

Mais, pour recevoir en nous les lumières de Dieu, il est évident qu'il faut renoncer aux nôtres, et une de nos prières continuelles doit être de demander à Dieu qu'il nous aveugle pour nous éclairer.

Pour recevoir son amour dans notre cœur, il est évident qu'il faut en bannir l'amour-propre ; car l'amour-propre nous concentre en nous-mêmes, et l'amour divin nous en fait sortir pour nous concentrer en Dieu. Or, l'amour-propre infecte de son venin toutes nos affections, tous nos désirs les plus intimes, même celui du bonheur éternel. Il faut donc que l'amour divin purifie tous ces désirs, et les dégage de toute propriété, de tout intérêt personnel, pour n'y laisser que l'intérêt de Dieu.

Pour recevoir la force de Dieu, il faut nous dépouiller de la nôtre, ou plutôt de l'opinion de la nôtre ; car au fond nous n'avons aucune force pour la pratique du bien surnaturel. Ainsi, il faut que nous consentions à sentir continuellement notre faiblesse et notre impuissance, afin de donner lieu en nous à l'efficacité de la grâce divine. Plus nous serons forts en Dieu, plus nous deviendrons faibles en nous ; et, quand le sentiment de

notre force sera anéanti, la force divine se déploiera en nous avec toute sa vertu, sans aucun obstacle de notre part.

Pour laisser à Dieu la disposition de notre vie, il faut ne rien vouloir, ne rien prévoir, ne rien projeter, mais rester comme Dieu nous met et ne prendre d'autres mesures que celles qui sont dans l'ordre de sa volonté.

L'union avec Dieu comprend tout ce que je viens de dire; et elle embrasse sans exception tous nos actes libres, tant intérieurs qu'extérieurs. Étant unis à Dieu, nous aurons en nous les sentiments de Jésus-Christ, et Dieu réglera tous les événements de notre vie, comme il a réglé ceux de Jésus-Christ. Nous aurons par là avec l'Homme-Dieu toute la ressemblance que nous devons avoir, et nous remplirons ici-bas toute la mesure de sainteté à laquelle Dieu nous a destinés.

Ainsi soit-il.

Sur les effets de la communion.

> Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui.
>
> (*J.-C. dans S. Jean*, ch. VI.)

Le sens de ces paroles de Jésus-Christ, cette demeure réciproque de lui en nous et de nous en lui est quelque chose de si grand, de si divin, qu'il nous est impossible de le comprendre parfaitement. Cet effet merveilleux de la communion a lieu plus ou moins dans les âmes, à proportion de leurs dispositions; et comme ces dispositions peuvent devenir toujours meilleures de

plus en plus, l'effet qui y répond devient plus excellent dans le même degré.

Qui nous expliquera ce que c'est que cette demeure de Jésus-Christ en nous, et de nous en Jésus-Christ? Cela passe toute intelligence créée. Ne cherchons pas à la comprendre, mais faisons tout ce qui dépend de nous pour la mériter.

Cette demeure est une demeure intime; c'est une union de Jésus-Christ avec nous, et de nous avec lui, qui est telle que rien n'en approche dans la nature. Son corps s'unit à notre corps, son âme à notre âme, ses facultés et leurs opérations aux nôtres, d'une manière surnaturelle et transcendante; en sorte que Jésus-Christ vit en nous, et nous en lui : nos pensées, nos sentiments, nos actions, deviennent ses pensées, ses sentiments, ses actions.

Cette demeure est universelle : elle embrasse tout ce qui peut être commun entre Jésus-Christ et nous : c'est-à-dire tout, hormis le péché et la concupiscence, qui en est la source.

Cette demeure est de sa nature permanente et éternelle; telle est l'intention de Jésus-Christ; ce ne peut être que notre faute si, après une communion bien faite, il se retire de nous, et si une union si stable d'elle-même vient à se rompre.

Ce n'est point par quelques moments passagers d'une dévotion sensible qu'il faut juger de cette demeure de Jésus-Christ en nous, mais par la disposition habituelle de l'âme.

Si la communion me détache de plus en plus des biens de la terre; si elle me les rend insipides, ennuyeux, insupportables; si dans tous les objets de la vie hu-

maine, elle ne me montre que la matière de mes devoirs et de l'exercice des vertus chrétiennes ; si elle m'apprend à me regarder comme un voyageur qui tend au ciel comme à son terme, et qui ne doit faire usage de ce qu'il rencontre sur sa route que pour y arriver plus vite et plus sûrement ; si la communion m'inspire du goût pour le recueillemont, pour l'oraison, pour la mortification des sens, pour le renoncement à moi-même, à mon jugement propre ; si elle réforme mes pensées et mes affections sur les pensées et les affections de Jésus-Chrits, en sorte que sa doctrine me devienne familière et comme naturelle à mon cœur, et que je m'applique en toute occasion à la pratiquer ; si, comme Jésus-Christ, j'ai en horreur le monde et ses maximes ; si je méprise ce qu'il estime ; si je fuis ce qu'il recherche ; si, au contraire, j'aime, je recherche et j'embrasse, comme Jésus-Christ, tout ce que le monde rejette et abhorre, j'ai alors la plus grande assurance, et en même temps la seule vraiment solide qu'on puisse avoir ici-bas, du bon effet de mes communions ; je puis croire que Jésus-Christ demeure en moi et que je demeure en lui.

C'est principalement la communion qui produit en nous les dispositions que je viens de dire, et, à leur tour, ces dispositions rendent chaque jour les fruits de la communion plus excellents et plus abondants.

Ainsi l'on se transforme peu à peu en Jésus-Christ, et chaque communion ajoute des traits plus parfaits à cette transformation.

Tout le secret donc pour tirer de la communion le profit que Jésus-Christ a en vue est de s'appliquer, d'une communion à l'autre, à demeurer en lui d'une manière plus intime, à se laisser animer et conduire par son es-

prit, à le supplier de ne pas permettre que nous pensions, que nous disions, que nous fassions rien qu'il ne puisse avouer pour sien. Tout cela demande une grande attention, et une vigilance soutenue, mais sans empressement, sans inquiétude, sans efforts, provenant comme de nous-mêmes.

Persuadons-nous une bonne fois que notre action propre gâte tout quand elle précède l'action de Dieu au lieu de la suivre. Mais, puisqu'il est certain que par la communion Jésus-Christ demeure en nous, que pouvons-nous faire de mieux que de lui remettre notre propre conduite, de le prier de donner le branle à tout, et de faire simplement, paisiblement, sans réflexion, ce qu'il nous met au cœur ? Tant qu'une âme déterminée à suivre en tout Jésus-Christ demeure en paix dans son fond intime, qu'elle se tienne assurée que Jésus-Christ la conduit et la dirige. Mais, du moment qu'elle se trouble volontairement, qu'elle s'empresse, qu'elle se livre à des réflexions inquiètes, de ce moment elle s'éloigne de la conduite de Jésus-Christ, et se reprend elle-même.

La meilleure manière de se préparer à la communion est donc de laisser à Jésus-Christ le soin de nous y préparer lui-même. Il le fera infiniment mieux que nous; et comme nous n'aurons fait que le seconder, nous lui en laisserons tout l'honneur. Nous ne croirons pas que nos bons sentiments soient l'effet de notre industrie; mais nous reconnaîtrons humblement qu'il les a produits en nous. J'en dis autant de l'action de grâces. Est-ce à nous de faire des efforts pour remercier Jésus-Christ ? En sommes-nous capables? N'est-il pas plus glorieux pour lui, et plus avantageux pour nous, que lui-même se remer-

cie en nous, et qu'il mette pour cela en action les facultés de notre âme ?

Ce simple abandon de nous-mêmes entre les mains de Jésus-Christ, afin qu'il soit le premier mobile de nos pensées, de nos affections, de nos discours, de nos actions, est sans contredit la disposition la plus excellente, la plus conforme aux principes de la foi, la plus glorieuse à Dieu, la plus efficace pour notre avancement. C'est ainsi que notre vie deviendra la vie de Jésus-Christ, parce qu'il en sera l'âme et le principe, et qu'il ne nous portera jamais qu'à des choses dignes de lui, au lieu que, si nous agissons les premiers, nous vivrons de notre propre vie ; nous ne ferons ni ce que veut Jésus-Christ, ni de la manière qu'il le veut.

Je n'ai pas dit ce qu'il y a de plus ineffable dans cette demeure de Jésus-Christ en nous, et de nous en Jésus-Christ, qui est le fruit de la communion : c'est qu'elle est l'image de la demeure de Jésus-Christ en son Père, et du Père en Jésus-Christ. *De même*, dit-il, *que je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi.* De même que le Père est le principe de la vie du Fils, ainsi le Fils est le principe de la vie de celui qui mange son corps. Le Fils demeure toujours dans le Père, parce qu'il reçoit toujours sa vie du Père. Le Père demeure toujours dans le Fils, parce qu'il communique toujours sa vie au Fils, par une action qui ne passe jamais. De même celui qui mange dignement le corps du Fils de Dieu demeure toujours en lui, parce qu'il en reçoit toujours la vie surnaturelle ; et le Fils demeure toujours en lui parce qu'il lui communique toujours cette vie divine. L'effet est continuel et permanent de sa nature ; il ne peut être empêché ou interrompu que par la faute de la créature.

Ame chrétienne qui lisez ceci, demandez à Jésus-Christ la grâce de recevoir toujours la vie de Jésus-Christ, chaque fois que vous mangez son corps; de la recevoir dans toute sa plénitude selon votre capacité présente, et de la conserver avec soin d'une communion à l'autre, en sorte que vous en receviez chaque fois une nouvelle augmentation.

Que faut-il faire pour cela ? Je l'ai déjà dit : jamais ne rien faire de vous-même; rien par votre propre activité; mais tout faire par l'action de Jésus-Christ, par le principe de vie qu'il vous communique sans cesse. Loin d'avoir à craindre de tomber par là dans l'oisiveté, vous serez au contraire toujours agissante, parce que l'esprit de Dieu agit toujours au dedans de nous. La dévotion produite par notre propre effort s'épuise d'autant plus vite que l'effort a été plus violent. La dévotion produite par l'esprit de Dieu ne s'épuise jamais, soit qu'on la sente, soit qu'on ne la sente pas. Il ne faut pas même y réfléchir, ni rechercher curieusement si l'on a ou non cette dévotion. On l'a d'autant plus qu'on y pense moins.

Rapport de l'Eucharistie et de la croix.

Jésus-Christ a institué le sacrement de l'Eucharistie immédiatement avant sa passion, pour nous faire connaître la liaison qu'il y a entre ce sacrement et la croix. En l'instituant, il a changé séparément et par deux actions distinctes le pain en son corps, et le vin en son sang, pour exprimer l'effusion qu'il ferait de son sang sur la croix jusqu'à la dernière goutte. En présentant son corps à ses disciples, il leur a dit : *Ceci est mon corps, qui va être*

livré pour vous ; et, en leur présentant son sang : *Ceci est mon sang, qui va être répandu pour vous pour la rémission des péchés.* Il a donc voulu que son corps dans l'Eucharistie conservât le caractère de victime, et son sang celui d'une liqueur versée, et appliquée à l'âme pour l'expiation de ses péchés. Enfin, en donnant à ses disciples le pouvoir de consacrer son corps et son sang, il leur a recommandé de faire cette action en mémoire de lui, c'est-à-dire qu'il les a avertis de se souvenir que ce sacrement est le mémorial de sa mort sanglante.

Mais, d'autre part, il a voulu que ce sacrement fût la nourriture indispensable et nécessaire de nos âmes ; en sorte qu'elles ne pussent conserver, entretenir et augmenter en elles la vie de la grâce que par ce moyen.

Que signifie cela, sinon qu'il a prétendu en premier lieu que le souvenir de sa croix demeurât profondément gravé dans le cœur des fidèles ; en second lieu, qu'ils renouvelassent en eux ce souvenir chaque fois qu'ils recevraient son corps ; en troisième lieu, qu'en se nourrissant de sa chair, ils se nourrissent aussi de sa croix, ils s'incorporassent, pour ainsi dire, à sa croix, ils brûlassent d'amour pour sa gloire, et que l'accroissement de leur vie spirituelle par la réception de l'Eucharistie se manifestât par une augmentation d'ardeur pour la croix ? Ainsi l'entendirent les martyrs des premiers siècles, qui se préparaient aux plus affreux supplices en recevant la sainte Eucharistie, et qui, pleins de cette viande sacrée, affrontaient les tyrans et les bourreaux.

Voulons-nous donc communier utilement et répondre aux intentions de Jésus-Christ : communions dans la vue expresse que son corps adorable fasse naître en nous l'amour de la croix, c'est-à-dire des humiliations et des

souffrances, le désir de mourir à nous-mêmes, et d'être immolés comme Jésus-Christ au bon plaisir de Dieu. Jugeons par là du fruit de nos communions. Ne les estimons pas bonnes parce que nous y aurons goûté des consolations, mais parce que nous en sortirons pleins d'un nouveau courage pour nous vaincre nous-mêmes, pour faire la guerre à l'amour-propre, pour souffrir toutes les peines que Dieu nous envoie, et pour en désirer de plus grandes; parce que nous y apprendrons à ne plus chercher Dieu pour nous, mais à le chercher, à l'aimer purement pour lui-même, à ne point regarder de quelle manière il nous traite, et à être autant et plus contents de ses rigueurs que de ses douceurs. Quand nos communions produiront en nous ces effets, elles seront excellentes; elles rempliront les vues de Jésus-Christ, elles seront également glorieuses à Dieu et profitables pour nous. Nous nous alarmons quand nos communions se font sans goût, sans dévotion, quand Dieu ne nous y donne rien. Si nous n'avons contribué à cela par aucune faute, par aucune infidélité volontaire, consolons-nous : c'est une marque que l'Eucharistie n'est plus pour nous le pain des faibles, et qu'elle commence à devenir à notre égard le pain des forts. Car, tant que nous avons besoin que l'Eucharistie soit accompagnée pour nous d'un goût sensible, nous sommes faibles ; mais lorsque nous communions sans faire attention à nous-mêmes, sans nous embarrasser des effets sensibles, sans les désirer, et que nous nous en voyons privés sans aucun regret, nous devenons forts ; nous commençons à vivre de la vie de l'esprit ; notre amour pour Dieu s'épure et n'est plus mélangé de l'amour de nous-mêmes. Comprenons bien ceci, et faisons-nous-en une règle dans la pratique.

Le corps de Jésus-Christ étant une nourriture, une nourriture destinée à accroître nos forces spirituelles, il n'est question que de voir en quoi consistent les forces spirituelles, pour juger du bon effet de nos communions. Toutes nos forces spirituelles doivent évidemment se déployer contre nous-mêmes, contre nos inclinations, contre nos aversions naturelles, contre nos lâchetés, notre inconstance, notre fragilité; contre l'horreur que nous avons de ce qui nous contrarie, de ce qui nous gêne, de ce qui nous mortifie, de ce qui nous humilie; contre le propre esprit et la propre volonté; en un mot, contre ce qui dans nous résiste à Dieu et aux opérations détruisantes de sa grâce. Si donc ces forces s'accroissent en nous chaque jour par la communion; si nous acquérons plus d'empire sur nous-mêmes; si nous sommes moins délicats et moins sensibles, plus généreux à entreprendre, plus patients à souffrir, plus constants dans nos résolutions, plus indifférents pour l'estime et le mépris des hommes, plus souples à tous les mouvements de la grâce, plus disposés à tous les sacrifices qu'elle exige de nous, c'est une preuve infaillible de la bonté de nos communions; et quand nous ne pourrions pas en juger nous-mêmes, comme en effet ce n'est pas l'intention de Dieu que nous en jugions, nous devons nous en rapporter au jugement de notre directeur, et faire avec confiance sur sa parole toutes les communions qu'il nous prescrit, quoiqu'il nous semble quelquefois que nous n'en tirions aucun profit.

Le démon, qui n'ignore point combien la communion fréquente est nécessaire aux âmes intérieures, met en œuvre toutes les ressources imaginables pour les en détourner.

1° Il leur inspire une frayeur vague de la communion sacrilége ; je dis une frayeur vague, parce qu'elle ne porte sur aucun fondement, et qu'elle ne réside que dans l'imagination. La conscience ne reproche rien de particulier ; on n'a manqué volontairement à rien ; et néanmoins on se sent troublé, agité, comme si l'on allait manger son jugement et sa condamnation. Il faut passer hardiment par-dessus cette frayeur, et s'approcher de la sainte table sans y avoir aucun égard. La preuve qu'elle ne vient pas de Dieu, et par conséquent qu'il faut la mépriser, c'est qu'à peine a-t-on communié, qu'on se trouve en paix et que ces vaines craintes disparaissent.

2° Il leur fait accroire qu'elles ne tirent aucun profit de leurs communions, et il use de cet artifice lorsque l'âme, sevrée des douceurs spirituelles, n'éprouve plus rien de sensible en communiant. L'unique moyen de résister à cette tentation est de s'en tenir à l'obéissance, et de prendre le parti de communier uniquement pour Dieu, et non pour soi-même.

3° Il leur suggère, au moment de la communion, des pensées d'impureté, de blasphème, d'impiété ; il leur inspire des doutes sur la présence réelle ; il les jette dans le trouble : en sorte qu'elles ne sont plus à elles, et ne savent plus ce qu'elles font. Dieu permet même quelquefois que le démon fasse alors de fâcheuses impressions sur les sens, soit par lui-même, soit par le moyen de l'imagination. Tous les maîtres de la vie spirituelle sans exception décident qu'il faut mépriser ces pensées, et qu'elles sont une raison de communier plutôt que de s'abstenir de la communion : car il est évident que ce sont des entations dont l'objet est de nous

éloigner de la sainte table, et par conséquent qu'on doit y résister et les vaincre en s'en approchant; car, si l'on y succombe, le démon a ce qu'il prétendait.

Mais si je communie mal? Je réponds que ce n'est pas à vous d'en juger; que vous n'avez pas à craindre de communier mal lorsque vous le faites sur l'ordre d'un directeur instruit de tout ce qui se passe en votre âme; que si vous vous retirez de la communion toutes les fois que le démon vous fera accroire que vous communiez mal, il viendra à bout de vous empêcher de communier, et de vous priver par là des forces dont vous avez besoin pour vous soutenir. Ainsi, loin d'avancer, vous reculerez, et, en quittant la communion, vous ne tarderez pas à abandonner tout le reste.

Puisque l'effet de la communion est de nous attacher à la croix, et de nous aider à y mourir, il s'ensuit que nos dispositions en communiant, et les effets que la communion produit en nous, sont toujours relatifs aux différents états de mort où nous nous trouvons, parce que la communion opère toujours selon nos dispositions actuelles, et que son objet est de nous faire avancer dans notre état présent. Ainsi, la communion est tantôt accompagnée de suavité, tantôt froide et insensible, tantôt crucifiante, tantôt enfin morte et nulle, pour ainsi dire, quant à ses effets apparents. C'est au directeur à juger de tout cela; et la règle est que la communion est telle qu'elle doit être, lorsqu'elle est du même genre que l'état où l'âme se trouve actuellement. En un mot, comme l'état d'oraison change successivement à mesure qu'on avance, l'état de communion change de même. La communion est d'abord active : l'âme y produit des actes avant et après; ensuite elle devient passive : l'âme

n'y agit plus, Jésus-Christ y agit seul, selon le degré où l'âme est alors.

Sur le crucifix.

Saint Paul bornait pour lui toute la religion à la science du crucifix, et il avait certes raison. Le crucifix est l'abrégé de tout ce qu'un chrétien doit croire, et de ce qu'il doit pratiquer. Le crucifix nous fait connaître toute la malice du péché, l'excès de notre misère, et l'excès encore plus grand de la miséricorde divine. Le crucifix est la plus grande preuve que Dieu, tout Dieu qu'il est, pût nous donner de son amour, et le motif le plus fort qu'il pût employer pour gagner notre cœur. Toutes les vertus se trouvent renfermées dans le crucifix, et il est la consommation des voies intérieures. Je vais dire un mot sur chacun de ces objets. La grâce en dira bien davantage aux âmes qui sont dévouées, ou qui veulent se dévouer à l'amour.

Le crucifix est l'abrégé de tout ce qu'un chrétien doit croire. La personne de celui qui souffre, Fils unique de Dieu, et conçu dans le sein de Marie par l'opération du Saint-Esprit, nous propose les deux grands mystères de la Trinité et de l'Incarnation. L'objet de ses souffrances nous instruit du mystère de la Rédemption et du péché originel. Le mystère de la prédestination, celui de la grâce, la volonté de Dieu de sauver tous les hommes, sont aussi renfermés dans la croix. Elle est la source de tous les sacrements, comme il me serait aisé de le montrer en détail; et tout le culte par lequel l'Église honore Dieu se rapporte au sacrifice de la croix.

Le crucifix est l'abrégé de tout ce qu'un chrétien doit pratiquer. Toute la morale évangélique se réduit à porter sa croix, à se renoncer, à crucifier la chair et la convoitise, à s'immoler à la volonté de Dieu. Jésus-Christ n'a prescrit aucune loi, n'a donné aucun conseil dont l'accomplissement et le parfait modèle ne se trouvent dans la croix. Elle est l'expression la plus vive et la plus frappante de toute la doctrine évangélique.

Le crucifix nous fait connaître toute la malice du péché. Quel plus grand mal, en effet, que celui qui a causé la mort d'un Dieu-Homme ? Avant Jésus-Christ on pouvait se former une certaine idée de l'offense de Dieu ; mais cette idée était bien faible et bien imparfaite. Le supplice éternel de l'enfer, quoiqu'il passe toute intelligence créée, ne répond pas encore à la malice infinie du péché, car il peut le punir, mais il ne peut pas l'expier. Il ne fallait rien moins qu'une personne divine pour réparer dignement par ses souffrances et ses humiliations l'injure faite à Dieu par le péché. C'est donc au pied de la croix qu'il faut apprendre à juger du péché et à concevoir toute l'horreur qu'il mérite.

Le crucifix nous fait connaître encore l'excès de notre misère, excès tel, qu'il nous était impossible d'y remédier par nous-mêmes. Tout le genre humain était perdu, perdu sans ressources, perdu pour l'éternité, privé à jamais de la possession du souverain bien, si Jésus-Christ par sa mort ne l'avait racheté, réconcilié avec Dieu, rétabli dans ses droits. Le seul péché d'origine suffisait pour cela ; mais combien de péchés actuels, ncomparablement plus griefs, n'y avons-nous pas ajoutés ? Dans quel abîme de misère ne nous sommes-nous pas volontairement plongés ?

Le crucifix nous fait connaître l'excès encore plus grand de la miséricorde divine. Un abîme a attiré un autre abîme ; l'abîme de nos maux a été absorbé et englouti dans l'abîme infini de la miséricorde. Oh ! que David a bien raison de dire que les miséricordes de Dieu sont au-dessus de toutes ses œuvres ! Tout ce que Dieu a fait dans l'ordre de la nature n'est rien en comparaison de ce qu'il a fait dans l'ordre de la grâce. La bonté du Tout-Puissant s'est infiniment surpassée elle-même en nous rachetant. Jamais, même dans le ciel, notre entendement n'atteindra à la grandeur incompréhensible de ce bienfait, que la foi nous met sous les yeux dans le crucifix.

Dieu, tout Dieu qu'il est, ne pourrait nous donner une plus grande preuve de son amour. Quelque preuve qu'il nous en donnât, il fallait qu'elle s'accordât avec les droits de sa justice, auxquels il ne pouvait pas renoncer. Il fallait donc que cette justice fût apaisée ; mais par qui ? Qui pouvait la satisfaire, la venger, et en même temps épargner les coupables ? Oh ! invention admirable de l'amour divin ! Dieu transporte sur son propre Fils toutes nos iniquités ; il les punit en lui ; il se venge sur lui ; et ce Fils adorable consent de tout son cœur à être pour nous la victime de la colère céleste. Quel amour dans le Père ! quel amour dans le Fils ! Qui peut y penser sans être ravi d'étonnement et pénétré de re-reconnaissance ! Si Dieu avait laissé à notre choix de lui proposer quelque remède à nos maux, aurions-nous ima giné celui-là ? Et s'il s'était présenté à notre esprit, aurions-nous osé le proposer ? Un pareil moyen de salut ne pouvait être conçu que dans le cœur d'un Dieu qui nous aime infiniment.

Si notre cœur peut résister à tant d'amour, quelle

dureté! quelle malice! quelle ingratitude? Dieu frappe son propre Fils pour nous retirer de l'enfer et nous ouvrir le paradis; il décharge sur lui sa colère, et nous fait grâce; il nous adopte dans ce Fils pour ses enfants; il nous donne droit à son héritage; il nous prodigue tous les secours surnaturels pour y parvenir. Et que nous demande-t-il? Que nous l'aimions, que nous le servions, que nous lui obéissions. Et nous ne l'aimons pas! Et nous regardons son service comme un joug insupportable! Et nous violons ses commandements! Et tous les crimes, tous les scandales règnent aujourd'hui dans le christianisme avec autant et plus de licence que chez les païens! Et l'irréligion est portée à un point, que Jésus-Christ et sa croix sont devenus un objet de mépris, de raillerie et d'horreur! L'incompréhensibilité de ce mystère d'amour est précisément la raison pour laquelle on le rejette. Conçoit-on un tel excès d'impiété? Conçoit-on jusqu'à quel point l'amour méprisé, insulté, outragé, doit être irrité contre tant de chrétiens apostats, secrets ou déclarés? Ah! quel motif pour les bonnes âmes d'aimer Dieu de tout leur cœur, et de le dédommager, par leur dévouement, de tant d'outrages!

De quelles vertus le crucifix ne nous offre-t-il pas le modèle? Amour de Dieu, confiance en Dieu, abandon à ses volontés les plus rigoureuses; patience inaltérable. charité pour le prochain, pardon des injures, amour des ennemis, humilité, pauvreté, renoncement entier à soi-même; vertus portées au comble de la perfection, exercées dans les circonstances les plus difficiles, et pratiquées avec un courage, une générosité dignes d'un Homme-Dieu. Plaignons-nous après cela que la vertu nous coûte; disputons à Dieu des bagatelles; repro-

chons-lui qu'il exige trop. Un coup d'œil sur le crucifix nous fera rougir de nos plaintes et de notre lâcheté. Qu'avons-nous souffert, que souffrirons-nous jamais pour notre salut, qui approche tant soit peu des souffrances et des humiliations de Jésus-Christ? Il était Dieu, dit-on, et je ne suis qu'une faible créature. Il était Dieu ; cela est vrai : aussi a-t-il souffert tout ce que pouvait souffrir la nature humaine unie à la nature divine. Si l'union hypostatique communiquait à l'humanité sainte une force infinie, les souffrances y ont été proportionnées; et la justice de Dieu l'a chargée sans aucun ménagement de tout le poids qu'elle pouvait porter. C'est un principe de foi que Dieu ne permet jamais que nous soyons éprouvés au delà de nos forces. Tout faibles que nous sommes, nous pouvons toujours porter les épreuves qu'il nous envoie, parce que la mesure du secours égale et surpasse même toujours la mesure des maux. Ainsi nous avons tort d'alléguer notre faiblesse, et de penser que l'exemple du Sauveur ne soit pas fait pour nous.

Enfin le crucifix est la consommation des voies intérieures. Il nous montre Jésus-Christ prêtre et victime, Jésus s'immolant lui-même à la gloire de son Père, s'immolant volontairement, et se dévouant à sa justice. Peu d'âmes chéries de Dieu sont appelées à cet état de victime, et de ressemblance expresse avec Jésus crucifié. Mais celles qui ont lieu de croire que Dieu les destine à cet honneur doivent regarder comme leur partage les souffrances et les humiliations du Sauveur ; elles doivent planter sa croix dans leur cœur, ou plutôt elles doivent le laisser la planter et l'enfoncer lui-même. Jésus, soumis et obéissant jusqu'à la mort, doit être leur modèle, leur consolation, leur force. Si quelquefois

leurs peines leur semblent excessives, si le courage leur manque, si elles sont tentées d'accuser Dieu d'une injuste rigueur, qu'elles arrêtent leurs regards sur le crucifix. Jésus en croix répondra à tout; et elles sortiront d'auprès de lui dans le désir de souffrir encore davantage.

Que le crucifix soit donc notre grand livre; qu'il soit le livre non de nos yeux seulement, mais de notre cœur! Prions Jésus de nous apprendre à y lire, et de nous en développer tous les secrets, non pour les contempler simplement dans l'oraison, mais pour les pratiquer dans tout le cours de notre vie. Entrons dans la voie intérieure par un dévouement absolu et sans réserve à la volonté de Dieu; livrons-nous au dedans à son esprit et à sa grâce. Faisons de grand cœur dans l'occasion tous les sacrifices qu'il exigera de nous; prions-le de prendre et de nous arracher de force ce que nous n'aurions pas le courage de lui donner. En un mot, laissons-nous réduire à l'état de Jésus-Christ expirant sur la croix, dans les douleurs, dans les opprobres, dans l'abandon apparent de son Père, réunissant en son âme et en son corps tous les maux d'une victime de la justice divine et de la fureur des passions humaines.

Sur les réflexions dans l'oraison.

Il y a, comme pour tout le reste, un temps de réfléchir et un temps de ne pas réfléchir. Les réflexions sont utiles et même nécessaires pour bien pénétrer les vérités de la religion, pour rentrer en soi-même et connaître ses défauts. C'est par les salutaires réflexions que

les pécheurs reviennent à Dieu, et que le commun des chrétiens se maintient dans la pratique du bien. En général, tant que l'on est dans la voie ordinaire et que l'on conserve le libre usage de son entendement, il faut toujours se conduire par réflexion, s'appliquer à la méditation, sans excès pourtant et sans trop chercher à creuser, parce qu'il peut y avoir de l'abus dans les réflexions, ainsi que dans les meilleures choses. Le plus grand abus sans doute est d'y faire trop de fond, et de compter trop sur son jugement et ses lumières. Beaucoup de défiance de soi-même, beaucoup d'humilité, un recours continuel à Dieu pour qu'il nous éclaire, une certaine sobriété de sagesse qui arrête où il faut la curiosité de l'esprit, sont autant de remèdes efficaces contre l'intempérie des réflexions et les mauvais effets qu'elles pourraient produire.

Mais n'y a-t-il pas une voie où les réflexions sont dangereuses, et où l'on ne saurait trop se les interdire, pour se laisser couduire par l'esprit de Dieu et par l'obéissance ? Oui, assurément, et cette voie est la voie obscure de la foi.

On ne peut se mettre de soi-même dans cette voie; il n'appartient qu'à Dieu seul d'y introduire les âmes sur lesquelles il a des desseins particuliers. Ni les livres, ni les directeurs, ni les propres efforts n'y peuvent rien; il faut attendre que la grâce agisse, et ne se permettre point de penser à de semblables états, ni d'y aspirer; sans quoi, l'on serait infailliblement exposé à l'illusion. Mais l'on ne saurait non plus contester la réalité de cette voie; et la marque principale à laquelle on reconnaît que Dieu y introduit une âme, c'est lorsqu'elle n'a plus la même liberté qu'auparavant d'user de ses facul-

tés dans l'oraison ; lorsqu'elle ne peut plus s'appliquer à un sujet pour en tirer des réflexions et des affections, et qu'elle goûte au dedans une certaine paix savoureuse, qui surpasse tout sentiment, qui lui tient lieu de tout et qui la force, pour ainsi dire, à se tenir dans le repos et le silence. Quand un directeur éclairé a suffisamment constaté cette disposition de l'âme, et qu'il est bien assuré qu'elle n'y met rien du sien, mais qu'elle ne fait que se prêter à l'action de Dieu, alors il n'y a pas lieu de douter que Dieu ne fasse entrer cette âme dans la voie de la foi. Je suppose d'ailleurs que cette âme est reconnue pour être droite, simple, docile, de bon esprit et de bon sens, et qu'elle a vecu dans l'innocence, ou du moins qu'elle est revenue sincèrement à Dieu, et qu'elle mène depuis quelque temps une vie chrétienne et édifiante. Car il est rare qu'un pécheur soit tout d'un coup mis dans la voie de la foi ; quoique la chose ne soit pas sans exemple : témoin sainte Marie Égyptienne et quelques autres.

Or, c'est dans la voie de la foi que les réflexions sont dangereuses, et que tous les maîtres de la vie spirituelle conviennent qu'on ne doit ni les écouter ni les suivre. Il y en a plusieurs raisons solides, prises les unes de la nature de cette voie, les autres de l'objet des réflexions qui se présentent alors à l'esprit, et d'autres enfin de la cause qui inspire ou suggère ces réflexions.

La voie de foi est essentiellement une voie obscure, une voie où l'âme ne connaît rien par les lumières ordinaires de la raison, une voie où Dieu se propose principalement de faire mourir le propre esprit. Il est don évident que, dans une telle voie, ce n'est plus par nos réflexions que nous devons nous conduire, mais par la

lumière de la foi et par le mouvement du Saint-Esprit. Il n'est donc plus question alors ni de méditer, car on ne le peut plus; ni de suivre des méthodes, car le Saint-Esprit souffle où il veut et quand il veut ; ni d'exercer le propre esprit, car il faut qu'il meure ; ni de réfléchir sur ce qui se passe en soi, car on ne pourrait le discerner ni porter sur cela un jugement éclairé.

La voie de foi est une voie où Dieu, maître de l'âme et de la liberté qu'elle lui a donnée, dispose d'elle à son gré, y opère ce qu'il lui plaît, y exerce un domaine souverain, et où il ne souffre pas que rien s'oppose à son action. Or, rien ne mettrait plus d'obstacle à l'action de Dieu que les réflexions que ferait l'âme, ou pour se gouverner elle-même, ou pour juger de ce qui se passe en elle, et prendre son parti en conséquence. Il est évident que de telles réflexions gêneraient et empêcheraient l'opération divine, et, par conséquent, nuiraient à l'âme, jusqu'à la faire même sortir de son état.

La voie de foi est une voie de sacrifice, une voie d'immolation continuelle, une voie qui aboutit à la perte totale en Dieu. Cette voie douce, et enrichie dans les commencements de dons et de lumières, est ensuite une voie d'obscurité, de nudité, de dépouillement, où l'âme se trouve réduite aux dernières extrémités sans avoir, ni du côté de Dieu, ni du côté des créatures, ni du sien propre, aucun soutien, aucun appui perceptible. Or, il est manifeste qu'un tel état, dans toute sa suite, ne saurait subsister avec les réflexions ; qu'il les exclut absolument, et qu'il est nécessaire que l'âme ne voie pas, ne sache pas où elle va, où Dieu a dessein de la conduire, ni par quels chemins il la mène ; autrement elle ne se résoudrait jamais à faire les sacrifices

que Dieu prétend exiger d'elle. Elle ne ferait pas en particulier le sacrifice de son esprit si elle conservait toujours l'usage de la réflexion, et l'immolation totale que Dieu attend d'elle n'aurait jamais lieu.

Enfin, la voie de foi est une voie de tentations, où Dieu donne au démon un pouvoir étrange sur l'âme pour l'exercer. Il lui permet de remplir l'esprit de ténèbres, l'imagination de mille fantômes, la volonté de sentiments de blasphèmes, de désespoir, d'impureté, d'impiété. L'âme doit porter tout cela, et en venir par degrés jusqu'à croire que tout cela naît de son fond, qu'elle y consent, et que pour ce sujet elle est justement réprouvée de Dieu. Cet état de tentations extrêmes, où elle ne peut se soutenir que par l'abandon et la confiance en Dieu, est-il compatible avec les réflexions qu'elle ferait sur elle-même? Il est trop visible que non. Tout ceci pourrait être considérablement étendu; mais j'en ai dit assez pour faire comprendre que les réflexions ne peuvent que tout gâter dans la vie de pure foi, qui n'est appelée de la sorte que parce qu'elle bannit toutes les réflexions

De plus, l'objet même de ces réflexions fournit de nouvelles raisons pour les interdire à ceux qui sont dans cette voie. Car leur objet est, ou de connaître ce que Dieu fait en nous, et les raisons de sa conduite; et Dieu veut que l'âme ignore les opérations secrètes de sa grâce; ou de chercher des assurances, et Dieu ne tend qu'à ôter à l'âme toute assurance; ou d'examiner la manière dont le directeur nous conduit, et Dieu n'exige pas moins l'obéissance du jugement que celle de la volonté. Il est essentiel à cette voie que l'âme y marche à l'aveugle, et qu'elle se repose sur Dieu du soin de la gouverner et de la conduire sûrement au terme, sans

qu'elle sache où elle est, où elle va, où elle aboutira. Ainsi, tout raisonnement, toute prévoyance, tout examen, tout regard sur soi, est sévèrement interdit comme une infidélité, un écart hors de la voie, une tentation dont l'effet immanquable est de retirer l'âme de la conduite de Dieu.

Enfin, il est certain que l'âme, dans cette voie, ne doit admettre de pensées que celles qui lui viennent de Dieu. Or, toutes les réflexions qui se présentent alors à l'âme, et qui ont pour principe ou la curiosité, ou l'inquiétude, ou la prévoyance, ou une secrète complaisance, viennent du propre esprit ou sont suggérés par le démon. Il est aisé de le reconnaître, parce qu'elles lui inspirent de la vanité et de la présomption, ou qu'elles la jettent dans le trouble et le désespoir. Elle doit donc les rejeter et ne jamais s'y arrêter volontairement. C'est l'unique moyen qu'elle ait de conserver la paix intérieure dans un état si violent.

D'ailleurs, les vicissitudes dans cette voie sont telles et si fréquentes, que l'âme essayerait en vain de les observer, d'en tenir compte, et de s'en rappeler le souvenir; d'un jour à l'autre, du matin au soir, d'une heure à l'autre, son état change : son image est celle du ciel chargé d'orages, ou de la mer agitée par la tempête. Quel moyen de réfléchir dans de pareilles agitations? Et quel fond pourrait-elle faire sur des pensées suggérées par la nature réduite aux abois ou par l'esprit de ténèbres? L'orage est-il passé et le calme a-t-il succédé, elle jouit de ce calme et ne songe plus à la tourmente qu'elle vient d'essuyer.

Mais, dira-t-on, n'y a-t-il pas d'inconvénient à interdire à l'âme toute réflexion sur son état? car c'est uni-

quement de quoi il s'agit. Non ; il n'y en a aucun dès qu'on a toutes les preuves requises de la réalité de cet état. Moins l'âme réfléchira, plus elle avancera, plus elle sera forte contre le démon et contre elle-même, plus elle aura de générosité à accomplir tous les sacrifices que Dieu lui demande. J'ajoute qu'elle abrégera considérablement par là le temps de ses épreuves, qu'elle s'épargnera beaucoup de peines dont ses propres réflexions sont la source, et qu'elle en sera moins à charge à celui qui la conduit.

De la simplicité.

Il est plus aisé de sentir ce que c'est que la simplicité que de la définir. Pour comprendre ce que c'est, considérons-la d'abord en Dieu ; nous la considérerons ensuite dans l'âme intérieure, et nous en conclurons qu'en Dieu, ainsi que dans la créature, la simplicité est la source, le principe et le comble de toute perfection.

Dieu est infiniment parfait en tout genre de perfection, parce qu'il est un être infiniment simple. Il est éternel, parce que son existence, n'ayant ni commencement ni aucune espèce de succession de moments, est simple et indivisible dans sa durée. Il n'y a par rapport à Dieu ni passé ni futur, mais un présent immobile. On ne peut pas dire de lui comme de la créature : *Il a été, il sera ;* mais il faut dire : *Il est ;* et cet *il est* comprend d'une manière ineffable tous les temps réels et imaginables, sans avoir avec eux aucune mesure commune.

Dieu est immense, parce que son existence est infiniment simple quant à la présence. Il est partout, et il

n'est borné ni renfermé nulle part. Nul corps, nul esprit ne peut être nulle part, parce que tout corps est essentiellement borné à l'espace qu'il remplit, et que tout esprit créé n'existe et n'agit qu'où Dieu veut qu'il existe et qu'il agisse.

La science de Dieu est infinie, parce qu'elle est simple; il n'y a en lui ni raisonnement ni multiplicité d'idées, comme dans les intelligences créées. Il n'a qu'une seule idée qui embrasse la connaissance de toutes choses et de lui-même. Il en est ainsi de toutes les perfections divines : la simplicité en est le caractère ; et elles ne sont infinies que parce qu'elles sont simples.

Ses œuvres au dehors sont variées et peuvent l'être à l'infini ; les opérations de sa grâce, de sa justice, de sa miséricorde sont variées de même, si on les considère dans les créatures, qui en sont le terme. Mais ces œuvres et ces opérations considérées en Dieu ne sont autre chose que son action infiniment simple ; action qui, dans sa simplicité, s'étend à tout dans l'ordre physique et dans l'ordre moral.

La fin que Dieu se propose dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il commande, ou défend, ou permet, est infiniment simple, et n'a qu'un seul objet, qui est sa gloire. C'est à sa gloire que se tourne nécessairement tout ce qui arrive ici-bas, aussi bien que la félicité des bons dans l'autre vie, et le malheur des méchants.

Ainsi, sous quelque aspect qu'on envisage Dieu, il est simple, et la simplicité est en lui la racine de l'infinité. L'intelligence éclairée de la lumière divine saisit cette grande et sublime vérité; elle la contemple, mais elle ne saurait ni l'approfondir ni la comprendre ; Dieu seul peut concevoir son infinie simplicité. Le peu que je viens

l'en dire suffit pour nous en donner une idée juste, quoique imparfaite.

Il est évident que la simplicité ne peut jamais être dans la créature ce qu'elle est en Dieu ; mais il n'est pas moins évident que la perfection de la créature consistant dans sa ressemblance avec Dieu, plus elle devient simple, à sa manière, plus elle est parfaite. Tout ce que Dieu opère dans une âme pour la rendre sainte se réduit donc à la simplifier ; et toute la coopération qu'il exige de cette âme consiste à ce qu'elle se laisse arracher toute espèce de multiplicité pour passer dans la simplicité par une participation de celle de Dieu.

Lors donc que l'âme s'est donnée parfaitement à Dieu, afin qu'il fasse d'elle tout ce qu'il lui plaira dans le temps et dans l'éternité, il la simplifie d'abord dans son fond, en y mettant un principe d'amour infus et surnaturel, qui devient le mobile simple et unique de sa conduite. Elle commence à aimer Dieu, sans autre motif que d'aimer ; elle l'aime pour lui-même et non pour elle ; elle rapporte tout à cet amour, même sans y penser expressément et sans y faire attention : l'amour est le simple et unique regard de cette âme ; elle est toujours hors d'elle-même, ou du moins elle tend toujours à s'en dépouiller et à se transporter dans l'objet aimé.

Dieu la simplifie dans son intelligence. La multitude des pensées qui l'obsédaient auparavant tombe ; elle ne peut plus réfléchir ni faire de raisonnements et de discours. Une lumière simple, mais indistincte, l'éclaire ; elle marche, à la faveur de cette lumière, sans apercevoir d'objet particulier. Son oraison, chargée auparavant de considérations, d'affections, de résolutions, devient simple ; l'âme est occupée, et cependant elle ne s'oc-

cupe à rien ; elle sent et elle goûte sans pouvoir dire ce qu'elle goûte. Ce n'est point un sentiment particulier ; c'est un sentiment confus et général, qu'elle ne peut expliquer. Ne lui demandez pas sur quoi elle a fait oraison : elle ne le sait pas ; aucune idée ne s'est présentée à son esprit, ou elle ne s'est arrêtée à aucune de celles qui se sont offertes. Ce qu'elle sait, c'est qu'elle s'est mise en oraison et qu'elle y a été comme il a plu à Dieu, tantôt sèche, tantôt consolée, tantôt recueillie sensiblement, tantôt distraite involontairement, mais toujours paisible et unie à Dieu dans son fond. Elle passe ainsi les heures entières sans ennui, sans dégoût, vide en apparence de toute pensée et de toute affection : c'est que sa pensée et son affection sont simples, et se terminent immédiatement à Dieu, l'être infiniment simple. L'âme est à peu près de même hors de l'oraison ; soit qu'elle lise, soit qu'elle parle, soit qu'elle s'occupe du travail et de soins domestiques, elle sent qu'elle est moins à ce qu'elle fait qu'à Dieu, pour qui elle le fait, et que Dieu est l'intime occupation de son esprit, en sorte qu'à cet égard son oraison et son attention à Dieu sont continuelles, et ne sont distraites par aucun objet extérieur. Cette simplicité de la vue de l'esprit se perfectionne de jour en jour, et le grand soin de l'âme est d'écarter tout ce qui la ramène à la multiplicité.

Dieu simplifie la volonté en la réduisant à un seul but, à un seul objet, à un seul désir, qui est l'accomplissement de la volonté divine. L'âme n'est plus fatiguée, comme autrefois, par mille désirs, mille soucis, mille inquiétudes. Ses affections se trouvent toutes concentrées en une seule ; elle aime tout ce qu'elle doit aimer : parents, mari, enfants, amis ; mais elle ne les aime qu'en

Dieu et du même amour dont elle aime Dieu. Elle ne sait plus si elle veut quelque chose, parce que son vouloir est confondu avec celui de Dieu, et que Dieu veut pour elle à chaque moment ce qui lui est le plus convenable. C'est ainsi que sa volonté simplifiée trouve son repos et son centre dans celle de Dieu.

Dieu la simplifie en la détachant peu à peu d'elle-même et de tout regard sur son propre intérêt, de toute attention même sur sa situation actuelle. Tout ce qu'elle aimait auparavant, jeu, conversations, lectures, curiosités, tout cela lui devient insipide; le commerce des créatures ne lui cause que du dégoût; elle ne s'y prête que par devoir et par bienséance; Dieu la tire san cesse au dedans et la sépare de tous les objets extérieurs. Il lui ôte par degrés tout regard sur elle-même et sur ce qui se passe en elle, parce que ce regard, ainsi partagé et fixé tantôt sur Dieu et tantôt sur elle, ne serait pas simple; en sorte qu'elle en vient à ne plus savoir comment elle est, à n'y plus penser, à ne point s'en embarrasser, et à rejeter soigneusement toute pensée dont elle serait l'objet, afin que Dieu l'occupe tout entière. Il lui ôte par la même raison toute vue de son propre intérêt, parce que sa vue et son intention ne seraient pas simples si à l'intérêt de Dieu elle joignait la recherche du sien, comme distingué de celui de Dieu. Elle n'envisage donc plus ses actions, ses bonnes œuvres, sa perfection, par rapport à elle, ni comme quelque chose qui l'intéresse personnellement; mais elle voit tout cela par rapport à Dieu, comme des choses qui viennent de lui, qui lui appartiennent, et dont il peut disposer à son gré.

Dieu la simplifie dans toute sa conduite extérieure. Nul détour, nulle feinte, nulle dissimulation, nulle in-

trigue, nulle prétention, nulle affectation, nul respect humain. Elle va simplement comme Dieu la pousse, elle dit, elle fait ce qu'elle croit être de son devoir, sans se mettre en peine de ce qu'on dira, de ce qu'on pensera. Ses discours sont simples, vrais, naturels; elle ne prépare rien; elle dit ce que l'esprit de Dieu lui suggère, sans s'embarrasser des suites. Quand il s'agirait de son honneur, de son bien, de sa vie, elle ne voudrait pas dire un mot ni faire une démarche d'elle-même; mais elle laisse Dieu arranger toutes choses; et elle ne voit que lui en tout ce qui lui arrive de la part des créatures.

Voilà un tableau raccourci de la simplicité chrétienne, telle qu'elle se trouve dans une âme qui se laisse conduire à Dieu. Et il est aisé de voir que cette vertu embrasse toute la perfection des voies intérieures; qu'elle en est le commencement, le milieu et la fin, et que l'âme est parvenue au plus haut degré de sainteté lorsque, étant devenue parfaitement simple, elle ne voit en tout que Dieu, elle n'aime en tout que Dieu, elle n'a d'intérêts que les intérêts de Dieu; c'est-à-dire sa gloire et l'accomplissement de son bon plaisir.

On conçoit maintenant pourquoi les âmes intérieures sont méprisées du monde, qui est tout entier dans la malignité, comme dit saint Jean, et dans la multiplicité des objets créés, tandis qu'elles, de leur côté, sont toutes dans l'innocence, la candeur et la simplicité. Ce sont deux esprits tout opposés, dont l'un rejette, condamne et réprouve l'autre. Le monde n'est que feinte, dissimulation, tromperie, amour-propre; il rapporte tout à soi et à son intérêt temporel. Les âmes intérieures sont tout le contraire; et, par cette rai-

son, elles passent à ses yeux pour des insensées.

On conçoit encore pourquoi ces mêmes âmes sont haïes et détestées des âmes propriétaires, quoique dévotes et vertueuses d'ailleurs ; c'est qu'elles tiennent des routes toutes différentes ; c'est que les unes servent Dieu pour lui-même, sans regard à leur propre intérêt, ce qui est une suite nécessaire de la simplicité ; au lieu que les autres se recherchent elles-mêmes dans le service de Dieu, s'approprient tout, sont avides du sensible, veulent toujours des assurances, et ne sauraient consentir à se perdre de vue un instant. Il est impossible que des dévotions si contraires sympathisent, et que les âmes simples et abandonnées n'aient beaucoup à souffrir des autres, qui voient dans les premières une condamnation tacite de leurs principes et de leur conduite.

Enfin, l'on conçoit pourquoi la sainteté des âmes intérieures est ignorée sur la terre, à moins que Dieu ne la manifeste lui-même. C'est que la simplicité les fait marcher dans une voie commune à l'extérieur ; qu'elles n'affectent aucune singularité ; qu'elles ont peu de pratiques ; que tout se passe au dedans, et qu'elles se cachent non-seulement aux autres, mais à elles-mêmes. Dieu veut qu'elles soient toutes pour lui ; il les cache dans le secret de sa face ; et, pour mettre plus en sûreté les grâces singulières qu'il leur fait, il permet presque toujours qu'elles soient humiliées, calomniées, persécutées. Ainsi Jésus-Christ a-t-il été méconnu et rejeté des Juifs, et n'a-t-il été glorifié qu'après sa mort.

Sur ces paroles du psaume VIII:

Vous avez tiré votre parfaite louange de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle.

Jésus-Christ s'est appliqué ces paroles, et s'en est servi pour confondre les pharisiens, offensés des louanges que le peuple lui donna à son entrée dans Jérusalem, entrée qui fut le triomphe de sa petitesse et de son humilité. Le peuple le reconnut alors, le salua et le bénit comme le Messie, le fils de David, le roi d'Israël. En ce moment, il rendit à ce Dieu sauveur une louange parfaite, parce qu'il honora sa pauvreté, sa bassesse, son anéantissement. Il ne réfléchit point, il ne raisonna point; mais il se laissa conduire en enfant à l'instinct de la grâce. Au contraire, le pharisien orgueilleux, séduit par une fausse raison, ne vit rien dans cette pompe qui ne choquât ses idées, rien qui ne lui parût méprisable, ridicule, extravagant; ses lumières trompeuses, ses préjugés bas et humains, ses fausses idées de grandeur, l'aveuglèrent et le confirmèrent dans son incrédulité.

Non-seulement notre raison ne comprend pas les choses de Dieu, mais elle est naturellement portée à les mépriser, à les traiter de folie. Cette disposition est plus commune qu'on ne pense parmi les chrétiens, surtout parmi ceux qui se croient dévots; ils sont pour l'ordinaire les plus grands ennemis de la vie intérieure, comme les pharisiens, les dévots du judaïsme, furent les plus grands ennemis de Jésus-Christ.

On ne commence à goûter les choses de Dieu, et à les comprendre, que lorsqu'on entre dans l'enfance spirituelle. Mais qu'est-ce que cette enfance? L'enfant spiri-

tuel est celui qui se sent véritablement incapable de raisonner et de parler sur les choses de Dieu ; c'est celui qui, sentant toute sa faiblesse et son ignorance, se laisse conduire par la grâce de Dieu, et par ceux qui lui tiennent la place de Dieu ; qui est petit, soumis, dépendant en toutes choses ; qui croit sans examen ce qu'on lui dit ; qui fait aveuglément ce qu'on lui ordonne, sans savoir, pour ainsi dire, ce qu'il fait. C'est celui qui, réduit à un instinct divin, à cet esprit de foi, bien supérieur à tous les raisonnements, marche d'autant plus sûrement, qu'il ne connaît ni la route pour laquelle on le mène ni le terme où il doit aboutir. Il est dans l'état de saint Paul, aveuglé par la lumière céleste, que ses compagnons conduisirent par la main à Damas, sans que lui-même vît où il posait ses pas.

Je le répète : on ne voit rien en tout ce qui concerne l'intérieur, ou l'on voit mal, et l'on s'égare, tant qu'on y fait usage de son propre esprit. La perte du propre esprit est ce qui nous introduit dans les secrets de Dieu ; et plus on avance, plus cette perte s'augmente, jusqu'à ce qu'elle devienne totale et irrévocable. Ceux qui font consister leur avancement dans les grandes lumières, dans les idées sublimes, dans les raisonnements profonds, se trompent bien fort. Le démon a plus d'intelligence, plus de science, plus d'élévation dans les idées que tous les hommes ensemble. En perdant son bonheur, il n'a pas perdu ses lumières naturelles ; elles servent même à le tourmenter. Tout le progrès spirituel consiste donc dans l'anéantissement du propre esprit, du jugement propre ; en sorte qu'on ne fasse absolument aucun fond sur soi-même, qu'on ne voie rien par ses yeux, qu'on ne juge de rien, qu'on ne raisonne sur rien par

soi-même. Cet état est incompréhensible à quiconque ne l'éprouve pas. Les ennemis de la vie intérieure le traitent de vision et de chimère. Mais il est réel, confirmé par l'expérience des saints ; l'Écriture en parle en mille endroits, et jamais on ne comprendra rien dans la doctrine de l'Évangile, ni aux états de Jésus-Christ, si l'on n'est dans cette bienheureuse enfance. Oui, heureux celui qui, ayant donné son esprit et son cœur à Dieu, ne sait plus s'il a un esprit et un cœur ; il ne regarde pas même à ce que Dieu fait en lui ; qui pratique la vertu sans songer qu'il la pratique ; qui prie sans savoir comment il prie ni même s'il prie ; qui aime sans s'occuper de son amour ; qui marche sans connaître la voie sans voir son progrès ; qui est, en un mot, dans un parfait oubli de soi-même, et qui, sans soin, sans réflexion, sans attention, se repose pleinement dans le sein de Dieu, comme un petit enfant sur le sein de sa mère.

Voilà l'état dont Dieu tire sa louange parfaite, parce que dans cet état Dieu est tout et la créature n'est rien ; parce que Dieu fait dans cette créature tout ce qu'il veut, comme il veut, autant qu'il le veut, sans trouver aucun obstacle à ses desseins. Qu'est-ce qui honore Dieu ? Sont-ce nos grandes actions, nos grands projets ? sont-ce nos grandes austérités, nos longues prières, nos pratiques multipliées ? sont-ce même nos croix, nos souffrances de toute espèce ? Non, rien de tout cela par soi-même n'honore Dieu. L'orgueil peut empoisonner tout cela, l'esprit propre, la volonté propre, peuvent en être le principe ; et avec une sainteté apparente on peut être un réprouvé. Ce qui honore Dieu, c'est notre destruction, c'est notre anéantissement, c'est la consomption entière de la victime.

Or, il ne nous appartient pas de nous détruire et de nous anéantir. Si nous le faisions par un principe qui fût en nous, ce principe prendrait de la vie et de la force par la mort de tout le reste. L'ouvrage de notre destruction n'appartient qu'à Dieu. Il faut que le principe détruisant soit extérieur, et qu'il attaque en nous tout notre être. Il faut que le feu qui doit consumer la victime vienne d'en haut, et tout ce que la victime a à faire est de se tenir sur le bûcher, dans la disposition propre à être consumée, et de n'apporter aucune résistance à sa totale destruction.

Il faut donc pour cela qu'elle soit purement passive, qu'elle n'agisse point, qu'elle ne remue point, qu'elle ne regarde point à ce que le feu divin produit en elle ; qu'elle ne puisse pas même y regarder ; car un regard sur soi est un acte de vie, et, tant qu'on regarde ou qu'on peut regarder, on n'est pas mort.

Ainsi, l'enfance spirituelle qui nous dépouille de notre propre esprit, de notre propre volonté, de notre propre vie, pour faire place à l'esprit, à la volonté, à la vie de Dieu, est le commencement de la mort mystique ; c'est la formation de l'homme nouveau et la destruction du vieil homme. A mesure que celui-ci se détruit, celui-là prend de l'accroissement ; et, quand l'homme nouveau est tout à fait formé, l'autre est pleinement anéanti.

On voit à présent clairement que la vie spirituelle, ainsi que la vie naturelle, doit commencer par l'enfance ; que c'est là l'entrée et le premier pas ; le fond de l'homme et tout ce qui le constitue dans l'état d'homme parfait, soit pour le corps, soit pour l'âme, est dans l'enfant. Le temps, la nourriture, l'éducation, les exercices,

l'expérience, donnent le développement à ses facultés spirituelles et corporelles. Mais dès la plus tendre enfance, toutes ces facultés y sont déjà en petit. Il en est de même de l'homme spirituel. Quand Dieu veut le former en nous, il le produit par sa grâce dans l'état d'enfant; ensuite, par l'opération continuelle de cette même grâce à laquelle l'âme coopère par un plein acquiescement et par une inviolable fidélité, il lui donne peu à peu, et par un progrès insensible, l'accroissement et la perfection. Dieu agit toujours le premier; l'essentiel même, qui est la formation de cet enfant spirituel, il le fait seul, et l'enfant ne contribue en rien à sa formation; mais, une fois formé, il faut qu'il seconde l'action de Dieu, non en agissant de son chef, mais en faisant tout ce que Dieu veut qu'il fasse, et en souffrant tout ce que Dieu veut qu'il souffre.

Il est dans l'ordre que Dieu donne à cet enfant un directeur pour le conduire; car comment dans cet état se conduirait-il lui-même? Il faut que l'enfant et son guide soient parfaitement souples l'un et l'autre aux mouvements de la grâce. Et Dieu exige de l'enfant une confiance sans bornes, une obéissance entière à celui qu'il lui donne pour guide. La confiance doit aller jusqu'à communiquer sans réserve tout ce qui se passe en nous de plus secret et de plus intime, et l'obéissance jusqu'à n'avoir aucune volonté, aucun jugement arrêté sur quoi que ce soit.

De l'abandon.

Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains
(JÉSUS-CHRIST.)

Jésus-Christ a fait cet acte d'abandon lorsqu'il était abandonné de son Père, traité de lui comme une victime chargée des péchés de tout l'univers, comme un objet de malédiction; lorsqu'il éprouvait à la fois au dedans toutes les rigueurs de la justice divine, et au dehors tous les tourments, toutes les ignominies que la rage de ses ennemis pouvait inventer; lorsqu'on tournait en dérision sa sainteté, ses miracles, ses prophéties, sa qualité de Roi et de Messie; lorsque de ses apôtres l'un l'avait trahi, l'autre renoncé, tous abandonné; lorsque nu et pauvre, n'ayant absolument plus rien sur terre, pas même sa sainte mère, qu'il avait remise entre les mains de saint Jean, il était prêt à rendre en croix le dernier soupir. Ce fut alors que, recueillant toutes ses forces et tout son amour, acceptant de grand cœur tout ce qu'il souffrait dans l'âme et dans le corps de la part de Dieu et des hommes, destitué de tout appui, de toute consolation, il prononça ces grandes paroles : *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains.* Cette âme qui épuise à ce moment tous les fléaux de votre colère, cette âme qui est le rebut du ciel et de la terre, je la remets, je la sacrifie, je la perds entre vos mains.

Il n'est pas permis de douter que cet acte ne fût l'expression de l'amour le plus pur et le plus désintéressé. L'amour pur n'est pas, dans l'âme fidèle, séparé de la foi ni de l'espérance; au contraire, il perfectionne l'une et l'autre. On n'en a pas le sentiment ni-même la per-

ception; mais on en a la réalité dans le degré le plus sublime. C'est une erreur de penser que la charité, lorsqu'elle est à son comble ici-bas, détruise ou affaiblisse les deux autres vertus théologales, et c'est calomnier les partisans de la vie intérieure de les accuser de cette erreur et de leur imputer l'abominable hérésie du quiétisme, lorsqu'ils enseignent que le comble de la perfection est de servir Dieu sans aucune vue d'intérêt soit pour le temps, soit pour l'éternité.

Mais il est certain, par la doctrine et par l'expérience des saints, que l'homme, aidé de la grâce, peut en quelque sorte imiter Jésus-Christ dans cet abandon. Il est certain que Dieu peut mettre une âme et qu'il en a mis plusieurs à une pareille épreuve, et qu'il les a conduites par degrés jusqu'à lui faire le sacrifice de ses plus chers intérêts. J'avoue qu'on ne peut pas faire un tel sacrifice avec la grâce ordinaire, et qu'il faut avoir passé auparavant par des états très-relevés et très-purifiants, où personne ne peut se mettre de soi-même, et dont ce sacrifice est la consommation. Dieu seul, par sa grâce extraordinaire, peut faire entrer une âme dans cet état, et la conduire par la main jusqu'au terme. Il n'y a point d'illusion à craindre par rapport à ces états, parce que la nature a en horreur, comme de sa destruction, ces sortes d'états, et il est impossible de les imaginer ni de les feindre. Car ceux qui y sont réellement ignorent habituellement qu'ils y sont; ils marchent à tâtons dans les ténèbres de la foi; ils acceptent ces états par la partie supérieure de leur âme, mais la partie inférieure souffre les combats les plus violents; elle rejette bien loin d'elle la souffrance, et elle est assurément bien éloignée de s'y complaire. S'il arrive que de

telles âmes soient persécutées, ce ne peut être que par des gens qui n'ont nulle expérience, nulle connaissance de ces états ; et l'on ne saurait apporter trop de précautions, trop se défier de son propre esprit, trop invoquer Dieu lorsqu'il s'agit de prononcer sur cette matière.

Quand Dieu veut faire entrer une âme dans cette voie, il la porte d'abord à se donner tout à fait à lui. Il la met ensuite dans le recueillement passif et dans un état habituel d'oraison. Il lui donne du goût pour les livres qui traitent de la vie intérieure, et lui en communique une intelligence proportionnée à ses vues sur elle. Quelquefois aussi il l'éclaire par lui-même sans les secours des livres. Il a soin surtout de la mettre sous la direction d'un guide convenable et propre à l'avancer, et il inspire à cette âme une docilité, une obéissance non communes.

Il l'exerce ensuite par degrés ; il la fait passer de renoncement en renoncement, d'épreuves en épreuves, qui deviennent de plus en plus intérieures et spirituelles. Il y joint aussi différents genres de tentations, soit de la part des démons, soit de la part des hommes. En même temps il l'aveugle sur elle-même et sur ses dispositions intimes ; elle ne sait plus où elle en est, si elle aime Dieu, si elle en est aimée ; elle croit l'offenser à chaque action ; elle prend son insensibilité pour endurcissement, l'éloignement apparent de Dieu pour un commencement de réprobation ; ce qui lui cause des tourments et des révoltes inexprimables. On essaye en vain de la rassurer, de la tranquilliser, tous les raisonnements ne font sur elle aucune impression. Dieu la conduit ainsi de précipice en précipice, jusqu'à ce qu'enfin il la mette sur le bord du grand abîme, et l'engage à s'y jeter par un

abandon généreux. Il la laisse quelque temps dans cet abîme, après quoi il l'en retire, et lui donne alors une vie nouvelle et glorieuse.

Tout ceci est une énigme, un mystère pour quiconque n'est pas éclairé d'une lumière surnaturelle. Il ne s'agit pas de traiter ces états de chimère, ni ceux qui y sont de cerveaux dérangés, mais il faut respecter ce qu'on ignore et du moins s'abstenir de prononcer.

Quant aux âmes qui ont quelque sujet de croire que Dieu les appelle à cet abandon, qu'elles ne s'effrayent pas, sous prétexte que cela passe leurs forces présentes, que ce sacrifice leur fait horreur, et qu'elles ne peuvent même en soutenir la pensée. C'est bien ici qu'il faut dire que ce qui est impossible aux hommes est possible et facile à Dieu. Il prépare l'âme ; il change intérieurement ses dispositions ; il l'épure et la dégage peu à peu de l'amour-propre ; lui inspire une sainte haine d'elle-même, jusqu'à la convaincre qu'elle est véritablement digne de réprobation.

Tout cela est vrai ; il n'y a ni illusion ni quiétisme à le croire, et encore moins à l'éprouver. Cet acte est le comble de la perfection pour la créature. Il est visible qu'il ne faut rien, absolument rien refuser à Dieu, pour qu'il puisse nous conduire jusque-là ; qu'il faut donner tout, nous détacher de tout, nous laisser arracher tout. Que peut-on trouver de dangereux dans une voie si parfaite ?

APPENDICE

On a dû remarquer dans plusieurs opuscules du P. Grou qu'il s'attache à faire comprendre aux âmes intérieures la nécessité de réprimer leur activité naturelle de s'accoutumer peu à peu à se simplifier devant Dieu dans l'exercice de l'oraison ; à se reposer doucement en lui, à fixer en lui les agitations de son esprit et de son cœur. « En vain, dit-il, chercherait-on le repos hors de Dieu ; il n'est et ne peut être qu'en Dieu seul. Ce n'est point en s'agitant, en s'empressant et en agissant beaucoup, qu'on parvient à se reposer en Dieu ; c'est en faisant tomber toute agitation, tout empressement, toute activité, pour donner lieu à l'action de Dieu : Dieu est toujours agissant et toujours tranquille. L'âme unie à Dieu participe également à son action et à son repos ; elle agit toujours lors même qu'elle ne s'en aperçoit pas ; mais elle agit avec une grande paix ; elle ne prévient point l'action de Dieu, mais elle attend que Dieu la prévienne ; elle se meut sous l'impression divine, comme la main d'un enfant qui apprend à écrire sous l'impression de la main de son maître..... L'âme sous l'action de Dieu n'est point oisive un seul instant, comme l'imaginent ceux qui n'ont pas une vraie idée du repos en Dieu. »

L'activité, dit-il encore ailleurs, engendre la multiplicité, et le repos conduit à l'unité, à cette unité dont Jésus-Christ relève la nécessité. L'activité accumule les pratiques ; elle embrasse tous les genres de dévotion ;

elle passe sans cesse d'un acte à un autre; elle s'agite, elle se tourmente, et elle ne croit jamais avoir assez fait. Le repos nous concentre en Dieu et nous fixe à une chose : à l'écouter dans l'oraison; et hors de l'oraison à accomplir sa volonté dans le moment présent, sans s'inquiéter du passé ni de l'avenir; en sorte que l'âme n'a jamais qu'un objet, et qu'elle ne se livre jamais aux choses extérieures, moins occupée de son action que de la volonté de Dieu, qui est son motif et sa fin.

C'est la doctrine qu'enseignent tous les maîtres de la vie spirituelle, et en particulier l'un des plus célèbres, saint François de Sales : « On se met, dit-il, en la pré-« sence de Dieu pour deux raisons principales : la pre-« mière est pour rendre à Dieu l'honneur et l'hommage « que nous lui devons, et *cela se peut faire sans qu'il « nous parle, ni nous à lui*. Ce devoir se fait, recon-« naissant qu'il est notre Dieu, et nous ses viles créa-« tures, et demeurant devant lui prosternés en esprit, « en attendant ses commandements. Combien de cour-« tisans y a-t-il qui vont cent fois en la présence du « roi, non pour lui parler ni pour l'ouïr, mais simple-« ment pour être vus de lui, et témoigner par cette « assiduité qu'ils sont ses serviteurs! et *cette fin de se « présenter devant Dieu seulement pour témoigner et « protester de notre volonté et de notre reconnaissance à « son service, elle est très-excellente, très-sainte, et par « conséquent de grande perfection*. La seconde cause « pour laquelle on se présente devant Dieu, c'est pour « parler avec lui et l'ouïr parler à nous par ses inspira-« tions et mouvements intérieurs. L'un de ces deux biens « ne peut jamais nous manquer à l'oraison. Si nous « pouvons parler à Notre-Seigneur, parlons, louons-le,

« écoutons-le : si *nous ne pouvons lui parler parce que* « *nous sommes enroués*, *demeurons néanmoins en la* « *chambre*, *et faisons-lui la révérence; il nous verra là*, « *il agréera notre patience*, *et favorisera notre silence.* « Une autre fois nous serons tout ébahis qu'il nous « prendra la main et devisera avec nous, et fera cent « tours avec nous ès allées de son jardin d'oraison; et « quand il ne le ferait jamais, contentons-nous que « c'est notre devoir d'être à sa suite, et que ce nous est « une grande grâce et un honneur plus grand qu'il « nous souffre en sa présence. En cette sorte, nous ne « nous empresserons point pour lui parler, puisque « l'autre occasion d'être auprès de lui ne nous est pas « moins utile, encore qu'elle soit un petit moins agréable « à notre goût. Quand donc vous viendrez auprès de « Notre-Seigneur, parlez-lui si vous pouvez. Si vous ne « pouvez, demeurez là, faites-vous voir, et ne vous em- « pressez d'autre chose (1). »

Il n'est pourtant que trop vrai que bien des bonnes âmes qui s'adonnent à l'oraison mentale regardent ce silence devant Dieu comme une sorte d'oisiveté qui leur semble peu respectueuse envers sa divine Majesté, et peu s'en faut même qu'elles ne le confondent avec le quiétisme. C'est pourquoi il nous a paru utile de terminer ce Manuel par un opuscule peu connu de Bossuet, le plus célèbre adversaire du quiétisme.

(1) Lettre trente-quatrième, liv. II.

Manière courte et facile pour faire l'oraison en foi, et de la simple présence de Dieu.

I. Il faut s'accoutumer à nourrir son âme d'un simple et amoureux regard en Dieu et en Jésus-Christ Notre-Seigneur ; et pour cet effet il faut la séparer doucement du raisonnement, du discours, et de la multitude d'affections, pour la tenir en simplicité, respect et attention, et l'approcher ainsi de plus en plus de Dieu, son unique souverain bien, son premier principe et sa dernière fin.

II. La perfection de cette vie consiste en l'union avec notre souverain bien, et tant plus la simplicité est grande, l'union est aussi plus parfaite. C'est pourquoi la grâce sollicite intérieurement ceux qui veulent être parfaits, à se simplifier pour être enfin rendus capables de la jouissance de l'*un* nécessaire, c'est-à-dire de l'unité éternelle ; disons donc souvent du fond du cœur : *O unum necessarium, unum volo, unum quæro, unum desidero, unum mihi est necessarium, Deus meus et omnia.* O un nécessaire ! c'est vous seul que je veux, que je cherche et que je désire ! Vous êtes mon un nécessaire, ô mon Dieu et mon tout !

III. La méditation est fort bonne en son temps, et fort utile au commencement de la vie spirituelle ; mais il ne faut pas s'y arrêter, puisque l'âme, par sa fidélité à se mortifier et à se recueillir, reçoit pour l'ordinaire une oraison plus pure et plus intime, que l'on peut nommer de simplicité, qui consiste dans une simple vue, regard ou attention amoureuse en soi, vers quelque objet divin, soit Dieu en lui-même, ou quelqu'une de ses perfections ; soit Jésus-Christ, ou quelqu'un de ses mys-

tères, ou quelques autres vérités chrétiennes. L'âme, quittant donc le raisonnement, se sert d'une douce contemplation qui la tient paisible, attentive et susceptible des opérations et impressions divines, que le Saint-Esprit lui communique. Elle fait peu et reçoit beaucoup; son travail est doux, et néanmoins plus fructueux; et comme elle approche de plus près de la source de toute lumière, de toute grâce et de toute vertu, on lui en élargit aussi davantage.

IV. La pratique de cette oraison doit commencer dès le réveil, en faisant un acte de foi de la présence de Dieu, qui est partout, et de Jésus-Christ, les regards duquel, quand nous serions abîmés au centre de la terre, ne nous quittent point. Cet acte est produit ou d'une manière sensible et ordinaire, comme qui dirait intérieurement : Je crois que mon Dieu est présent; ou c'est un simple souvenir de foi, qui se passe d'une façon plus pure et spirituelle de Dieu présent.

V. Ensuite il ne faut pas se multiplier à produire plusieurs autres actes ou dispositions différentes, mais demeurer simplement attentif à cette présence de Dieu, exposé à ses divins regards, continuant ainsi cette dévote attention ou exposition, tant que Notre-Seigneur nous en fera la grâce, sans s'empresser à faire d'autres choses que ce qui nous arrive, puisque cette oraison est une oraison avec Dieu seul, et une union qui contient en éminence toutes les autres dispositions particulières, et qui dispose l'âme à la passiveté, c'est-à-dire que Dieu devient le seul maître de son intérieur, et qu'il opère plus particulièrement qu'à l'ordinaire; tant moins la créature travaille, tant plus Dieu opère puissamment; et puisque l'opération de Dieu est un repos, l'âme lui

devient donc en quelque manière semblable en cette oraison, et y reçoit aussi des effets merveilleux ; et comme les rayons du soleil font croître, fleurir et fructifier les plantes, ainsi l'âme qui est attentive et exposée en tranquillité aux rayons du divin soleil de justice en reçoit mieux les divines influences, qui l'enrichissent de toutes sortes de vertus.

VI. La continuation de cette attention en foi lui servira pour remercier Dieu des grâces reçues pendant la nuit, et en toute sa vie, d'offrande de soi-même et de toutes ses actions, de direction, d'intention, et autres, etc.

VII. L'âme s'imaginera de perdre beaucoup par l'omission de tous ces actes, mais l'expérience lui fera connaître qu'au contraire elle y gagne beaucoup, puisque plus la connaissance qu'elle aura de Dieu sera plus grande, son amour sera aussi plus pur, ses intentions plus droites, son aversion pour le péché plus forte, son recueillement, sa mortification et son humilité plus continuelles.

VIII. Cela n'empêchera pas qu'elle ne produise quelques actes de vertus, intérieurs ou extérieurs, quand elle s'y sentira portée par le mouvement de la grâce ; mais le fond et l'ordinaire de son intérieur doit être son attention susdite en foi, ou l'union avec Dieu, qui la tiendra abandonnée entre ses mains, et livrée à son amour, pour faire en elle toutes ses volontés.

IX. Le temps de l'oraison venu, il faut la commencer en grand respect par le simple souvenir de Dieu, invoquant son esprit, et s'unissant intimement à Jésus-Christ, puis la continuer en cette même façon ; comme aussi les prières vocales, le chant du chœur, la sainte messe, dite

ou entendue, et même l'examen de conscience, puisque cette même lumière de la foi, qui nous tient attentifs à Dieu, nous fera découvrir nos moindres imperfections, et en concevoir un grand déplaisir et regret. Il faut aussi aller au repas avec le même esprit de simplicité, qui tiendra plus attentif à Dieu qu'au manger, et qui laissera la liberté d'entendre mieux la lecture qui s'y fait. Cette pratique ne nous attache à rien qu'à tenir notre âme détachée de toutes imperfections et attaché seulement à Dieu, et unie intimement à lui, en quoi consiste tout notre bien.

X. Il faut se récréer dans la même disposition, pour donner au corps et à l'esprit quelques soulagements, sans se dissiper par des nouvelles curieuses, des ris immodérés, ni aucune parole indiscrète, etc. ; mais se conserver pur et libre dans l'intérieur, sans gêner les autres; s'unissant à Dieu fréquemment, par des retours simples et amoureux, se souvenant qu'on est en sa présence, et qu'il ne veut pas qu'on se sépare en aucun temps de lui et de sa sainte volonté. C'est la règle la plus ordinaire de cet état de simplicité, c'est la disposition souveraine de l'âme, qu'il faut faire la volonté de Dieu en toutes choses. Voir tout venir de Dieu, et aller de tout à Dieu, c'est ce qui soutient et fortifie l'âme en toutes sortes d'événements et d'occupations, et ce qui nous maintient même en possession de la simplicité. Suivez donc toujours la volonté de Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ, et uni à lui comme à notre chef, c'est un excellent moyen d'augmenter cette manière d'oraison, pour tendre par elle à la plus solide vertu et à la plus parfaite sainteté.

XI. On doit se comporter de la même façon et avec le même esprit, et se conserver dans cette simple et in-

time union avec Dieu, dans toutes ses actions et sa conduite, au parloir, à la cellule, au souper, à la récréation; sur quoi il faut ajouter que dans tous les entretiens il faut tâcher d'édifier le prochain, en profitant de toutes les occasions de s'entreporter à la piété, à l'amour de Dieu, à la pratique des bonnes œuvres, pour être la bonne odeur de Jésus-Christ. *Si quelqu'un parle*, dit saint Pierre, *que ce soit de paroles de Dieu*, et comme si Dieu même parlait par lui. Il suffit pour cela de se donner simplement à son esprit; il vous dictera, en toutes rencontres, tout ce qui conviendra sans affectation. Enfin, on finira la journée avec cette sainte présence, l'examen, la prière du soir, le coucher, et on s'endormira avec cette attention amoureuse, entrecoupant son repos de quelques paroles ferventes et pleines d'onction, quand on se réveille pendant la nuit, comme autant de traits et de cris du cœur vers Dieu. Par exemple : Mon Dieu, soyez-moi toutes choses; je ne veux que vous pour le temps et pour l'éternité; Seigneur, qui est semblable à vous? mon Seigneur et mon Dieu, mon Dieu et rien plus!

XII. Il faut remarquer que cette vraie simplicité nous fait vivre dans une continuelle mort, et dans un parfait détachement, parce qu'elle nous fait aller à Dieu avec une parfaite droiture et sans nous arrêter en aucune créature. Mais ce n'est pas par spéculation qu'on obtient cette grâce de simplicité; c'est par une grande pureté du cœur et par la vraie mortification et mépris de soi-même. Quiconque fuit de souffrir, et de s'humilier, et de mourir à soi, il n'y aura jamais d'entrée : et c'est aussi d'où vient qu'il y en a si peu qui s'y avancent, parce que presque personne ne se veut quitter

soi-même, faute de quoi on fait des pertes immenses, et on se prive des biens incompréhensibles. Oh ! heureuses sont les âmes fidèles qui n'épargnent rien pour être pleinement à Dieu ! heureuses les personnes religieuses qui pratiquent fidèlement toutes leurs observances, selon leur institut ! Cette fidélité les fait mourir constamment à elles-mêmes, à leur propre jugement, à leurs propre volonté, inclinations et répugnances naturelles, et les dispose ainsi d'une manière admirable, mais inconnue, à cette excellente sorte d'oraison ; car qu'y a-t-il de plus caché qu'un religieux et une religieuse, qui ne suit en tout que ses observances, et les exercices communs de la religion, n'y ayant en cela rien d'extraordinaire, et qui néanmoins consiste dans une mort totale et continuelle ; par cette voie le royaume de Dieu s'établit en nous et tout le reste nous est donné libéralement.

XIII. Il ne faut pas négliger la lecture des livres spirituels ; mais il faut lire et en simplicité et en esprit d'oraison, et non pas par une recherche curieuse. On appelle lire de cette façon quand on laisse imprimer dans son âme les lumières et les sentiments que la lecture nous découvre, et que cette impression se fait plutôt par la pensée de Dieu que par notre industrie.

XIV. Il faut au reste être prévenu de deux ou trois maximes : la première, qu'une personne dévote sans oraison est un corps sans âme ; la seconde, qu'on ne peut avoir d'oraison solide et vraie sans mortification, sans recueillement et sans humilité ; la troisième, qu'il faut de la persévérance pour ne se rebuter jamais dans les difficultés qui s'y rencontrent.

XV. Il ne faut pas oublier qu'un des plus grands secrets de la vie spirituelle est que le Saint-Esprit nous y

conduit non-seulement par les lumières, douceurs, consolations, tendresses et facilités, mais encore par les obscurités, aveuglements, insensibilités, chagrins, angoisses, tristesses, révoltes des passions et des humeurs; je dis, bien plus, que cette voie crucifiée est nécessaire, qu'elle est bonne, qu'elle est la meilleure, la plus assurée, et qu'elle nous fait arriver beaucoup plus tôt à la perfection. L'âme éclairée estime chèrement la conduite de Dieu, qui permet qu'elle soit exercée des créatures, et accablée de tentations et de délaissements; et elle comprend fort bien que ce sont des faveurs plutôt que des disgrâces, aimant mieux mourir dans les croix sur le Calvaire que de vivre dans les douceurs sur le Thabor. L'expérience lui fera connaître avec le temps la vérité de ces belles paroles: *Et nox illuminatio mea in deliciis meis, et mea nox obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt.* Après la purgation de l'âme dans le purgatoire des souffrances, où il faut nécessairement passer, viendra l'illumination, le repos, la joie, par l'union intime avec Dieu, qui lui rendra ce monde, tout exil qu'il est, comme un petit paradis. La meilleure oraison est celle où l'on s'abandonne le plus aux sentiments et aux dispositions que Dieu met dans l'âme, et où l'on s'étudie avec plus de simplicité, d'humilité et de fidélité à se conformer à s volonté et aux exemples de Jésus-Christ.

Grand Dieu, qui, par un assemblage merveilleux de circonstances très-particulières, avez ménagé de toute éternité la composition de ce petit ouvrage, ne permettez pas que certains esprits, dont les uns se rangent parmi les savants, les autres parmi les spirituels, puissent jamais être accusés, à votre redoutable tribunal, d'avoir contribué en aucune sorte à vous fermer l'entrée de je

ne sais combien de cœurs, parce que vous vouliez y entrer d'une façon dont la seule simplicité les choquait, et par une porte qui, tout ouverte qu'elle est par les saints depuis les premiers siècles de l'Église, ne leur était pas encore assez connue. Faites plutôt que, devenant tous aussi petits que des enfants, comme Jésus-Christ l'ordonne, nous puissions entrer une fois par cette petite porte, afin de pouvoir ensuite la montrer aux autres, plus sûrement et plus efficacement. Ainsi soit-il.

FIN

TABLE DES OPUSCULES

FIN DE LA TABLE.

Imp. de la Soc. de Typ. - NOISETTE, 8, r. Campagne-Première. Paris.





